

**Bicentenaire de la mort de
Jacques de Liniers**
Bicentenario de la muerte de Santiago de Liniers
1810 - 2010



**Une vie entre deux Mondes :
Jacques de Liniers, Vice-Roi de La Plata,
et la naissance de l'Argentine**

Una vida entre dos mundos:
Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata,
y el nacimiento de la Argentina

1788 – 1810

28 août / 28 agosto 2010 – Niort

- *Discours devant la stèle*
Homenaje ante el monumento a Santiago de Liniers
- *Textes des conférences de la Journée d'étude*
Textos de las conferencias de la Jornada de estudios
- *Contributions complémentaires*
Contribuciones adicionales



Hors-série bilingue / Edición extraordinaria bilingüe – Avril 2011

Société historique et scientifique des Deux-Sèvres

Sociedad histórica y científica de Deux-Sèvres

71, rue Chabaudy, 79000 Niort – Tél 05 49 09 58 76 (répondeur/contestador automático)

societe.historique@laposte.net

http://www.deux-sevres.com/shsds/

avec google : SHSDS

CONSEIL D'ADMINISTRATION / CONSEJO DE ADMINISTRACION

Président / Presidente : Daniel Courant

Vice-Président / Vice-Presidente : Fabienne Texier

Secrétaire / Secretaria : Anne-Marie Rousseau

Secrétaire-adjoint / Secretario-adjunto : Pierre Lacore

Trésorier / Tesorero : Jean-Paul Bailleul

Trésorier-adjoint / Tesorero-adjunto : Philippe Aubineau

Archiviste et publications / Archivo y publicaciones : Jean-Marie Charpentier

Site internet / Página web : Laurent Forestier

Suivi des conférences / Seguimiento de conferencias : Marie-Laure Viart

Communication / Comunicación : Frédéric Soyez

Membres / Miembros : Claudine Allag, Pierre Arches, Jeannine Damongeot, Alain Fauveau, Hervé Lacrampe, Jean de La Porte, Thérèse Pouplain.

Membres d'honneur / Miembros de Honor : Pierre Moinot (†), *de l'Académie Française / de la Academia Francesa*, Philippe Contamine, *de l'Institut / del Instituto*, Hélène Brethé (†), Georges Germond.

Membres associés / Miembros asociados : Christian Gendron, conservateur en chef des Musées de la CAN / conservador jefe de los museos de la CAN ; Pascal Parras, Architecte des Bâtiments de France / Arquitecto de Francia ; Brigitte Pipon, directrice des Archives départementales / directora de archivos del departamento; Érick Surget, directeur des Bibliothèques de la CAN / director de bibliotecas de la CAN ; Gérard Cléret de Langavant

Créée en 1905, la Société historique et scientifique est l'héritière directe de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres, fondée à Niort en 1836. Elle a pour vocation d'approfondir la connaissance et de faire découvrir le patrimoine historique, culturel et naturel du département et de la région au profit des étudiants, des chercheurs et de tous ceux, de plus en plus nombreux, qui s'intéressent à l'histoire du département.

Organisme à but non lucratif,

la Société historique est reconnue pour la valeur de ses apports scientifiques et culturels.

Creada en 1905, la Sociedad histórica y científica es heredera directa de la Sociedad de estadística, ciencias, letras y artes del departamento de "Deux Sèvres", fundado en Niort en 1836. Su vocación consiste en profundizar en el conocimiento y descubrir el patrimonio histórico, cultural y natural de la región para ponerlo en manos de los estudiantes, los investigadores y todos aquellos, cada vez mas numerosos, que se interesan por la historia del departamento. Se trata de un organismo con fines no lucrativos cuya actividad ha sido ampliamente reconocida por el valor de sus aportaciones científicas y culturales.

Illustration de couverture / Ilustración de la portada :

Jacques de Liniers : *Le buste sur la stèle de la rue Alsace-Lorraine*
Santiago de Liniers : *Busto erigido en la calle Alsace-Lorraine*
(buste en bronze par Pierre-Marie Poisson, photo de Guy Fourré)

Cérémonie officielle devant la stèle de Jacques de LINIERS, rue Alsace-Lorraine à Niort

Homenaje ante el monumento a Santiago de Liniers,
en la calle Alsace-Lorraine en Niort,
el 28 de Agosto de 2010 a las 11 h.



***Allocution du Général Millet
Président de l'Association
« Mémoire de Jacques de
Liniers »***

Monsieur l'ambassadeur
d'Argentine,
madame la députée-maire,
monsieur le secrétaire général,
Commandant représentant la
marine espagnole,
monsieur le conseiller régional,
mesdames et messieurs,
chers cousins argentins,
espagnols, canadiens et français,
chers amis ...



Il y a presque 100 ans, le dimanche 13 novembre 1910, il y avait ici plus de 300 personnes, comme aujourd'hui, pour célébrer le centième anniversaire de la mort de Jacques de Liniers et inaugurer le buste devant lequel nous nous trouvons ce matin. L'idée de ce centième anniversaire était celle d'un simple mécanicien de la Marine, M. Gustave Benoist. Niortais d'origine, il fait escale à Buenos Aires et y découvre l'histoire extraordinaire de Jacques de Liniers dont il n'a jamais entendu parler dans sa ville natale. À son retour, il est l'initiateur de cette cérémonie. Mais 100 années plus tard Jacques de Liniers reste un inconnu à Niort comme en France.

Et pourtant quelle destinée, celle de cet homme qui meurt fusillé il y a 200 ans et 2 jours, le 26 août 1810 sur le mont des Perroquets ! Son histoire et son contexte vous seront détaillés cet après midi. Je voudrais juste évoquer, ce matin, trois portraits de lui.

Jacques de Liniers est avant tout un soldat, un marin, un officier qui a fait une très brillante carrière dans l'Armada, la marine espagnole : de Carthage à Alger, de Cadix aux côtes brésiliennes, de Brest à Port Mahon, de Gibraltar à Tripoli, de Montevideo au Paraguay et enfin à Buenos Aires, il a navigué et combattu tout au long de sa vie qu'il démarre simple marin pour terminer général et vice-roi. En 7 ans, de 1775 à 1782, il passera d'aspirant à officier supérieur, promotion tout à fait exceptionnelle, notamment en s'emparant de plusieurs navires britanniques par des combats audacieux. Mais c'est à Buenos Aires qu'il rencontre la gloire avec ses deux célèbres victoires contre les troupes anglaises qui, enhardies par Trafalgar et la prise du Cap, voulaient s'emparer des possessions espagnoles américaines. Ces deux batailles eurent un immense retentissement, non seulement en Amérique latine mais dans toute l'Europe. Et c'est grâce à ses qualités militaires d'audace et d'organisation, à son courage personnel, à sa volonté d'épargner les vies, à son charisme de chef, à sa générosité dans la victoire que lui le simple marin, français engagé au service de l'Espagne, deviendra l'idole de la population et le vice-roi d'un immense et riche pays, le Río de la Plata.

Pourtant, second portrait, Jacques de Liniers n'était pas un héros surhumain mais un homme qui a aussi enduré de nombreuses épreuves personnelles : un démarrage très difficile comme lieutenant de cavalerie français, l'éloignement de sa terre natale et de sa famille, la perte successive de 2 épouses, de réelles difficultés financières, la crainte un moment de devoir rentrer en Espagne comme capitaine de vaisseau, veuf avec 9 enfants à élever et sans ressource, un

échec militaire terrible en 1807 lors de « la defensa » lorsque, déployé avec toute son armée devant Buenos Aires, il est tourné, dépassé laissant à l'ennemi un libre accès à la capitale et enfin, le pire sans doute, l'accusation de trahison au cours des deux dernières années de sa vie. Il surmontera toutes ces épreuves avec courage, persévérance et avec une humilité très chrétienne, sa foi religieuse étant un des moteurs principaux de sa vie.

Mais, troisième portrait, ce qui le distingue par dessus tout aux yeux de ses contemporains, pour nous ses descendants et au regard de l'Histoire, c'est sa vertu de loyauté qu'il a incarnée à un niveau réellement admirable. Et pourtant les tentations ont été aussi nombreuses que séduisantes : c'est d'abord le soldat d'origine française, un moment fasciné par le génie militaire et politique de Napoléon qui conquiert toute l'Europe mais dont il repoussera les avances par fidélité à l'Espagne.

C'est ensuite ses propres officiers qui veulent l'empêcher de se soumettre à la convocation humiliante du nouveau vice-roi nommé à sa place ; il menace de se tuer plutôt que donner prétexte au moindre doute sur son honneur, sa fidélité, son esprit de discipline.

C'est aussi ses compagnons d'armes aux côtés desquels il a combattu les Anglais qui le supplient, à de très nombreuses reprises, de se mettre à la tête des patriotes, d'être le libérateur. Il refuse avec constance et fermeté.

C'est enfin son beau père qui l'implore de rester neutre afin de protéger l'avenir de ses enfants. Et c'est son admirable réponse écrite : « mes enfants pourront se présenter partout sans rougir de devoir la vie à un Père qui n'ait été capable par aucun titre de briser les liens sacrés de l'honneur, de la loyauté et du patriotisme et qui, s'ils ne leur laisse pas de richesses, leur laisse au moins un beau nom et des exemples à suivre. »

Il aurait pu choisir d'être le Bolivar ou le San Martin de l'Argentine et obtenir ainsi la célébrité de ceux qui choisissent à temps le sens du vent qui tourne. Il a préféré la loyauté indéfectible à sa parole, à son serment de fidélité au Roi d'Espagne, à l'autorité du pays qui l'a accueilli, lui a confié ses armes, l'a investi des plus hautes responsabilités. Et il est allé, les yeux ouverts, jusqu'au bout de son choix : la mort ignominieuse du peloton d'exécution au détour d'un chemin, sans procès ni explication, parce que sa popularité et sa loyauté constituaient un obstacle à la révolution.

Oui, il nous a laissé de magnifiques exemples à suivre et nous sommes tous fiers ici, aujourd'hui, de Jacques de Liniers. Car tous les écrits, documents et témoignages, qu'ils soient publics ou privés, espagnols, anglais, argentins ou français, concordent tous sur sa personnalité, sa vie, ses actions, ses sentiments, ses valeurs : oui nous pouvons, nous devons être fiers de Jacques de Liniers. Tous ses descendants naturellement, fiers d'avoir un tel aïeul. Les Niortais pour ce compatriote dont le destin fut exceptionnel. Nos amis Argentins qui voient en lui à juste titre le héros de leur défense et celui qui leur a ainsi permis de créer le beau pays argentin, resté latin et non anglo-saxon. Les Espagnols qui ressentent légitimement beaucoup d'admiration et de reconnaissance pour ce Français qui les a si glorieusement et loyalement servis.

C'est le sens des trois hymnes nationaux qui vont être joués pour clôturer cette cérémonie dans quelques minutes. Ils sont tous trois anachroniques car postérieurs à la vie de Jacques de Liniers. Mais c'est une façon symbolique de lui rendre un triple hommage, l'hommage de trois pays, pays qu'il a contribué à créer, l'Argentine, pays d'adoption, l'Espagne et pays d'origine, la France.



Señor embajador de Argentina,
señora diputada alcaldesa,
señor secretario general,
comandante representante de la marina española,
señor consejero regional,
señoras y señores,
queridos primos argentinos, españoles, canadienses y
franceses,
queridos amigos...

Hace casi 100 años, el domingo 13 de noviembre de 1910, había aquí más de 300 personas, como hoy, para conmemorar el centenario de la muerte de Santiago de Liniers e inaugurar el busto delante del cual nos encontramos ésta mañana. La idea de éste centenario es de un simple mecánico de la Marina francesa, el señor Gustave Benoist. De origen niortés, había hecho escala en Buenos Aires y descubierto la historia extraordinaria de Santiago de Liniers de quien no había oído hablar nunca en su ciudad natal. A su regreso, inicia ésta ceremonia. A pesar de ello, 100 años después Santiago de Liniers sigue siendo un desconocido, tanto en Niort como en Francia.

Y sin embargo, ¡qué destino el de éste hombre que muere fusilado hace 200 años y 2 días, el 26 de agosto de 1810 en el monte de los Papagayos! Su historia y su contexto les serán detallados ésta tarde; quisiera simplemente evocar ésta mañana, tres aspectos de su personalidad.

Santiago de Liniers es antes que nada un soldado, un marino, un oficial que hizo un carrera brillante en la Armada, la marina española: de Cartagena a Argel, de Cádiz a las costas brasileñas, de Brest a Mahon, de Gibraltar a Trípoli, de Montevideo al Paraguay y finalmente a Buenos Aires, navegó y combatió a lo largo de toda su vida, que empezó como simple marino para culminar general y virrey. En siete años, de 1775 a 1782, pasará de aspirante a oficial superior, ascenso excepcional desde todo punto de vista, en particular tras haberse apoderado de varios navíos británicos a través de audaces combates. Pero es en Buenos Aires que encuentra la gloria con sus dos célebres victorias contra las tropas inglesas las cuales, alentadas por Trafalgar y por la toma del Cabo, querían apoderarse de las posesiones españolas en América. Esas dos batallas tuvieron una repercusión inmensa, no solamente en América Latina sino también en toda Europa. Y es gracias a sus virtudes militares de audacia y de organización, a su coraje personal, a su voluntad de salvar vidas, a su carisma de jefe, a su generosidad en la victoria que él, simple marino, francés enrolado al servicio de España, se volverá el ídolo de la población y virrey de un inmenso y rico país, el Virreinato del Río de la Plata.

Sin embargo –segundo aspecto –, Santiago de Liniers no era un héroe sobrehumano sino un hombre que también soportó numerosos infortunios: un inicio muy difícil como teniente de caballería francés, el alejamiento de su tierra natal y de su familia, la pérdida sucesiva de dos esposas, reales dificultades financieras, el temor de tener que volver a España en algún momento como capitán de navío, viudo con 9 hijos que mantener y sin recursos, un fracaso militar terrible en 1807 durante la Defensa cuando, desplegado con todo su ejército frente a Buenos Aires, fue eludido, desbordado, dejando al enemigo la vía libre a la capital; y finalmente, sin duda lo peor, la acusación de traición durante los dos últimos años de su vida. Superará todas éstas pruebas con valor, perseverancia y una humildad muy cristiana, siendo su fé religiosa uno de los principales motores de su vida.

Pero, tercer aspecto, lo que lo distingue más allá de todo a los ojos de sus contemporáneos, para nosotros sus descendientes, y frente a la Historia, es su virtud de lealtad que encarnó a un nivel realmente admirable. Y, sin embargo, las tentaciones fueron tan numerosas como seductoras.

Primero, es el soldado de origen francés que, habiendo estado en un momento fascinado por el genio militar y político de Napoleón que conquistaba toda Europa, rechaza sin embargo sus avances por fidelidad a España.

Luego, son sus propios oficiales quienes quieren impedirle someterse a la convocación humillante del nuevo virrey nombrado en su lugar; amenaza con matarse antes de dar pretexto a la más mínima duda en cuanto a su honor, su fidelidad, su espíritu de disciplina.

Son también sus compañeros de armas junto a los cuales ha combatido a los ingleses quienes le suplican, en numerosas oportunidades, que encabece el movimiento de los patriotas, que sea el Libertador. Rehúsa con constancia y firmeza.

Es finalmente su suegro que le implora mantenerse neutro para proteger el futuro de sus hijos. Y es su admirable respuesta escrita: «mis hijos (...) podrán presentarse en todas partes sin avergonzarse de deber la vida a un padre que fuese capaz por ningún título de quebrantar los sagrados vínculos del honor, de la lealtad y del patriotismo y que si no les deja caudal, les deja a lo menos un buen nombre y buenos ejemplos a imitar».

Habría podido elegir ser el Bolívar o el San Martín de la Argentina y obtener así la celebridad de aquellos que eligen a tiempo la dirección del viento que cambia. Prefirió la lealtad indefectible a su palabra, a su juramento de fidelidad al Rey de España, a la autoridad del país que lo acogió, le confió sus armas, lo invistió con las más altas responsabilidades. Y él fue fiel hasta el final, con los ojos abiertos, a su elección: la muerte ignominiosa del pelotón de ejecución a la vuelta de un camino, sin proceso ni explicación, porque su popularidad y su lealtad constituían un obstáculo a la revolución.

Sí, nos ha dejado magníficos ejemplos que imitar, y estamos todos orgullosos hoy aquí de Santiago de Liniers. Porque todos los escritos, documentos y testimonios, sean éstos públicos o privados, españoles, ingleses, argentinos o franceses, concuerdan sobre su personalidad, su vida, sus acciones, sus sentimientos, sus valores: sí, podemos, debemos estar orgullosos de Santiago de Liniers. Todos sus descendientes, naturalmente, orgullosos de tener tal ancestro. Los niorteses por ése compatriota cuyo destino fue excepcional. Nuestros amigos argentinos que ven justificadamente en él al héroe de su defensa, quien con ello permitió crear el hermoso país argentino, que se mantuvo latino y no anglosajón. Los españoles que sienten legítimamente mucha admiración y reconocimiento por ése francés que les sirvió tan gloriosa y lealmente.

Es ése el sentido de los tres himnos nacionales que van a ser tocados para clausurar ésta ceremonia en unos minutos. Cualquiera de los tres son anacrónicos por ser posteriores a la vida de Santiago de Liniers; pero es una manera simbólica de rendirle un triple homenaje, el homenaje de tres países, el país que contribuyó a crear, la Argentina, el país de adopción, España, y el país de origen, Francia.

*Allocution de
monsieur Pascal
Duforestel,*

*1^{er} adjoint au maire de
Niort et conseiller
régional,*

*représentant madame
la Présidente du
Conseil Régional*

*et madame la
Députée-Maire de
Niort*



Monsieur l'Ambassadeur,
Monsieur le Président,
Mesdames et messieurs,

Je suis très heureux, au nom de madame la Présidente du Conseil Régional Poitou-Charentes, Ségolène Royal, et au nom de madame la Députée-Maire de Niort, Geneviève Gaillard, de saluer les nombreux visiteurs venus de tous les horizons pour rappeler la mémoire de Jacques de Liniers, à l'occasion du bicentenaire de sa mort et leur souhaiter la bienvenue dans notre ville.

Outre la recherche des traces de leur ancêtre je les invite à profiter de leur séjour pour mieux connaître notre région et ses richesses patrimoniales et naturelles.

La forte empreinte que Jacques de Liniers a laissée dans sa patrie d'élection, l'Argentine, n'a pas d'équivalent dans sa ville natale car il l'a quittée bien jeune pour répondre à une vocation de navigateur et d'aventurier. Votre présence témoigne ainsi de votre volonté de mieux faire connaître le personnage illustre qui appartient moins à l'histoire de Niort qu'à celle de l'Amérique latine.

Jacques de Liniers a été mêlé, entre 1806 et 1810, à Buenos Aires, à des événements dramatiques et riches en rebondissements, mais réellement cruciaux pour l'avenir de ce continent.

Je salue à cet égard votre initiative consistant à organiser un colloque historique mettant en lumière les divers aspects de son action et du contexte historique, stratégique et social dans lequel celle-ci a pu se déployer.

Ce colloque est une initiative d'autant plus intéressante que nos concitoyens niortais méconnaissent assez largement les circonstances de cette histoire lointaine. Ces événements ignorés des Niortais de son époque, nous semblent encore plus extraordinaires deux cents ans après.

Il y a deux cents ans les Français étaient impliqués dans d'autres bouleversements, ceux de la Révolution et de l'Empire, les préoccupations des Niortais n'étaient pas tournées vers les événements de la Plata. Plus tard, ils oublièrent peu ou prou ce compatriote qui n'était pas lié à leur histoire proche.

Voici donc une bonne façon de replacer cette destinée dans le contexte général de l'époque, à la fois au cœur de l'histoire troublée d'un continent à la recherche de son indépendance et aussi dans le cadre de la civilisation et des mentalités de la fin du XVIII^{ème} siècle.

Jacques de Liniers est à ce titre un fidèle représentant de son époque, esprit ouvert et aventureux, cosmopolite, au bon sens du terme, c'est-à-dire celui que lui donnaient les hommes de ce temps : ouvert sur le monde dans toute sa diversité, à l'instar de quelques uns des ses contemporains plus connus, le prince de Ligne, le navigateur La Pérouse, Bougainville ou encore La Fayette et tant d'autres ; mais aussi des personnages de notre région, célèbres pour leur attirance vers le grand large, Champlain, Pierre Loti, et même Eugène Fromentin, voire René Caillé.

Aujourd'hui Niort ne saurait monopoliser la mémoire de Jacques de Liniers, elle appartient à plusieurs continents, à plusieurs pays magnifiquement représentés ici. Nous avons surtout la satisfaction de vous voir aussi nombreux pour saluer l'un de nos compatriotes et nous partageons votre émotion.

Merci de votre attention.



Discurso del señor Pascal Duforestel, teniente alcalde de Niort y consejero regional en representación de la señora presidenta del Consejo Regional y de la alcaldesa de Niort..

En nombre de la Sra. Presidenta del Consejo Regional de Poitou-Charentes, Ségolène Royal y en el de la diputada y alcaldesa de Niort, Génévieve Gaillard, me complace saludar a los visitantes venidos de lejanos países para recordar a Santiago de Liniers en el bicentenario de su muerte y darles la bienvenida a nuestra ciudad.

Les invito a aprovechar su estancia para, además de seguir las huellas de su antepasado, conocer mejor nuestra región y su patrimonio natural y cultural.

La fuerte huella que Santiago de Liniers dejó en su patria de adopción, Argentina, no tuvo equivalente en su ciudad natal ya que la abandonó muy joven para seguir su vocación de navegante y aventurero. La presencia de todos ustedes aquí demuestra su voluntad de dar a conocer al ilustre personaje que pertenece menos a la historia de Niort que a la de América Latina.

Santiago de Liniers participó, entre 1806 y 1810, en Buenos Aires, en unos acontecimientos dramáticos y de enorme repercusión que fueron cruciales para el futuro de ese continente.

Por ello, me alegra su iniciativa de organizar un coloquio histórico que aclare los diversos aspectos de sus actos y el contexto histórico, estratégico y social en el cual tuvieron lugar.

Esta iniciativa es tanto más interesante en cuanto que los ciudadanos de Niort desconocen casi totalmente las circunstancias de esta lejana historia. Esos acontecimientos, que los habitantes de Niort de su época ignoraban, nos parecen todavía más extraordinarios doscientos años después.

Hace dos siglos, los franceses estaban viviendo otras transformaciones, las que trajeron la Revolución y el Imperio, por lo que en esta ciudad no se seguía de cerca lo que sucedía en el Río de la Plata. Más tarde se olvidaron poco o mucho de este compatriota que no estaba unido a su historia reciente.

He aquí pues, una buena manera de volver a situar estos hechos en el contexto general, devolviéndolos a la agitada época de un continente que buscaba su independencia y al marco de la civilización y la mentalidad de finales del siglo XVIII.

Santiago de Liniers es, en este sentido, un fiel representante de su época, un espíritu inquieto y aventurero, cosmopolita en el buen sentido del término, es decir el que le daban los hombres de su tiempo: abierto al mundo en toda su diversidad, siguiendo el ejemplo de sus contemporáneos más conocidos, el Príncipe de Ligne, el navegante La Pérouse, Bouganville o el mismo La Fayette y tantos otros; pero también algunos personajes de nuestra región, famosos por su atracción por el mar, como Champlain, Pierre Loti, el propio Eugène Fromentin e incluso René Caillé.

Hoy, Niort, no podría monopolizar el recuerdo de Santiago de Liniers, que pertenece a varios continentes y a varios países magníficamente representados aquí. Nos llena de satisfacción el ver el gran número de asistentes al homenaje a uno de nuestros compatriotas y compartimos su emoción.

Gracias por su atención.





*Allocution du Capitaine
de Frégate
Enrique Liniers
représentant de la Marine
espagnole*

Monsieur l'Ambassadeur de l'Argentine,

Monsieur le Maire adjoint de la ville de Niort,

Mesdames et Messieurs membres de l'Association « Jacques de Liniers »,

Cher cousins, mesdames et messieurs,

Je voudrais, avant tout, exprimer la gratitude de l'Armada Espagnole envers les organisateurs et membres de l'Association « Mémoire Jacques de Liniers », du grand travail qu'ils ont fait pour la préparation de cet hommage, qui nous a réunis ici aujourd'hui.

L'Armada Espagnole a voulu être présente dans cet hommage à un des siens, et m'a nommé représentant, sachant qu'elle pourrait compenser une catégorie militaire mineure de celle qui correspond à l'occasion par l'intensité avec laquelle, en tant que descendant du Vice-roi, je vais vivre cette journée.

Et en effet, ce n'est pas sans une grande émotion que je suis ici aujourd'hui à Niort, pour participer à la commémoration du bicentenaire du décès du Chef d'Escadre Jacques de Liniers et Bremond, dans le bois de Papagayos, à Cordoba, Argentine.

Cette intense émotion vient du fait de servir comme comme lui dans l'Armada Espagnole, de partager la passion pour la mer, et d'être comme beaucoup des présents, un de ses descendants.

Mais aussi d'avoir compris finalement, la profonde cohérence humaine et grande importance historique du personnage. En ceci, avec peu de différences, ses biographes ont été d'accord.

Une cohérence qui est le fruit du profond catholicisme et noblesse d'esprit dont il était imbu, dès sa première enfance, par sa famille française ici à Niort, et par l'Ordre de Malte dès sa très première jeunesse.

Avec ces hauts idéaux comme étendard, il n'a pas eu d'autre choix que montrer du courage quand il a été nécessaire, de la générosité quand il lui était possible, et de la loyauté à Dieu, au Roi et à la Patrie en toute occasion.

Du courage montré par exemple dans la reconquête de Minorque en 1781, ou au siège de Gibraltar l'année suivante, pendant lequel il a pris un bateau anglais, le brick « Elizabeth », de 21 canons ; et bien sûr pendant les invasions anglaises du « Río de la Plata » en 1806 et 1807.

De la générosité et humanité montrées en 1783 quand, en partie par ses efforts et son habileté diplomatique, on obtient du Dey d'Alger la libération des prisonniers français, espagnols et italiens ; ou dans la façon de traiter les prisonniers anglais pendant les invasions du « Río de la Plata ». À cet égard on lui attribue la phrase suivante : « Se battre avec de l'intrépidité et montrer de la magnanimité dans la victoire. L'ennemi vaincu est notre frère. La religion et la noblesse d'esprit de tout chevalier espagnol rendent si naturels ces principes qu'il aurait honte d'en faire montre. »

Et une loyauté inébranlable, qui trouve le point culminant il y a deux cent ans quand, contre tout espoir et contre le conseil de son beau-père qui fait appel à la subsistance de ses enfants, il fait face aux partisans de l'indépendance, desquels il n'obtient pas la même compassion pour l'ennemi vaincu qu'il avait toujours montrée.

On dit que les nations qui ont besoin de héros sont des nations malheureuses. Peut-être que celles qui, ayant besoin d'eux n'en trouvent pas le sont encore davantage et perdent la liberté et même leur unité, écrasées par des tyrannies de formes diverses.

Je veux finir avec une prière. Puisse Jacques de Liniers, en excellent ambassadeur qu'il a été en vie, la faire arriver au Dieu des Chrétiens, destinataire final de toute sa loyauté.

Que nos nations, l'Argentine, le Canada, l'Espagne et la France, que l'ensemble de l'Occident aux racines chrétiennes n'aient pas besoin de héros, mais que s'ils sont finalement nécessaires, on trouve parmi nous des hommes et des femmes porteurs de la grandeur morale de notre aïeul Jacques de Liniers, capables de nous diriger pour préserver notre liberté, notre dignité et nos Patries.

Alocución del Capitán de Fragata Enrique de Liniers, representante de la marina española.

Excelentísimo Señor embajador de la Argentina,
Ilustrísima Señora vice-alcaldesa de Niort,
miembros de la Asociación “Santiago de Liniers”,
queridos familiares,
señoras y caballeros:



Antes de nada agradecer, en nombre de la Armada Española, a los organizadores, Asociación “Memoria Santiago de Liniers”, el gran esfuerzo que han realizado en la preparación de este homenaje, que nos reúne hoy aquí.

La Armada Española ha querido estar presente en este sentido homenaje a uno de los suyos, y ha tenido a bien designarme como representante, sabedora de que quizá compensaría un rango militar menor del que corresponde, con la ilusión e intensidad con las que como descendiente del Virrey, voy a vivir estos momentos.

Y es que no es sino con una gran emoción con la que me encuentro hoy aquí en Niort, en este acto de conmemoración del bicentenario de la muerte de Santiago de Liniers y Bremond en el bosque de los Papagayos, en Cordoba, Argentina.

Una emoción que me viene en parte por servir como él lo hizo en la Armada Española, por compartir la pasión por la mar, y por ser, como muchos de los presentes, descendiente suyo.

Pero que en parte aún mayor tengo, por haber comprendido finalmente la profunda coherencia y gran relevancia de su persona, que con pocas diferencias sus biógrafos han puesto de relieve.

Coherencia y relevancia que son los frutos de la profunda religiosidad y caballerosidad que le fueron imbuidos por su familia francesa en su infancia en Niort y en su primera juventud en la Orden de Malta.

Con estos altos ideales como estandarte no hubo para él otra elección que dar muestras de valor cuando era requerido, de generosidad en cuanta ocasión tuvo, y de lealtad a Dios, al Rey y a la Patria en todo momento y lugar.

Valor mostrado por ejemplo en la reconquista de Menorca en 1781, en el asedio a Gibraltar del año siguiente, en el curso del cual se apodera del Elizabeth, un bricbarca inglés de 21 cañones, y durante las invasiones inglesas del Río de la Plata en 1806 y 1807.

Generosidad y humanidad puestas de manifiesto en 1783, cuando en parte por su empeño y buenos oficios como enviado se consigue del Dey de Argel la liberación de los prisioneros franceses, españoles e italianos; o en el trato dado a los prisioneros ingleses durante las citadas invasiones del Río de la Plata. Encaja con su carácter y se tiene por suya la frase siguiente: "Reñir con intrepidez y triunfar con magnanimidad. El enemigo vencido es nuestro hermano. La religión y caballerosidad de todo buen español le hacen tan naturales estos principios que sentiría rubor en encarecerlos".

Y una lealtad también a toda prueba, que alcanza su culmen hace doscientos años, cuando contra toda esperanza y desoyendo el consejo de su suegro que apela incluso a la supervivencia de sus hijos, se enfrenta a los partidarios de la independencia, de los que no obtiene la misma compasión por el enemigo vencido que él siempre mostró.

Se dice que "las naciones que necesitan héroes son naciones desdichadas". Quizá lo son más aún las que habiendo necesidad de ellos no los encuentran, y pierden la libertad, o incluso su unidad aplastadas bajo tiranías de formas diversas.

Quiero por ello terminar mi participación en este homenaje a Santiago de Liniers con una oración, puede ser que él, como el buen embajador que supo ser en vida, la haga llegar al Dios de los cristianos, destinatario último de toda su lealtad:

Que nuestras naciones: Argentina, Canadá, España y Francia, que el Occidente de raíces cristianas no tenga necesidad de héroes, pero que si así fuese, encontrasen entre nosotros hombres y mujeres de la talla moral de nuestro antepasado Santiago de Liniers, capaces de dirigirnos en la lucha para preservar nuestra libertad, dignidad y Patria.



Norberto Lassalle dans le rôle de
Jacques de Liniers
Norberto Lassalle en el papel de Santiago de
Liniers



***Allocution de madame
Paula Mac Loughlin,
attachée culturelle de
l'ambassade
d'Argentine
au nom de Son
Excellence M. Luis
Ureta Saenz Peña,
ambassadeur de la
République Argentine
en France***

Monsieur le Secrétaire Général de la Préfecture des Deux Sèvres,
Madame la Députée-Maire de Niort,
Monsieur le Président de l'Association « Mémoire de Jacques de Liniers »,
Monsieur le Représentant de la Marine Espagnole,
Mesdames et Messieurs, Señoras y Señores

C'est un honneur pour moi que d'accompagner, ici, à Niort, au nom de S.E. M. Luis Ureta Saenz Peña, Ambassadeur de la République Argentine en France, l'Association «Mémoire de Jacques de Liniers», ainsi que les autorités préfectorales et municipales lors de cette commémoration du Bicentenaire de la mort de Jacques de Liniers, Santiago de Liniers en espagnol, le 26 août 1810, à Cabeza de Tigre, province de Cordoba, en Argentine.

Et c'est un honneur à double titre car, en tant que représentante de l'Ambassade d'Argentine en France, j'ai également le plaisir de souhaiter la bienvenue à la branche argentine des descendants de Santiago / Jacques de Liniers qui ont fait le voyage expressément depuis l'Argentine pour rendre aujourd'hui hommage à leur aïeul.

Il ne me reste que peu de chose à ajouter aux mots du Général Millet, qui a parfaitement illustré deux traits remarquables de la vie de Santiago de Liniers : son courage et sa fidélité à l'Espagne, en raison du Troisième Pacte de Famille de la Maison des Bourbons. Ces deux traits qui marquaient si fortement sa personnalité l'ont érigé en premier héros populaire argentin suite à la Reconquête et la Défense de la ville de Buenos Aires, lors des Invasions Anglaises de 1806 et 1807.

En tant qu'Argentine, je ne peux que rendre hommage au talent et à l'énergie de Liniers, qui a su improviser une armée nationale, en convoquant et en faisant participer les habitants de la ville pendant la Première Invasion Anglaise et ultérieurement en constituant, en sa qualité de gouverneur militaire, les Régiments de «Patricios» et d'«Arribeños» qui feraient face en 1807 à la Deuxième Invasion Anglaise.

La Reconquête et la Défense de Buenos Aires, en réponse aux Invasions Anglaises, constituent le grand héritage laissé par le Vice-roi Liniers au peuple argentin, insufflant ainsi aux «criollos» du Río de la Plata, la fierté et le courage nécessaires pour décider de prendre en mains

la destinée du Vice-royaume, face à l'avancée de la puissance napoléonienne dans la péninsule ibérique.

Je pense que les membres espagnols, canadiens et français de la famille de Liniers seront heureux d'apprendre que ce magnifique geste est resté inscrit au cœur du quotidien des Argentins grâce au très grand nombre de rues qui portent son nom, au quartier entier de la ville de Buenos Aires appelé «Liniers», à une localité de la province de Misiones, au club de football et à une école dans la ville de Alta Gracia, entre autres.

La descendance de Liniers en Argentine, comme celle de José Manuel de Estrada également, continuera de contribuer au développement politique et intellectuel du pays. José Manuel de Estrada, contemporain de la «Generación del 80» et très proche de notre cher Domingo Faustino Sarmiento, a déployé une action politique culturelle, idéologique et pédagogique de vaste portée. Il a été entre autres, Député National et le premier Professeur d'Histoire du «Colegio Nacional Buenos Aires».

En cette année du Bicentenaire, l'Ambassade d'Argentine en France rend hommage, à travers cette célébration et le colloque universitaire, aux idées qui ont inspiré l'esprit révolutionnaire du Río de la Plata et qui sont celles de l'influence française : l'idée que nous sommes citoyens et non plus sujets du monarque, mais aussi que la citoyenneté est à construire entre tous. Et nous voulons également préserver la mémoire des Français devenus des héros nationaux argentins, comme c'est le cas de Hippolyte Bouchard et de Jacques de Liniers.

Phrases prononcées en espagnol :

Mesdames, Messieurs, je vous souhaite une excellente après-midi d'étude et de réflexion, mais aussi une chaleureuse rencontre familiale demain dimanche. Comme vous le savez, les liens franco-argentins se sont toujours nourris des échanges culturels, sociaux et scientifiques, et, comme dans le cas de cette rencontre, pour une large part à travers des liens personnels. En tant qu'Ambassade d'Argentine en France, nous accompagnons ces efforts et souhaitons profondément que cet hommage au Vice-roi Liniers serve à unir encore plus cette grande famille transatlantique.

Merci beaucoup

Alocución de la señora Paula Mac Loughlin, agregada cultural de la embajada de Argentina en nombre del Excmo. Sr. D. M. Luis Ureta Saenz Peña, embajador de la República Argentina en Francia.

Es un honor para mí estar presente en Niort como representante del Excmo. Sr. D. Luis Ureta Saenz Peña, embajador de la República Argentina en Francia, para acompañar a la asociación "Mémoire de Jacques de Liniers" y a las autoridades de la prefectura y el municipio en esta conmemoración del bicentenario de la muerte de Jacques de Liniers, Santiago de



Liniers en español, el 26 de agosto de 1810 en Cabeza de Tigre, provincia de Córdoba, Argentina.

Y es un honor por partida doble, ya que, como representante de la embajada de la Argentina en Francia, tengo también el placer de dar la bienvenida a la rama argentina de los descendientes de Jacques-Santiago de Liniers que han hecho el viaje expresamente desde Argentina para homenajear hoy a su antepasado.

Tengo poco que añadir a las palabras del general Millet que ha ilustrado perfectamente dos aspectos destacables en la vida de Santiago de Liniers: Su coraje y su fidelidad a España en virtud del tercer pacto de familia entre los monarcas de la casa de Borbón. Estos dos aspectos que marcaron de manera significativa su personalidad le llevaron a ser el primer héroe de la Argentina en las invasiones inglesas de 1806 y 1807.

Como argentina, tengo que rendir homenaje al talento y la energía de Liniers que supo improvisar un ejército nacional convocando y haciendo participar a los habitantes de la ciudad durante la primera invasión y creando, en calidad de gobernador militar, los regimiento de "Patricios" y "Arribeños" que actuaran en la segunda invasión.

La reconquista y la defensa de Buenos Aires, en respuesta a las invasiones inglesas, constituyen la gran herencia dejada por el virrey Liniers al pueblo argentino, infundiendo a los "criollos" del Río de la Plata la ferocidad y el coraje necesarios para decidir por si mismos el destino del virreinato frente al avance del poder napoleónico en la península Ibérica.

Yo pienso que los miembros españoles, canadienses y franceses de la familia Liniers estarán orgullosos de saber que esta magnífica gesta ha quedado inscrita en el corazón de los argentinos gracias al gran número de calles que llevan su nombre, a un barrio entero de la ciudad de Buenos Aires llamado "Liniers", a una localidad de la provincia de Misiones, a un club de futbol y a una escuela en la ciudad de Alta Gracia entre otras.

La descendencia de Liniers en Argentina, como también la de José Manuel de Estrada, continuará contribuyendo al desarrollo político e intelectual del país. José Manuel de Estrada, perteneciente a la "generación del 80" y unido intelectualmente a nuestro querido Domingo Faustino Sarmiento, desplegó una acción política, cultural y pedagógica de gran calado. Fue, entre otras cosas, diputado nacional y el primer profesor de historia del "Colegio Nacional de Buenos Aires".

En este año del bicentenario, la embajada de Argentina en Francia rinde homenaje, a través de esta celebración y del coloquio universitario, a las ideas que han inspirado el espíritu revolucionario del Río de la Plata y que son de influencia francesa: La idea de que todos somos ciudadanos y no debemos estar sometidos a un monarca, pero también que la ciudadanía se debe construir entre todos. También queremos evocar la memoria de otros franceses que fueron héroes argentinos, como Santiago de Liniers e Hipólito Bouchard.

Palabras en español:

Señoras y señores, les deseo una excelente tarde de estudio y reflexión, pero también un cálido encuentro familiar, mañana domingo. Como ustedes saben, los lazos franco-argentinos se han nutrido siempre de los intercambios, culturales, sociales y científicos, y como es el caso de este encuentro, en gran parte gracias a los vínculos interpersonales. En tanto Embajada Argentina en Francia acompañamos estos esfuerzos y les deseamos profundamente que este homenaje al Virrey Liniers sirva para unir aun mas esta gran familia transatlántica

Merci beaucoup



*Allocution de
M. Jean-Jacques Boyer,*

*Secrétaire Général de la
Préfecture des Deux-Sèvres*

Excellence,
Madame la Députée-Maire,
Monsieur le Conseiller Régional,
Monsieur le Conseiller Général,
Mesdames et Messieurs les élus,
Mon Général, Président de l'association Mémoire Jacques de Liniers.
Mesdames, Messieurs,

En tant que représentant de l'autorité préfectorale, il m'appartient, selon l'usage, de conclure le cycle des allocutions, au cours de cette journée destinée à honorer la mémoire de Jacques de Liniers, ici à Niort, sa ville natale.

Dans cette rue Alsace Lorraine, le monument qui lui a été consacré rappelle aux Niortais qu'est né ici, en 1753, un personnage important. Un personnage important qui a vécu et agi, comme l'exprime très justement le sous-titre de votre colloque, « entre deux mondes ».

La vie de de Liniers se situe à une charnière géographique, entre Europe et Amérique, mais aussi à une charnière historique. En effet, sa carrière commence au siècle des Lumières, mais elle se poursuit jusqu'aux premières années du XIX^{ème} siècle, si profondément impactées par les conséquences de deux grandes révolutions, celle des États-Unis d'Amérique, celle de France.

Comme chacun sait, le Poitou et les Charentes constituent, historiquement, un espace ouvert sur l'Atlantique, et donc vers le Nouveau monde. Le Québec s'est ainsi peuplé largement grâce à l'émigration des Poitevins. Jacques de Liniers a répondu pleinement à cet appel du grand large, en servant la couronne d'Espagne, d'abord en Méditerranée, puis dans les provinces du Río de la Plata.

Par-delà les deux siècles écoulés depuis sa mort, de Liniers apparaît comme une figure particulièrement attachante, pour deux raisons majeures.

D'une part, il contribue à la naissance d'une nation, l'Argentine. D'autre part, il meurt fidèle à la parole donnée. Il est un homme d'action, un passeur entre deux mondes, mais il porte aussi des valeurs, comme celle de la fidélité à ses engagements, qui restent des valeurs nécessaires à notre temps.

Il n'est donc pas étonnant de constater que sa mémoire joue un rôle fédérateur, en rassemblant aujourd'hui beaucoup de ses nombreux descendants aux côtés d'autorités publiques françaises et étrangères, en particulier son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de la République Argentine à Paris.

Mesdames et Messieurs, votre après-midi sera marquée par l'exposé de travaux d'historiens. De cette manière, la journée aura été placée sous le double signe de la mémoire et de la connaissance.

La manifestation d'aujourd'hui, si la convivialité y prend sa part, me paraît toutefois, surtout, servir la cause d'un dialogue amical et fécond entre gens issus de trois pays de tradition latine, l'Argentine, l'Espagne et la France.

C'est pour saluer cette belle initiative que l'Etat a été représenté à cette manifestation, dont, en conclusion de mon propos, j'ai plaisir à saluer les participants, particulièrement ceux qui sont venus d'au-delà des mers pour célébrer le souvenir de Jacques de Liniers.



*Alocución del Sr.
Jean-Jacques
Boyer,
Secretario
General de la
Prefectura de
Deux-Sèvres*

Excelencia,
Señora Diputada Municipal,
Señor Consejero Regional,
Señor Consejero General,
Señoras y Señores electos,
Mi General, Presidente de la asociación
Mémoire Jacques de Liniers,

Señoras y Señores,

Como representante de la Prefectura me corresponde, de acuerdo con las costumbres al uso, cerrar las alocuciones que han tenido lugar a lo largo de esta jornada dedicada a conmemorar la memoria de Santiago de Liniers en Niort, su ciudad natal.

En esta calle Alsace Lorraine, el monumento a él dedicado recuerda a los ciudadanos de esta villa que fue aquí donde nació en 1753 un personaje importante. Un personaje importante que vivió y actuó, como lo define justamente el título de vuestro coloquio "entre dos mundos".

La vida de Liniers se desarrolla como una bisagra entre Europa y América y como una bisagra histórica. Efectivamente, su carrera empieza en el "siglo de las luces" y continúa hasta los primeros años del XIX, tan profundamente impactados por las consecuencias de dos grandes revoluciones, la norteamericana y la francesa.

Como todo el mundo sabe, el "Poitou" y las "Charentes" constituyen históricamente un espacio abierto hacia el Atlántico y consecuentemente hacia el nuevo mundo. Quebec se pobló durante largo tiempo gracias a la emigración de gentes del "Poitou". Santiago de Liniers respondió ampliamente a esta llamada lejana sirviendo a la corona de España, primero en el Mediterráneo y más tarde en las provincias del Río de la Plata.

Una vez transcurridos dos siglos de su muerte, Liniers surge como una figura entrañable por dos importantes razones.

Por una parte, contribuye al nacimiento de una nueva nación: Argentina. Por otra, muere fiel a su juramento. Se trata de un hombre de acción, un aventurero entre dos mundos, pero también es portador de valores como el de la fidelidad a sus compromisos que tanta falta haría en nuestros días.

No resulta por lo tanto extraño constatar que su memoria juega un papel aglutinador, reuniendo a numerosos descendientes junto a autoridades públicas nacionales y extranjeras y en particular a su excelencia el embajador de la República Argentina en París.

Señoras y señores, esta tarde tendrá lugar la exposición de los trabajos de los historiadores. De esta manera la jornada se situará en la doble vertiente de la memoria y el conocimiento.

La manifestación de hoy, tan cargada por los signos de la convivencia, me parece sobre todo la oportunidad de un diálogo amistoso entre personas pertenecientes a tres países latinos: Argentina, España y Francia.

Con objeto de recibir esta hermosa iniciativa, el Estado ha querido estar presente y tengo el placer de saludar a los participantes, especialmente a los que viniendo del otro lado del océano han querido estar presentes en este homenaje a Santiago de Liniers



Hymnes nationaux français, espagnol et argentin
Himnos nacionales francés, español y argentino



Déjeuner au Parc des Expositions

Almuerzo en el Parque de Exposiciones.

*Allocution de M. Daniel Courant
Président de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres*



Alocución del Sr. Daniel COURANT
Presidente de la Société Historique et
Scientifique des Deux-Sèvres

**Le buste en bronze
de Jacques de Liniers**

El busto de bronce
de Santiago de Liniers

(1753-1810)

L'histoire d'un monument rappelant la mémoire du niortais Jacques de Liniers commence par un courrier signé du Président du Club Français de Buenos Aires, envoyé en 1904 à la mairie de Niort.

Prosper Bouneault, conseiller municipal et membre de la Chambre de commerce, se charge alors de créer un comité. À l'origine, le buste devait évoquer le centenaire des victoires remportées en 1806-1807 contre l'Angleterre, qui ont entraîné l'indépendance de l'Argentine. La demande d'une concession pour ériger le monument provoqua une crise au sein du Conseil municipal en 1909 au motif que Jacques de Liniers, natif de Niort, a servi l'Espagne et n'a rien fait pour défendre la France ou sa ville. La demande est repoussée par 10 voix contre 7 pour le projet place Denfert Rochereau. Quelques semaines plus tard, le conseiller municipal Frère fait la déclaration suivante : *nous ne voulons pas, nous, républicains et patriotes donner en exemple à nos concitoyens un officier de l'Armée française qui abandonne sa nationalité pour entrer au service d'une puissance étrangère et qui organise la résistance contre les démocrates de Buenos Aires alors que ceux-ci viennent d'accomplir sans excès ni violence le premier acte de la révolution argentine.*

Le second emplacement évoqué pour ériger la statue, l'entrée de l'allée haute du Jardin des plantes, n'a pas plus de succès puisque, lors de la séance du Conseil municipal du 5

novembre 1909, par une courte majorité (11 voix contre 10), la municipalité rejette de manière définitive et officielle l'idée d'honorer la ville de Niort d'un bronze finalement offert gracieusement et de le présenter sur un espace public. Il faudra la générosité de la famille Bazire qui met à la disposition du comité niortais un terrain privé situé à l'angle de la rue Alsace-Lorraine et de la rue Bernard d'Agesci pour dresser le socle dessiné par Arthur. Bouneault. Le sculpteur niortais Pierre-Marie Poisson se charge quant à lui de réaliser le portrait du valeureux et trépidant niortais.

L'inauguration a lieu le dimanche 13 novembre 1910 devant une foule considérable sans la présence des élus ; cependant quelques jours après, le maire Martin-Bastard se déplacera personnellement. Un discours sera prononcé par l'avocat et conseiller municipal d'opposition Pierre de Lacoste-Lareymondie, comme l'atteste les nombreuses cartes postales éditées à cette occasion. L'Hymne national argentin, la Marseillaise et une marche espagnole sont joués par l'Harmonie. Une conférence présentée à la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville par l'avocat argentin Émile Daireaux, homme de Lettres, collaborateur de la Revue des Deux Mondes rappellera la vie et les faits d'armes de Jacques de Liniers.

Un promeneur curieux qui découvrirait en cette année 2010 la statuaire niortaise s'apercevrait de la rareté des sculptures en bronze encore en place aujourd'hui. En effet, la présence du buste de Jacques de Liniers tient sinon du miracle, tout au moins de la perspicacité de la famille de l'illustre Niortais et du courage d'un voisin, Eugène Lesterpt. En effet, la loi votée en 1941 sous l'autorité du maréchal Pétain, chef de l'État français, pour la récupération des métaux non ferreux, entraînera la disparition de 1700 sculptures en bronze sur le territoire français.. Celles de Niort qui ornaient la place de la Brèche, la place Saint-Jean, la place du donjon, les ponts-Main seront déboulonnées en 1942 pour être transportées à La Rochelle. Plusieurs descendants de Jacques de Liniers, René de Villedieu et R. Savatier, par ailleurs professeur à la Faculté de Droit de Poitiers, intervinrent soit par des démarches auprès des autorités allemandes appuyées par l'ambassadeur d'Argentine pour le premier, soit par un courrier écrit le 28 janvier aux ambassadeurs d'Espagne et de la République d'Argentine pour qu'ils intercèdent auprès du maire de Niort et du ministère de la production industrielle pour éviter la destruction et la disparition du buste. Le *Consulado General de la Republica Argentina* répond très rapidement puisque le 3 février il s'engage à ce que l'Ambassade intervienne pour que *ce monument d'un héros qui a fait honneur à la fois à la France et à la République argentine, représente pour nous un lien d'amitié dans l'histoire commune de nos deux pays*. Érigé par souscription publique de ses compatriotes et de la colonie française de Buenos Aires, le bronze se trouvait bien dans un enclos privé comme le souligne énergiquement le propriétaire du terrain, M. René de Villedieu. Par courrier daté du 20 mars 1942, la préfecture des Deux-Sèvres annonce que *cette statue, se trouvant propriété privée ne tombe pas sous le coup de la loi du 11 octobre 1941 relative à la dépose des statues métalliques*. Finalement, le 30 mai 1947, Eugène Lesterps, qui avait enlevé et caché en 1942, en prenant beaucoup de risques par la présence de l'occupant allemand, la statue de Jacques de Liniers, remet en place le bronze qui honore la ville, l'Espagne et la République d'Argentine.

La historia del monumento conmemoratorio del niortés Santiago de Liniers empieza por una carta firmada por el Presidente del Club Francés de Buenos Aires, enviada en 1904 al ayuntamiento de Niort.

Arthur Bouneault, conservador del museo arqueológico y director de los cursos prácticos municipales, se encarga de crear un comité. En origen, el busto debía evocar el centenario de las victorias obtenidas en 1806-1807 contra Inglaterra, que acarrearón la independencia de la Argentina. La solicitud de una concesión para erigir el monumento provocó una crisis en el Consejo municipal en 1909, con motivo de que Santiago de Liniers, nativo de Niort, sirvió a España y no hizo nada por defender a Francia o a su ciudad. La demanda por el proyecto en la plaza Denfert Rochereau es rechazada por 10 votos contra

7. Unas semanas más tarde, el consejero municipal Frère hace la siguiente declaración: *nosotros, republicanos y patriotas, no queremos dar el ejemplo a nuestros conciudadanos de un oficial del Ejército Francés que abandona su nacionalidad para entrar al servicio de una potencia extranjera y que organiza la resistencia contra los demócratas de Buenos Aires cuando éstos acaban de lograr sin excesos ni violencia el primer acto de la revolución argentina.*

El segundo emplazamiento evocado para erigir la estatua, la entrada de la senda alta del Jardin des plantes, no conoce mejor suerte dado que, durante la sesión del Consejo municipal del 5 de noviembre de 1909, por corta mayoría (11 votos contra 10) la municipalidad rechaza de manera definitiva y oficial la idea de honrar a la ciudad de Niort con un bronce, finalmente regalado sin costo, y de presentarlo en un espacio público. Hará falta la generosidad de la familia Bazire que pone a disposición del comité niortés un terreno privado situado en la esquina de las calles Alsace-Lorraine y Bernard d'Agesci para levantar el zócalo diseñado por A. Bouneault. El escultor niortés Pierre-Marie Poisson se encarga por su parte de realizar el retrato del valeroso e intrépido niortés. La inauguración tiene lugar el domingo 13 de noviembre de 1910 delante de una multitud considerable si la presencia de consejales; sin embargo, algunos días después, el alcalde Martin-Bastard irá personalmente. Un discurso será pronunciado por el abogado y consejal municipal de la oposición Pierre de Lacoste-Lareymondie, como lo atestanan numerosas tarjetas postales editadas para la ocasión. La Harmonie interpreta el himno nacional argentino, la Marsellesa y una marcha española. El abogado argentino Émile Daireaux, hombre de letras, colaborador de la Revue des Deux Mondes, presenta una conferencia en la Sala de fiestas del ayuntamiento recordando la vida y hechos de armas de Santiago de Liniers.

Un paseante curioso que descubriera en este año 2010 la estatuaria niortesa que todavía subsiste notaría la escasa cantidad de esculturas de bronce que aún quedan. En efecto, la presencia del busto de Santiago de Liniers es debida, si no a un milagro, al menos a la prespicacia de la familia del ilustre niortés y al coraje de otro niortés, Eugène Lesterpt. La ley votada en 1941 bajo la autoridad del mariscal Pétain, jefe del Estado francés, para la recuperación de metales no ferrosos, comportará la desaparición de 1700 esculturas de bronce. Las de Niort, que ornaban la plaza de la Brèche, serán desmontadas en 1942 para ser enviadas a La Rochelle.

El bisnieto de Santiago de Liniers, R. Savatier, por otra parte profesor en la Facultad de Derecho de Poitiers, escribe el 28 de enero a los embajadores de España y de la República Argentina para que intercedan ante el alcalde de Niort y el ministerio de la Producción industrial para evitar la destrucción y la desaparición del busto. El *Consulado General de la República Argentina* contesta muy rápidamente, dado que el 3 de febrero se compromete a hacer intervenir la embajada para que *ése monumento de un héroe que honró tanto a Francia como a la República Argentina, representa para nosotros un vínculo de amistad en la historia común de nuestros dos países.* Erigida por suscripción pública de sus compatriotas y de la colonia francesa de Buenos Aires, el bronce se encontraba en un predio privado como lo subraya enérgicamente el propietario del terreno, el sr. René de Villedieu. Por correo fechado el día 20 de marzo de 1942, la prefectura de Deux-Sèvres anuncia que *siendo ésa estatua propiedad privada no entra dentro del marco de la ley del 11 de octubre relativa al desmontaje de estatuas metálicas.* Finalmente, el 30 de mayo de 1947, Eugène Lesterps, que había quitado y escondido la estatua en 1942 corriendo muchos riesgos dada la presencia del ocupante alemán, restituye en su lugar el bronce que honra a la ciudad, a España y a la República Argentina.

Journée d'étude :
Jornada de estudios:

**« Une vie entre deux Mondes :
Jacques de Liniers,
Vice-Roi du Río de la Plata,
et la naissance de l'Argentine,
1788 - 1810 »**

«Una vida entre dos mundos: Santiago de Liniers,
Virrey del Río de la Plata, y el nacimiento de la
Argentina, 1788 - 1810»



AVERTISSEMENT / ADVERTENCIA

L'Association "Mémoire Jacques de Liniers" tient à faire savoir que les opinions et les contenus scientifiques des différents contributeurs n'engagent que leurs auteurs. Elle émet les plus grandes réserves à l'égard d'hypothèses et affirmations, certaines sont, selon elle, sans fondement historique avéré.

La asociación « Mémoire Jacques de Liniers » hace saber que las opiniones y los contenidos científicos de los diferentes conferenciantes solamente son responsabilidad de sus autores y que algunas hipótesis y afirmaciones carecen de fundamentos históricos contrastados

LES CONFÉRENCIERS

Philippe Bonnichon, Historien (histoire moderne), ancien élève de l'ENS, Docteur en Histoire (EPHE), Auditeur de l'Institut des Hautes études de la Défense nationale et du Centre des Hautes études de l'armement, Maître de conférences honoraire à l'Université de Paris 4-Sorbonne. Spécialiste d'histoire maritime (Brésil, Grandes découvertes, Géopolitique, Défense). Thèse sur *Les souvenirs de P.B.J. de La Monneraye (1760-1792)*. A publié : *Espaces coloniaux et espaces maritimes au 18^{ème} siècle : les deux Amériques et le Pacifique*, Sedes (Regards sur l'histoire), 1998 (en collab. avec J.P. Poussou) ; *Des cannibales aux castors : les découvertes françaises de l'Amérique, 1503-1788*, France-Empire, 1994. Dirige un ouvrage collectif en préparation sur *Les présences françaises outre-mer*. Membre de l'Académie des sciences d'outre-mer. Colonel (H) des Troupes de marine, ONM (O.) et LH (Ch.).

Colonel Gaëtan de Raucourt, colonel de l'armée de terre. S'est engagé, en tant que descendant de Jacques de Liniers, dans un inlassable travail bibliographique et historique de récolement des sources disponibles à travers le monde, et en particulier en langues française, espagnole et anglaise. Il en a tiré, à partir de plus de cinq-cents publications recensées, les éléments sans doute aujourd'hui les plus complets sur la biographie de Jacques de Liniers (cf. le site <http://jacques-de-liniers.wifeo.com>)

Michel Vergé-Franceschi, Historien, professeur des Universités, professeur à l'Université François-Rabelais, Tours, spécialiste d'histoire maritime. Docteur en Histoire et Docteur d'Etat-ès-Lettres. Ancien directeur du Laboratoire d'histoire maritime du CNRS/Paris 4 Sorbonne/Musée de la Marine. Ancien président de la Société française d'histoire maritime. Membre d'honneur de l'ACORAM (Association centrale des officiers de réserve de l'Armée de Mer). Trois fois lauréat de l'Académie française. A publié plus de vingt ouvrages dont dix primés (Grand prix de l'ACORAM ; Prix Neptunia ; Prix Meurand ; Prix de la Région Corse ; Prix Feydeau de Brou, etc.) parmi lesquels : *Dictionnaire d'histoire maritime (dir.)*, 2002 ; *Les officiers généraux de la marine royale, 1715-1774* (7 vol.) ; *Marine et éducation sous l'Ancien Régime*, CNRS-éditions, 1991 ; *Des vaisseaux et des hommes*, 1992 ; *Chronique maritime de la France d'Ancien Régime*, 1998 ; et tout récemment, *Le masque de fer*, 2009, recensé dans *Historia*, et qui a fait l'objet d'une émission de « 2000 ans d'histoire » (Fr. Inter) par Patrice Gélinet.

Michèle Battesti, Docteur (HDR) en Histoire contemporaine. Spécialiste de l'histoire de la marine et du 19^{ème} siècle. Responsable de programmes à l'Institut de recherches stratégiques de l'Ecole militaire, Auditrice de l'Institut des Hautes études de la Défense nationale, Directrice de séminaire au Collège interarmées de défense. Professeur de géopolitique à l'Université de Paris 1-Sorbonne de 1983 à 2005, et directrice du Comité pour l'histoire des anciens combattants (2002-2009) . A publié : *La marine de Napoléon III* ; *La Bataille d'Aboukir* ; *Trafalgar* ; et, tout récemment, *Plon-Plon, le Bonaparte rouge*.

Marcos Estrada, membre de la branche argentine de la filiation de J. de Liniers, œuvre depuis toujours en Argentine pour entretenir la mémoire de ses actions. Il a présidé la Commission nationale argentine de la Reconquête et la Défense de Buenos Aires, et est membre de l'Académie nationale sanmartinienne.

Manuel Bustos-Rodriguez, Historien, Professeur d'Histoire moderne à la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Cadix (Espagne). Spécialiste d'histoire maritime (notamment : les échanges commerciaux entre l'Espagne et l'Amérique aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles ; le Monopole espagnol du commerce avec l'Amérique et le système atlantique ; les négociants de la Carrera de Indias aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles ; le commerce et les guerres), ainsi que de l'histoire de la pensée dans l'Espagne du 18^{ème}. Travaille également sur l'histoire urbaine (Cadix à l'époque moderne). A publié notamment : « La politique internationale espagnole dans la seconde moitié du 18^{ème} siècle (1760-1808) », in *Actes du Colloque international Rochambeau, Vendôme, 6-9 septembre 2007*, Vendôme 2008, et prépare un ouvrage sur *Les effets de la guerre sur le commerce espagnol avec l'Amérique au temps de Napoléon (1796-1814)*.

LOS CONFERENCIANTES

Philippe Bonnichon, Historiador (historia moderna), antiguo alumno de l'ENS, Doctor en historia (EPHE), Auditor del Instituto de Altos Estudios de la Defensa Nacional y del Centro de Altos Estudios de Armamento, Maestro de Conferencias Honorario de la Universidad de Paris 4-Sorbonne. Especialista de Historia Marítima (Brasil, Grandes descubrimientos, Geopolítica, Defensa). Tesis sobre *Los recuerdos de P.B.J. de La Monneraye (1760-1792)*. Ha publicado: *Espacios coloniales y espacios marítimos en el siglo XVIII :Las dos Américas y el Pacífico*, Sedes (Regards sur l'histoire), 1998 (en colaboración con J.P. Poussou) ; *De los caníbales a los castores : les Los descubrimientos franceses en América, 1503-1788*, Francia Imperio, 1994. Dirige una obra colectiva en preparación sobre *La presencia francesa en ultramar*. Miembro de la Academia de Ciencias de Ultramar. Coronel (H) de Tropas de marina, ONM (O.) y LH (Ch.).

Coronel Gaëtan de Raucourt, coronel del ejército de tierra. Ha realizado, como descendiente de Santiago de Liniers, un importante trabajo bibliográfico e histórico de recolección de las fuentes disponibles a través de todo el mundo y, en particular en lengua francesa, española e inglesa. Ha obtenido, a partir de más de 500 obras censadas, los datos más completos hasta el día de hoy sobre la biografía de Santiago de Liniers (cf. le site <http://jacques-de-liniers.wifeo.com>)

Michel Vergé-Franceschi, Historiador, Profesor de Universidad, profesor de la universidad François-Rabelais, Tours, Doctor en historia y Doctor en letras. Director decano del laboratorio de historia marítima del CNRS/Paris 4 Sorbona/Museo de la Marina. Presidente decano de la sociedad francesa de historia marítima. Miembro de honor de ACORAM (Asociación central de oficiales de reserva de la marina). Tres veces laureado por la academia francesa. Ha publicado más de veinte obras de las que diez han sido premiadas (Gran premio de l'ACORAM ; Premio Neptunia ; Premio Meurand ; Premio de la Région Corse ; Premio Feydeau de Brou, etc.) entre las que destacan : *Diccionario de historia marítima (dir.)*, 2002 ; *Los oficiales generales de la marina real, 1715-1774 (7 vol.)* ; *Marina y aduación bajo el antiguo régimen*, CNRS-éditions, 1991 ; *Los navíos y los hombres*, 1992 ; *Crónica Marítima de la Francia del Antiguo Régimen*, 1998 ; y más recientemente, *La máscara de hierro*, 2009, inventariado en *Historia*, y que ha sido objeto de una emisión de « 2000 años de historia » (Fr. Inter, Patrice Gélinet).

Michèle Battesti, Doctor (HDR) en Historia contemporánea. Especialista en historia de la marina del siglo XIX. Responsable de programas del Instituto de estudios estratégicos de la Escuela Militar, Auditora del Instituto de Altos Estudios de la Defensa Nacional, Directora de seminario del colegio inter-armadas de defensa. Profesora de geopolítica de la universidad de Paris 1-Sorbona de 1983 a 2005, et directora del comité para la historia de los antiguos combatientes (2002-2009) . Ha publicado: *La marina de Napoleón III* ; *La Batalla de Abouleur* ; *Trafalgar* ; y, más recientemente, *Plon-Plon, el Bonaparte rojo*.

Marcos Estrada, miembro de la rama argentina de la descendencia de Santiago de Liniers, trabaja desde siempre en Argentina para mantener viva la memoria de sus acciones. Ha presidido la comisión nacional argentina de la Reconquista y la Defensa de Buenos Aires. Es miembro de la academia nacional sanmartiniana.

Manuel Bustos-Rodríguez, Historiador, Profesor de historia moderna de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Cadiz (España). Especialista de historia marítima (especialmente: Los intercambios comerciales entre España y América en los siglos XVII y XVIII; el Monopolio español de comercio con América y el sistema atlántico; los negociantes de la Compañía de Indias en los siglos XVII y XVIII; el comercio y las guerras), así como la historia del pensamiento en la España del siglo XVIII. Trabaja también sobre la historia urbana (Cadiz en la época moderna). Crecientemente, ha publicado: « La política internacional española en la segunda mitad del XVIII (1760-1808) », en *los actos del Coloquio Internacinal Rochambeau, Vendôme, 6-9 septiembre 2007*, Vendôme 2008, y prepara una obra sobre *Los efectos de la guerra en el comercio español con América en los tiempos de Napoleón (1796-1814)*.

Ouverture

Introducción

Michel de Lannoy

Université François-Rabelais, Tours
Responsable scientifique de la Journée d'étude

Universidad François-Rabelais, Tours
Responsable científico
de la Jornada de estudios



M. l'Ambassadeur,
Mme la Députée-Maire,
M. le Président de la Communauté d'Agglomération,
M. le Vice-Président du Conseil régional,
M. le Secrétaire général de la Préfecture, représentant Madame la Préfète des Deux-Sèvres
M. le Président de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres,
Capitaine de Frégate, représentant l'Armada espagnole,
Chers cousins, proches, ou éloignés, de par la parenté ou de par la géographie,
Mesdames et messieurs,

Mes premiers mots seront pour vous remercier de votre présence nombreuse, qui montre combien, au-delà de l'intérêt familial pour le personnage historique auquel nous avons rendu hommage ce matin, vous avez tenu à étayer solidement, par les ressources de la connaissance historique, l'intérêt et l'admiration que vous lui portez.

Mais c'est surtout à vous-mêmes, mes chers collègues, que je dois les chaleureux remerciements que mérite le travail effectué par vos soins pour nous aider, tous ici présents, à faire revivre pendant quelques heures « *Une vie entre deux Mondes* », celle de « *Jacques de Liniers*,

Vice-roi du Río de la Plata» et ce que fut sa contribution à « *la naissance de l'Argentine entre 1788 et 1810* ».

Je tiens à remercier tout particulièrement Philippe Bonnichon, Membre de l'Académie des Sciences d'Outre-mer, auquel est due, grâce à ses suggestions des conférenciers à inviter et à la définition des thèmes abordés, la conception scientifique de notre après-midi, dont il présidera le déroulement.

Notre titre, volontairement à double sens, vise à montrer combien ce personnage interroge le grand public, les nations, les familles et les familles de pensée, au moins de triple façon.

Entre deux Mondes, Jacques de Liniers le fut d'abord par les traversées qui furent les siennes, au sens propre comme au sens figuré : traversées linguistiques, traversées d'appartenances nationales, traversées du Vieux monde de l'Europe vers ce Nouveau Monde, ... qui l'attira peut-être aussi parce qu'il était un prolongement de l'Ancien Monde dans lequel il était né.

Entre deux Mondes, il le fut aussi au fil des épisodes successifs d'une vie agitée. Ayant appris l'art militaire auprès des meilleurs marins de son temps, il sut, à sa manière, l'adapter aux exigences de ce qui allait bientôt devenir un processus d'indépendance nationale, et participer ainsi activement, à sa manière, à la construction de la Nation argentine. Ainsi formé à l'art des batailles d'Ancien régime, il acquit aussi bien, sur le terrain, l'art du *gouvernement des hommes* au milieu de tout ce qui les environne et que Montaigne appelait « l'hommerie » : les intérêts et les jalousies, la ruse et la passion, le sens de la manoeuvre et le goût de la trahison. Tel fut le destin tragique de celui qui, envers et contre tout, voulut continuer à croire et à appartenir à un monde d'honneur, de fidélité et de loyauté, et tout à la fois, quel qu'en fût le prix, voulut participer à l'invention d'une nation, se trouvant par là entraîné dans les crevasses ouvertes, en une décennie, par les soubresauts de l'histoire. Comme Lampedusa, le « Guépard », héros de Visconti, sans doute voulait-il, plus ou moins consciemment, « que tout change pour que rien ne change ». Et cette phrase est totalement réversible...

Entre deux Mondes, enfin, ou plutôt entre *plusieurs* mondes, vécut Liniers, entraîné avec une grande lucidité dans ce qui préfigurait déjà les *structures* et les *sutures* de l'histoire internationale du monde moderne : Espagne des Bourbons, Royaume Uni au delà les mers, Amérique des indépendances, Europe napoléonienne, grands empires coloniaux, grandes puissances commerciales et financières.

Pour tenir compte de tant d'intérêts aussi divergents et entrecroisés ayant traversé une vie aussi mouvementée et pour en démêler les fils, il nous fallait mobiliser un ensemble de

compétences aussi large que celles ici représentées, et les compétences familiales ne pouvaient y suffire à elles seules. Jacques de Liniers est devenu, disons-le, le héros d'un mythe familial. Mais il appartient tout autant à l'histoire commune, comme le savent tous ceux qui sont ici ou ceux qui sont restés au-delà des mers, et tout particulièrement ceux qui, venus d'Argentine, ont voulu honorer sa mémoire. Lorsque notre association, d'origine familiale, s'est engagée dans cette commémoration, très vite nous est apparue la nécessité d'éviter deux écueils :

- celui d'une excessive technicité, qui, en réservant celle-ci à un petit nombre de chercheurs débattant entre spécialistes, aurait tenu à l'écart nombre de participants, intéressés par la mémoire des hommes autant que par l'histoire des faits ;

- celui d'un panégyrique familial qui aurait eu vite fait de transformer un acteur engagé dans l'Histoire en un thème d'image pieuse.

Il nous fallait donc, préférant, à la *célébration*, la *commémoration*, irriguer celle-ci par une démarche résolument indépendante et scientifique. Pour apprécier avec justice, et plus encore *avec justesse*, ce qu'ont été à la fois le rôle et le destin de Jacques de Liniers.

C'est pourquoi notre rencontre d'aujourd'hui tient plus de la *Journée d'étude* que du *Colloque* au sens propre. Mais c'est aussi pourquoi elle vise, par sa brièveté même, à être prolongée. Tout ne pourra être abordé, loin de là. Et c'est aussi pourquoi nous souhaitons ardemment que cette journée sans doute trop courte puisse donner aux chercheurs ici présents - à cette table, dans la salle, ou encore ignorés -, le désir de poursuivre et d'approfondir les thèmes abordés aujourd'hui. Notre association mettra bien volontiers à leur disposition tous les documents et tous les savoir-faire détenus par ses membres. De même elle soutiendra avec beaucoup d'énergie toutes les initiatives qui se feraient jour en ce sens, à commencer par la publication prochaine des actes de notre rencontre, qu'annonce déjà l'édition bilingue des lettres de Jacques de Liniers à sa famille, publiée par Louis du Roure et Javier de Liniers.

Après avoir été Hector, le héros des Troyens, invincible et triomphant, célébré par *l'Iliade*, Jacques de Liniers comprit bientôt qu'il ne pouvait rester Hector qu'en consentant à être aussi Achille, celui qui, ulcéré par la trahison, ne retourna au combat que lorsque l'honneur d'appartenir au genre humain et la conscience de sa fragilité l'eurent emporté, dans son cœur, sur l'héroïsme guerrier.

Beaucoup ont vu en Jacques de Liniers la figure d'Hector ; pour nombre d'autres, il ne fut qu'Achille, et nombreux sont ceux, encore, qui ont préféré retenir de lui la figure d'Agamemnon, roi des Achéens, ou celle de Priam, roi des Troyens. Achille a tué Hector. Agamemnon a humilié

Achille. Mais Jacques de Liniers fut à la fois ces trois personnages, aussi contradictoires qu'ils puissent être – et c'est bien pourquoi, d'ailleurs, *l'Iliade* nous touche encore aujourd'hui.

Et c'est aussi pourquoi, à la fois mythe et récit, mémoire et histoire, notre journée revêt une dimension qui va au-delà d'elle-même : elle s'inscrit dans l'actualité des aléas qui jalonnent l'histoire des hommes et celle des nations.

Sr. Embajador,

Sra. Alcalde,

Sr. Presidente de la Comunidad de aglomeración,

Sr. Vice presidente del Consejo regional,

Sr. Secretario general de la Prefectura, representando a la Sra. Prefecta de Deux-Sèvres,

Sr. Presidente de la Sociedad histórica de Deux-Sèvres,

Capitán de Fregata, representante de la Armada española,

Queridos primos, cercanos o lejanos, por el parentesco o por la geografía,

Señoras y señores,

Mis primeras palabras serán para agradecerles su presencia numerosa, la cual muestra cuanto, más allá del interés familiar por el personaje histórico al cual hemos rendido homenaje ésta mañana, han deseado ustedes apuntalar sólidamente, mediante los recursos del conocimiento histórico, el interés y la admiración que le profesan.

Pero es sobre todo a ustedes, estimados colegas, que debo el caluroso agradecimiento que merece el trabajo que han efectuado para ayudarnos a todos los presentes a revivir durante algunas horas «*Una vida entre dos Mundos*», la de «*Santiago de Liniers, virrey del Río de la Plata*» y lo que fue su contribución al «*nacimiento de la Argentina entre 1788 y 1810*».

Deseo agradecer en particular a Philippe Bonnichon, miembro de la Academia de Ciencias de Ultramar a quien es debida, gracias a sus sugerencias de conferencistas a

quienes invitar, y a la definición de los temas abordados, la concepción científica de nuestra tarde de estudio, cuyo desarrollo él mismo presidirá.

El doble sentido voluntario de nuestro título aspira a mostrar a qué punto éste personaje interpela la opinión pública, las naciones, las familias y las familias de pensamiento, al menos de manera triple.

Entre dos Mundos, Santiago de Liniers lo estuvo primero por las travesías que fueron las suyas, tanto en sentido literal como figurado: travesías lingüísticas, travesías de pertenencia nacional, travesías del Viejo mundo de Europa hacia el Nuevo Mundo... el que quizás también lo atrayera por ser una prolongación del Viejo Mundo en el cual había nacido.

Entre dos Mundos, lo estuvo también a lo largo de los episodios sucesivos de una vida agitada. Habiendo aprendido el arte militar junto a los mejores marinos de su época, supo, a su manera, adaptarlo a las exigencias de lo que pronto se volvería un proceso de independencia nacional, y participar así activamente, a su manera, a la construcción de la Nación Argentina. Formado al arte de las batallas de Antiguo régimen, adquirió también, con la práctica, el arte del *gobierno* de los hombres en medio de todo lo que los rodea y que Montaigne llamaba «l'hommerie»: los intereses y los celos, los ardides y las pasiones, el sentido de la maniobra y el gusto por la traición. Tal fue el destino trágico de aquel que, solo contra todos, quiso seguir creyendo y perteneciendo a un mundo de honor, de fidelidad y de lealtad, y que al mismo tiempo, cualquiera fuera el precio, quiso participar en la invención de una nación, encontrándose así arrastrado en las grietas abiertas en una década por los sobresaltos de la historia. Como Lampedusa, el «Gatopardo», héroe de Visconti, sin duda quería, más o menos conscientemente, «que todo cambiara para que nada cambiara». Y ésta frase es totalmente reversible...

Entre dos Mundos, finalmente, o mejor dicho, entre *muchos* mundos, vivió Liniers, arrastrado con gran lucidez a lo que ya prefiguraba las *estructuras* y las *suturas* de la historia internacional del mundo moderno: España de los Borbones, Reino Unido allende los mares, América de las independencias, Europa napoleónica, grandes imperios coloniales, grandes potencias comerciales y financieras.

Para poder tomar en cuenta tantos intereses divergentes y entrecruzados que atravesaron una vida agitada a tal punto, y desenmarañar sus hilos, teníamos que movilizar un conjunto de competencias tan amplia como la que está aquí representada, y las capacidades familiares solas no podían alcanzar. Santiago de Liniers se ha vuelto, digámoslo, el héroe de un mito familiar. Pero pertenece también a la historia común, como lo saben todos aquellos que están aquí o aquellos que se quedaron más allá de los mares, y muy particularmente los que, venidos de Argentina, han querido honrar su memoria.

Cuando nuestra asociación, de origen familiar, emprendió la organización de ésta conmemoración, se nos planteó inmediatamente la necesidad de evitar dos escollos:

-el de una tecnicidad excesiva, la cual, al reservar el evento a un puñado de investigadores debatiendo entre ellos, habría mantenido apartado a un buen número de participantes, interesados por la memoria de los hombres tanto como por la historia de los hechos;

-el de un panegírico familiar que habría tenido por consecuencia la transformación de un actor comprometido en la Historia en una imagen devocional.

Hacía falta entonces, prefiriendo a la *celebración* la *conmemoración*, irrigar ésta de un enfoque resueltamente independiente y científico. Para apreciar con *justicia*, y, más aún, con *justeza*, lo que han sido a un tiempo el rol y el destino de Santiago de Liniers.

Es por ello que nuestro encuentro de hoy es más una *jornada de estudio* que un *Coloquio* en su acepción rigurosa. Pero es también por ello que aspira, por su propia brevedad, a ser prolongado. No todo podrá ser abordado, ni mucho menos. Y es también por ello que deseamos ardientemente que ésta jornada, sin duda demasiado corta, pueda dar a los investigadores aquí presentes —en ésta mesa, en la sala, o incluso ignorados—, el deseo de continuar profundizando los temas abordados hoy. Nuestra asociación pondrá con mucho gusto a su disposición todos los documentos y los conocimientos en posesión de sus miembros. De la misma manera, apoyará con mucha energía todas las iniciativas que puedan darse a luz en ése sentido, empezando por la próxima publicación de las actas de nuestro encuentro, ya anunciada en la edición bilingüe de las cartas de Santiago de Liniers a su familia publicada por Louis de Roure y Javier de Liniers.

Después de haber sido Héctor, el héroe de los troyanos, invencible y triunfante, celebrado por *La Ilíada*, Santiago de Liniers comprendió pronto que sólo podía seguir siendo Héctor si consentía en ser también Aquiles, aquel quien, ulcerado por la traición, sólo volvió al combate cuando el honor de pertenecer al género humano y la consciencia de su fragilidad prevalecieron, en su corazón, sobre el heroísmo guerrero. Muchos han visto en Santiago de Liniers la figura de Héctor; para muchos otros, sólo fue Aquiles, y numerosos también son aquellos quienes prefirieron retener de él la figura de Agamenón, rey de los aqueos, o la de Príamo, rey de los troyanos. Aquiles mató a Héctor. Agamenón humilló a Aquiles. Pero Santiago de Liniers fue a un tiempo esos tres personajes, por más contradictorios que puedan parecer —y es por éso que, por cierto, *La Ilíada* nos llega aún hoy en día. Y est también por éso que, a un tiempo mito y relato, memoria e historia, nuestra jornada reviste una dimensión que va más allá de sí misma: se inscribe en la actualidad de los avatares que jalonan la historia de los hombres y de las naciones.

Philippe Bonnichon

Université de Paris-Sorbonne,
Académie des Sciences d'outre-mer,
président de séance.

Universidad de París-Sorbonne,
Academia de las Ciencias de ultramar,
presidente del acto.



En ouvrant nos travaux, qu'il me soit permis d'exprimer notre vive gratitude aux autorités civiles et diplomatiques, aux élus et aux personnalités qui ont facilité l'organisation de cette journée d'étude et l'honorent par leur présence, à Gonzague de Raucourt et aux organisateurs dont l'inlassable activité aura permis la réussite d'aujourd'hui.

Mes remerciements personnels s'adressent au Président et aux membres actifs de l'association qui réunit les descendants français et étrangers de Jacques de Liniers dont nous célébrons le deuxième centenaire, ainsi qu'à nos collègues universitaires, de France, d'Espagne, d'Argentine qui ont accepté de voir mise à contribution toute leur science pour cette entreprise de mémoire.

L'aboutissement de la partie scientifique de ce programme doit tant à Michel de Lannoy que nous lui adressons, et moi le premier, des remerciements tout particuliers. Il a su profiter d'un dîner tourangeau chez des amis communs pour m'embarquer dans cette aventure argentine. Il a même levé mes derniers scrupules à m'engager dans une réunion familiale où je me voyais comme un intrus, en m'apportant les preuves que ma cinquième aïeule maternelle était cousine issue de germains de Jacques de Liniers : plus d'hésitation, dès lors, à vous rejoindre à Niort aujourd'hui.

Avant d'engager la partie, je voudrais vous rappeler les contraintes auxquelles nous soumet l'horaire et, partant, les règles du jeu que j'appliquerai, dans l'intérêt commun, sans état d'âme.

Aucune des six communications ne devra excéder 25 minutes. Si les auteurs doivent abréger la lecture de leur texte, il sera loisible aux participants de recourir, grâce à la diligence des organisateurs, à l'intégralité de la communication qui leur est distribuée, soit en français, soit en espagnol. Les Actes paraîtront ultérieurement. Rien ne sera donc perdu de la substantifique moëlle. Pour tenir l'horaire, le débat général sera reporté à la fin ; et pour éviter que les questions et réponses ne portent, en ce cas, que sur la dernière communication entendue, chacun pourra formuler par écrit une courte question sur ce qu'il vient d'entendre, au fur et à mesure des exposés. Signées par l'intervenant et collectées dans la salle, ces questions seront centralisées ; parole sera donnée à leurs auteurs, lors des débats qui seront engagés à la fin de la journée d'étude.

Je passe donc sans plus tarder la parole à notre premier orateur, le colonel Gaëtan de Raucourt.

Permítanme, en primer lugar, expresar mi gratitud a las autoridades civiles y diplomáticas, a los representantes y a las personalidades que han hecho posible la organización de esta jornada de estudio y nos honran con su presencia, y a Gonzague de Raucourt y a los organizadores, que con su inagotable actividad harán que sea un éxito.

Mis agradecimientos van al Presidente y a los miembros activos de la Asociación, que reúne a los descendientes franceses y españoles de Santiago de Liniers, cuyo bicentenario celebramos, así como a nuestros colegas universitarios franceses, españoles y argentinos que han aceptado contribuir con su ciencia a este intento de recuerdo y conmemoración.

El resultado de la parte científica de este programa debe mucho a Michel de Lannoy, a quién estamos especialmente agradecidos, yo, en primer lugar. Supo embarcarme en esta aventura argentina aprovechando una cena en casa de amigos comunes. Supo, igualmente, disipar los escrúpulos que yo tenía de participar en una reunión familiar en la que me sentía como un intruso cuando me trajo las pruebas que demostraban que una de mis antepasadas era prima segunda de Santiago de Liniers: desde entonces no tuve más dudas acerca de mi participación aquí en Niort hoy.

Antes de dar comienzo a las intervenciones quisiera recordar las limitaciones a las que nos somete el horario y las reglas que aplicaré en nombre del interés común.

Ninguna de las seis conferencias deberá superar los 25 minutos. Si los autores deben abreviar sus intervenciones, los asistentes podrán leerlas íntegramente ya que los textos han sido distribuidos en francés y en español y esto, gracias a la diligencia de los organizadores. Las actas aparecerán posteriormente. Nada perderemos del sustancioso contenido. Para atenernos al horario, el debate general tendrá lugar al final; y para evitar que las preguntas se refieran exclusivamente a la última intervención, cada uno podrá formular una breve pregunta sobre lo que acaba de oír a medida que finalicen las conferencias. Las preguntas formuladas serán recogidas en la sala, firmadas; los autores de la preguntas podrán tomar la palabra en el debate que habrá al final.

Sin más tardanza, doy la palabra al primer orador, el coronel Gaëtan de Raucourt.





État des sources
et biographie de
Jacques de Liniers
(JdL)

**“Hoja de servicios y
biografía de Santiago de
Liniers (SdL)”**

Colonel Gaëtan de Raucourt

Descendant et biographe de
Jacques de Liniers
Descendiente y biógrafo de Don
Santiago de Liniers

C'est avec plaisir que j'ai accepté de présenter une courte biographie de JdL à partir des sources françaises disponibles. Je l'ai accepté avec d'autant plus de plaisir qu'étant moi-même militaire, je suis parvenu à l'âge et au grade que notre illustre ancêtre avait atteint au moment des invasions anglaises du Río de la Plata, d'où l'empathie et l'intérêt croissant que j'éprouve à son égard. Je vais donc vous le dépeindre à grands traits sans pouvoir vous garantir qu'une perle n'a pas échappé à ma vigilance car il ne s'agit pas d'un travail d'historien, mais plus modestement d'une sélection de documents qui m'ont semblé apporter un éclairage intéressant sur ce personnage, véritable trait d'union entre l'Argentine, la France et l'Espagne.

En me livrant à ce travail d'inventaire et de consultation des archives, j'ai, à ma grande surprise, découvert une multitude de sources sur JdL. Les archives nationales, la Bibliothèque nationale de France (BNF), les archives du ministère des Affaires étrangères, le service historique de la Défense, pour ne citer que les principaux, regorgent de documents qui démontrent qu'en France, les événements du Río de la Plata ont été suivis de près et que l'action de JdL n'est pas passée inaperçue, loin de là. Ces archives permettent de reconstituer le destin de JdL en le replaçant dans son contexte. Mais ce qui donne vie et consistance à ce portrait ne se trouve pas aux archives et était jusqu'à présent inaccessible aux chercheurs ; il s'agit de la correspondance de

JdL à sa famille, précieusement conservée par les descendants du comte de Liniers, frère aîné de Jacques. Cette correspondance présente, a n'en pas douter, un intérêt majeur pour les historiens mais aussi, et je serais tenté de dire surtout, pour les descendants de JdL. Je voudrais, de ce point de vue, saluer le travail de mémoire qui a été réalisé par l'ingénieur général du Roure qui, le premier, a rendu accessibles à notre famille ces documents passionnants. Je voudrais également saluer le tour de force de Javier Liniers Bernabeu qui est parvenu à les faire publier, en français et en espagnol, à l'occasion de ce bicentenaire. Je ne peux qu'encourager chacun d'entre vous à acquérir cet ouvrage que j'aurais aimé pouvoir citer plus largement au cours de cet exposé et qui le complètera utilement.

Pour rendre compte de la vie de JdL à partir de ces nombreuses sources sans me livrer à un inventaire fastidieux, j'ai choisi d'organiser mon propos en trois parties, articulées autour de la période charnière de 1806-1807, marquée par les invasions britanniques du Río de la Plata. En effet, il y a incontestablement pour JdL comme pour beaucoup d'autres, un avant et un après cet événement majeur, véritable point de rupture de l'histoire de l'Argentine.

Abordons donc sans plus attendre la vie de JdL avant les invasions anglaises.

Jacques de Liniers avant les invasions anglaises (1753-1806)

C'est la période la plus longue de sa vie : 53 années au cours desquelles il se construit et construit sa vie, sa famille, sa carrière, sa réputation et sa fortune. C'est également la période pour laquelle nous disposons de moins de sources. Parmi ces sources, j'ai déjà cité la correspondance de JdL, composée de 11 lettres adressées, entre 1775 et 1807, d'abord à son père, puis à sa sœur et à sa belle sœur.

Je voudrais également signaler cette longue biographie signée Jean-Baptiste Peltier, journaliste et ami du frère aîné de JdL, publiée à Londres le 20 août 1810, soit 5 jours avant l'exécution de JdL, dans la revue antinapoléonienne *L'Ambigu*. Cette biographie, consultable aux archives nationales et à la BNF, est intéressante car elle a vraisemblablement été suggérée par JdL lui-même. En janvier 1810, il affirmait en effet dans une correspondance à un ami argentin, avoir envoyé un « mémoire » à Peltier, mémoire qui contenait vraisemblablement des éléments de biographie.

Signalons enfin, parmi les sources françaises disponibles, quelques informations parcellaires comme l'acte de baptême de JdL aux archives départementales des Deux-Sèvres, ses états de service au service historique de l'armée de terre, ou encore un article de la *Gazette de France*, datant de 1781 relatant ses premiers faits d'armes.

*

Au travers de ces sources, JdL apparaît d'abord comme un jeune homme profondément attaché à sa famille, doté d'une foi chevillée au corps, passionné, curieux de tout... Entré à l'ordre de Malte à 12 ans, il le quitte trois ans plus tard pour le Royal-Piémont, un régiment de cavalerie français où il connaît un début de carrière laborieux, comme le laissent supposer les appréciations de son chef de corps en 1772 et 1773. Il est en effet noté deux années de suite : « appliqué, peut devenir un bon officier »¹, ce qui est une notation plutôt moyenne au regard de celle de ses camarades. Mais ses débuts de carrière ne sont pas seulement laborieux, ils sont ennuyeux et

¹ Service historique de l'armée de terre - Yc 556 - contrôle des officiers du régiment Royal-Piémont.

probablement houleux si l'on en croit ce court extrait de la biographie de JdL publiée dans *l'Ambigu* en 1810 qui, je le rappelle, a probablement été inspirée par JdL lui-même :

« *Le chevalier se trouvait attaché à un service pour lequel il n'avait aucune inclination et dans lequel il avait l'unique perspective d'être à quarante ans lieutenant de cavalerie. Il forma dès-lors le projet d'aller servir dans les pays étrangers, résolution qui fut encore accélérée par les dérangements de ses affaires, où des passions un peu vives l'avaient précipité.* »² [référence explicite à de possibles erreurs de jeunesse]

Jacques obtient donc son congé et s'engage en 1775 dans la marine espagnole. Au retour de sa première campagne, il écrit à son père :

« *Malgré les malheurs de cette campagne, j'ai tout lieu d'espérer d'être fait officier. Soyez sûr, mon cher Papa, que je le désire moins pour l'agrément matériel que cela pourrait me procurer que pour l'envie que j'ai de me voir à même de réparer, si je le puis, mes fautes passées.* »³

Cette lettre est datée du 22 juillet 1775. Jacques a 22 ans et il a incontestablement trouvé sa voie. Cette même année, il est admis au Collège des gardes-marines espagnols et entame une brillante carrière d'officier. Il raconte son ascension fulgurante dans ses lettres à son père, en voici deux extraits :

Le 25 août 1778, à bord du brigantin le Hopp il écrit : « *Je ne peux vous exprimer les égards et la considération dont j'ai le bonheur de jouir dans mon corps tant parmi les subalternes que parmi les chefs, je ne puis vous en donner une meilleure preuve qu'en vous disant qu'à mon retour ici, je me suis trouvé avec un grade de plus dont le brevet m'est expédié depuis 6 mois, pendant que plus de 100 officiers nationaux, de plus de service et sans contredit de plus de mérite que moi n'ont point été avancés : de sorte que je me trouve enseigne de vaisseau.* »⁴

5 ans plus tard, le 10 janvier 1783 : « *Monsieur et très cher père, Je m'empresse de vous apprendre l'agréable nouvelle de mon avènement au grade de capitaine de frégate, emploi des plus brillants dans notre corps, puisqu'il ne diffère de celui de capitaine de vaisseau pour ainsi dire que dans les appointements, et que l'on commande toujours, ou tout au moins l'on est second sur les vaisseaux de ligne, en un mot c'est le passage de subalterne à chef, saut très difficile à faire dans ce service-ci...* »⁵

Cette même année 1783, il épouse Jeanne de MENVIEL, une jeune espagnole d'origine française. Elle a 21 ans et est immensément riche. La fortune sourit enfin à JdL.

En 1788, le jeune couple décide de s'installer avec leur fils Louis âgé de 3 ans, dans la colonie espagnole du Río de la Plata où Jacques avait fait campagne contre les Portugais dix ans plus tôt (1776-1778). Le 15 décembre 1788 tous les trois débarquent à Montevideo. C'est pour JdL le début d'une longue descente aux enfers qu'il racontera à sa belle sœur, femme de son frère aîné, le Comte de Liniers, dans une lettre datée du 20 juillet 1807 à Buenos Aires :

« *... J'eus le malheur de la perdre [Jeanne de Menviel est décédée en 1790] et je renvoyais mon fils en Espagne pour son éducation, comptant le suivre de près. À cette époque mon frère arriva, ayant sollicité de la cour, sans mon consentement, que je fusse agrégé à lui pour l'aider dans les établissements de fabriques qu'il venait établir à Buenos Aires. Cet événement changea tous mes projets, m'obligea à penser à de nouvelles noces, et vis successivement ma fortune familiale et mes avancements militaires suivre le sort malheureux des projets de mon frère.*

² *L'Ambigu* n° 266 du 20 août 1810 - CARAN, AF^{IV} et BNF, LC2-1027

³ *A bord du Saint Joseph, ce 22 juillet 1775, dans la baie d'Alicante* – Général du Roure.

⁴ *A bord du brigantin le Hopp, à l'ancre dans la baie de Cadix, le 25 août 1778* - Général du Roure

⁵ *A Cadix, le 10 janvier 1783* - Général du Roure

Enfin, l'année 1997, ayant sollicité d'être employé, j'obtins le commandement des chaloupes canonnières destinées à la défense de la rivière de la Plata. Après 4 années du service le plus pénible, j'essayai un passe droit dans la promotion qui fut faite à la paix et, réfléchissant que si j'étais obligé de retourner en Europe, avec 8 enfants, j'allais périr de misère, je sollicitai du vice-roi un emploi dans la province et obtins le gouvernement des missions du Paraguay [...] Après y avoir séjourné deux ans, [...] je fus relevé par un imbécile, sans autre mérite qu'être parent du ministre des Indes. À mon retour, je perdis ma femme [il s'agit de Martina de Sarratea, sa seconde femme et l'aïeule de tous les descendants de JdL, qui est décédée en 1805 à l'âge de 33 ans], un de mes enfants et deux esclaves, j'avais augmenté mes dettes pour le long voyage d'aller et de venue de cette destination, et dans la situation la plus critique. »⁶

Je n'entrerai pas dans le détail de ses infortunes, mais il est certain qu'en 1805, JdL est un homme ruiné, veuf pour la seconde fois et chargé d'une famille de 9 enfants dont l'ainé a 21 ans et le dernier 1 an. Il est alors capitaine de vaisseau et sa carrière militaire est sérieusement compromise. Mais depuis 1804, l'Espagne est à nouveau en guerre contre l'Angleterre et une expédition, conduite par l'amiral Popham et le général Beresford, s'appête à fondre sur la colonie du Río de la Plata.

Abordons donc maintenant cette période charnière de la vie de JdL, marquée par les invasions britanniques de 1806 et de 1807.

Les invasions anglaises (1806-1807)

Quand les Anglais prennent Buenos Aires le 28 juin 1806, Jacques n'est pas sur place. Mais il se révèle très vite l'homme de la situation. À 53 ans, il a derrière lui une longue et brillante carrière militaire. Il n'a certes jamais commandé d'armée au combat, mais il a eu plusieurs fois l'occasion de se distinguer contre les Anglais dans des coups de main audacieux. Sa réputation n'est donc plus à faire et son expérience militaire, son esprit d'initiative, son sens de l'organisation et ses talents de persuasion font merveille. En quelques jours, il monte depuis Montevideo une expédition pour reprendre Buenos Aires avec 500 hommes dont une petite centaine de corsaires français commandés par Hyppolite Mordeille, capitaine de la corvette *Dromaderio*.

Alexandre Duclos-Guyot, un ancien officier de marine français, se trouvant à Montevideo « pour affaires », raconte dans une lettre retrouvée au Service historique de la marine, comment il a été recruté pour cette opération :

« Les Anglais s'emparèrent de Buenos Aires. Monsieur le chevalier de LINIERS ayant échappé à leur vigilance gagna Montevideo et fut chargé par le gouverneur de cette place d'aller reconquérir la capitale. Ce brave général, qui me connaissait depuis longtemps, me dit : « Duclos, j'ai besoin de vous, venez avec moi, allons combattre ces Anglais ». »⁷

Aidé par la population de Buenos Aires, JdL et sa petite armée reconquirent donc la ville de haute lutte le 14 août 1806 et font prisonnier le général Beresford et ses 1500 soldats britanniques. Mais les Anglais n'ont pas l'intention d'en rester là. Leur force navale, rapidement renforcée par des navires et des troupes fraîches, rode et menace toujours la vice-royauté. À Buenos Aires, JdL organise et forme de nombreuses milices pour défendre la ville.

⁶ *A Buenos Aires, ce 20 juillet 1807* - Général du Roure

⁷ Service historique de la marine - CC⁷ Alpha 752

En février 1807, Montevideo tombe et le 5 juillet, c'est au tour de Buenos Aires d'être attaquée pour la seconde fois ; mais cette fois, les Anglais sont submergés par les défenseurs qui leur opposent une résistance farouche. JdL se bat à leur côté et après quelques heures de combat, les Anglais se rendent sans condition et s'engagent à quitter définitivement le Río de la Plata. La victoire de Liniers est complète. Il est le héros incontestable et incontesté de la *Reconquista* et de la *Defensa*.

*

Sur ces événements majeurs de l'histoire de l'Argentine, nous disposons de très nombreuses sources, en particulier aux archives du ministère des Affaires étrangères. L'ambassadeur de France à Madrid, François de Beauharnais, beau frère de Joséphine, est ainsi le premier à annoncer officiellement à Talleyrand, le 23 décembre 1806, la reconquête de Buenos Aires :

« *Je suis charmé de pouvoir annoncer la nouvelle de la reprise de Buenos Aires...* ».⁸

« *Le fait dégagé des détails minutieux, est que **M. de LINIERS**, capitaine de vaisseau au service d'Espagne, s'est mis à la tête de 500 hommes, et que secondé par l'insurrection des habitants, il a fait capituler environ douze cents Anglais, en a tué ou blessé quatre cents autres et n'a perdu que deux cents hommes.* »⁹

La BNF dispose également de nombreux documents imprimés couvrant la période d'octobre 1806 à mars 1808. On y trouve notamment les journaux anglais, source particulièrement intéressante car à l'époque la presse britannique était libre, ce qui n'était pas le cas en France, et les gazettes comme *The Times* ou *The Globe* constituent de formidables sources d'information, mais aussi de désinformation. Elles permettent de suivre de près les événements, notamment au travers de nombreux témoignages de commerçants et d'officiers, mais aussi et surtout au travers des dépêches des généraux qui sont intégralement publiées, de même que les minutes de leur procès quand ils ont été vaincus [cf. *The News* du 20 septembre 1807 qui reproduit les dépêches de Whitelocke].

*

Le nombre et la variété de ces sources montrent que les événements qui se déroulent au Río de la Plata sont suivis de près en France. Ils n'échappent bien sûr pas à l'Empereur qui apprend la nouvelle de la reprise de Buenos Aires alors qu'il se trouve à Finkenstein, en pleine campagne de Pologne. Deux lettres à Decrès, ministre de la Marine et des Colonies, témoignent de son vif intérêt pour la question :

le 27 avril 1807 : « *J'ai vu avec plaisir la belle conduite de M. de LINIERS, ancien officier français, à laquelle j'ai pris part. Témoignez-lui en ma satisfaction.* »¹⁰.

le 3 mai 1807 : « *Il paraît que les Anglais ont pris Montevideo ; ainsi, les voilà engagés dans une guerre qui leur emploiera beaucoup de monde...* »¹¹.

En fin stratège, Napoléon voit ici tout l'intérêt qu'il peut retirer de la création de ce nouveau front retenant d'importantes forces britanniques loin de l'Europe.

Mais pour en revenir au portrait de JdL, je voudrais rapporter le témoignage de deux officiers britanniques qui, chacun à sa manière, apporte un éclairage intéressant sur l'homme et ses fragilités.

⁸ Archives du ministère des Affaires étrangères - Correspondances politiques / Espagne/670/pièce 494

⁹ Archives du ministère des Affaires étrangères - Correspondances politiques / Espagne/671/pièce n°52

¹⁰ Correspondance de Napoléon, tome n° 15, lettre n° 12476, à Decrès, Finkenstein le 27/04/1807

¹¹ Correspondance de Napoléon, tome n° 15, lettre n° 12520, à Decrès, Finkenstein le 03/05/1807.

Le premier est officier au 45^e régiment d'infanterie. Il a été fait prisonnier en juillet 1807, lors de la seconde attaque de Buenos Aires. Sa lettre, écrite deux jours après sa capture, a été publiée par le journal *The Globe* du 22 septembre 1807, conservé à la BNF :

« *C'est avec beaucoup de difficulté que nous avons pu échapper à la populace qui voulait nous mettre à mort quand nous étions en son pouvoir. Nous devons beaucoup au général LINIERS, le commandant en chef espagnol, qui a fait tout ce qui était en son pouvoir pour nous sauver.* »¹²

Le second officier, également fait prisonnier et sauvé par Liniers, est employé à l'état-major du général WHITELOCKE, commandant en chef des troupes britanniques lors de la seconde attaque de Buenos Aires. Il raconte dans son journal les détails suivants sur sa courte captivité :

« *Les officiers étaient tous réunis dans deux grands salons contigus à la maison du général LINIERS qui se trouvait dans le fort. Il les traita avec attention et courtoisie. Les officiers subalternes furent invités à dîner à la table du général LINIERS, assez bien servie. LINIERS donnait l'impression d'un homme affable, parlant très vite et continuellement, d'une quarantaine d'années [il en a en réalité 54], Français de naissance et qui, de par sa conversation et ses manières, ne paraissait pas doté de beaucoup de talent. [...] Les officiers rencontrés à sa table étaient en partie des citoyens qui avaient pris les armes et en partie des militaires professionnels. Ils avaient peu d'imagination militaire ; ils portaient des uniformes d'apparat et cohabitaient sur un pied d'égalité, chose très notable ; ils ne traitaient pas LINIERS avec un respect spécial mais comme camarade.* »¹³

Ce journal, je le confesse, ne se trouve pas dans les sources françaises, mais il est authentique. Il a été vendu chez Sotheby's en 1954. Mis à part le fait que son auteur ne se montre pas particulièrement reconnaissant à JdL de lui avoir sauvé la vie et que ses propos doivent être pris avec précaution, il est néanmoins intéressant de noter la fragilité de la position de JdL, même au sommet de sa gloire. Lorsque les événements vont à nouveau tourner, cette fragilité ne fera que s'accroître, ce qui m'amène naturellement à aborder cette troisième et dernière partie de la vie de JdL, celle de sa chute et de sa fin tragique (1808-1810).

La chute et la fin tragique de Jacques de Liniers (1808-1810)

Au lendemain des invasions britanniques, la réputation de JdL est à son zénith. Le 3 décembre 1807, une cédula royale le confirme dans ses fonctions de vice-roi par intérim. Mais très rapidement, son destin bascule à nouveau.

Sur cette période troublée, marquée par la montée des indépendantismes et du sentiment anti-français, les sources françaises abondent, en particulier aux archives du ministère des Affaires étrangères et aux archives nationales. Je voudrais en citer quelques-unes qui nous éclairent sur :

1. la position française à l'égard du Río de la Plata
2. la position de JdL vis-à-vis de la France
3. la situation intenable de JdL et sa fin tragique

¹² Lettre d'un officier du 45^e régiment datée du 9 juillet 1807 - *The Globe* du 22 septembre 1807 - BNF, JOA-915.

¹³ GRAHAM-YOOLL, *Ocupacion y reconquista (1806-1807), A 200 años de las Invasiones Inglesas, Incluye diario de viaje del Tte. Cnel. Lancelot HOLLAND*, 2006, p 137

La position française à l'égard des colonies espagnoles, et en particulier du Río de la Plata, apparaît très clairement dans les différentes correspondances de Napoléon. En 1808, l'Empereur, d'abord soucieux de conserver les colonies à l'Espagne qu'il vient d'envahir, fait expédier partout de petits bâtiments porteurs de dépêches rassurantes.

Pendant cette période, JdL fait l'objet d'attentions flatteuses comme en témoigne cette lettre de Murat datée du 13 mai 1808 :

« Monsieur le vice-roi [...], la défense de Buenos Aires vous a comblé de gloire, et je suis persuadé que vous soutiendrez la belle réputation que vous vous êtes acquise si ces implacables ennemis de tout ce qui n'est pas Anglais, venaient encore à faire quelque tentative contre vous.

« [...] Je désire trouver des occasions de vous donner des preuves de l'estime que vous m'inspirez comme Français et comme militaire. L'Empereur me charge de vous assurer de toute la sienne. »

¹⁴

Mais très rapidement, devant la tournure des événements en Espagne, l'Empereur comprend que les colonies vont lui échapper ; il lui faut donc s'assurer des points d'appuis solides et fiables. Le Río de la Plata en est un et le 19 mai, il décide d'envoyer de toute urgence une forte expédition. Voici les ordres très précis qu'il envoie à Murat le 19 mai 1808 :

« Il est certain qu'une expédition à Buenos Aires serait nécessaire. Mais cette expédition doit partir du Ferrol [...]. Il faut donc sur le champ faire envoyer 500 000 F au Ferrol pour mettre en état six vaisseaux et 3 frégates. Ces 6 vaisseaux et 3 frégates porteront 3000 hommes qui, débarqués à Buenos Aires, mettraient l'Amérique à l'abri de tout événement. »¹⁵

Cette expédition aurait pu changer le cours de l'histoire de l'Argentine et de la vie de JdL, mais elle ne quittera jamais l'Europe et c'est un simple émissaire, le marquis de Sassenay, qui sera finalement envoyé seul pour s'assurer de la fidélité de JdL. Il est porteur d'une lettre de Champagny, ministre des Affaires extérieures, pour JdL :

« Je vous ai témoigné, Monsieur, combien l'Empereur qui a garanti à ce royaume l'indépendance et l'intégrité de son territoire, prenait confiance dans votre fidélité au pays que vous servez et comptait sur le zèle avec lequel vous défendez les provinces que vous gouvernez.

« Un homme tel que vous sera encore sensible à d'autres considérations. Toute l'Europe, en remarquant votre belle défense de Buenos Aires, a su que vous étiez Français, et SM l'Empereur vous a vu avec plaisir vous associer, d'une manière si brillante et si utile à ses alliés, à la gloire dont le nom français est couvert.

Le suffrage de l'Empereur, le souvenir de ce que vous avez fait, vous prescrivent, si vous étiez attaqué, la même conduite et le même succès.

Vous êtes voisin du Brésil, où l'ancien prince régent du Portugal s'est établi, où les Anglais sont reçus, où il est possible qu'ils portent des forces. Le poste d'honneur vous est ainsi confié. »¹⁶

JdL ne pouvait pas rester insensible à ces marques d'estime et sa position à l'égard de la France a pu, notamment dans les premiers temps, s'en trouver influencée.

Le rapport du marquis de Sassenay, rédigé au retour de sa mission, est de ce point de vue intéressant. Il y rapporte son entrevue avec le vice-roi, dans la nuit du 13 au 14 août 1808 :

« Avant de m'embarquer j'eus cependant occasion de voir en particulier M. de LINIERS. Il s'excusa (je crois sincèrement) sur la manière dont il m'avait reçu en me disant que sa position l'exigeait. [...] Il m'assura qu'il ne demandait pas mieux que de voir changer un gouvernement qui n'avait

¹⁴ Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, tome 6, lettre n° 3299

¹⁵ Correspondance de Napoléon, tome n° 15, lettre n° 13937, à Joachim Murat, grand duc de Berg, Bayonne le 19 mai 1808

¹⁶ Lettre de Champagny à Liniers à Bayonne le 28 mai 1808, Archives du ministère des Affaires étrangères - Correspondance politique/Espagne/n° 674/pièce n° 409,

pas été reconnaissant envers lui pour les services qu'il lui avait rendus, puisqu'on l'avait laissé vice-roi par intérim, plutôt que de lui en confirmer la propriété, mais qu'il fallait agir avec prudence et attendre que les circonstances lui permissent de se prononcer, que jusque là il temporiserait, qu'il me procurerait les moyens de m'en retourner immédiatement afin de rendre compte de sa situation et faire en sorte qu'on lui envoyât quelque secours d'hommes et d'armes dont il manquait, et qu'alors, il pourrait réussir dans ce qu'il désirait, que son intérêt et la haute estime qu'il avait pour l'Empereur l'attachait davantage à la nouvelle dynastie, avec laquelle son sort serait fixé, au lieu de l'état d'incertitude dans laquelle il vivait. »¹⁷

Toute l'ambiguïté de JdL et de sa position apparaît bien dans cet extrait de rapport qui doit cependant être interprété avec précaution car Sassenay cherche probablement à atténuer l'échec de sa mission. On ne peut certes écarter l'idée que JdL se soit montré ouvert à l'idée de servir Joseph Bonaparte, c'est-à-dire indirectement l'Empereur. Cela étant, n'oublions pas qu'il se trouve dans une situation particulièrement délicate, cherchant à ménager la municipalité de Buenos Aires, hostile au parti français, et l'Empereur, devenu maître de l'Espagne. Dans ce contexte, il peut paraître naturel qu'il ait cherché à gagner des délais en attendant d'y voir plus clair sur l'évolution de la situation avant de prendre une décision définitive.

Une chose est sûre, JdL ne renie jamais ses origines et se montre toujours prévenant pour ses compatriotes comme l'illustre ce témoignage d'un commerçant français, Julien Mellet qui raconte sa rencontre avec JdL en février 1809 :

« La longue suite des malheurs que je venais d'éprouver à Montevideo et pour mieux dire dans tout mon voyage, m'avait plongé dans la détresse. Je n'hésitai pas de me présenter chez Son Excellence [JdL] [...]. Je ne saurais dépeindre l'accueil favorable que me fit le vice-roi. Touché de mes malheurs, après m'avoir témoigné combien il chérissait sa mère-patrie, quoique gouverneur dans une étrangère, il me fit cadeau de 40 quadruples qui faisaient monnaie de France 3200 frs, et à la faveur de ses générosités, j'entrepris un petit commerce. »¹⁸

Mais quoique profondément et sincèrement attaché à sa « mère-patrie », la situation de JdL ne cesse de se détériorer et sa position devient rapidement intenable. En tant que Français et représentant du pouvoir espagnol, il fait l'objet des critiques croisées des indépendantistes et des loyalistes. Dans cette période troublée et instable, à l'heure des choix fondamentaux, JdL n'hésite pourtant pas et opte pour une ligne de conduite claire et conforme à ses valeurs, celle de la droiture et de la fidélité à sa patrie d'adoption, l'Espagne, et à son roi légitime, Ferdinand VII.

Malgré son refus de reconnaître l'autorité de Joseph Bonaparte sur le trône d'Espagne, il est soupçonné, en raison de ses origines, d'ourdir un complot visant à annexer le Río de la Plata à la France. Relevé de ses fonctions en juillet 1809, la Révolution de 1810 le surprend à Córdoba. Le 26 août de la même année, alors qu'il cherche à organiser une milice pour étouffer le soulèvement survenu à Buenos Aires, il est arrêté et exécuté sur ordre du gouvernement révolutionnaire.

*

En France, c'est à la Secrétairerie d'Etat que sont exploités, traduits et présentés à l'Empereur les nombreux mémoires, correspondances et articles de journaux relatifs aux affaires de l'Espagne et de ses colonies. Ainsi, Napoléon n'ignore rien des critiques et accusations, souvent mensongères, colportées par les journaux britanniques.

Mais JdL a également des détracteurs en France. En juin 1808, un conseiller occulte de l'Empereur, le Comte de Montgaillard, consacre un long développement sur l'urgence et

¹⁷ Rapport de Sassenay à Champagny, 23 mai 1810, Archives du ministère des Affaires étrangères - Correspondance politique/Espagne/n° 682/pièce n° 213

¹⁸ Jullien Mellet, *Voyages en Amérique Méridionale*, 1824, p 22-23

l'importance de sauver les colonies d'Amérique espagnole. Il en profite pour dresser un portrait sans concession de JdL :

« Le capitaine général [il s'agit de JdL] qui a expulsé les Anglais de la rivière de la Plata n'a pas [...] un caractère assez fort dans la situation présente des choses, il est au dessous de cette situation. On a connu personnellement Mr de LINIERS, dans un temps où il était attaché à la maison du grand maître de Malte, Mr de Rohan ; l'influence que l'âge, le climat et le voluptueux séjour de l'Amérique ont dû exercer sur les facultés de cet officier général ne permet pas d'en attendre ces résolutions fortes qui décident souvent des destinées d'une province... »¹⁹

Ces informations, d'où qu'elles viennent, ne peuvent être sans effet sur Napoléon qui se forge peu à peu une opinion sur la conduite à tenir avec les colonies espagnoles. À la fin de l'année 1810, il opte clairement pour leur indépendance, comme en témoignent ces instructions envoyées à son ministre des Affaires extérieures, le 13 décembre 1810 :

" Je désire en général tout ce qui peut favoriser l'indépendance de l'Amérique espagnole. [...] Nous n'avons eu qu'à nous louer de l'indépendance des États-Unis et ne fondant pas notre commerce sur des prétentions exclusives, je verrai avec plaisir l'indépendance d'une grande nation, pourvu qu'elle ne soit pas sous l'influence de l'Angleterre. " ²⁰

Lorsque Napoléon dicte cette lettre, la nouvelle de la fin tragique de JdL s'est déjà répandue en Europe et malgré toutes les critiques et controverses généralement infondées que JdL a pu susciter, il n'en laissera pas moins à nombre de ses contemporains un souvenir ému. En voici pour preuve le témoignage d'un commerçant britannique, publié dans *The Times* du 17 décembre 1810 :

« Quand arriva ici la fatale nouvelle de l'exécution du général LINIERS et des chefs de son parti , la tristesse mélancolique qui se répandit immédiatement sur Buenos Aires fut générale et impressionnante ; chaque visage dépeignait la plus grande et la plus sincère affliction. Je ne me rappelle pas avoir jamais été témoin d'un chagrin aussi général ; la mort d'un Fox, d'un Pitt ou même d'un Nelson produisit à peine le même effet en Angleterre. Tout le temps où j'ai vécu en Amérique du sud, je n'ai jamais entendu le moindre individu dénigrer le caractère de LINIERS ; au contraire, ses vertus privées que j'ai toujours entendu louer au plus haut degré, et si grande était l'estime qu'il avait à peine un ennemi, malgré le malheureux parti qu'il prit récemment... »²¹

C'est sur ce vibrant hommage à l'homme qui est resté jusqu'au bout fidèle à sa patrie d'adoption, à son roi et à ses engagements, que je vous propose de conclure mon intervention et vous remercie de votre attention.

Ha sido un placer para mí el presentar una corta biografía de SdL a partir de las fuentes francesas disponibles. Acepté con tanto más placer en cuanto que yo mismo soy militar y he llegado a la edad y al grado alcanzados por nuestro ilustre antepasado en el momento de las invasiones inglesas del Río de la Plata. De ahí vienen la empatía y el interés creciente que siento hacia él. Así pues

¹⁹ CARAN/AF^{IV} 1680²

²⁰ Archives du ministère des Affaires étrangères

²¹ *The Times* du lundi 17 décembre 1810 in BNF,



voy a describirlo a grandes rasgos sin poder garantizar el que algún descuido haya escapado a mi vigilancia ya que no se trata del trabajo de un historiador, sino más modestamente de una selección de documentos que me parece que iluminan al personaje, verdadero lazo de unión entre Argentina, Francia y España.

Al entregarme a este trabajo de inventario y consulta de archivos, descubrí con sorpresa, numerosos documentos sobre SdL. Los archivos nacionales, la Biblioteca Nacional de Francia (BNF), los archivos del Ministerio de Asuntos Exteriores, el servicio histórico de Defensa, por citar sólo a los principales, tienen abundantes documentos que demuestran que en Francia, los acontecimientos del Río de la Plata fueron seguidos de cerca y que la acción de SdL, no pasó inadvertida, más bien al contrario. Estos archivos permiten reconstruir el destino de SdL y devolverlo a su contexto. Pero lo que da vida y consistencia a este retrato no se encuentra en los archivos y era hasta el momento inaccesible para los investigadores; se trata de la correspondencia de SdL con su familia, cuidadosamente conservada por los descendientes del Conde de Liniers, hermano mayor de Santiago. Esta correspondencia presenta, sin ningún género de dudas, un interés de primer orden para los historiadores pero también y me atrevo a decir sobre todo, para los descendientes de SdL. Quisiera, desde este punto de vista, felicitar al General de Ingenieros du Roure por su trabajo y por haber puesto a disposición de la familia apasionantes documentos. Quisiera asimismo felicitar a Javier de Liniers Bernabeu por la hazaña de haber conseguido publicarlas en francés y en español con motivo del bicentenario. Animo desde aquí a todos a adquirir esta obra que me habría gustado poder citar más ampliamente en esta ponencia y que será un complemento útil.

Para dar cuenta de la vida de SdL a partir de las numerosas fuentes sin caer en un inventario tedioso, he preferido organizar mi intervención en tres partes, articuladas en torno al periodo de transición de 1806-1807, marcado por las invasiones británicas del Río de la Plata. En efecto hay indiscutiblemente para SdL como para muchos otros, un antes y un después de este acontecimiento principal, verdadero punto de ruptura de la historia de Argentina.

Vayamos pues sin más dilación a la vida de SdL antes de las invasiones inglesas.

Santiago de Liniers antes de las invasiones inglesas (1753-1806)

Es el período más largo de su vida: 53 años durante los cuales él se forma y construye su vida, su familia, su carrera, su fama y su suerte. Es, de igual manera, el período del que tenemos menos documentos. Entre esos documentos se encuentra la ya citada correspondencia de SdL que componen 11 cartas dirigidas entre 1775 y 1807, primero a su padre y luego a su hermana y a su cuñada.

Quisiera también referirme a la larga biografía firmada por Jean-Baptiste Peltier, periodista y amigo de SdL, publicada en Londres el 20 de agosto de 1810, o sea 5 días antes de la ejecución de SdL, en la revista antinapoleónica L'Ambigu. Esta biografía, que puede ser consultada en los archivos nacionales de la BNF es interesante pues es verosímil que el propio SdL la sugiriera. En enero de 1810, afirmaba en una carta a un amigo argentino, que había enviado unas memorias a Peltier, memorias que seguramente contenían elementos biográficos.

Señalemos para terminar, entre las fuentes francesas de las que disponemos, algunas informaciones parciales como la partida de bautismo de SdL en los archivos del departamento de Deux-Sèvres, sus hojas de servicio en el Ejército de Tierra y también un artículo de la Gazette de France, que data de 1781 y que narra sus primeros hechos de armas.

A través de estas fuentes, SdL aparece en primer lugar como un hombre profundamente unido a su familia, dotado de una fe a toda prueba, apasionado, interesado por todo...Ingresa en la Orden de Malta a los 12 años, y la deja tres años más tarde para entrar en el Royal-Piémont, un regimiento de caballería francés donde vive unos comienzos de carrera laboriosos como dejan suponer las apreciaciones de su jefe entre 1772 y 1773. En efecto, sus informes de dos años consecutivos dicen: *“aplicado, puede llegar a ser un buen oficial”*²², lo que es una apreciación regular comparada con la de sus compañeros. Pero estos comienzos no son sólo laboriosos, son también aburridos y hasta tormentosos si creemos este extracto de su biografía publicada en L’Ambigu y que, no lo olvidemos, ha sido inspirada por el propio SdL:

*“El caballero se encontraba unido a un servicio por el que no sentía ninguna inclinación y donde su única perspectiva era la de llegar a teniente de caballería a los cuarenta años. Concibió entonces la idea de servir en el extranjero y esta decisión se aceleró por la vida desordenada a la que ardientes pasiones le habían empujado.”*²³

Santiago obtiene su permiso y se enrola en la Armada Española. De regreso de su primera campaña, escribe a su padre:

*“A pesar de las desgracias de esta campaña, tengo fundadas esperanzas de ser ascendido a oficial. Esté seguro, querido papá, de que lo deseo menos por la mejora material que esto podría procurarme que por el deseo de verme capaz de reparar, si puedo, los errores del pasado.”*²⁴

Esta carta está fechada el 22 de julio de 1775. Santiago tiene 22 y no cabe la menor duda de que ha encontrado su camino. Este mismo año es admitido en la Escuela de Guardiamarinas españoles e inicia una brillante carrera de oficial. En dos cartas a su padre cuenta su ascenso fulgurante:

“El 25 de agosto de 1778, a bordo del bergantín Hopp escribe: “No puedo describir el respeto y la consideración de la que soy objeto, tanto por parte de los suboficiales como de mis superiores, y la mejor prueba es que a mi regreso me he encontrado con un ascenso cuyo certificado ha sido expedido hace 6 meses, mientras que más de 100 oficiales nacionales, con más antigüedad y sin duda más méritos no han sido ascendidos: así que he llegado a alférez de navío.”²⁵

5 años más tarde, el 10 de enero de 1783: “Querido papá, me apresuro a informarle de la agradable noticia de mi ascenso a capitán de fragata, empleo de los más brillantes en nuestro cuerpo puesto que no difiere del de capitán de navío más que en el sueldo y donde se está siempre al mando o por lo menos segundo en los buques, en una palabra es el paso de subalterno a jefe, salto muy difícil en este destino...”²⁶

Es también en 1783 cuando se casa con Juana de Menviel, joven española de origen francés. Tiene 21 años y es inmensamente rica. La suerte sonríe por fin a SdL.

En 1788, los jóvenes esposos deciden instalarse con su hijo de tres años Luis, en la colonia española del Río de la Plata donde Santiago había combatido diez años antes contra los portugueses (1776-1778). El 15 de diciembre de 1788 desembarcan los tres en

²² Servicio histórico del Ejército de Tierra- Yc556 - control de los oficiales del regimiento Royal-Piémont.

²³ L’Ambigu nº 266 del 20 de agosto de 1810-CARAN, AF IV y BNF, LC2-1027.

²⁴ A bord du Saint-Joseph, ce 22 juillet 1775, dans la baie d’Alicante - General du Roure.

²⁵ A bord du brigantin le Hopp, à l’ancre dans la baie de Cadix, le 25 août 1778 - General du Roure.

²⁶ A Cadix, le 10 janvier 1783 - General du Roure.

Montevideo. Es el principio de una larga bajada a los infiernos como cuenta a la mujer de su hermano el Conde de Liniers en una carta del 20 de julio de 1807 en Buenos Aires:

“...Tuve la desgracia de perderla (Juana de Menviel falleció en 1790) y envié a mi hijo a España para que fuera educado allí, esperando poder seguirlo de cerca. En esta época llegó mi hermano que había solicitado a la corte, sin mi consentimiento, que yo me uniera a él en la instalación de fábricas que acababa de abrir en Buenos Aires. Este acontecimiento cambió todos mis proyectos, me obligó a plantearme un nuevo matrimonio, y pude así ver como mi fortuna familiar y mis ascensos militares seguían sucesivamente la desafortunada suerte de los proyectos de mi hermano.

Finalmente, en el año 97, después de solicitar destino, obtuve el mando de las chalupas cañoneras destinadas a la defensa del Río de la Plata. Después de cuatro años de un servicio verdaderamente penoso, conseguí una excedencia en la promoción que se me otorgó con la paz, pensando que si se me obligaba a volver a Europa, con mis ocho hijos, moriría en la pobreza. Solicité al virrey un empleo en la provincia y obtuve el gobierno de las Misiones del Paraguay [...] Después de haber pasado dos años en el destino [...] fui relevado por un imbécil sin otro mérito que el de ser pariente del ministro de Indias.

A mi vuelta, perdí a mi mujer [se trata de Martina de Sarratea, su segunda mujer y ancestro de todos los descendientes de Santiago de Liniers, fallecida en 1805 a la edad de 33 años], a uno de mis hijos y a dos esclavos, había aumentado mis deudas para el largo viaje de ida y vuelta de este destino [...].”²⁷

No entraré en el detalle de sus desgracias, pero lo cierto es que en 1805, SdL es un hombre arruinado, viudo por segunda vez y a la cabeza de una familia de 9 hijos de los cuales el mayor tiene 21 años y el pequeño, 1 año. Es entonces capitán de navío y su carrera militar está seriamente comprometida. Pero desde 1804, España está de nuevo en guerra contra Inglaterra y una expedición mandada por el Almirante Popham y el General Beresford se dispone a lanzarse sobre la colonia del Río de la Plata.

Abordemos pues este período de transición en la vida de SdL, y que está marcada por las invasiones británicas de 1806 y 1807.

Las invasiones inglesas (1806-1807)

Cuando los ingleses toman Buenos Aires el 28 de junio de 1806, Santiago no se encuentra en ese lugar. Pero se revela en seguida como la persona indicada. A sus 53 años, tiene tras él una dilatada y brillante carrera militar. Es verdad que nunca ha mandado un ejército en combate, pero ha tenido varias veces la oportunidad de distinguirse contra los ingleses en golpes de mano audaces. Su reputación está ya hecha y su espíritu de iniciativa, su sentido de la organización y su fuerza de persuasión maravillan. En pocos días monta desde Montevideo una expedición para recuperar Buenos Aires con 500 hombres, entre ellos unos pocos corsarios franceses mandados por Hyppolite Mordeille, capitán de la corbeta Dromaderio.

Alexandre Duclos-Guyot, un antiguo oficial de la Marina Francesa, que se encontraba en Montevideo “por negocios”, cuenta en una carta encontrada en Servicio Histórico de la Armada, como fue reclutado para esta operación:

“Los ingleses se apoderaron de Buenos Aires. El caballero de Liniers que había escapado a su vigilancia ganó Montevideo y fue encargado por el Gobernador de la reconquista de la capital. El valiente general que me conocía desde hacía tiempo me dijo: “Duclos, le necesito, venga conmigo, vayamos combatir a esos ingleses.”²⁸

²⁷ A Buenos Ayres, ce 20 juillet 1807- General du Roure.

²⁸ Servicio histórico de la Marina - CC 7Alpha 752

Ayudado por la población de Buenos Aires, SdL y su pequeño ejército reconquistan pues la ciudad con gran esfuerzo el 14 de agosto de 1806 y hacen prisionero al general Beresford y a sus 1500 soldados británicos. Pero los ingleses no tienen la intención de conformarse. Su fuerza naval rápidamente reforzada por navíos y tropas de refresco, sigue merodeando y amenazando la ciudad. En Buenos Aires, SdL organiza y forma numerosas milicias para defender la ciudad.

En febrero de 1807, Montevideo cae y ahora le toca a Buenos Aires ser atacada por segunda vez; pero esta vez los ingleses son acosados por los defensores que les oponen una feroz resistencia. SdL lucha hombro con hombro y después de algunas horas de combate, los ingleses se rinden sin condiciones y se comprometen a abandonar definitivamente el Río de la Plata. La victoria de Liniers es completa. Es el héroe indiscutible e indiscutido de la Reconquista y de la Defensa.

*

Sobre estos acontecimientos fundamentales de la historia de Argentina, disponemos de abundantes documentos, en particular en el Ministerio de Asuntos Exteriores. El entonces Embajador de Francia en Madrid, François de Beauharnais, cuñado de Joséphine, es el primero en anunciar oficialmente a Talleyrand, el 23 de diciembre de 1806, la reconquista de Buenos Aires:

*“Me complace el poder anunciarle la reconquista de Buenos Aires ...”*²⁹

*“El hecho despojado de detalles insignificantes es, que M. de Liniers, capitán de navío al servicio de España, se puso a la cabeza de 500 hombres y secundado por los insurrectos, hizo capitular a mil doscientos ingleses aproximadamente, ha matado o herido a cuatrocientos más y no ha perdido más que doscientos hombres.”*³⁰

La BNF dispone asimismo de numerosos documentos que cubren el período que va de octubre de 1806 a marzo de 1808. Allí encontramos sobre todo periódicos ingleses, lo que resulta particularmente interesante pues en esa época la prensa inglesa era libre, cosa que no ocurría en Francia y las gacetas como The Times o The Globe constituyen formidables fuentes de información aunque también de desinformación. Ellas nos permiten seguir de cerca los acontecimientos, especialmente a través de testimonios de comerciantes y oficiales pero también y sobre todo a través de los despachos de los generales que son publicados íntegramente así como las minutas de sus procesos [cf. The News de 20 de septiembre de 1807 que reproduce los despachos de Whitelocke].

*

El número y la variedad de estas fuentes muestran que los acontecimientos que ocurren en Río de la Plata son seguidos de cerca en Francia. Por supuesto se entera de ellos el Emperador que se encuentra en ese momento en Finkenstein en plena campaña de Polonia. Dos cartas a Decrès, Ministro de la Marina y de las Colonias, atestiguan su vivo interés por el asunto:

El 27 de abril de 1807: *“Me complace el comportamiento del Sr. de Liniers, antiguo oficial francés del cual he sido informado. Hágale llegar mi felicitación.”*³¹

El 3 de mayo de 1807: *“Al parecer los ingleses han tomado Montevideo; así pues se han metido en una guerra para la que necesitarán mucha gente...”*³²

²⁹ Archivos del Ministerio de Asuntos Exteriores - Correspondances politiques/Espagne/670/píese 494.

³⁰ Archivos del Ministerio de Asuntos Exteriores - Correspondances politiques/Espagne/671/píese nº52.

³¹ Correspondencia de Napoleón, tomo nº 15, carta nº12476, a Decrès, en Finkenstein, el 27/04/1807.

Como fino estratega, Napoleón ve el interés que tiene para él la creación de ese nuevo frente que retendrá importantes contingentes lejos de Europa.

Pero volviendo al retrato de SdL, quisiera citar el testimonio de dos oficiales británicos que, cada uno a su manera, aporta un punto de vista diferente sobre el hombre y su fragilidad.

El primero es oficial del 45º regimiento de infantería. Fue hecho prisionero en julio de 1807, en el segundo ataque a Buenos Aires. Su carta, escrita dos días después de su captura, fue publicada por *The Globe* el 22 de septiembre de 1807 y se conserva en la BNF:

*“Escapar del populacho que quería darnos muerte cuando estábamos en sus manos nos resultó muy difícil. Debemos mucho al General Liniers, comandante en jefe español, que hizo todo lo que estaba en su mano para salvarnos.”*³³

El segundo oficial, hecho igualmente prisionero y salvado por Liniers es empleado en el estado mayor de Whitelocke, comandante en jefe de las tropas británicas en el momento del segundo ataque de Buenos Aires. En su diario cuenta los siguientes detalles de su breve cautividad:

*“Los oficiales estaban todos reunidos en dos grandes salones contiguos en casa del General Liniers que se encontraba en el fuerte. Los suboficiales fueron invitados a cenar en la mesa del General Liniers, bastante bien servida. Liniers daba la impresión de ser un hombre afable que hablaba deprisa y sin parar, de unos cuarenta años [en realidad tiene 54], nacido en Francia y no parecía ni por su conversación ni por sus modales dotado de mucho talento [...] Los oficiales reunidos en su mesa eran en parte ciudadanos que habían luchado y en parte militares profesionales. Tenían poca imaginación militar; llevaban uniformes de gala y convivían en un plano de igualdad, cosa muy notable; no trataban a Liniers con gran respeto sino más bien como a un compañero.”*³⁴

Confieso que este diario no se encuentra entre los documentos franceses, pero es auténtico. Fue vendido en Sotheby's en 1954. Aparte del hecho de que su autor no se muestra particularmente agradecido a SdL por haberle salvado la vida, y teniendo en cuenta que sus palabras deben ser entendidas con precaución, es sin embargo interesante notar la fragilidad de la situación de SdL, incluso en su momento más glorioso. Cuando todo se tuerce de nuevo, esta fragilidad se acentúa aún más, lo que me lleva a abordar la tercera y última parte de su vida: su caída y su trágico fin (1808-1810).

La caída y el trágico final de Santiago de Liniers (1808-1810).

Al día siguiente de las invasiones británicas, SdL está en el cenit de su gloria. El 3 de diciembre de 1807, una cédula real le confirma como virrey en funciones. Pero su destino da otra vez la vuelta.

Sobre este periodo turbio, marcado por el ascenso de los movimientos independentistas y el sentimiento antifrancés, hay abundantes fuentes francesas, sobre

³² Correspondencia de Napoleón, tomo nº 15, carta nº 12520, a Decrès, en Finkenstein, el 03/05/1807

³³ Carta de un oficial del 45º regimiento, fechada el 9 de julio de 1807 - *The Globe* del 22 de septiembre de 1807 - BNF, JOA-915

³⁴ GRAHAM-YOOLL, *Ocupación y reconquista (1806-1807)*. A 200 años de las invasiones inglesas, Incluye diario de viaje del Tte. Cnel. Lancelot HOLLAND, 2006, p 137.

todo en los archivos del Ministerio de Asuntos Exteriores y en los archivos nacionales. Quisiera citar algunas que nos aclaran ciertos aspectos:

- 1- la postura francesa sobre el Río de la Plata
- 2- la postura de SdL respecto a Francia
- 3- la insostenible situación de SdL y su trágico fin.

La postura francesa respecto a las colonias españolas y a Río de la Plata en particular aparece claramente en la correspondencia de Napoleón. En 1808, el Emperador, muy interesado en conservar las colonias de España, país que acaba de invadir, manda barcos a todas partes con despachos tranquilizadores.

Durante este periodo, SdL es objeto de halagos, como muestra esta carta de Murat, fechada el 13 de mayo de 1808:

“Virrey [...], la defensa de Buenos Aires le ha colmado de gloria y estoy convencido de que mantendrá el buen nombre adquirido si los implacables enemigos de todo lo que no es inglés, llegaran a intentar de nuevo algo contra usted.”

“[...] Deseo encontrar el momento de mostrarle la consideración que me inspira como francés y como militar. El Emperador me pide asimismo que le haga partícipe de la suya.”³⁵

Pero rápidamente, debido al giro que dan los acontecimientos en España, el Emperador comprende que va a perder las colonias españolas; tiene que asegurarse apoyos sólidos y de fiar. El Río de la Plata es uno de ellos y así, el 19 de mayo, decide enviar con toda urgencia una fuerte expedición. He aquí las órdenes que da a Murat el 19 de mayo de 1808:

“Es cierto que sería necesaria una expedición a Buenos Aires. Pero esta expedición debe partir del Ferrol [...] Hay pues que enviar inmediatamente 500.000 f para poner a punto 6 navíos y 3 fragatas. Estos 6 navíos y 3 fragatas llevarán 3000 hombres que, una vez en BA, protegerán América de cualquier suceso.”³⁶

Esta expedición habría podido cambiar el curso de la historia de Argentina y de la vida de SdL, pero no saldrá nunca de Europa. El Marqués de Sasseney, será enviado en cambio como simple emisario para asegurarse de la fidelidad de SdL. Es portador de una carta de Champagny, Ministro de Asuntos Exteriores, para SdL:

“He puesto en su conocimiento, Señor, cómo el Emperador, que ha garantizado a ese reino independencia e integridad territorial, confiaba en la fidelidad que profesa al país al que sirve y contaba con el celo con el que defiende las provincias que gobierna.

Un hombre como usted será sensible a otras consideraciones. Toda Europa, viendo la magnífica defensa de Buenos Aires, ha sabido que usted era francés y, SM el Emperador ha visto con satisfacción su compromiso, tan útil como brillante a sus aliados y al glorioso nombre de Francia. La confianza del Emperador, el recuerdo de lo que ha hecho, le dictarán, en caso de ataque, la misma conducta y el mismo éxito.

Es usted vecino de Brasil donde se ha instalado el antiguo príncipe regente y donde los ingleses son acogidos. Es posible que lleven refuerzos. El puesto de honor está pues en sus manos.”³⁷

SdL no podía permanecer impasible ante estas demostraciones de afecto y su posición respecto a Francia pudo, especialmente al principio, ser influida por ellas.

³⁵ Cartas y documentos para servir a la historia de Joachim Murat, tomo 6, carta nº 3299.

³⁶ Correspondencia de Napoleón, tomo nº 15, carta nº 13937, a Murat, gran duque de Berg, Bayona, el 19 de mayo de 1808.

³⁷ Carta de Champagny a Liniers en Bayona el 28 de mayo de 1808, Archivos del Ministerio de Asuntos Exteriores. Correspondance politique/Espagne / nº674, p. 409.

El informe del Marqués de Sassenay, redactado a su regreso es desde luego interesante. En él cuenta su entrevista con el virrey en la noche del 13 al 14 de agosto de 1808:

“Antes de embarcar tuve la ocasión de ver en privado a Sr. de Liniers. Se excusó (creo que sinceramente) por la manera cómo me había recibido diciendo que así se lo exigía su posición. [...] Me aseguró que nada le complacía tanto como ver cambiar un gobierno que no le había agradecido los servicios prestados, puesto que le habían nombrado virrey en funciones en vez de haberle confirmado la propiedad, pero que era preciso actuar con prudencia y esperar a que las circunstancias le permitieran pronunciarse, que hasta ese momento él contemporizaría, que me procuraría los medios para que yo pudiera volver inmediatamente y dar cuenta de su situación de manera que se le enviaran refuerzos de hombres y armas de los que carecía, y que así él podría conseguir lo que perseguía, que su interés y la alta estima que tenía hacia el Emperador lo unían todavía más a la nueva dinastía con la cual esperaba que su suerte mejorara y le sacara del estado de incertidumbre en el que vivía.”³⁸

Toda la ambigüedad de SdL y de su situación aparece en esta carta, que debe sin embargo ser interpretada con prudencia, pues Sassenay intenta sin duda atenuar el fracaso de su misión. No podemos ciertamente descartar la idea de que SdL se mostrara dispuesto a servir a José Bonaparte, es decir, directamente al Emperador. Sabido esto no debemos olvidar que se encontraba en una situación extremadamente delicada, y que intentaba no molestar a los representantes del municipio de Buenos Aires, hostiles al partido francés, ni al Emperador, que se había apoderado de España. En ese contexto, parecería natural el querer ganar tiempo y esperar a que la situación se aclarara antes de tomar una decisión definitiva.

Una cosa es segura: SdL no renegó jamás de sus orígenes y se mostró siempre solícito con sus compatriotas como demuestra este testimonio de un comerciante francés, Julián Mellet que cuenta su encuentro con SdL en febrero de 1809:

“La larga cadena de desgracias por las que acababa de pasar en Montevideo y para ser más exacto, en todo mi viaje, me habían hundido en la miseria. No dudé en presentarme delante de Su Excelencia [SdL] [...]. No encontraría palabras para describir el favorable recibimiento que me hizo el virrey. Conmovido por mis desdichas, después de haberme expresado su amor por la madre patria a pesar de ser gobernador en patria extranjera, me donó 40 cuádruples, el equivalente a 3200 francos, y gracias a su generosidad pude emprender un negocio.”³⁹

Aunque profunda y sinceramente unido a su madre patria, la situación de SdL no deja de empeorar y llega rápidamente a ser insostenible. En tanto que francés y representante del poder español es objeto del fuego cruzado de las críticas de independentistas y leales. En este periodo turbulento e inestable, a la hora de las decisiones fundamentales, SdL no lo duda y opta por un línea de conducta clara y acorde con sus valores, la de la rectitud y la fidelidad a su patria de adopción, España, y a su rey legítimo, Fernando VII.

A pesar de su rechazo a reconocer la autoridad de José Bonaparte en el trono de España, es sospechoso, por sus orígenes, de urdir un complot que llevaría a la anexión de Río de la Plata a Francia. Destituido en julio de 1809, la revolución de 1810 le sorprende en Córdoba. El 26 de agosto del mismo año, cuando intenta ahogar el levantamiento ocurrido en Buenos Aires, es detenido y ejecutado por orden del gobierno revolucionario.

*

En Francia, los numerosos informes, cartas y artículos referidos a los asuntos de España y sus colonias, son explotados, traducidos y presentados al Emperador por la

³⁸ Carta de Sassenay a Champagny, 23 de mayo de 1810, Archivos del Ministerio de Asuntos Exteriores-Correspondance politique/Espagne/nº 682/ piese nº213.

³⁹ Julián Mellet, Voyages en Amérique Méridionale, 1824, p22-23.

Secretaría de Estado. Así pues, Napoleón no desconoce nada de las críticas y acusaciones, a menudo mentirosas, propaladas por los periódicos británicos.

Pero SdL tiene también detractores en Francia. En junio de 1808, un consejero secreto del Emperador, el Conde de Montgaillard, dedica una larga explicación sobre la urgencia y la importancia de salvar las colonias de la América española. Aprovecha para hacer un retrato sin concesiones de SdL:

“El Capitán General [se trata de SdL] que expulsó a los ingleses de Río de la Plata no tiene un carácter lo bastante fuerte en el actual estado de cosas, no está a la altura de la situación. Conocimos al Sr. de Liniers en la época en la que estaba destinado en casa del gran maestro de la Orden de Malta, Sr. de Rohan; la influencia que la edad, el clima y la voluptuosa estancia en América han debido ejercer sobre las facultades de este oficial, no permiten esperar de él las firmes resoluciones que deciden a veces los destinos de una provincia...”⁴⁰

Estas informaciones, vengan de donde vengan, no pueden dejar de surtir efecto en Napoleón que poco a poco se va forjando una opinión de la conducta adecuada respecto a las colonias españolas. Al final de 1810, opta ya por su independencia, como atestiguan estas instrucciones enviadas a su ministro de Asuntos Exteriores, el 13 de diciembre de 1810:

“Veo de buen grado todo lo que en general pueda favorecer la independencia de la América española. [...] Sólo hemos podido alegrarnos de la independencia de los Estados Unidos y ya que no fundamentamos nuestro comercio en pretensiones de exclusividad, yo veré encantado la independencia de una gran nación, con tal de que no está bajo la influencia de Inglaterra.”⁴¹

Cuando Napoleón dicta esta carta la noticia del trágico fin de SdL se ha extendido ya por toda Europa y a pesar de las críticas y controversias, a menudo infundadas, que SdL haya podido suscitar, dejará en un buen número de sus contemporáneos un emocionado recuerdo. Como prueba baste este testimonio de un comerciante británico, publicado en The Times el 17 de diciembre de 1810:

“Cuando llegó la fatal noticia de la ejecución del general Liniers y jefes de su partido, la tristeza y melancolía que se extendieron por Buenos Aires fueron generales e impresionantes; en cada cara se pintaba la más grande y sincera aflicción. No recuerdo nunca haber vivido un duelo tan general; las muertes de Fox, de Pitt o del mismo Nelson produjeron apenas el mismo efecto en Inglaterra. En todo el tiempo que pasé en América del Sur jamás oí a nadie denigrar el carácter de Liniers; al contrario, siempre oí grandes alabanzas de sus virtudes y era tan grande el afecto que despertaba que apenas tenía un enemigo, a pesar del desdichado partido que tomó en los últimos tiempos...”⁴²

Con este vibrante homenaje al hombre que permaneció hasta el final fiel a su patria de adopción, a su rey y a sus compromisos, les propongo concluir mi intervención y les agradezco su atención.

⁴⁰ CARAN/AF IV 1680.

⁴¹ Archivos del Ministerio de Asuntos Exteriores-Memorias y documentos/France/1788.

⁴² The Times, lunes 17 de diciembre 1810, BNF, MICR D-417.

Jacques de Liniers, *une figure de marin à l'étonnant destin*

Santiago de Liniers, figura del marino y de su destino asombroso



***Michel Vergé-
Franceschi***

Professeur des Universités,
Université François-Rabelais,
Tours
Ancien président de la Société
française d'histoire maritime

Profesor de Universidad
Universidad François-Rabelais,
Tours
Presidente decano de la
Sociedad francesa de historia
marítima.

C'est à mon collègue et ami, Michel de Lannoy, qui est professeur dans la même université que moi-même, à Tours, que je dois l'honneur de participer à ce colloque, connaissant plutôt mal le début du XIX^e siècle et le Río de la Plata, même si mon arrière-grand-oncle, le Docteur François Devoti (1854-1896), médecin de marine, médecin en chef des colonies, a soutenu sa thèse en 1889 devant la Faculté de médecine de Paris sur *Les Maladies du Río de la Plata au XIX^e siècle* ayant été dépêché pour soigner les épidémies successives de choléra à Buenos Aires⁴³.

Ce qui me frappe surtout, en étudiant la vie de Jacques de Liniers, c'est davantage ce que l'on ne sait pas plutôt que ce que l'on sait. Pour toute la période de l'Ancien Régime, en effet, de sa naissance, à Niort, - la ville natale de Mme de Maintenon -, le 26 juillet 1753, jusqu'à la Révolution française,

⁴³ « Le Docteur François Devoti (1855-1896), un Bastiais, médecin en chef des colonies », in *Corse-Colonies*, Piazzola, Ajaccio, 2003, p. 65-81.

tout est plutôt suggéré que connu, et ce sont donc des pistes de recherches que j'indiquerai ici plutôt que des faits.

Le chevalier de Malte

Né le 26 juillet 1753 au sein d'une famille noble et d'extraction chevaleresque, Jacques-Antoine-Marie de Liniers est reçu chevalier de Malte. À cela, il n'y a rien d'étonnant, nombre de jeunes gentilshommes sont admis dans l'ordre de Malte pour plusieurs raisons :

1. Ce sont des cadets de famille et c'est le cas de Jacques de Liniers, frère cadet du comte de Liniers⁴⁴ et de Louis de Liniers ; et fils de Jacques-Joseph-Louis de Liniers, « chevalier, seigneur du Grand Bueil, La Vallée et Grand-Chaban ».

2. C'est un bon moyen pour une famille noble de faire passer l'essentiel de l'héritage à un aîné de famille en vertu de la tradition du « partage noble » que la Révolution baptisera « droit d'aînesse » (expression qui n'existe pas avant 1789).

3. Un cadet de famille reçu dans l'ordre de Malte est réduit par ses parents à une très médiocre « légitime », c'est-à-dire à une petite part dans les successions de ses père et mère ; à peu près de quoi se racheter si le chevalier tombe en Méditerranée aux mains des Barbaresques : environ deux mille livres.

4. Le candidat à une place de chevalier de Malte peut être reçu dans l'ordre s'il remplit plusieurs conditions : a) en théorie, il doit avoir huit arrière-grands-parents, tous nobles (ce sont les huit « lignes tant paternelles que maternelles » ou règle des « huit quartiers de noblesse » ; mais beaucoup de chevaliers n'ont jamais eu ces huit « quartiers » (les fils de Colbert par exemple ou les Valbelle) ; b) ces huit arrière-grands-parents devaient être nobles au moins cent ans avant la candidature de leur arrière-petit-fils à une place de chevalier de Malte : c'est la règle du « centenariat de noblesse » pas souvent respectée et souvent évitée « à prix d'argent ». c) les parents du candidat chevalier devaient déboursier environ deux mille autres livres de « frais » pour faire les preuves de noblesse de leur fils examinées par deux commissaires de l'ordre dépêchés dans leur région, lesquels examinaient les actes de baptême du candidat, de son père, de sa mère, de ses quatre grands-parents, de ses huit arrière-grands-parents ; leurs actes de sépulture ; leurs actes de mariage religieux ; leurs actes de mariage civils ou contrats notariés ; leurs partages notariés pour voir s'ils partageaient

⁴⁴ Son frère aîné Jacques-Louis-Henri (1749-1809) est l'époux de Charlotte Marie Félicitée Le Normand d'Etiolles, fille de Charles Guillaume Lenormant d'Etiolles, sous-fermier général et chevalier d'honneur du présidium de Blois, écuyer, né le 8 mai 1717 à Paris, mort le 18 mars 1799 à Paris, marié en premières noces le 9 mars 1741 avec Jeanne-Antoinette Poisson, *marquise de Pompadour* 1721-1764, séparés, et remarié en 1765 avec Marie Aimée Maltha.

« noblement » ; et ces deux commissaires devant chercher les qualifications nobiliaires dans tous ces actes : « écuyers », « chevaliers », le terme de « noble » ou de « noble homme » correspondant plutôt à une qualification roturière.

Ma première question à la famille sera donc celle-ci : la famille de Liniers a-t-elle conservé ces preuves de noblesse de Jacques de Liniers⁴⁵, preuves archivistiques (actes ci-dessus), et preuves testimoniales (interrogatoires des témoins et des voisins) ? Et la famille sait-elle pourquoi Jacques de Liniers est entré si jeune dans l'ordre, à douze ans, comme le futur amiral de Grasse de la guerre d'Amérique ? En effet, nombre de chevaliers entrent plus tard dans l'ordre, même si des dispenses ont été accordées, par exemple à l'amiral de Tourville, reçu chevalier en 1647, à cinq ans.

Donc, Liniers fut, pour commencer, un jeune chevalier de Malte de douze à quinze ans. Il est reçu dans l'ordre en 1765, dit-on, mais on dit parfois en 1768 seulement (?). Pour notre part, nous avons réalisé la recherche généalogique des deux parents, quatre grands-parents et huit arrière-grands-parents de Liniers et Liniers a effectivement les huit lignes nobles (ce qui est assez rare). Il descend par sa mère des Brémond d'Ars, autre famille d'extraction chevaleresque et poitevine (comme les Liniers) et compte dans son ascendance les Mornay de Montchevreuil, d'illustre naissance. À noter toutefois que certains de ses ancêtres (les Avice) étaient des huguenots baptisés au temple protestant de Niort dans les années 1630.

Le chevalier-cavalier

Liniers, qui sera ultérieurement officier de marine au service de l'Espagne, n'est pas entré dans l'ordre de Malte pour devenir officier de marine en France, à la différence de son oncle paternel, officier des vaisseaux du Roi jusqu'en 1747, et à la différence de son second frère aîné (Louis), admis aux gardes de la marine en 1757⁴⁶. C'est tout à fait possible, mais c'est néanmoins curieux : les Tourville, les Valbelle, le fils de Colbert, l'amiral de Grasse, le bailli de Suffren, tous sont entrés dans

⁴⁵ Les Liniers en Poitou sont d'extraction chevaleresque. Ils ont été maintenus nobles les 3, 9 et 24 septembre 1667, le 26 juillet 1699, les 26 janvier et 10 août 1715. Ils ont été reçus aux Honneurs de la Cour en 1783 et 1786. Créés marquis en 1862. La branche de Jacques, en Espagne, fut titrée par cédule du 11 février 1809 « conde de Buenos Aires » et le 22 juillet 1900 « conte de Liniers ».

⁴⁶ Liniers est le neveu d'Alexis de Liniers (1726-1812), frère de son père, entré dans la marine Royale où il servit avec distinction jusqu'en 1747. Il fut à cette époque incorporé dans un régiment du Roi d'infanterie faisant partie de l'armée du maréchal de Saxe et fut surnommé par ses hommes "l'Amiral", de par sa passion pour sa première profession. A la bataille de Lawfled le 2 juillet 1747, il eut une jambe emportée par un boulet et reçut la croix de Saint-Louis. Liniers est d'autre part le frère cadet de Louis de Liniers, garde de la marine en 1757, lieutenant de vaisseau en 1777 qui participa à la guerre d'indépendance américaine ; il commande en second le Concorde, blessé (1778-1779) à bord du Solitaire dans l'escadre Guichen, chevalier de Saint Louis en 1778. Resté en Amérique, il est fait membre honoraire de la société des Cincinnati.

l'ordre de Malte pour faire carrière sur les vaisseaux du Très Chrétien. Pas Liniers, troisième de trois fils.

Il est vrai que nous sommes dans les années 1770 et que l'ordre de Malte a surtout fourni des officiers des vaisseaux du Roi sous Richelieu (1626-1642) à l'époque où l'oncle du cardinal, le commandeur Amador de La Porte, aidait son neveu à mettre sur pied la marine de Louis XIII. Sous Colbert, les chevaliers de Malte ont plutôt disparu des hauts grades de la marine de Louis XIV, remplacés par une foule de huguenots dont le plus célèbre fut Duquesne (v.1604-1688). Il faut attendre la Révocation de l'édit de Nantes (1685), la mort de Colbert (1683), et celle de Duquesne (1688) pour que Seignelay repeuple la marine française de chevaliers de Malte, dont Tourville, pourvu de la vice-amirauté du Levant en 1689. Un siècle plus tard, en 1789, la marine de Louis XVI compte mille six cent cinquante sept officiers des vaisseaux du Roi. Parmi eux : soixante quinze chevaliers de Malte seulement. Il n'y a donc rien d'étonnant pour que Liniers choisisse le Royal-Piémont, régiment de cavalerie français, pour faire carrière, plutôt qu'une des deux compagnies de gardes de la marine de Toulon, ou de Brest. Celles-ci sont du reste très menacées depuis le désastreux traité de Paris de 1763. Celle de Rochefort a dû fermer et une Ecole Royale de Marine est en train de se substituer à ces trois compagnies au Havre à partir de 1772-1773 année où Liniers est apostillé par ses chefs comme un cavalier « appliqué » mais sans plus, simplement capable de « devenir un bon officier ».

On sent de la réticence sous la plume de ses supérieurs hiérarchiques. Là aussi, ma question va à la famille : pourquoi ces réticences ? Y a-t-il des éléments de réponse dans les états de services de Liniers conservés dans les Archives familiales ? Ces réticences sont d'autant plus étonnantes que Liniers est un jeune homme protégé. Sa mère est une « distinguée dame du pays » comme le dit l'acte de baptême de Liniers du 9 décembre 1753 (paroisse Saint-André de Niort). Elle n'est autre qu'Henriette-Thérèse de Brémond, sœur du comte de Brémond d'Ars, gouverneur d'Amboise : et c'est ce dernier qui a obtenu à son neveu une place de « sous-lieutenant au régiment de Royal-Piémont-cavalerie »⁴⁷. D'autre part le frère aîné de Liniers est marié à la fille Lenormand d'Etiolles (l'époux séparé de M^{me} de Pompadour) ! Dans ces conditions, 1) pourquoi Liniers quitte-t-il la cavalerie pour la marine ? 2) Pourquoi quitte-t-il la France pour l'Espagne ? Dans les Archives publiques, on voit que Liniers a été un jeune homme turbulent lorsqu'il avait vingt ans et ceci peut expliquer cela.

⁴⁷ Les Brémond d'Ars, d'extraction chevaleresque, ont donné un député de la noblesse aux États Généraux de 1614. Maintenus nobles le 23 août 1667, les 3, 10 et 31 septembre 1667, 22 février 1698, 17 avril 1701, 1^{er} avril, 20 août et 3 septembre 1715. Ils ont donné un député de la noblesse de Saintonge en 1789. Famille de Saintonge et du Poitou d'où l'expression : une « dame du pays ». Liniers est le neveu du R.P. Daniel-Augustin de Brémond d'Ars, mort en 1806, prêtre.

Un jeune-homme turbulent

Généralement, tous les grands militaires sont des hommes plutôt turbulents (Bigeard), et plutôt désobéissants (Nelson sur mer, De Gaulle sur terre). La dernière partie et la fin tragique de Liniers s'explique sans doute dès sa jeunesse. Dans l'*Ambigu* paru en 1810 on trouve deux expressions qui répondent à nos interrogations. Il y est fait état des « affaires dérangées » de Jacques de Liniers et de « ses passions un peu vives ». Ces expressions d'Ancien Régime se retrouvent à l'identique sur des dizaines, voire des centaines de dossiers individuels de jeunes militaires de l'époque.

Les « passions un peu vives » font toujours allusion aux femmes et au jeu. Un chevalier de Malte de vingt ans n'est pas un moine. « A quinze ans, j'avais déjà diablement couru » écrit le chevalier de Mirabeau, oncle du tribun, chevalier de Malte et garde de l'étendard réal des galères à Marseille. À Toulon, nous avons trouvé une foule de chevaliers de Malte qui engrossent de jeunes toulonnaises (les Villeneuve par exemple) et qui s'adonnent à des ébats sexuels à l'intérieur même de la cathédrale de Toulon. L'évêque, Mgr de Chalucet, ferme parfois les yeux, mais à condition qu'ils ne fornicent pas pendant les offices, ce qui l'oblige à se plaindre au commandant de la marine à Toulon. À Saint-Malo, à quinze ans, Du Guay-Trouin lui-même donnait ses rendez-vous galants à l'intérieur de la cathédrale ! Liniers, vingt ans, a dû succomber aux charmes de nombreuses aventures vénales comme tout jeune militaire de son temps. Qui dit amours vénales, dit « tripots », « tavernes », « cabarets » et divers lieux « de débauche ». Il a dû jouer et cette « passion un peu vive » l'a conduit à avoir des « affaires dérangées », expression qui ne s'emploie que pour des difficultés financières, notamment des dettes de jeu. Là encore, ma question est la suivante : les sources familiales permettent-elles d'explicitier l'*Ambigu* de 1810 ?

On peut l'espérer, dans la mesure où Liniers lui-même, dans une lettre à son père, datée de 1775, lui demande pardon pour ses « fautes passées ». Les « fautes » c'est toujours le jeu, toujours les femmes, pour un jeune homme de vingt-deux ans. Mais...

Dangereux duelliste ou catholique acharné ?

Il y a un « mais ». En 1774, Liniers, en garnison à Carcassonne, démissionne de la cavalerie et passe en 1775 au service de la Marine espagnole. Curieux. Des bruits de guerre en Amérique se font jour depuis la *Boston tea party* de 1773. La guerre d'Amérique menace à partir de 1776. Et Liniers passe en Espagne. Généralement, il n'y a qu'une faute qui explique l'émigration des officiers français sur le sol espagnol : le duel. Le duel est interdit en France depuis 1626, date à laquelle le cardinal de

Richelieu, endeuillé par la mort en duel de son frère, a fait prendre un édit à Louis XIII pour mettre un terme à cet inutile écoulement de sang noble. Tous les officiers français que nous connaissons qui sont passés au service de l'Espagne l'ont fait suite à un duel, lequel est admis en Espagne par respect du sacro-saint « point d'honneur ».

Liniers est-il passé en Espagne suite à un duel qui aurait brisé sa carrière en France ? Ce passage au service du Roi Catholique aurait-il d'autres causes ? Liniers émigre alors que les Jésuites sont expulsés du royaume où ils donnaient une excellente formation aux gardes de la marine depuis 1685. Liniers était-il d'un catholicisme exacerbé au point de gagner les États du Roi Catholique à ce moment-là ? On ne sait mais on ne peut oublier qu'il aura à la fin de sa vie, et durant trois ans, le gouvernement par intérim des anciennes missions du Paraguay que les Jésuites avaient fondées.

On le dit garde de la marine (mais d'abord voltigeur ou volontaire ?) en Espagne (à Cadix) en 1775-1776 c'est-à-dire *midship* comme les gardes de la marine français qui apprenaient du reste l'espagnol depuis la guerre de Succession d'Espagne en 1702. En 1778, Liniers se vante lui-même d'être tôt promu enseigne de vaisseau après un raid sur les côtes barbaresques. Il a vingt-cinq ans. C'est un âge normal, et qu'il soit privilégié par rapport à ses camarades n'a rien d'étonnant. Le « noble étranger » jouit toujours de quelques avantages lorsqu'il passe au service d'une autre puissance : ce fut le cas de Duquesne au service de Christine de Suède ; de Prévost de Traversay au service des tsars ; et Pierre le Grand a fait nombre d'efforts pour tenter de faire passer le fils de Jean Bart à Saint-Petersbourg ! Français, Liniers jouit d'un petit plus à Madrid.

L'officier brillant, Vice-roi du Río de la Plata, fusillé par les indiens

En 1782, Liniers se distingue lors de la tentative de reprise de Gibraltar aux Anglais qui possèdent le rocher depuis que l'amiral britannique Rooke s'en est emparé en août 1704. Son implication dans la campagne lui vaut d'être promu capitaine de frégate en 1783, premier grade d'officier supérieur, mais grade volontiers donné (en France) aux officiers roturiers. C'est un grade d'attente avant d'être promu capitaine de vaisseau.

C'est néanmoins un grade suffisant qui lui permet d'épouser à Malaga le 1^{er} juin 1783, l'année de la paix (traité de Versailles) Jeanne-Ursule de Menvielle. Il a 30 ans. Elle 21. Elle serait riche, dit-on, mais on ignore sur quoi se base cette affirmation (contrat de mariage ?). C'est une union un peu étonnante pour un cadet de famille dont le père ne remplissait aucun emploi prestigieux et qui a été affilié à l'ordre de Malte jusqu'à ce qu'il demande à le quitter (comme Grasse et à la différence de Suffren) pour se marier. Il en restera veuf dès le 23 mars 1790 avec un fils né à Malaga (Louis).

Embarqué le 3 septembre 1788 pour le Río de la Plata, colonie espagnole, Liniers avouera ultérieurement n'avoir pas eu d'autre choix s'il ne voulait pas « périr de misère ». Il fait donc le choix d'une colonie (espagnole) outre-Atlantique. Ce n'est pas un choix fait à la légère. Liniers connaît les colonies américaines par tradition familiale : son grand-père paternel s'est marié à Saint-Domingue et de cette première union est issue une branche de la famille Liniers établie à Saint-Domingue ; le demi-frère de son père s'est lui-même marié à Saint-Domingue en 1735 et il est lui-même le père de Joseph-Jean-Baptiste de Liniers (1739-Worms 1806), capitaine de vaisseau et chevalier de Cincinnatus.



Joseph Jean Baptiste de Liniers

Depuis la Régence, l'Amérique semble attirer toute la famille Liniers ; son frère Louis, combattant de la guerre d'Amérique, y restera après les années 1780, et sera fait chevalier de Cincinnatus ; son autre frère aîné - le comte - viendra le rejoindre lui-même au Río de la Plata ; son cousin germain, le capitaine de vaisseau de Liniers, est aussi chevalier de Cincinnatus. Liniers s'inscrit donc dans une tradition familiale commencée trois générations avant lui. Capitaine de vaisseau en 1792, commandant en 1786 la flottille de Buenos Aires, remarié en 1797 à 44 ans à une jeune-fille de 19 ans (dotée de 10 500 pesos), à nouveau veuf en 1805, chargé de huit autres enfants, Liniers est le prototype même du cadet de famille de bonne noblesse française, sans fortune, dévoué à son Roi, établi dans une colonie (la Martinique, la Guadeloupe, le Canada français, l'Argentine) qui a fini par lui coûter la vie comme à nombre de ses contemporains.

**RECONSTITUTION
DES QUARTIERS DE LINIERS
POUR L'ADMISSION À L'ORDRE DE MALTE**

Ses parents :

Son père : Jacques Joseph Louis de Liniers né en 1723- vivant en 1775

Sa mère : Henriette Thérèse de Brémond, mariée le 2 juillet 1748

Ses quatre grands-parents :

Son grand-père paternel : Joseph de Liniers né le 12 mars 1679 à Saint-Pompain . Marié en premières noces à St Domingue, avec Marie de Cazelbacon, dont postérité à Saint-Domingue

Sa grand-mère paternelle : Marie Avice 1694 - morte avant 1745 mariée le 3 février 1722

Son grand-père maternel : Jacques, marquis de Brémond, seigneur de Vernoux et de Lusseray , né le 30 juin 1687 - château de Vernoux-sur-Boutonne (Deux-Sèvres). Décédé en 1745. Marié le 9 février 1720, Paris

Sa grand-mère maternelle : Suzanne-Marguerite Aymer de La Chevalerie

Ses huit arrière-grands-parents :

Charles de Liniers, seigneur de Saint-Pompain. Né le 28 février 1651. Décédé en 1722. Marié le 1er septembre 1677, *Paris*.

Marie Madeleine de Mornay de Montchevreuil

Nicolas Avice, seigneur de la Mothe né le 15 octobre *1669 de famille protestante*

Louise Marsault

Jacques François de Brémond, écuyer. Marié le 25 février 1676

Marie-Henriette de Hautefoye

René Aymer, seigneur de Corniou, de Germond et de Mortagne

Marguerite de Saint-Quintin de Blet

Debo a mi colega y amigo, Michel de Lannoy, profesor en la misma universidad que yo, el honor de participar en este coloquio ya que conozco mal los inicios del siglo XIX y el Río de la Plata, y esto a pesar de que mi tío, el doctor François Devoti (1854-1896), médico de la marina, jefe médico en las colonias, defendió su tesis en 1889 en la Facultad de Medicina de París sobre “Las enfermedades del Río de la Plata en el siglo XIX”, adonde había sido enviado para curar las sucesivas epidemias de cólera en Buenos Aires⁴⁸.

Al estudiar la vida de Santiago de Liniers, me llama la atención más lo que no sabemos que lo que sabemos. En efecto, de todo el período del Antiguo Régimen, es decir, desde su nacimiento en Niort- ciudad natal de Madame de Maintenon-, el 26 de julio de 1753 hasta la Revolución Francesa, lo sugerido supera a lo realmente sabido, y así son sobre todo pistas para la investigación antes que hechos lo que yo indicaré aquí.

El caballero de Malta.

Nacido el 26 de julio de 1753 en el seno de una familia noble de origen caballeresco, Jacques-Antoine-Marie de Liniers ingresa en la Orden de Malta. Esto no tiene nada de extraño, numerosos jóvenes gentilhombres son admitidos en la Orden de Malta por varias razones:

1. Son los hermanos pequeños como en el caso de Santiago de Liniers, hermano menor del Conde de Liniers⁴⁹ y de Louis de Liniers; e hijo de Jacques-Joseph-Louis de Liniers “Caballero, Señor del Grand Bueil, La Vallée y Grand-Chaban”.
2. Es una buena manera para una familia noble de legar el grueso de una herencia al hijo mayor en virtud de la tradición del “reparto noble” que con la Revolución pasará a llamarse “derecho de primogenitura” (expresión que no existía antes de 1789)
3. Un hijo menor ingresado en la Orden de Malta recibe de sus padres una “legítima” reducida, es decir una pequeña parte de las herencias del padre y la madre; apenas con qué pagar un rescate si el caballero cae en el Mediterráneo en manos de los berberiscos: dos mil libras más o menos.
4. El candidato a una plaza de caballero de Malta puede ser admitido si cumple varias condiciones: a) en teoría debe tener ocho bisabuelos nobles (lo que se llama las “ocho líneas tanto paternas como maternas” o la regla de las “ocho pruebas de nobleza”); pero muchos caballeros nunca tuvieron esas ocho pruebas, (los hijos de Colbert por ejemplo o los Valbelle); b) esos ocho bisabuelos debían ser nobles desde al menos cien años antes de la candidatura de su bisnieto a una plaza como caballero de Malta: es la regla del “centenario de nobleza” a menudo no respetada y frecuentemente evitada mediante el pago de dinero. c) los padres del candidato debían desembolsar cerca de dos mil libras más para los gastos derivados del examen de las pruebas de nobleza de su hijo, que realizaban dos comisarios enviados a la región y que examinaban las partidas de nacimiento del candidato, de su padre y su madre, de sus cuatro abuelos y sus ocho bisabuelos; sus certificados de defunción; sus actas de matrimonio religioso; sus actas de matrimonio civil o contratos notariales; sus reparticiones notariales para ver si repartían noblemente; y estos dos comisarios debían buscar las garantías nobiliarias en todos esos

⁴⁸ El doctor François Devoti, (1855-1896), nacido en Bastia, jefe médico en las colonias, in *Corse-Colonies*, Piazzola, Ajaccio, 2003, p.65-81.

⁴⁹ Su hermano mayor Jacques-Louis-Henri (1749-1809) es el esposo de Marie Félicité Lenormand d’Etiolles, hija de Charles Guillaume Lenormand d’Etiolles, caballero de honor del presidio de Blois, escudero, nacido el 8 de mayo de 1717 en París, casado en primeras nupcias el 9 de marzo de 1741 con Jeanne-Antoinette Poisson, Marquesa de Pompadour, 1721- 1764, separados y vuelto a casar con Marie Aimée Maltha en 1765.

documentos, es decir buscar a los escuderos y caballeros, ya que el término noble u hombre noble era más bien empleado por los plebeyos.

Mi primera pregunta a la familia será pues la siguiente: ¿ La familia de Liniers ha conservado estas pruebas de nobleza de Santiago de Liniers⁵⁰, actas de archivos y pruebas testimoniales (interrogatorios a los vecinos y testigos)? Y ¿sabe la familia por qué S. de Liniers entró tan joven en la Orden, a los doce años, como el futuro Almirante de Grasse de la guerra de América? Efectivamente, numerosos caballeros entran más tarde en la Orden, aunque se conceden muchas dispensas, por ejemplo al Almirante de Tourville, que ingresó en 1647, a los cinco años.

Así pues, Liniers fue un joven caballero de los doce a los quince años. Se dice que ingresó en 1765 aunque a veces se dice que no lo hizo hasta 1768 (¿?) Por nuestra parte, hemos investigado la genealogía de sus padres, de sus cuatro abuelos y de los ocho bisabuelos de Liniers y en efecto, Liniers tiene ocho líneas de nobleza (lo que es bastante inhabitual). Por parte materna desciende de los Brémond d'Ars, otra familia del Poitou y de origen caballeresco (como los de Liniers) y entre sus antepasados se cuentan los Mornay de Montchevreuil, de ilustre cuna. Sin embargo hay que destacar que algunos de estos antepasados eran hugonotes, bautizados en el templo protestante de Niort, alrededor de 1630.

El caballero-oficial de caballería.

Liniers, que posteriormente será oficial en la Marina española, no entró en la Orden de Malta para llegar a oficial de la Marina francesa, a diferencia de su tío paterno, oficial en los navíos reales hasta 1747 y a diferencia también del hermano anterior a él, Louis, que ingresó como guardiamarina en 1757⁵¹. Es muy posible pero es sin embargo curioso: los Tourville, los Valbelle, el hijo de Colbert, el almirante de Grasse, el baillío de Suffren, todos entraron en la Orden para hacer carrera en los navíos del Muy Cristiano. No así Liniers, tercero de tres hijos.

Es verdad que estamos en los años 1770 y que la Orden ha proporcionado oficiales a los navíos reales sobre todo bajo Richelieu (1626-1642) en la época en la que el tío del Cardenal, el Comendador Amador de La Porte, ayudaba a su sobrino a organizar la Marina de Luis XIII. Bajo Colbert, los caballeros de Malta desaparecieron de los altos mandos de la Marina de Luis XIV y fueron más bien reemplazados por multitud de hugonotes entre los que destacó Duquesne (c. 1604-1688). Habrá que esperar a la revocación del Edicto de Nantes (1685), a la muerte de Colbert (1683) y a la de Duquesne (1688), para que Seignelay vuelva a poblar la Marina francesa con caballeros de Malta, entre los que se encuentra Tourville que llega a tener el vicealmirantazgo del Levante en 1689. Un siglo

⁵⁰ Los Liniers del Poitou son de origen caballeresco. Renovaron su condición de nobles el 3, 9 y 24 de septiembre de 1667, el 26 de julio de 1699 y el 26 de enero y 10 de agosto de 1715. Fueron recibidos en la Corte en 1783 y 1786. En 1862 recibieron el título de marqueses. La rama de Santiago en España, recibió el título de Conde de Buenos Aires el 11 de febrero de 1809 y el de Conde de Liniers el 22 de julio de 1900.

⁵¹ Liniers es sobrino de Alexis de Liniers (1726-1812), hermano de su padre, que ingresó en la Marina Real y sirvió en ella hasta 1747 de forma destacada. En esta época se incorporó a un regimiento de Infantería del Rey que formaba parte del ejército del Mariscal de Sajonia y fue llamado por sus hombres "el Almirante", por la pasión que sentía por su anterior destino. En la batalla de Lawfled, el 2 de julio de 1747, perdió una pierna por herida de bala y recibió la Cruz de San Luis. Liniers es además hermano pequeño de Luís de Liniers, guardiamarina en 1757, teniente de navío en 1777 y que participó en la guerra de la Independencia americana; fue segundo comandante en el Concorde, y herido a bordo del Solitaire (1778-1779) en la escuadra de Guichen; caballero de San Luis en 1778. Permaneció en América y fue miembro honorario de la sociedad de los Cincinnati.

después, la Marina de Luis XVI cuenta con mil seiscientos cincuenta y siete oficiales de los navíos del Rey. Entre ellos sólo setenta y cinco caballeros de Malta. No es por lo tanto tan extraño que Liniers elija el Royal-Piémont, regimiento de Caballería francés para hacer carrera antes que una de las dos compañías de guardiamarinas de Tolón o de Brest que además están muy amenazadas desde el desastroso Tratado de París en 1763. La de Rochefort tuvo que cerrar y una Real Escuela Naval está sustituyendo a estas tres compañías en Le Havre a partir de 1772-1773, el año en que Liniers es calificado oficial de caballería “aplicado”, sin más, simplemente “capaz de llegar a ser un buen oficial”.

Se huele la reticencia bajo la pluma de sus superiores jerárquicos. Aquí también pregunto a la familia: ¿por qué esas reticencias? ¿Hay algo que pueda responder a esas preguntas en los archivos familiares? Estas reticencias son tantos más sorprendentes en cuanto que Liniers es un joven protegido. Su madre es una distinguida dama del lugar, como se lee en la partida de nacimiento de Liniers del 9 de diciembre de 1753 (parroquia de San Andrés, en Niort). Se trata de Henriette-Thérèse de Brémond, hermana del conde de Brémond d’Ars gobernador de Amboise: y es éste último quien ha conseguido para su sobrino un puesto de subteniente en el regimiento de Caballería del Royal-Piemont⁵². Por otra parte, su hermano mayor está casado con la hija de Lenormand d’Etiolles (primer esposo de Madame de Pompadour). En estas condiciones, 1º ¿Por qué deja Liniers la Caballería por la Marina? 2º ¿Por qué abandona Francia para irse a España? En los archivos públicos vemos que Liniers fue un joven revoltoso cuando tenía veinte años y esto quizá lo explique todo.

Un joven impetuoso.

Generalmente, los grandes militares son hombres más bien impetuosos, como Bigeard, y algo desobedientes, como Nelson en la mar y De Gaulle en tierra. La última parte de su vida y el fin trágico de Liniers se entienden mejor a la luz de su juventud. En L’Ambigu, en 1810, se encuentran expresiones que responden a nuestras preguntas. Allí, se mencionan “su vida desordenada” y “sus ardientes pasiones”. Estas expresiones del Antiguo Régimen se vuelven a encontrar, idénticas, en decenas o centenas de informes personales de jóvenes militares de la época.

Las “ardientes pasiones” se refieren siempre a las mujeres y el juego. Un caballero de Malta de veinte años no es un monje. “A los quince años yo había ya visto mucho mundo”, escribe el caballero de Mirabeau, tío del tribuno, caballero de Malta y guardia de la enseña real en las galeras de Marsella. En Tolón, encontramos un gran número de caballeros de Malta que preñan a las jóvenes tolonesas (los Villeneuve por ejemplo) y que desatan sus pasiones sexuales en el interior mismo de la catedral. El obispo, Monseñor de Chalucet, hace como que no ve con la condición de que no se fornicase durante los oficios y se queja al comandante de Marina de Tolón. En Saint-Malo, a los quince años, Du Guay-Trouin ¡tenía citas con mujeres en el interior de la catedral! Liniers, a los veinte años debió sucumbir a los encantos de las aventuras venales como todo joven militar de su tiempo. Y quien dice amores venales dice garitos, tabernas, cabarets y otros lugares de desenfreno. Parece ser que jugó y que las ardientes pasiones le condujeron a la vida desordenada, expresión que suele referirse a dificultades financieras, en especial deudas de juego. Otra vez me pregunto: las fuentes familiares, ¿permiten aclarar el comentario de L’Ambigu de 1810?

⁵² Los Brémond d’Ars, de origen caballeresco, dieron un diputado de la nobleza en los Estados Generales de 1614. Mantuvieron su condición de nobles el 23 de agosto de 1667, el 3, 10 y 31 de septiembre de 1667, el 22 de febrero de 1698, el 17 de abril de 1710, 1 de abril, 20 de agosto y 3 de septiembre de 1715. Dieron un diputado de la nobleza de Saintonge en 1789. Familia de Saintonge y del Poitou, de donde viene la expresión “dama del país”. Liniers es sobrino de R.P. Daniel-Augustin de Brémond d’Ars, muerto en 1806.

Sería de esperar que sí, en la medida en que el propio Liniers, en una carta a su padre fechada en 1775, le pide perdón por sus “pasados errores”. Dichos errores son el juego, las mujeres para un joven de veintidós años. Pero...

¿Peligroso duelista o católico ferviente?

Hay un pero. En 1774, Liniers en la guarnición de Carcasona deja la caballería y pasa, en 1775 a la Marina española. Curioso. Rumores de guerra llegan desde la “Boston tea party” de 1773. La guerra de América amenaza desde 1776. Y Liniers se pasa a España. Generalmente sólo una falta explica la emigración de los oficiales franceses a suelo español: el duelo. El duelo está prohibido en Francia desde 1626, año en el que el Cardenal Richelieu, apenado por la muerte en duelo de su hermano, hizo que Luis XIII promulgara un edicto poniendo fin a este inútil derramamiento de sangre noble. Todos los oficiales franceses que pasaron al servicio de España de los que tenemos noticia lo hicieron a consecuencia de un duelo, que es admitido en España en nombre del sacrosanto honor.

¿Acaso Liniers se fue a España después de un duelo que habría roto su carrera en Francia? Este cambio al servicio del Rey Católico, ¿tendría otras causas? Liniers emigra en el momento en que los jesuitas son expulsados del reino en el que daban una excelente formación a los guardiamarinas desde 1685. ¿Acaso era su catolicismo exacerbado el que le hizo sumarse a los Estados del Rey Católico precisamente en ese momento? No lo sabemos, pero no podemos olvidar que al final de su vida y durante tres años, será provisionalmente gobernador de las antiguas misiones de Paraguay fundadas por los jesuitas.

Lo encontramos como guardiamarina (pero no sabemos si voluntario o aventurero), en Cádiz, España, en 1775-1776, es decir *midship*, como los guardiamarinas franceses que, por cierto, aprendían español desde la guerra de Sucesión en España, 1702. En 1778, Liniers presume de su ascenso a Alférez de Navío después de una incursión en las costas berberiscas. Tiene veinticinco años. Es una edad normal y que se le reconozca algún privilegio no tiene nada de extraño. El “noble extranjero” goza también de algunos privilegios cuando se encuentra al servicio de otra potencia: fue el caso de Duquesne al servicio de Cristina de Suecia; de Prévost de Traversay al servicio de los zares; y Pedro el Grande hizo grandes esfuerzos para que el hijo de Jean Bart fuera a San Petersburgo. El ser francés es de gran ayuda para Liniers en Madrid.

El brillante oficial, Virrey del Río de la Plata, fusilado por los independentistas.

En 1782, Liniers destaca en el intento de recuperación de Gibraltar que está en manos de los ingleses desde que el Almirante Rooke se apoderó del peñón en 1704. Su implicación en esta campaña le sirve para ser ascendido a Capitán de Fragata, grado de oficial superior que en Francia se da a los oficiales de origen plebeyo. Se trata de esperar a ser ascendido a Capitán de Navío.

Pero es un grado suficiente para permitirle casarse en Málaga el 1 de junio de 1783, año de la Paz de Versalles, con Jeanne-Ursule de Menvielle. Tiene treinta años y se dice que ella es rica, aunque ignoramos en qué se basa esta afirmación (¿contrato de matrimonio?) Es una unión un poco sorprendente para un tercer hijo de una familia cuyo padre no ostentaba ningún cargo importante y que perteneció a la Orden de Malta hasta que pidió dejarla para casarse, lo mismo que Grasse y, a diferencia de Suffren. El 23 de marzo de 1790 se queda viudo y con un hijo nacido en Málaga, Luis.

El 3 de septiembre de 1788, se embarca con rumbo al Río de la Plata, colonia española. Más tarde confesará que se vio obligado a hacerlo si no quería perecer en la miseria. Así pues elige una colonia española de ultramar. No es una decisión tomada a la ligera. Liniers conoce las colonias americanas por tradición familiar: su abuelo paterno se casó en Santo-Domingo y de esta primera unión nace una rama de la familia establecida allí mismo; el medio hermano de su padre se casó en Santo Domingo en 1735 y es el padre de Joseph-Jean-Baptiste de Liniers (1739- Worms 1806), Capitán de navío y Caballero de Cincinnatus.

Desde la Regencia, toda la familia Liniers parece atraída por América; su hermano Louis, que combatió en la guerra de América, permaneció allí hasta 1780 y fue Caballero de Cincinnatus; su hermano mayor, el conde, se reunirá con él también en Río de la Plata; su primo hermano, Capitán de Navío Liniers, es también Caballero de Cincinnatus. Así pues Liniers se inscribe en una tradición familiar que empezó tres generaciones antes que él. Capitán de Navío en 1792, comandante en 1796 de la flotilla de Buenos Aires, vuelto a casar en 1797, a los 44 años con una joven de 19 años y dotada con 10.500 pesos, nuevamente viudo en 1805 y con ocho hijos a su cargo, Liniers es el prototipo de un hijo menor de familia noble, sin fortuna, fiel al Rey, establecido en una colonia (Guadalupe, Martinica, Canadá francés o Argentina) que termina dejando allí su vida, como numerosos de sus contemporáneos.

Reconstitución de las pruebas de nobleza de Liniers para su admisión en la Orden de Malta.

Sus padres:

Jacques-Joseph –Louis de Liniers, nacido en 1723, vivo en 1775.
Henriette-Thérèse de Bremond, casada el 2 de julio de 1748.

Sus cuatro abuelos:

Abuelo paterno: Joseph de Liniers, nacido el 12 de marzo en Saint_Pompain. Casado en primeras nupcias en Santo Domingo con Marie de Cazalbacón, origen de la progenie de Santo Domingo.

Abuela paterna: Marie Avice. Nacida en 1694, casada en 1722.

Abuelo materno: Jacques, Marqués de Brémond, Señor de Vernoux y de Lusseray, nacido el 30 de junio de 1687 en el Castillo de Vernoux-sur-Boutonne (Deux-Sèvres). Casado el 9 de febrero de 1720, en París. Fallecido en 1745.

Abuela materna: Suzanne-Margerite Aymer de La Chevalerie.

Sus ocho bisabuelos :

Charles de Liniers, Señor de Saint-Pompain. Nacido el 28 de febrero de 1651, fallecido en 1722. Casado el 1 de septiembre de 1677 en París.

Marie Madeleine de Mornay de Montchevreuil.

Nicolas Avice, Señor de la Mothe, nacido el 15 de octubre de 1669, familia protestante.

Louise Marsault.

Jacques-François de Brémond.

Marie-Henriette de Hautefoye.

René Aymer, Señor de Corniou, de Germond y de Mortagne.

Marguerite de Saint-Quintin de Blet.

Implications françaises au Río de la Plata, de Louis XV à Napoléon

Implicaciones francesas en el Río de la Plata, de Louis XV a Napoleón

Philippe BONNICHON

De l'Académie des Sciences d'Outre-mer
De la Academia de Ciencias de Ultramar



Dès le XVI^e siècle,, des Français ont participé aux voyages de découverte en Amérique du sud et au Río de la Plata : le cordelier Thevet, dans son exploration au Brésil avec le pilote normand Le Testu, les frères Verrazzani, au service de François I^{er}, au moins dans leur deuxième voyage, à destination initiale de l'Océan indien. Mais la France a trop à faire en Europe contre Charles-Quint et ses successeurs et son intérêt pour ces

routes de l'Atlantique sud reste marginal, jusqu'au règne de Louis XIV. D'autant que l'implantation espagnole s'est renforcée, depuis la fin du XVI^e siècle, avec l'exploitation des métaux précieux. L'argent du Potosi peut descendre sur le versant Pacifique, y être embarqué, traverser l'isthme par terre et partir pour Séville, par Carthagène des Indes, sur l'Atlantique ; mais une seconde route le fait descendre des Andes directement sur le versant Atlantique, pour embarquer, sans rupture de charge désormais, à partir du Río de la Plata, auquel précisément donne son nom cet argent venu de l'intérieur.

Au XVII^e siècle l'afflux de métal précieux en Europe, par la porte espagnole, vient irriguer l'activité commerciale et manufacturière des puissances concurrentes de la monarchie espagnole, Hollande, France, Angleterre. Cet afflux suscite aussi la convoitise, pour une saisie directe du métal précieux : convoitise des aventuriers, ces flibustiers du XVII^e siècle sont généralement des ressortissants originaires de ces trois nations anti-espagnoles et opèrent dans cette plaque tournante des routes maritimes vers l'Europe que sont les Antilles ; convoitise des corsaires, en temps de guerre et, derrière eux, des puissances qui leur délivrent des lettres de marque, et même parfois leur fournissent des escadres, comme Louis XIV à Pointis et à Duguay-Trouin ; convoitise en tous temps des entrepreneurs privés, voire des pirates, des contrebandiers appelés interlopes : les routes qui descendent des Andes ouvrent bien des sentiers et chemins de traverse, vers le Paraguay par exemple, plutôt que vers l'Argentine actuelle ; la fraude est générale, à tous les stades, depuis l'embarquement jusqu'à l'arrivée en Espagne de l'argent, souvent avec la complicité, au moins tacite des autorités locales et des douaniers, qui n'y perdent rien... Contourner les règlements du contrôle et du monopole de la

couronne espagnole peut être source de bons profits pour les sociétés de commerce basques, normandes, bretonnes qui fournissent l'Espagne, donc indirectement ses colonies, en marchandises et produits manufacturés où les textiles ont la meilleure place.

La croissance des pays de la Plata

Cette activité du Rio de la Plata, d'abord axée sur l'exportation du métal argent⁵³ suscite, entre le milieu du XVII^e et la fin du XVIII^e siècle un développement de plus en plus autocentré des colonies. Ainsi, outre les cultures de subsistance, pour une population croissante, c'est l'extension de l'élevage, surtout bovin qui, dès le milieu du XVII^e siècle est la principale ressource autochtone de l'Argentine. Le cuir des bœufs rapporte. Accarrete, un sujet basque du roi de France en témoigne. Grâce à un compatriote et parent établi en Espagne, il se fait passer pour Espagnol, afin de ne pas enfreindre les interdictions du monopole et voyage entre 1657 et 1661 ; il va jusqu'au Potosi, en Bolivie, repart de Buenos Aires avec de l'argent, des cuirs, de la laine, à l'instar d'une flotte hollandaise (donc interlope) qu'il voit charger ces denrées au large de Buenos Aires. Il repart, pour Santander, au lieu de Séville, avec un bon navire de 450 tonneaux qui rapporte pour 250 000 écus, soit, tous frais défalqués, 77% de bénéfice.

L'homme étant démasqué, confiscation et saisie s'ensuivent ; du coup, pense-t-il, le mieux pour revenir en ces parties serait d'en faire la conquête, ce qu'il propose à Colbert pour un devis raisonnable de 300 000 livres. Le ministre français ne donne pas suite, mais le public anglais s'intéresse, un demi-siècle plus tard à la relation du Basque qui est alors traduite.

Seulement, si au début des implantations coloniales, quelques centaines d'hommes de guerre eussent suffi à des concurrents pour déloger les colonisateurs, conquérir n'est pas tenir, surtout dans des positions lointaines, excentrées, à la merci d'une contre-expédition : les avatars des positions françaises au Brésil en ont témoigné, d'Henri II à Louis XIII.

Surtout, au cours du XVIII^e s., la meilleure saisie et l'encadrement par l'Espagne de son espace maritime et colonial change la donne : les puissances concurrentes doivent moins songer à une conquête directe qu'à des formes de participation et d'intéressement à la croissance coloniale, ou bien à des actions marginales, par acteurs locaux interposés.

Quelques chiffres ou ordres de grandeur peuvent servir à jalonner la croissance des pays de la Plata, au cours du siècle des Lumières.

Refondée en 1580, après un premier abandon sous la pression indienne, Buenos Aires compte 400 maisons en 1660, ce qui peut donner, selon Accarrete, 5 à 600 hommes en état de porter les armes et trois fois autant d'esclaves. Dès cette époque, la grande richesse set le bétail. La ville a quadruplé, vers 1750, avec près de 20 000 habitants. La croissance principale se fait entre 1735 et 1775, puisque selon Concolocorvo (pseudonyme d'un noble voyageur espagnol), on ne comptait pas 12 000 habitants en 1744, mais il y en avait 22 000 en 1772, soit presque le double en vingt-cinq ans. Le recensement officiel de 1778 donne plus de 24 000 habitants ; c'est la population d'une importante ville de province dans l'Europe de cette époque.

À cette date, Buenos Aires est depuis deux ans érigé en capitale d'une nouvelle vice-royauté espagnole, démembrée de la vice-royauté du Pérou, malgré l'opposition de Lima et englobant les plateaux du haut Pérou : preuve du développement de la colonie atlantique et de sa route de l'argent. La ville s'est étendue, en damier ; elle comptera 40 000 habitants à la fin du siècle ; les domaines des habitants aisés fournissent fruits, légumes, cultures d'ornement. La milice s'est développée. Le commerce est moteur de la croissance. Les Anglais bénéficient du « vaisseau de permission » qui déroge au monopole espagnol. Des Européens venus d'Italie, de France, habitent la ville. On verra au temps de Jacques de Liniers un Duclos-Guyot s'activer à

⁵³ Le métal du Potosi va, avec celui du Mexique, irriguer l'économie-monde au cours du XVIII^e s. long et solder les échanges déficitaires de l'Europe avec l'Extrême-Orient, le commerce des épices, du thé, des tissus d'indienne, de la porcelaine de Chine. Cet argent s'entasse, en Chine précisément, pour être recyclé, à coups de canon, par exemple dans la guerre de l'opium et soutient ainsi l'expansion du XIX^e s., sous leadership anglais ou anglo-américain. Ces résultats ont été établis par L. Dermigny dans sa thèse sur *Le commerce à Canton au XVIII^e siècle*, 7 vol., Paris 1964.

Buenos Aires C'est un des fils du capitaine adjoint de Bougainville dans son voyage autour du monde. Le père, Nicolas Duclos-Guyot, officier de la Compagnie des Indes avait été un familier du franchissement (non sans mal) du Cap Horn, sous Louis XV, pour aller dans le Pacifique espagnol. À ce titre, il avait été remarqué par Bougainville qui le prend comme second sur sa frégate ; Nicolas était accompagné de ses deux fils, jeunes volontaires, dans le tour du monde ; l'un d'eux, Pierre, se fait prendre avec son bateau en 1793 par les Espagnols, alors en guerre contre la France révolutionnaire ; retenu à Buenos Aires, il y reste de longues années et, Decrès ne le réintégrant pas en 1802 dans la marine française, il passe au service de l'Espagne. On voit que la terre d'escale de la Plata aura retenu cette famille, à l'occasion des troubles de la Révolution⁵⁴.

Reprenons les étapes de la croissance.

Les entrées et sorties de navires du port de Buenos Aires ne sont que de 13 vaisseaux « de permission » entre 1648 et 1702, pour 111 arrivées illégales recensées dans la même période. Or, on a, pour le XVIII^e siècle :

186 entrées (pour 107 sorties)	de 1760 à 1778,
228 entrées	de 1779 à 1790 (sans chiffres pour 1785-1787),
280 entrées	de 1791 à 1796.

Ces deux dernières périodes englobent d'une part la guerre d'Indépendance américaine, avec la France, contre l'Angleterre, d'autre part la guerre, contre la République française cette fois, l'Espagne revenant à la guerre contre l'Angleterre en 1797, pour entrer globalement dans l'orbite française jusqu'à la révolte contre le système napoléonien, en 1808.

Quant aux métaux précieux, la production d'argent du Potosi partirait d'un creux de 150 000 marcs pendant la guerre de Succession d'Espagne, dans les premières années du XVIII^e siècle pour monter par paliers jusqu'à plus de 400 000 marcs en 1800, avec déjà 390 000 en 1790, à la veille des guerres de la Révolution⁵⁵. Si à cette production d'argent espagnol on ajoute celle de l'or brésilien découvert au seuil du XVIII^e siècle, pour sous-tendre la croissance des économies européennes, on voit que les confins de la Plata vont entretenir une émulation, une concurrence, voire une rivalité luso-espagnole dont ne se désintéressent évidemment pas les puissances européennes qui visent à l'accès à ces marchés et s'allient respectivement à chacun de ces royaumes ibériques : disons-le, clairement l'Angleterre et en face, plus prudemment ou moins directement selon les époques, la France.

Le jeu des puissances

Le Río de la Plata est une région de confins, mal délimités jusqu'au début du XIX^e siècle, région de contacts mouvants dans un espace colonial peu ou mal saisi par le cadre étatique ; région de contrebande ou interlope, région contestée entre le Portugal, l'Espagne et leurs sujets, mal assujettis. La rivalité des couronnes tourne autour de la colonie du Sacrement, Colonia do Sacramento, poste portugais contre lequel les Espagnols fondent en 1726 la ville de Montevideo, plus à l'intérieur de l'estuaire.

Les implications dans la région des grandes puissances européennes qui lui sont extérieures, Angleterre et France surtout, dépendent de leurs intérêts et de leurs engagements envers les puissances ibériques.

L'intérêt vital du Portugal, qui recouvre en 1640, avec l'aide française, son indépendance vis-à-vis de l'Espagne, c'est de conserver cette indépendance, grâce à l'alliance d'une grande puissance apte à contenir les vellétés d'expansion espagnole. Cette puissance reste la France, en guerre sous Louis XIV contre l'Espagne ; mais seulement jusqu'à l'acceptation par Louis XIV du testament espagnol en faveur de son petit-fils. Car du coup, l'ombre portée de la France et de

⁵⁴ Sur la carrière des membres de cette famille, voir l'introduction, t. 1, de *Bougainville et ses compagnons autour du monde*, par E. Taillemite.

⁵⁵ Ces chiffres et ceux qui précèdent sont cités dans notre contribution à *Espaces coloniaux et espaces maritimes au XVIII^e siècle*.

l'Espagne alliées contre l'Europe inquiète le Portugal : il renverse ses alliances, entrant par le traité de Methuen en 1703 dans l'orbite anglaise où il reste jusqu'à participer à la Première guerre mondiale.

De son côté, la France reste proche de l'Espagne et, après une brève rivalité pendant la Régence, maintient sous Louis XV et jusqu'à la chute de la monarchie un « pacte de famille » entre les différentes branches de la maison de Bourbon, sans que d'ailleurs les intérêts coïncident toujours. En tout cas, l'alliance franco-espagnole joue contre l'Angleterre, dans la guerre de 1740 à 1748 (ouverte pour la France à partir de 1744), pendant la Guerre de Sept ans (1756-1763), où l'Espagne intervient ouvertement, sur le tard, pendant la guerre d'Amérique, où l'Espagne s'implique, à partir de 1779, là encore contre l'Angleterre, au côté de la France et de ses alliés.

L'Angleterre, elle, ne cherche pas tant à s'emparer de territoires espagnols ou portugais en Amérique du sud ; elle a, jusqu'en 1776 ses propres colonies au nord du continent ; mais elle veut l'accès pour son commerce aux territoires du monopole ibérique; elle veut obtenir des dérogations officielles qui pourront ouvrir en sus la porte à une contrebande active. Ainsi obtient-elle, aux traités de paix d'Utrecht en 1713, après avoir eu l'alliance portugaise dix ans plus tôt, de se voir réserver l'accès aux colonies sud-américaines de l'Espagne, par l'octroi du « vaisseau de permission » qui couvre une activité commerciale lucrative. Louis XIV a dû abandonner cette position à l'Angleterre pour la contrepartie qu'il estime essentielle de voir reconnaître son petit-fils roi d'Espagne ; c'est une base qui réserve l'avenir pour d'éventuelles revanches ultérieures. C'est un abandon, car pendant cette guerre et les premières années du XVIII^e siècle le commerce français, malouin en particulier, avait été actif en direction de la mer du Sud comme on appelait alors le Pacifique, grâce à l'alliance avec l'Espagne. Comme, après 1703, les Français ne relaient plus en principe à Rio de Janeiro et au Brésil, le Rio de la Plata est une étape, avant de franchir le Horn pour remonter vers le Chili, le Pérou, voire le Mexique et la traversée du Pacifique nord vers les Philippines, comme le font certains Malouins qui commercent alors dans la chasse gardée de l'allié espagnol. Ce commerce est rentable puisque Duguay-Trouin, après la prise et le sac de Rio de Janeiro en 1711 juge bon d'augmenter jusqu'à 4 millions les profits de son expédition en envoyant un de ses bâtiments faire un commerce d'échanges aux ports espagnols du Pacifique. À la même époque, l'ingénieur militaire Frézier, embarqué sur un vaisseau malouin, voyage à la Mer du Sud ; il en rapporte observations et renseignements utiles, ainsi que sur l'Argentine et le Brésil, nécessaires escales sur les trajets d'aller et de retour.

Cette route du Pacifique est abandonnée par la France à la paix, car elle ne semble pas vitale pour elle, à la différence des positions géopolitiques en Europe : sur des intérêts annexes, on peut toujours négocier, transiger.

En revanche, cette route du Pacifique va beaucoup intéresser la prospérité du commerce anglais ; elle suppose, pour les bateaux venant d'Europe, des relais à la côte atlantique, celle du Brésil ou de l'Argentine. Elle est, avec l'expédition d'Anson, la vraie cause de l'entrée en guerre, dès 1740, de l'Angleterre contre l'Espagne ; venger le capitain Jenkins d'un essorillage sans doute mythique, n'est qu'un prétexte à mobiliser l'opinion publique. À cette guerre, aux côtés de l'Espagne se joint la France, surtout sur le continent européen, de 1744 à 1748 ; les Anglais y sont battus à Fontenoy et contenus, finalement, dans la guerre des convois sur mer.

Dans la guerre de Sept Ans où la France est battue, les pertes de l'Espagne, aux Antilles, lui sont compensées par la France. Mais la perte de confiance de Madrid dans la plus grande puissance continentale, tant que celle-ci n'aura pas redressé sa marine, explique en partie les hésitations espagnoles à entrer, dès 1778 avec Louis XVI, dans la guerre de revanche, celle d'Amérique.

Celle-ci change en partie la donne pour les années qui suivent, mais il convient de regarder dans l'intervalle l'évolution des pays de la Plata : les rivalités entre Portugais et Espagnols aux colonies intéressent, au moins indirectement leurs alliés, donc le commerce anglais et la diplomatie française.

La lutte aux colonies entre Portugais et Espagnols.

Au cours du XVIII^e s. se dessinent, au sein des empires coloniaux ibériques, les États particuliers qui émergeront, avec leur personnalité, au moment des indépendances. Parmi les actuels états d'Amérique du sud, il en est deux, le Paraguay et l'Uruguay, dont la naissance sur les confins du Brésil portugais et de l'Argentine espagnole résulte de la rivalité entre les deux monopoles et de la volonté d'extension et d'encadrement, par chacune des deux couronnes ibériques, de l'espace propre à son empire colonial.

De même que le gouvernement de la Plata est une marge du Pérou minier, jusqu'en 1776, de même, au nord de l'estuaire, Sao Paulo du Brésil qui se développe au XVIII^e siècle va germer vers le sud et vers l'intérieur. Les points de rencontre de deux dynamismes déterminent-ils une frontière ? Dans cette région de marches, la voie d'eau prédomine : l'océan, la lagune, les fleuves, Uruguay, Paraguay, Parana, l'estuaire de la Plata. « Le territoire vraiment contrôlé est assez restreint, des îlots de culture et de civilisation... les bandeirantes, aventuriers paulistes, ne font-ils pas à l'intérieur du continent des « moussons », comme les navires de l'Océan indien ? » remarque l'historien F. Mauro⁵⁶. Iles ou villes, rivales au milieu de l'océan du sertao et de la pampa : là se concentre la tension, avec les échanges Sacramento, poste avancé des Portugais en Uruguay résume les enjeux.

Les raids de chasse à l'esclave indien et de découverte d'or ont mené les Portugais vers le Paraguay, à l'intérieur et, au sud, jusqu'à Sacramento, sur la rive nord de la Plata, face à Buenos Aires, en amont de l'actuelle Montevideo. Une bulle pontificale de 1676 porte jusqu'à cette rive nord les limites du diocèse de Rio de Janeiro. Colonia do Sacramento est fondée en 1680 et les Portugais prétendent à la rive gauche du fleuve Uruguay. Les Espagnols réagissent, refusant cette enclave dans leurs possessions. Assiégée dès 1680, Sacramento est prise, rendue à la paix, reprise lors de la guerre suivante, de Succession d'Espagne, en 1705 et rendue de nouveau, à la paix, par les Espagnols

Au XVIII^e siècle les plaines basses de l'Uruguay se sont développées, pour un élevage qui alimente les colonisations nouvelles et voisines, du Brésil et de l'Argentine, tandis que Sacramento, toujours disputée, est une clé de la contrebande locale entre Portugais et Espagnols : l'argent venu du Potosi sert à payer les produits venus du Portugal par Rio de Janeiro, pour l'usage des colons ; plus de 30 embarcations font, au milieu du XVIII^e siècle, un commerce de cabotage entre l'Etat de Rio de Janeiro et l'estuaire de la Plata. Ce commerce direct est en contradiction évidente avec les principes de l'exclusif colonial ; cette contradiction apparaît à la circulation des métaux précieux : si l'on trouve du métal argent au Brésil, qui produit de l'or, ou du métal or à la Plata, qui ne reçoit, comme son nom l'indique, que de l'argent, on est assuré qu'il s'agit du produit de la contrebande ; elle est interdite mais essentielle pour le développement local ; Sacramento en est une des portes les plus actives.

Aussi, le roi d'Espagne vise-t-il toujours à reprendre cette place et bloquer ce trafic.

En 1726, Montevideo est fondée, comme rivale des Portugais. La crise est permanente entre les deux colonies, d'autant que les Portugais colonisent la côte du Rio Grande do Sul, le long de l'Atlantique, pour mieux établir leur tête de pont sur la Plata. En 1737, le gouverneur espagnol attaque à nouveau Sacramento, réquisitionnant, pour le siège, des Indiens Guaranis, conduits par leur supérieur jésuite, le Père Werle, un allemand, dont le cas a pu inspirer Voltaire, dans son *Candide*. Le jésuite tué, les Indiens se débandent, les Portugais conservent la Colonia. En 1750, les deux couronnes avancent l'ambition d'une « paix définitive » : échanger Sacramento, pivot d'une contrebande drainant alors une bonne part de l'argent venu du Pérou au profit des Portugais et surtout de leurs fournisseurs anglais, l'échanger contre le territoire des Sept Missions espagnoles des jésuites, situé sur la rive gauche de l'Uruguay : pour protéger leurs Indiens, les religieux ont obtenu de la part du roi d'Espagne exemptions et autonomie de leur territoire.

En fait, ce « traité des limites » rencontre des obstacles que la méconnaissance de la géographie locale n'avait pas permis de prévoir, depuis les capitales européennes, sans compter

⁵⁶ In *L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières*, contribution de F. Mauro, p. 88.

les résistances locales.. En 1761, le Portugal reprend Sacramento et l'Espagne les Sept Missions. En 1763, à la fin de la guerre de Sept Ans, l'Espagne n'applique pas sur place les clauses du Traité de Paris qui conclut le conflit. La guerre dite du « Pacte de famille » fait traîner l'affaire ; Bougainville, on y reviendra, est témoin des rivalités locales. Ces disputes de souveraineté sont avivées, dans ces marches contestées, par le grand mélange des populations locales. Bougainville cite, en 1767, à deux lieues à l'intérieur, à partir du Río de la Plata vers les montagnes Maldonades, « une ville nouvelle bâtie, peuplée entièrement de Portugais et nommée Pueblo Nuevo » (c'est de l'espagnol). Autre source de conflit, le poste de Rio Grande, au sud de la lagune des Canards : l'Espagne s'en était emparé, avant le traité de 1763 et depuis refusait de le rendre. Le Portugal voulait reprendre la place ; mais l'Espagne fait un gros effort militaire, après l'érection de Buenos Aires en vice-royauté autonome de celle du Pérou, à partir de 1776 ; les Portugais sont chassés de Sacramento en 1777. La place est reconnue espagnole, aux traités de 1777 et 1778. C'est justement le moment où, contre l'Angleterre, l'Espagne va entrer dans la guerre d'Amérique, aux côtés de la France et des États-Unis. Quant au territoire espagnol des Sept Missions, dont les jésuites sont expulsés dès 1768, tandis que leur ordre allait être supprimé par le pape, il ne revient officiellement au Portugal qu'en 1819, à la veille de l'indépendance du Brésil.

Implications de la France

Alors, direz-vous, l'implication de la France, dans ces péripéties lointaines ?

Depuis le renversement de l'alliance portugaise en 1703, c'est du côté de l'Espagne que reste la France, pratiquement jusqu'à la Révolution. Elle s'est engagée en Amérique du Sud, avec le commerce malouin vers le Pacifique, au début du siècle. Elle a cédé au commerce anglais ces régions, pour elle marginales, au nom du maintien, depuis la mort de Louis XIV jusqu'en 1740, de la paix maritime avec l'Angleterre. Pendant la même période, l'Espagne bourbonnienne réalise un redressement de son administration et une meilleure saisie de son espace colonial du monopole. Ce monopole, les appétits anglais qui grandissent alors vers le Pacifique, entendent sérieusement l'enfreindre, plus que par le « vaisseau de permission » et le concurrencer ; d'où les guerres maritimes qui suivent, jusqu'à la Révolution et au-delà..

Ayant en 1763 perdu le Canada, sauf - ce qui lui importe et rapporte -, l'accès séculaire aux pêcheries de Terre-Neuve, la France se revancherait volontiers vers des terres inconnues, dans l'hémisphère sud, où le Pacifique notamment reste à explorer. Pour ce faire, il paraît utile d'avoir un relais maritime à soi, avant d'avoir à franchir le Cap Horn, un relais qui ne dépende ni des Portugais dont la couronne est hostile au Brésil, ni des Espagnols, jaloux (au moins à Madrid) des atteintes à leur monopole. Plutôt que franchir le Horn, on pourrait embouquer plus au nord le détroit de Magellan, mais l'expérience de M. de Gennes, sous Louis XIV, a appris qu'on ne peut guère y établir de base utile. Dans tous les cas, les îles Malouines éveillent l'intérêt : elles sont au sud et au large de la côte argentine, non loin du Détroit ; elles sont inoccupées et propices, semble-t-il à l'élevage qui fournirait de la viande aux navires, tandis qu'une huile abondante proviendrait de la chasse à la baleine...

Bougainville, officier malheureux au Canada mais bien en cour à Versailles entreprend d'installer, largement à ses frais, des colons de Saint-Malo (d'où le nom de ces îles) dans cet archipel inhospitalier. Les incursions d'explorateurs anglais (qui baptiseront Falklands ces îles, Malvinas en espagnol) prouvent le relatif intérêt stratégique de leur position, compte tenu des moyens de navigation de l'époque. Les Espagnols, à Madrid, réagissent et, au nom de l'entente entre les deux monarchies bourbonniennes, réclament l'évacuation par les Français de terres situées dans des eaux qu'ils considèrent comme leurs. Choiseul pense que l'alliance espagnole vaut mieux qu'une colonisation marginale ; il charge Bougainville, précisément, qui doit partir pour sa circumnavigation, de remettre aux autorités de Buenos Aires cet archipel, en évacuant ceux des colons qui ne voudront pas rester sujets du roi d'Espagne.

La première partie du voyage de Bougainville se déroule donc en Amérique du sud, pendant de longs mois, puisqu'il y attend sa conserve et doit faire des allers-retours, de la Plata aux Malouines. Cette phase initiale pèse sans doute sur les résultats de la suite du voyage,

difficile, écourté sur la fin de l'exploration ; mais elle permet de recueillir de nombreux renseignements, sur les pays de la Plata, leur organisation, leurs productions :

« Buenos Aires est riche, j'en ai vu sortir un vaisseau du registre avec un million de piastres et si tous les habitants de ce pays avaient les débouchés de leurs cuirs avec l'Europe, ce commerce seul suffirait pour les enrichir. Avant la dernière guerre, il se faisait ici une contrebande énorme avec la colonie du Saint-Sacrement... La ville de Montevideo, établie depuis quarante ans, est située à la rive septentrionale du fleuve, trente lieues au-dessus de son embouchure Le mouillage en est sûr ... Montevideo a un gouverneur particulier Les environs de cette ville sont presque incultes ... les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste du pays »⁵⁷. C'est de Montevideo que partira la reconquête du Rio de la Plata par Jacques de Liniers.

Bougainville relâche au Río de la Plata au moment de l'expulsion des jésuites, les critiquant comme c'est alors de mode en France pour le parti gallican et philosophique. Il remonte à Rio de Janeiro, prendre sa conserve « l'Etoile », au moment où le vice-roi portugais rouvre les hostilités avec l'Espagne qui n'applique pas les clauses du traité de 1763 ; du coup, le vice-roi se montre désagréable envers les Français et Bougainville, commandant des bâtiments du roi de France prend sous sa protection les navires espagnols alors en relâche dans la baie et que les Portugais veulent saisir ou immobiliser. Finalement, le navigateur français exécute sa mission d'évacuation des Malouines, retourne à la Plata d'où il repart en 1768 pour son tour du monde. Il passe par le détroit de Magellan, un des premiers Français à le faire, depuis la découverte, le traversant entièrement, en relevant l'hydrographie et en observant les naturels, Patagons et Fuégiens.

Dix ans plus tard, la guerre d'Amérique modifie la donne ou précipite les évolutions dans les pays de la Plata. Déjà, Buenos Aires s'est émancipé de Lima. En 1778, la France entre en guerre contre les Insurgents. L'Espagne suit la France. Toutes deux sont rejointes plus tard par la Hollande. En additionnant leurs forces, ces trois puissances maritimes surpassent, théoriquement, l'Angleterre ; pratiquement aussi : la France fait la preuve de son redressement naval, l'Angleterre doit prendre acte de l'indépendance des États-Unis. Dès les années 1780, cette émancipation de colonies vis-à-vis de leur métropole offre une référence aux milieux « éclairés », dans les colonies de l'Espagne et du Portugal : ces propriétaires, planteurs, éleveurs, entrepreneurs, médecins ou gens de loi, lisent des gazettes et des livres, nonobstant la censure, d'ailleurs peu efficace dans les métropoles d'origine ; ils sont au courant des « idées nouvelles » qui se diffusent depuis un demi-siècle, avec les Lumières, tandis que le développement auto-centré des colonies fait diverger toujours davantage les intérêts locaux de ceux de la métropole.

Le rééquilibrage de la puissance navale se fait en faveur de la France : après 1783, elle fournit ses alliés, espagnols et hollandais en unités navales, vaisseaux de 74, qui sont la base de la nouvelle marine française ; ainsi, les forces des trois puissances seraient capables de manœuvrer avec un meilleur ensemble, en cas de nouvelle guerre contre l'Angleterre. Celle-ci, du coup, perd de sa prééminence maritime qui était nettement apparue lors de la guerre de Sept ans. Ses alliés, comme le Portugal, se sont gardés de s'engager dans la guerre d'Indépendance qui a peu intéressé le théâtre sud-américain. En tout cas, la paix revenue et l'Angleterre vaincue, les Neutres se montrent sensibles aux avances diplomatiques et commerciales de la France, vers la Baltique, le Danemark et la Russie, vers le Portugal même, en 1787. Ces pays accepteraient d'élargir ce qui pour eux était jusque là un tête-à-tête commercial privilégié avec l'Angleterre ; des marines de guerre comme celle de Naples ont été formées, instruites, encadrées partiellement par des officiers français pendant la guerre.

C'est dans un tel contexte de rayonnement, bref mais réel, de la marine de Louis XVI, qu'il convient, me semble-t-il, de considérer la carrière au service de l'Espagne d'un jeune officier français comme Jacques de Liniers ; l'alliance entre les deux monarchies bourbonniennes le met à même, s'il n'a pas de débouchés en France, de servir indirectement son pays d'origine ; ainsi l'entendra encore Napoléon.

Pour ce pays, la France, pour ses alliés de 1789, pour l'Angleterre aussi et sa suprématie maritime, c'est la Révolution qui vient renverser les positions et modifier encore la donne.

⁵⁷ Bougainville, *Voyage autour du monde*, éd. Hérubel, Paris, 10-18, p. 66-69 et 71-73.

D'abord et avant même que n'éclate en 1792 -93 une guerre ouverte qui, pratiquement, ne cesse qu'en 1815, la marine française est mise hors jeu, par la désorganisation des arsenaux, par l'indiscipline qu'entretiennent les événements et par le contrecoup d'une émigration des officiers qui s'accélère à partir de 1791 : ils vont en Allemagne, au Portugal, en Espagne. Plus tard, lord Jervis dira reconnaître, à son bon comportement au combat, qu'un des vaisseaux espagnols qui lui sont opposés doit être commandé par un ancien officier de Louis XVI, au Cap Saint-Vincent en 1797. On peut dire qu'entrant une quinzaine d'années avant la Révolution dans la marine espagnole, Jacques de Liniers a précédé le mouvement.

À partir de 1791, la révolte dans les colonies sucrières de la France donne aux Anglais, ainsi qu'aux Espagnols tant que ceux-ci ne font pas la paix avec la France en 1795, l'occasion d'intervenir dans les eaux françaises des Antilles et d'y faire prises et conquêtes.

Cette relative mise hors jeu de la France outre-mer profite d'abord, au moins jusqu'à la paix d'Amiens, vite rompue, aux autres puissances : en Europe, elles peuvent concurrencer économiquement la France et, grâce à leurs propres colonies, lui fournir sucre, coton et tabac que la France ne reçoit plus des siennes. La façade française de l'Atlantique est asphyxiée par les événements révolutionnaires qui ruinent Nantes et Bordeaux ; leur commerce mettra plus d'un demi-siècle à s'en remettre. En revanche, depuis les années qui suivent la guerre d'Amérique, le commerce portugais par exemple connaît un très grand essor, établi par les travaux de J.F. Labourdette⁵⁸ ; commerce avec les États-Unis, avec l'Europe et pas seulement l'Angleterre. Cet essor s'accroît même pendant les années de guerre révolutionnaire et jusqu'à l'invasion du Portugal par les Français en 1807. Le commerce intra-américain se développe, commerce rendu partiellement « libre » par l'Espagne puisqu'en 1778 Cadix perd son monopole d'entrée. Cet essor commercial intéresse finalement toute la péninsule ibérique, des années 1790 aux premières années du XIX^e siècle ; il repose largement sur les produits de l'outre-mer. Que le cordon ombilical vienne à être coupé, c'est le cas entre Lisbonne et le Brésil avec l'invasion française, et c'est l'effondrement, pour la métropole. Du coup, le développement du Brésil devient auto-centré, avec la monarchie des Bragance qui s'y réfugie et c'est l'Angleterre qui en profite, elle dont le blocus maritime, efficace, après Trafalgar, répond au système continental de Napoléon, qui va s'y épuiser. En attendant ce dernier apprécie les coups portés aux Anglais par ses alliés continentaux, plus ou moins forcés à le suivre. C'est le cas de l'Espagne quand Jacques de Liniers, de surcroît Français d'origine, bat les Anglais au Río de la Plata

Mais à partir de 1808, quand les Anglais aident le Portugal, c'est progressivement toute la péninsule ibérique, avec l'Espagne qui se soulève contre l'occupation française et qui va lutter pour échapper au blocus continental. Seule grande puissance maritime désormais, l'Angleterre réagit en contrôlant au mieux les trafics océaniques, en interceptant ceux qui subsistent entre les nations occupées et leurs colonies, en conquérant même leurs possessions, celles de la Hollande par exemple. Le cordon ombilical est bien coupé, pour quelques années et, de ce fait, les tendances indépendantistes des sociétés créoles se cristallisent, renforcées comme dans les îles françaises depuis 1789 par le mouvement des idées et par l'exemple de la révolution américaine qui précède. Voilà encore une implication indirecte de la France dans le mouvement qui touche les colonies espagnoles et les pays de la Plata, mouvement auquel ne résistent guère que les représentants locaux des monarchies légitimes, envers lesquels ils se veulent loyaux, tout en temporisant, s'il le faut, sur place, comme Jacques de Liniers.

Le savant Alexandre de Humboldt qui voyage en 1799 dans l'outre-mer espagnol d'Amérique témoigne que le développement de ces colonies se poursuit, centré sur lui-même, avec un dynamisme et un particularisme accentué de la société créole : on y accueille généreusement le voyageur venu d'Europe, avec la nette conscience que les intérêts locaux ne peuvent plus s'accommoder du lien traditionnel avec une métropole lointaine, dont on est d'ailleurs largement coupé, sans l'intermédiaire des Anglais ou des neutres qu'ils entendent contrôler. Humboldt, lui-même encyclopédiste des Lumières, écrit : « depuis la paix de Versailles et surtout depuis 1789, les natifs disent avec fierté, je ne suis point Espagnol, je suis

⁵⁸ On en a un résumé dans son *Le Portugal de 1780 à 1802*, Paris, 1985.

Américain »⁵⁹. Ce qui vaut pour le Venezuela vaut aussi pour l'Argentine et les conséquences politiques ne tarderont pas à en être tirées.

Pour conclure

On voit que, de Louis XV à Napoléon, les intérêts de puissance de la France et de l'Espagne ont généralement convergé contre l'Angleterre ; sauf quand l'idéologie de la Révolution française, à ses débuts, a lancé la République contre les alliées européens de la France de Louis XVI ; sauf aussi lorsque les contraintes du blocus continental (ou du blocus maritime de l'Angleterre) ont aliéné les régimes et les populations violées par la force de la conquête française.

Au siècle des Lumières, dans les pays de la Plata, la France officielle ne s'est jamais impliquée que de manière indirecte, tout en restant attentive à ce théâtre, pour elle marginal ; mais il s'agissait de ne pas déplaire à l'Espagne en s'immisçant dans la chasse gardée d'une puissance dont par ailleurs on avait besoin contre l'Angleterre.

En revanche, des Français illustres, comme Bougainville ou qui se sont illustrés, comme Jacques de Liniers, ou encore plus simplement des familiers de ces parages, comme la famille Duclos-Guyot ou d'autres malouins, y ont été présents : observateurs comme Frézier ou les explorateurs des Lumières, acteurs comme le gouverneur Liniers, un Français officier de la marine espagnole. Jacques de Liniers recommande à Napoléon les volontaires français qui l'entourent. Son aide de camp Fantin, les officiers de marine Mordeille, Gicquel, Alexandre Guyot, MM. du Cressi, Baranger, Raymond, Giraud et "une infinité d'autres" (archives du ministère des Affaires étrangères)⁶⁰.

C'est au cours du XIX^e siècle, avec les indépendances sud-américaines, que la France affirme son intérêt, voire étend son influence sur le sous-continent : par la reviviscence de son commerce atlantique, par les visites et stations de sa marine nationale et la présence de son pavillon en Amérique du Sud, par l'émigration, basque en particulier, vers l'Argentine, par son rayonnement culturel, soutenu au début du XX^e siècle par la technique, avec la geste de l'aéropostale et la victoire militaire de la Première guerre mondiale.

En son temps, à l'orée du XIX^e siècle, Jacques de Liniers a finalement réalisé, ponctuellement, contre les Anglais ce que Napoléon, depuis Trafalgar, était bien empêché de faire.

Orientation bibliographique.

1. ACCARETE, *La route de l'argent*, Paris 1992.
2. BONNICHON (Ph.) *Des cannibales aux castors*, Paris 1994
3. Avec J.P. POUSSOU et X. HUETZ DE LEMPS : *Espaces coloniaux, espaces maritimes au XVIII^e siècle*, Paris 1998, p. 168-174, p. 189,, 193,196,199,213, 215-226, 245-259, 270-272
4. BOUGAINVILLE (L.A. de) *Voyage autour du monde*, éd. 10/18, Paris
5. GARCIA BAQUERO GONZALEZ *La carrera de Indias*, trad. Bennassar, Desjonquères, 1997.
6. (ouvrage collectif) : *L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières*, Table ronde du CNRS, Paris 1982.
7. LABOURDETTE (J.F.) *Le Portugal, de 1780 à 1802*, Paris 1985
Sur la guerre d'Amérique :
8. CHALINE (O.), BONNICHON (Ph), VERGENNES (C.P. de) *La France et l'Indépendance américaine*, Paris 2008.
9. « Rochambeau », Actes du Colloque international de 2007 à Vendôme, *Bulletin de la société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, 2008.

⁵⁹ Citation que nous avons reprise p. 217 dans notre *Espaces coloniaux, espaces maritimes au XVIII^e siècle*.

⁶⁰ AAE, correspondance politique, Espagne, supp. t. 20, f^o 76, cité par le général du Roure in *Jacques de Liniers, vice-roi de la Plata, par sa correspondance à sa famille*.

A partir del siglo XVI, los franceses participaron en los viajes exploratorios en América del Sur y en Río de la Plata: el cordelero Thevet, en su exploración del Brasil con el piloto normando Le Testum, y los hermanos Verrazzani, al servicio de Francisco 1º, al menos en su segundo viaje, con destino inicial al océano Indico. Pero Francia está demasiado ocupada en Europa contra Carlos V y sus sucesores, y su interés por esas rutas del Atlántico Sur es marginal hasta el reino de Luis XIV, tanto más cuanto la implantación española viene siendo reforzada desde finales del siglo XVI por la explotación de metales preciosos. La plata de Potosí puede bajar por la vertiente del



el

Pacífico, ser embarcada, atravesar el istmo por vía terrestre y partir para Sevilla, por Cartagena de Indias, sobre el Atlántico; pero una segunda ruta la hace descender de los Andes directamente sobre la vertiente Atlántica, para embarcar, ahora ya sin ruptura de carga, a partir del Río de la Plata, que recibe precisamente su nombre de esta plata venida del interior.

En el siglo XVII el aflujo de metal precioso a Europa, por la puerta española, irriga la actividad comercial y manufacturadora de las potencias que compiten con la monarquía española, Holanda, Francia, Inglaterra. Dicho aflujo suscita también la codicia de su confiscación directa: codicia de los aventureros, esos filibusteros del siglo XVIII son generalmente originarios de esas tres naciones antiespañolas, y operan desde el punto de confluencia de las rutas marítimas hacia Europa que son las Antillas; codicia de corsarios, en tiempos de guerra y, detrás de ellos, de las potencias que les otorgan sus patentes de corso, e incluso a veces les proveen escuadras, como Luis XIV a Pointis y a Duguay-Trouin; codicia en cualquier época de emprendedores privados, e incluso piratas, contrabandistas llamados *interlopes*: las rutas que descienden de los Andes abren muchos caminos y atajos, hacia el Paraguay por ejemplo, en lugar de la actual Argentina. El fraude es general, a todo nivel, desde el embarque hasta la llegada a España de la plata, frecuentemente con la complicidad, al menos tácita, de las autoridades locales y de los aduaneros, que no tienen nada que perder... Esquivar los reglamentos de control y el monopolio de la corona española puede ser fuente de interesantes beneficios para las empresas de comercio bascas, normandas, bretonas que aprovisionan a España, y por consiguiente, indirectamente a sus colonias, de mercancías y productos manufacturados dentro de los cuales los textiles tienen el mejor lugar.

El crecimiento de los países del Plata

Esta actividad del Río de la Plata, en un principio centrada en la exportación del metal plata⁶¹ suscita, entre mediados del siglo XVII y fines del XVIII, un desarrollo cada vez más

⁶¹ El metal de Potosí va, junto con el de México, a irrigar la economía mundial durante el siglo XVIII y a saldar los intercambios deficitarios de Europa con el Extremo Oriente, el comercio de especias, de té, de tejidos de India, de porcelanas de China. Este dinero se acumula, en China precisamente, para ser reciclado, a golpes de cañón, por ejemplo en la guerra del opio, y sostiene así la expansión del siglo XIX, bajo el liderazgo inglés o anglo-americano. Estos resultados son establecidos por L. Dermigny en su tesis sobre El comercio en Canton en el siglo XVIII, 7 volúmenes, París, 1964.

autocentrado de las colonias. De allí que, más allá de los cultivos de subsistencia, es la extensión de la ganadería, sobre todo bovina la que, desde mediados del siglo XVII, constituye el principal recurso autóctono de la Argentina. El cuero de buey da buenos réditos. Acarrete, un súbdito basco del rey de Francia, lo atestigua. Gracias a un compatriota y pariente establecido en España, se hace pasar por español para no violar las prohibiciones del monopolio y viaja, entre 1657 y 1661; va hasta Potosí, en Bolivia, y vuelve desde Buenos Aires con plata, cueros, lana, al igual que una flota holandesa (es decir, interlope) a la que ve cargar esos productos frente a las costas de Buenos Aires. Parte para Santander, en lugar de Sevilla, con un buen navío de 450 toneladas que rinde 250.000 escudos, es decir, una vez deducidos todos los gastos, un beneficio del 77%.

Al ser desenmascarado, se le confiscan sus bienes; entonces, piensa, lo mejor para volver por esos lares sería conquistarlos, lo que propone a Colbert por la módica suma de 300.000 libras. El ministro francés declina la oferta, pero el público inglés se interesa, medio siglo después, en el relato del basco que ya ha sido traducido.

Sin embargo, si al inicio de las implantaciones coloniales, algunas centenas de hombres de guerra habrían alcanzado a un competidor para desalojar a los colonizadores, conquistar no significa mantener, sobre todo en posiciones alejadas, excentradas, a la merced de una contra expedición: los avatares de las posiciones francesas en Brasil lo atestiguaron, de Enrique II a Luis XIII. Sobre todo, el mejor control y enmarque por España de su espacio marítimo y colonial durante el siglo XVIII cambia las reglas del juego: las potencias competidoras deben aspirar menos una conquista directa que formas de participación en los beneficios del crecimiento colonial, o bien acciones marginales por actores locales interpuestos.

Algunas cifras u órdenes de ideas pueden servir a jalonar el crecimiento los países del Plata durante el Siglo de las Luces.

Refundada en 1580, después de un primer abandono bajo la presión indígena, Buenos Aires cuenta 400 casas en 1660, lo que puede dar, según Accarrete, quinientos a seiscientos hombres capaces de portar armas y tres veces más de esclavos. A partir de esta época, la gran riqueza es el ganado. Hacia 1750, la ciudad se ha cuadruplicado, contando cerca de 20.000 habitantes. El crecimiento principal tiene lugar entre 1735 y 1775, puesto que según Concolocorvo (seudónimo de un noble viajero español), no llegaban a contarse 12 000 habitantes en 1744, pero eran 22.000 en 1772, es decir casi el doble en veinticinco años. El censo oficial de 1778 atesta más de 24.000 habitantes —la población de una ciudad importante de provincia en la España de la época.

En ésa fecha, Buenos Aires lleva dos años erigida como capital de un nuevo virreinato español, desmembrado del virreinato del Perú pese a la oposición de Lima, y englobando las mesetas del altiplano peruano: prueba del desarrollo de la colonia atlántica y de su ruta de la plata. La ciudad se ha extendido en damero; los dominios de los habitantes pudientes proveen frutas, verduras, cultivos ornamentales. La milicia se ha desarrollado. El comercio es el motor del desarrollo económico. Los ingleses benefician de la «nave de permiso» que deroga el monopolio español. Europeos venidos de Italia, de Francia, pueblan la ciudad. Se verá, en los tiempos de Santiago de Liniers, a un Duclos-Guyot agitarse en Buenos Aires. Es uno de los hijos de quien fuera capitán adjunto de Bougainville en su viaje alrededor del mundo. El padre, Nicolás Duclos-Guyot, oficial de la Compañía de Indias, había participado, bajo Luis XV, en el cruce (penoso) del Cabo de Hornos con destino al Pacífico español. En ésta calidad había sido embarcado por Bougainville quien lo toma como segundo en su fragata; Nicolás iba acompañado por sus dos hijos, jóvenes voluntarios, en la vuelta al mundo; uno de ellos, Pierre, es capturado con su barco en 1793 por los españoles, en guerra en aquel momento contra la Francia revolucionaria. Retenido en Buenos Aires, permanecerá largos años, y, no habiendo sido reintegrado en la marina francesa por Decrès en 1802, pasa la servicio de España. Se ve que la escala de la Plata retuvo a ésta familia en ocasión de los desórdenes de la Revolución Francesa⁶².

⁶² Sobre la carrera de los miembros de ésta familia, ver la introducción, t.1, de *Bougainville et ses compagnons autour du monde*, por E. Taillemite.

Retomemos las etapas del crecimiento. En las entradas y salidas de navíos del puerto de Buenos Aires sólo constan 13 naves «de permiso» entre 1648 y 1702, contra 111 arribos ilegales registrados en el mismo período. En cambio, tenemos en el siglo XVIII :

186 entradas (contra 107 salidas)	de 1760 a 1778,
228 entradas	de 1779 a 1790 (sin cifras por el período 1785-1787),
280 entradas	de 1791 a 1796.

Esos dos primeros períodos engloban por un lado la guerra de independencia estadounidense, con Francia, contra Inglaterra, y por otro la guerra, ésta vez contra la República francesa, España volverá a la guerra contra Inglaterra en 1797 para entrar globalmente en la órbita francesa hasta la revuelta contra el sistema napoleónico.

En cuanto a los metales preciosos, la producción de plata de Potosí partiría de un hueco de 150.000 marcos durante la guerra de Sucesión de España, en los primeros años del siglo XVIII, para ir creciendo por umbrales hasta más de 400.000 marcos en 1800, con ya 390.000 en 1790 a la víspera de las guerras de la Revolución Francesa⁶³. Si a dicha producción de plata española se le agrega la del oro brasileño descubierto al alba del siglo XVIII, para sostener el crecimiento de las economías europeas, se ve que los confines del Plata van a alimentar una emulación, una competencia, incluso una rivalidad luso-española la cual evidentemente no escapa a las potencias europeas que aspiran a acceder a esos mercados y se alían respectivamente a cada uno de esos reinos ibéricos: digámoslo, claramente Inglaterra, y, frente a ella, más prudentemente o menos directamente según las épocas, Francia.

El juego de las potencias

El Río de la Plata es una región de confines, mal delimitados hasta principios del siglo XIX, región de contactos movedizos en un espacio colonial poco o mal controlado por el marco del estado; región de contrabando o interlope, región contestada entre Portugal, España y sus súbditos, mal subordinados. La rivalidad de las coronas gira entorno a Colonia del Sacramento, puesto portugués contra el cual los españoles fundan en 1726 la ciudad de Montevideo, más hacia adentro en el estuario.

Las implicaciones en la región de las grandes potencias europeas exteriores, sobre todo Inglaterra y Francia, dependen de sus intereses y de sus compromisos con las potencias ibéricas.

El interés vital de Portugal, que recobra en 1640, con el apoyo francés, su independencia de España, es conservarla, gracias a la alianza con una gran potencia apta a contener las veleidades de expansión española. Dicha potencia sigue siendo Francia, en guerra bajo Luis XIV contra España; pero solamente hasta la aceptación por Luis XIV del testamento español en favor de su nieto. Pues, a partir de ahí, la sombra de Francia y España aliadas contra Europa inquieta Portugal, quien invierte sus alianzas, entrando por el tratado de Methuen en 1703 en la órbita inglesa donde permanecerá hasta participar en la Primera Guerra Mundial.

Por su lado, Francia sigue cerca de España y, pasada una breve rivalidad durante la Regencia, mantiene bajo Luis XV y hasta la caída de la monarquía un «pacto de familia» entre las diferentes ramas de la casa de Borbón, sin que por ello los intereses siempre coincidan. En cualquier caso, la alianza franco-española juega contra Inglaterra, en la guerra de 1740 a 1748 (iniciada por Francia a partir de 1744), durante la Guerra de Siete Años (1756-1763), donde España se involucra, a partir de 1779, una vez más contra Inglaterra, al lado de Francia y sus aliados.

Inglaterra, por su parte, no busca demasiado apoderarse de territorios españoles o portugueses en América del Sur; tiene, hasta 1776, sus propias colonias al norte del continente, pero quiere el acceso de su comercio a los territorios del monopolio ibérico; quiere obtener derogaciones oficiales que podrán además abrir la puerta a un contrabando activo. Es así que obtiene, en los tratados de paz de Utrecht en 1713, tras haber conseguido la alianza portuguesa diez años antes, un acceso reservado a las colonias

⁶³ Estas cifras y las que preceden son citadas en nuestra contribución a *Espaces coloniaux et espaces maritimes au XVIII siècle*.

sudamericanas de España, a través de la atribución de la «nave de permiso» que cubre una actividad comercial lucrativa. Luis XIV ha debido abandonar dicha posición a Inglaterra por la contrapartida, que estima esencial, de ver reconocido a su nieto como rey de España; una base que reserva futuro a eventuales revanchas posteriores. Es un abandono, puesto que durante ésa guerra y los primeros años del siglo XVIII, el comercio francés, de St Malo en particular, había sido activo en dirección del Mar del Sur (como se llamaba entonces al Pacífico), gracias a la alianza con España. Como, después de 1703, los franceses no relevan más en principio en Río de Janeiro ni en Brasil, el Río de la Plata es una etapa, antes de franquear el Cabo de Hornos para remontar hacia Chile, Perú, incluso México y la travesía del Pacífico norte hacia las Filipinas, como lo hacen ciertos malvinos que comercian por aquel entonces en el coto vedado del aliado español. Dicho comercio es redituable dado que Duguay-Trouin, después de la toma y el saqueo de Río de Janeiro en 1711 juzga bueno aumentar hasta 4 millones los beneficios de su expedición enviando uno de sus navíos a hacer comercio de intercambio en los puertos españoles del Pacífico. En la misma época, el ingeniero militar Frézier, embarcado en una nave malvina, viaja al Mar del Sur; vuelve con observaciones e informaciones útiles, como también sobre la Argentina y el Brasil, escalas necesarias en los trayectos de ida y de vuelta.

Esta ruta del Pacífico es abandonada por Francia al final de la guerra, puesto que no parece vital, a diferencia de las posiciones geopolíticas en Europa: siempre se puede negociar, transigir en torno a intereses anexos. En cambio, la ruta del Pacífico es de gran interés para la prosperidad del comercio inglés, puesto que supone, para los barcos venidos de Europa, un relevo a la costa atlántica, del Brasil o de la Argentina. Es ella, junto con la expedición de Anson, la verdadera causa de la entrada en guerra, desde 1740, de Inglaterra contra España. Vengar el desoreje —sin duda mítico— del capitán Jenkins es sólo un pretexto para movilizar a la opinión pública. Francia se une a España en ésta guerra, sobre todo en el continente europeo, de 1744 a 1748; los ingleses son derrotados en Fontenoy y, finalmente, contenidos en la guerra de los convoyes marítimos.

En la guerra de los Siete Años —en la cual Francia es derrotada— las pérdidas de España en las Antillas le son compensadas por Francia. Pero la pérdida de confianza de Madrid en la mayor potencia continental hasta que aquella no haya enderezado a su marina, explica en parte las reticencias españolas a entrar, desde 1778 con Luis XVI, en la guerra de revancha, la de las Américas.

Dicha guerra cambia en parte las condiciones para los años que vendrán, pero conviene mirar la evolución de los países del Plata durante ése período: las rivalidades entre portugueses y españoles en las colonias interesan, al menos indirectamente, a sus aliados, es decir, el comercio inglés y la diplomacia francesa.

La lucha en las colonias entre portugueses y españoles

Durante el siglo XVIII se delinean, en los imperios coloniales ibéricos, los estados particulares que emergerán, con su personalidad, en el momento de las independencias. Dentro de los actuales estados de América del sur, hay dos, Paraguay y Uruguay, cuyo nacimiento en los confines del Brasil portugués y de la Argentina española resulta de la rivalidad entre los dos monopolios y de la voluntad de extensión y de encuadre, por cada una de las dos coronas ibéricas, del espacio de su imperio colonial.

Así como el gobierno del Río de la Plata es, hasta 1774, un satélite del Perú minero, del mismo modo, al norte del estuario, San Pablo de Brasil, que se desarrolla en el siglo XVII, va a germinar hacia el sur y hacia el interior. ¿Determinan los puntos de encuentro de las dos dinámicas una frontera? En esta región de *marchas*, la vía acuática predomina: el océano, la laguna, los ríos, Uruguay, Paraguay, Paraná, el estuario del Plata. «El territorio verdaderamente controlado es bastante restringido, islotes de cultura y de civilización... ¿no hacen los bandeirantes, aventureros paulistas, «monzones» en el interior del continente, como los navíos del Océano Índico?» señala el historiador F. Mauro⁶⁴. Islas o ciudades, rivales en medio del océano del sertón y la pampa: allí se concentra la tensión, con los

⁶⁴ In *L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières*, contribución de F. Mauro, p. 88.

intercambios de Colonia del Sacramento, puesto avanzado de los Portugueses en Uruguay que resume lo que está en juego.

Los raids de caza al esclavo indio y de búsqueda de oro llevaron a los portugueses hacia el Paraguay, en el interior, y, hacia el sur, hasta Colonia del Sacramento, en la ribera norte del Plata, frente a Buenos Aires, agua arriba de la actual Montevideo. Una bula pontifical de 1676 lleva hasta esta ribera norte los límites de la diócesis de Río de Janeiro. Colonia del Sacramento es fundada en 1680, y los portugueses pretenden controlar la ribera izquierda del río Uruguay. Los españoles reaccionan, rechazando éste enclave en sus posesiones. Sitiada desde 1680, Colonia es tomada, devuelta en el armisticio, retomada en la guerra siguiente –de Sucesión de España en 1705– y devuelta de nuevo por los españoles al firmarse la paz.

En el siglo XVIII, en las planicies bajas del Uruguay se desarrolla una ganadería que alimenta las colonizaciones nuevas y vecinas del Brasil y de la Argentina, mientras que Colonia del Sacramento, que seguía siendo disputada, es uno de los puntos clave del contrabando local entre portugueses y españoles: la plata venida de Potosí sirve para pagar los productos venidos de Portugal via Río de Janeiro para usufructo de los colonos; más de 30 embarcaciones hacen, a mediados del siglo XVIII, un comercio de cabotaje entre el Estado de Río de Janeiro y el estuario del Plata. Dicho comercio directo está en contradicción evidente con los principios del exclusivo local; ésta contradicción se hace visible en la circulación de metales preciosos: si se encuentra el metal plata en Brasil, que produce oro, o metal oro en el Plata, que sólo recibe, como su nombre lo indica, plata, es seguro que se trata de un producto de contrabando, el cual, pese a estar prohibido, es esencial al desarrollo local. Colonia del Sacramento es una de las puertas más activas. Es por eso que el rey de España apunta a recuperar ése punto y bloquear dicho tráfico.

En 1726, Montevideo es fundada como rival de los portugueses. La crisis es permanente entre las dos colonias, más aún cuanto los portugueses colonizan la costa del Río Grande del Sur, a lo largo del Atlántico, para consolidar su cabeza de puente sobre el Plata. En 1737, el gobernador español ataca de nuevo Colonia del Sacramento, requisicionando para el sitio a indios guaraníes, conducidos por su superior jesuita, el Padre Werle, un alemán, cuyo caso podría haber inspirado el *Candide* de Voltaire. Al ser matado el jesuita los indios se desbandan, y los portugueses conservan Colonia. En 1750, las dos coronas expresan la ambición de una «paz definitiva»: intercambiar Colonia del Sacramento –pivote de un contrabando que drena por aquel entonces buena parte de la plata venida del Perú en beneficio de los portugueses y sobre todo de sus proveedores ingleses– contra el territorio de las Siete Misiones españolas de los jesuitas, situadas sobre la orilla izquierda del río Uruguay: para proteger a sus indios, los religiosos obtienen de parte del rey de España excepciones y autonomía para sus territorios.

De hecho, éste «tratado de límites» encuentra obstáculos que la ignorancia de la geografía local no había permitido prever desde las capitales europeas, sin mencionar las resistencias locales. En 1761, Portugal retoma Colonia del Sacramento, y España las Siete Misiones. En 1763, al final de la guerra de Siete Años, España no aplica en la región las cláusulas del Tratado de París que concluye el conflicto. La guerra llamada del «Pacto de familia» hace durar la cuestión; Bougainville cita, en 1767, a dos leguas hacia el interior a partir del río de la Plata hacia las montañas Maldonadas, «una ciudad nueva construida, poblada íntegramente de portugueses y llamada Pueblo Nuevo» (el nombre es español). Otra fuente de conflictos, el puesto de Rio Grande, al sur de la Laguna de los Patos: España lo había tomado, antes del tratado de 1763, y desde entonces rehusaba devolverlo. Portugal quería reconquistarlo; pero España hace un gran esfuerzo militar, después de la erección de Buenos Aires como virreinato autónomo del del Alto Perú, a partir de 1776. Los portugueses son expulsados de Colonia del Sacramento en 1777. El puesto es reconocido como español en los tratados de 1777 y 1778. Es justamente el momento en el que, contra Inglaterra, España va a entrar en la guerra de independencia norteamericana, junto a Francia y a Estados Unidos. En cuanto al territorio español de las Siete Misiones, del cual son expulsados los jesuitas desde 1768 mientras que su orden iba a ser suprimida por el Papa, no vuelve oficialmente a Portugal hasta 1819, en vísperas de la independencia del Brasil.

Implicaciones de Francia

Entonces, dirán ustedes, ¿cuál es la implicación de Francia en esas lejanas peripecias?

Desde la ruptura de la alianza portuguesa en 1703, Francia permanece del lado de España prácticamente hasta la Revolución. Se ha involucrado en América del Sur a principios de siglo, con el comercio originario de St Malo hacia el Pacífico. Ha cedido al comercio inglés esas regiones, para ella marginales, en nombre del mantenimiento, desde la muerte de Luis XIV hasta 1740, de la paz marítima con Inglaterra. Durante el mismo período, la España de Borbón reencauza su administración y opera un mejor control de su espacio colonial de monopolio. Los apetitos ingleses que crecen en ese entonces hacia el Pacífico tienen la firme intención de infringir dicho monopolio, no solamente a través de la «nave de permiso», y de competir con él; de ahí las guerras marítimas que se suceden, hasta la Revolución y aún después.

Habiendo perdido en 1763 el Canadá, salvo —lo que le importa, y reditúa— el acceso secular a las explotaciones pesqueras de Terranova, Francia se tomaría con gusto una revancha en tierras desconocidas, en el hemisferio Sur, donde particularmente el Pacífico sigue inexplorado. Para hacerlo parece útil tener su propio relevo marítimo, antes de cruzar el Cabo de Hornos, un relevo que no dependa ni de los portugueses, cuya corona es hostil al Brasil, ni de los españoles, celosos (al menos en Madrid) de los ataques a su monopolio. En lugar de atravesar el Cabo de Hornos, se podría embocar el estrecho de Magallanes, más al norte, pero la experiencia de M. de Gennes, bajo Luis XVI, ha enseñado que no se puede establecer allí una base útil. En cualquier caso, las Islas Malvinas despiertan interés: están al sur, frente a las costas argentinas, cerca del estrecho; están inhabitadas y son propicias, al parecer, a la ganadería, que podría proveer de carne a los navíos, mientras que aceite abundante podría provenir de la caza de ballenas...

Bougainville, oficial infeliz en Canada pero a gusto en la corte de Versailles, emprende la instalación, a sus expensas, de colonos de Saint-Malo (de ahí el nombre de esas islas) en aquel archipiélago inhóspito. Las incursiones de exploradores ingleses (que bautizarán Falkland a éstas islas, Malvinas en español) prueban el relativo interés estratégico de su posición, teniendo en cuenta los medios de navegación de la época. Los españoles, en Madrid, reaccionan y, en nombre de la concordia entre las dos monarquías borbonas, reclaman la evacuación por los franceses de tierras situadas en aguas que consideran como propias. Choiseul piensa que la alianza española vale más que una colonización marginal; le encarga a Bougainville, precisamente, que debe partir en su vuelta al mundo, entregar a las autoridades de Buenos Aires dicho archipiélago, evacuando aquellos colonos que no quieran ser súbditos del rey de España.

La primer parte del viaje de Bougainville tiene lugar por lo tanto en América del Sur, durante largos meses dado que espera su conserva y debe hacer viajes de ida y vuelta, del Plata a las Malvinas. Ésta fase inicial pesa sin duda sobre el resultado del resto del viaje, difícil, acortado hacia el final de la exploración; pero permite recolectar mucha información, sobre los países del Plata, su organización, sus producciones: «Buenos Aires es rica, ví salir una nave del registro con un millón de piastras y si todos los habitantes de ése país tuvieran salidas para sus cueros con Europa, ése único comercio alcanzaría para enriquecerles. Antes de la última guerra, se hacía aquí un contrabando enorme con la Colonia del Sacramento... La ciudad de Montevideo, establecida desde hace cuarenta años, está situada en la ribera septentrional del río, treinta leguas por encima de su desembocadura... El fondeo es seguro... Montevideo tiene un gobernador particular... Los alrededores de ésta ciudad están prácticamente incultos... las bestias se hallan en igual abundancia que en el resto del país»⁶⁵. Santiago de Liniers sale de Montevideo para reconquistar Buenos Aires.

⁶⁵ Bougainville, *Voyage autour du monde*, editorial Hérubel, París, 10-18, p. 66-69 y 71-73.

Bougainville abandona el Río de la Plata en el momento de la expulsión de los jesuitas, criticándolos como está de moda en Francia en el partido galicano y filosófico. Sube a Río de Janeiro a buscar su conserva «l'Étoile», en el momento en el que el virrey portugués vuelve a abrir las hostilidades hacia España que no aplica las cláusulas del tratado de 1763. Por ésta razón, el virrey se muestra desagradable con los franceses y Bougainville, comandante de los edificios del rey de Francia, toma bajo su protección a los navíos españoles, por aquel momento de permiso en la bahía, y que los portugueses quieren confiscar o inmovilizar. Finalmente, el navegante francés ejecuta su misión de evacuación de las Malvinas y vuelve al Plata, desde donde sale de nuevo en 1768 para dar su vuelta al mundo. Pasa por el estrecho de Magallanes, uno de los primeros franceses a hacerlo después del descubrimiento, atravesándolo íntegramente, haciendo relevamientos de hidrografía y observando a los indígenas, patagones y fueguinos.

Diez años después, la guerra de Estados Unidos modifica el contexto o precipita la evolución en los países del Plata. Buenos Aires ya se ha emancipado de Lima. En 1778, Francia entra en guerra contra los Insurgentes. España la sigue, y Holanda se une a ellas más tarde. Aunando sus fuerzas, éstas tres potencias marítimas sobrepasan, teóricamente, a Inglaterra, y también en la práctica: Francia demuestra el enderezamiento de su fuerza naval, e Inglaterra debe tomar acto de la independencia de Estados Unidos. Ya desde 1780, ésta emancipación de una colonia con respecto a la metrópolis ofrece una referencia a los ambientes «avanzados» en las colonias de España y Portugal: éstos propietarios, cultivadores, ganaderos, empresarios, médicos o gente de leyes, leen las gacetas y los libros, no obstante la censura por otra parte poco eficiente en las metrópolis de origen. Están al tanto de las «nuevas ideas» que se difunden desde hace medio siglo, con las Luces, mientras que el desarrollo autocentrado de las colonias hace divergir cada vez más los intereses locales de los de la metrópolis.

El reequilibrio de la potencia naval se realiza en favor de Francia: después de 1783, es ella quien provee a sus aliados, españoles y holandeses, con unidades navales, naves de 74, que son la base de la nueva marina francesa. Así, las fuerzas de las tres potencias serán capaces de maniobrar con una flota mejor llegado el caso de una nueva guerra contra Inglaterra. Ésto hace que aquella pierda su predominancia marítima que se había manifestado claramente durante la guerra de Siete Años. Sus aliados, como Portugal, se guardan bien de embarcarse en la guerra de independencia que ha interesado muy poco la escena sudamericana. En cualquier caso, con la paz recobrada e Inglaterra vencida, los Neutros se interesan en los avances diplomáticos y comerciales de Francia, hacia el Báltico, Dinamarca y Rusia, e incluso hacia Portugal, en 1787. Dichos países aceptarían ampliar lo que para ellos había sido hasta ése momento solamente un mano a mano comercial privilegiado con Inglaterra; marinas de guerra como la de Nápoles fueron formadas, instruídas, y parcialmente enmarcadas por oficiales franceses durante la guerra.

Considero que es dentro de ése contexto de resplandor, breve pero real, de la marina de Luis XVI que conviene considerar la carrera al servicio de España de un joven oficial francés como Santiago de Liniers. La alianza entre las dos monarquías borbonas lo pone en posición, si no consigue salidas en Francia, de servir indirectamente a su país de origen, y es así que lo entenderá también Napoleón.

Para Francia, para sus aliados de 1789, para Inglaterra también, y su dominio marítimo, es la Revolución Francesa que invertirá las posiciones y volverá a cambiar el panorama. Primero, y antes incluso de que estalle en 1792-93 una guerra abierta que, prácticamente, no cesa hasta 1815, la marina francesa es puesta fuera de juego por la desorganización de sus arsenales, por la indisciplina que mantienen los propios eventos, y por el cotragolpe de una emigración de oficiales que se acelera a partir de 1791: se van a Alemania, a Portugal, a España. Más tarde, Lord Jervis dirá reconocer, por su buen comportamiento en el combate, que una de las naves españolas que se le oponen debe estar dirigida por un antiguo oficial de Luis XVI, en el Cabo San Vicente en 1797. Habiendo entrado Santiago de Liniers en la marina española quince años antes de la Revolución, se puede decir que precedió dicho movimiento de emigración.

A partir de 1791, la revuelta en las colonias azucareras de Francia da a los Ingleses así como a los españoles —en tanto éstos no han firmado la paz con Francia en 1795— la ocasión de intervenir en las aguas francesas de las Antillas y de realizar allí tomas y conquistas. Esta relativa puesta fuera de juego de Francia en ultramar beneficia en origen,

al menos hasta la paz de Amiens — prontamente rota— a las otras potencias: en Europa, pueden competir económicamente con Francia y, gracias a sus propias colonias, proveerle con el azúcar, algodón y tabaco que Francia ya no recibe de las suyas. La fachada francesa del Atlántico es asfixiada por los eventos revolucionarios que arruinan a Nantes y Burdeos, cuyo comercio tardará más de medio siglo en recuperarse. A la inversa, desde los años que siguen a la guerra de Estados Unidos, el comercio portugués por ejemplo conoce una gran expansión, establecida en los trabajos de J.F. Labourdette⁶⁶; comercio con los Estados Unidos, con Europa y no sólo Inglaterra. Dicha expansión se acentúa incluso durante los años de guerra revolucionaria y hasta la invasión del Portugal por los franceses en 1807. El comercio interamericano se desarrolla, comercio parcialmente liberalizado por España puesto que en 1778 Cádiz pierde su monopolio de entrada. La expansión comercial interesa finalmente a toda la Península ibérica, de los años 1790 a los primeros del siglo XIX; reposa mayoritariamente en los productos de ultramar. Si el cordón umbilical llega a ser cortado —es el caso entre Lisboa y Brasil con la invasión francesa—, la metrópolis se derrumba. De repente, el desarrollo de Brasil se vuelve autocentrado, con la monarquía de los Braganca que se refugia allí, y es Inglaterra quien sale beneficiada, ella cuyo bloqueo marítimo, eficaz desde Trafalgar, responde al sistema continental de Napoleón, el cual se agotará allí. Entretanto, éste último aprecia los golpes atestados a los ingleses por sus aliados continentales, más o menos obligados a seguirlo. Es el caso de España cuando Santiago de Liniers, francés por añadidura, derrota a los ingleses en el Río de la Plata.

Pero a partir de 1808, cuando los ingleses ayudan a Portugal, es progresivamente toda la Península Ibérica, con España, que se levanta contra la ocupación francesa y que luchará para escapar al bloqueo continental. Única gran potencia marítima a partir de ahí, Inglaterra reacciona controlando lo mejor posible los tráficos oceánicos, interceptando los que subsisten entre las naciones ocupadas y sus colonias, conquistando incluso sus posesiones, las de Holanda por ejemplo. El cordón umbilical está bien cortado, por algunos años, y debido a ello las tendencias independentistas de las sociedades criollas se cristalizan, reforzadas como en las islas francesas desde 1789 por los movimientos de ideas y por ejemplo, de la revolución estadounidense que precede. He aquí una vez más una implicación indirecta de Francia en el movimiento que toca a las colonias españolas y a los países del Plata, movimiento al que no consiguen resistir los representantes locales de las monarquías legítimas, a las cuales se pretenden leales sin por ello dejar de contemporizar localmente de ser necesario.

El erudito Alexandre de Humboldt que viaja en 1799 por el ultramar español de América atestigua que el desarrollo de las colonias continúa, centrado sobre sí mismo, con un dinamismo y una particularidad acentuada de la sociedad criolla: se acoge generosamente al viajero venido de Europa, con una consciencia neta de que los intereses locales ya no pueden componer con el vínculo tradicional con una lejana metrópolis, el cual está por otra parte ampliamente cortado, sin el intermedio de los ingleses o de los países neutros que aquellos entienden controlar. Humboldt, él mismo enciclopedista de las Luces, escribe: «desde la paz de Versalles y sobre todo desde 1789, los nativos dicen con orgullo, no soy español, soy americano»⁶⁷. Lo que vale para Venezuela vale también para Argentina, y las consecuencias políticas no tardarán en manifestarse.

Para concluir

Vemos que, de Luis XV a Napoleón, los intereses de poder de Francia y de España han convergido generalmente contra Inglaterra; salvo cuando la ideología de la Revolución francesa, en sus orígenes, lanzó a la República contra sus aliados europeos de la Francia de Luis XVI; salvo también cuando las restricciones del bloqueo continental (o del bloqueo marítimo de Inglaterra) alienaron los regímenes y las poblaciones violentadas por la fuerza de la conquista francesa.

⁶⁶ Existe un resumen en su trabajo *Le Portugal de 1780 à 1802*, Paris, 1985.

⁶⁷ Cita retomada en la página 217 de nuestro trabajo *Espaces coloniaux, espaces maritimes au XVIII^e siècle*.

En el Siglo de las Luces, la Francia oficial nunca se involucró en los países del Plata salvo de manera indirecta, manteniéndose sin embargo atenta al ése teatro para ella marginal; pero se trataba de no desagradar a España entrometiéndose en el territorio de una potencia a la cual por otro lado necesitaban contra Inglaterra.

En cambio, los franceses ilustres como Bougainville, o que se ilustraron, como Santiago de Liniers, o incluso simplemente las familias de aquellos parajes, como la familia Duclos-Guyot u otros malvinos, estuvieron presentes: observadores como Frézier o los exploradores de las Luces, actores como el gobernador Liniers, un oficial de la marina española.

Santiago de Liniers recomienda a Napoleón a los voluntarios franceses que le ayudan.

Su edecán Fantin, los oficiales de marina Mordeille, Gicquel, Alexandre Guyot, MM Du Cresi, Baranger, Raymond, Giraud y « otros muchos » (archivos del Ministerio de Asuntos Exteriores⁶⁸).

Es en el correr del siglo XIX, con las independencias sudamericanas, que Francia afirma su interés, y extiende incluso su influencia en el subcontinente: por la reviviscencia de su comercio atlántico, por las visitas y estadías de su marina nacional y la presencia de su pabellón en América del Sur, por la emigración, basca en particular, hacia la Argentina, por su resplandor cultural, sostenido a inicios del siglo XX por la técnica, con la gesta del correo aéreo y la victoria militar de la Primera Guerra Mundial.

En su época, al albor del siglo XIX, Santiago de Liniers realizó finalmente, puntualmente, contra los ingleses, aquello que a Napoleón, desde Trafalgar, no le había sido posible hacer.

Orientación bibliográfica:

ACCARETE, *La route de l'argent*, Paris 1992.

BONNICHON (Ph.) *Des cannibales aux castors*, Paris 1994

Avec J.P. POUSSOU et X. HUETZ DE LEMPS : *Espaces coloniaux, espaces maritimes au XVIII^e siècle*, Paris 1998, p. 168-174, p. 189,, 193,196,199,213, 215-226, 245-259, 270-272

BOUGAINVILLE (L.A. de) *Voyage autour du monde*, éd. 10/18, Paris

GARCIA BAQUERO GONZALEZ *La carrera de Indias*, trad. Bennassar, Desjonquères, 1997.

(ouvrage collectif) : *L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières*, Table ronde du CNRS, Paris 1982.

LABOURDETTE (J.F.) *Le Portugal, de 1780 à 1802*, Paris 1985

Sobre la guerra de independencia estadounidense:

CHALINE (O.), BONNICHON (Ph), VERGENNES (C.P. de) *La France et l'Indépendance américaine*, Paris 2008.

« Rochambeau », Actes du Colloque international de 2007 à Vendôme, *Bulletin de la société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, 2008.

⁶⁸ AAE, correspondencia política, España, supp. t. 20, f° 76, citado por el general du Roure en *Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, a través de su correspondencia familiar*.

Les batailles du Río de la Plata : histoire militaire et histoire maritime

Las batallas del Río de La Plata: historia militar e historia marítima

Michèle Battesti

Institut de recherche stratégique
de l'École militaire (Paris)

Centro de Estudios Históricos del
Ministerio de la Defensa.



Jacques de Liniers reste dans l'Histoire le vainqueur des batailles *dites* de la Plata de 1806 et 1807, qui ont consommé le double fiasco des armées britanniques à Buenos Aires. Pourtant rien ne prédisposait cet obscur officier français au service du roi d'Espagne, installé dans la vice-royauté du Río de la Plata, d'avoir l'opportunité d'infliger ces défaites à des troupes anglaises aguerries et d'acquérir ainsi la gloire militaire qui devait le métamorphoser en « *liberador* » et le hisser – bien qu'étranger – jusqu'à la dignité de vice-roi. L'étude de ses deux victoires revient à retracer sa formidable épopée.

La genèse

L'histoire commence avec l'envoi dans le plus grand secret d'un corps expéditionnaire britannique commandée par le général de division David Baird (1757-1829), le 1^{er} septembre 1805, pour reprendre à la République batave la colonie du Cap de Bonne-Espérance. L'affaire est rondement menée. Après une courte défense pour l'honneur, le général hollandais Janssens signe, le 20 janvier 1806 la capitulation qui convertit Le Cap en colonie britannique. Le

commodore Sir Home Riggs Popham (1762-1820), commandant l'escadre de l'expédition, juge alors le moment opportun de s'emparer d'une partie du vaste empire espagnol du Nouveau Monde.

La perspective est alléchante. Bien que la grande période coloniale soit passée, les Amériques rapportent encore de grandes richesses à l'Espagne grâce à l'exploitation des mines d'or et d'argent. Depuis plus de deux siècles toutes les puissances européennes – plus particulièrement l'Angleterre – n'ont eu de cesse de vouloir faire main basse sur ces fabuleux trésors. Le dernier coup de main de la Royal Navy date du 5 octobre 1804 lorsque la division du commodore Moore a intercepté au large de Cadix, sans déclaration de guerre préalable, quatre frégates espagnoles en provenance de Montevideo, transportant une cargaison de métaux précieux d'une valeur de 4 736 153 piastres. Même si un quart du trésor a coulé avec la frégate envoyée par le fond pour avoir résisté, cet acte de « piraterie » a enrichi la couronne britannique. Il a des séquelles catastrophiques pour l'Espagne, en pleine décadence. Obligée d'entrer en guerre contre l'Angleterre aux côtés de la France, les liaisons avec son empire colonial – à moins d'exploit – sont interrompues ce qui grève l'économie espagnol déjà moribonde. Ce bouleversement géostratégique est aggravé après la défaite franco-espagnole à Trafalgar le 21 octobre 1805. De fait, la Royal Navy domine les mers et contrôle les communications avec le Nouveau Monde. Dans ce contexte, les grandes colonies espagnoles aux Amériques deviennent des proies possibles. Leur conquête aurait le double avantage d'affaiblir sensiblement Napoléon, lequel engrange des victoires sur le continent européen, et d'offrir de nouveaux débouchés commerciaux à la Grande-Bretagne.

À ces mobiles stratégiques s'ajoutent ceux plus triviaux de Popham. Le commodore, qui s'est illustré en inventant le système de signalisation utilisé par la Royal Navy depuis 1803, est un homme ambitieux, assoiffé de gloire et de richesse. Il évolue dans les plus hautes sphères de l'État et les milieux d'affaires : un mode de vie qui réclame beaucoup d'argent. Or le moyen le plus facile de s'enrichir pour un officier de la Royal Navy est de se livrer à la guerre de course en raison du pourcentage sur la vente des navires capturés et de leur cargaison qu'il perçoit. À titre d'exemple, chacun des quatre commandants britanniques qui ont intercepté la flotte d'argent le 5 octobre 1804 ont reçu 23 500 £ chacun (environ 1 652 000 £ au taux actuel). Il va sans dire qu'une campagne couronnée de succès en Amérique espagnole pourrait faire de Popham un héros riche.

En partant d'Afrique du Sud, la colonie espagnole la plus proche est celle du Río de la Plata, qui est également la plus isolée et la plus faiblement défendue de toutes les possessions espagnoles. La vice-royauté du Río de la Plata créée en 1776, avec Buenos Aires pour capitale,

bénéficie d'une indéniable prospérité. Blé, vins, laines et cuirs font la richesse de cette ville de 45 000 habitants. Buenos Aires est également un des ports d'embarquement des métaux précieux extraits des mines de la Terre-Ferme. Par exemple en 1802-1803, la flotte d'argent y a embarqué des cargaisons d'une valeur de 17 millions de piastres, soit 45 % du produit des mines de la Terre-Ferme expédié en Espagne. Popham est persuadé qu'une petite force britannique est en mesure de prendre Buenos Aires ainsi que Montevideo, l'autre grande ville de l'estuaire de la Plata. Ses convictions sont forgées par les longues conversations qu'il a eues avec Francisco de Miranda (1741-1816), un officier créole originaire de Caracas, qui a combattu aux côtés des insurgés nord-américains puis des révolutionnaires français avant de trouver refuge à Londres où le Premier ministre, Pitt le Jeune, lui a vaguement promis son soutien⁶⁹. Miranda prêche pour l'émancipation des Amériques sous domination espagnole et portugaise et rêve d'une grande fédération dont le pouvoir exécutif serait aux mains d'un « Inca », empereur héréditaire. La capitale s'appellerait Colomb – par référence à Christophe Colomb – et serait située au centre de l'isthme de Panama. Miranda sollicite l'assistance du Royaume-Uni pour occuper les principales villes sud-américaines. Il assure que les populations accueilleront les Britanniques en libérateurs et chasseront les Espagnols avant d'organiser des gouvernements souverains, en compensation le Royaume-Uni bénéficierait de la liberté de commerce et de l'usufruit de l'isthme de Panamá afin d'y construire un canal. En 1804, Popham et Miranda ont même rédigé un mémorandum exposant un plan en vue de libérer l'Amérique du Sud. Pitt n'a pas donné suite, mais Popham prend l'initiative de réajuster ce plan à ses desseins.

Il allègue qu'il a reçu une lettre de Thomas Waine, capitaine américain du négrier *Elizabeth*, lui assurant que les habitants de Buenos Aires et de Montevideo sont si exaspérés par le joug espagnol qu'ils n'offriraient aucune résistance à l'armée britannique et l'accueilleraient même en libératrice. Ladite lettre est suspecte tant elle vient à point nommé pour appuyer le projet de Popham. Il est même possible qu'il l'ait dictée lui-même. Quoiqu'il en soit, le commodore parvient à convaincre le général-gouverneur Baird, un vieil ami depuis la campagne d'Égypte de 1801, de mettre à sa disposition 700 highlanders écossais du 71^e régiment d'infanterie, un détachement d'artillerie et quelques dragons. Ce petit corps expéditionnaire est confié au colonel Sir William Carr Beresford (1768-1854), promu général de brigade pour la circonstance.

Sans ordre de Londres, Popham annonce à l'Amirauté, le 9 avril, qu'il part croiser au large des côtes sud-américaines pour y intercepter les convois ennemis. Il justifie son départ précipité par la venue de l'hiver austral. Le 13, il fait une simple allusion à son projet de convoier des troupes vers la vice-royauté de Río de la Plata. Puis le lendemain, il appareille et quitte Le Cap

⁶⁹ Francisco de Miranda (1750-1816) a cherché le soutien de la France révolutionnaire, servi comme général de brigade dans l'armée française sous Dumouriez. Accusé de complicité dans le coup d'État du 13 Vendémiaire, il est passé en Angleterre. Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe

pour mener ce qui prend des allures de guerre privée. Son escadre est composée par les vaisseaux de 64 canons *Diadem* et *Raisnable*, le vieux *Diomede* (50 canons), la frégate *Narcissus* (32 canons), le brick *Encounter* et 5 *Indiamen*. Conscient de la faiblesse de son corps expéditionnaire, il profite de l'escale à Sainte-Hélène pour obtenir du gouverneur, le colonel Robert Patten, qu'il lui cède deux compagnies ainsi qu'un bataillon constitué de Royal Marines et de soldats de la Royal Navy. Son corps expéditionnaire s'élève désormais à 1 635 hommes. Mais, Popham apprend la mort de Pitt et le changement de gouvernement, l'arrivée au pouvoir de William Wyndham Grenville, du parti Whig. Son expédition n'ayant toujours pas reçu l'aval du cabinet de Londres, le commodore se trouve en l'air. Il adresse à l'Amirauté un long plaidoyer dans lequel il se targue d'avoir obtenu l'aval de Pitt, qui ne peut plus le contredire, et disserte sur les avantages que son expédition pourrait offrir à la couronne britannique : première étape d'un mouvement de plus grande envergure sous la férule de Miranda et ouverture des marchés sud-américains. Il appuie son argumentaire par son mémorandum de 1804, qu'il ponctue d'une demande de renforts. Sans attendre la réponse, l'escadre quitte Sainte-Hélène le 2 mai et parvient en vue de Montevideo le 8 juin. Elle n'a plus que quatre jours de biscuits. Il lui faut agir dans les plus brefs délais.

L'invasion britannique de Buenos Aires et la *Reconquista*, 1806

Popham l'a précédée sur la frégate *Narcissus* pour effectuer une mission de reconnaissance. Le milieu est plus hostile que prévu. Le temps est mauvais. L'estuaire est essaimé de hauts-fonds qui rendent la navigation périlleuse. Les vaisseaux ont de trop grand tirant d'eau pour s'approcher des côtes et opérer efficacement. Popham croyait les fortifications de Montevideo désarmées et en ruines, il doit déchanter. Contre l'avis de Beresford, il décide d'attaquer en premier Buenos Aires, dépourvue d'enceinte fortifiée et disposant d'une faible garnison. Argument décisif : le trésor se trouve dans la capitale. Le *Narcissus* s'échoue sur un banc de sable, obligeant Popham à passer sur l'*Encounter* pour sonder l'accès vers Buenos Aires. Il laisse le *Raisnable* et le *Diomede* à l'ouvert de l'estuaire. Le *Diadem* est dépêché sur la rive nord pour bloquer Montevideo. Le *Narcissus*, remis à flot, l'*Encounter* et les navires de transport, remontent le fleuve. Ils tentent de s'approcher d'Ensenada de Barragán, mais son accès est barré par un navire marchand mis en travers par le capitaine de vaisseau Jacques de Liniers envoyé à la dernière minute par le vice-roi. Ce dispositif défensif suffit à les refouler alors que le poste n'est défendu que par 300 hommes, 2 canons de campagne, 2 chaloupes canonnières et une mauvaise batterie. Les chaloupes anglaises poussent jusqu'à Quilmes, à deux lieues de Buenos Aires. Dans la soirée du 25, les 1 600 hommes de Beresford débarquent avec 8 pièces d'artillerie et 16

chevaux sur une plage marécageuse sans que le moindre signe de résistance ou d'alarme ne vienne gêner l'opération.

Le vice-roi du Río de la Plata, le marquis Rafael de Sobremonte (1745-1827), a depuis longtemps conscience du danger d'invasion. Il s'est escrimé à réclamer à Madrid l'envoi de renforts, mais le gouvernement espagnol s'est contenté de lui expédier quelques canons et de lui suggérer d'armer le peuple. Sobremonte s'en est bien gardé. Il juge en effet très dangereux, pour les intérêts de la couronne, d'armer les *Criollos*, rêvant d'indépendance. Maintenant que ses pires craintes se réalisent, il est pris au dépourvu et se révèle incapable d'organiser la résistance.

Le 26 juin à l'aube, Beresford range ses hommes en ordre de bataille et dispose l'artillerie sur les flancs et à l'arrière-garde. Il se met en marche sans renseignement sur la population, le terrain, les moyens de défense de la capitale. Sûr de sa supériorité, il laisse une centaine d'hommes à Quilmes pour protéger sa tête de pont. Sa marche est irrésistible. Rien ne l'entrave ni la plaine marécageuse traversée avec de l'eau jusqu'aux genoux, ni l'attaque de quelque 1 000 cavaliers espagnols soutenus par six pièces, qui chargent les Anglais au sortir du marais. Quatre des six pièces sont prises. Les cavaliers mal entraînés, mal équipés et indisciplinés sont refoulés jusqu'au cours d'eau le Riachuelo, trop profond pour être passé à gué, qui couvre le sud de la ville. Les Espagnols ayant brûlé le pont de Galvez – le seul existant –, Beresford fait halte le soir. Le 27 au matin, il franchit la rivière sur des canots sous le feu des milices qu'il culbute sans difficulté. Dans l'après-midi, les troupes britanniques entrent dans la capitale du Río de la Plata, tambour battant et bannières déployées, en espaçant les rangs pour abuser les *Porteños* (habitants de Buenos Aires) sur la faiblesse de leur effectif. Beresford s'installe dans la forteresse. Le vice-roi ne l'a pas attendu. Il s'est enfui du côté de Córdoba avec un détachement de cavaliers, sa famille et le trésor. Beresford dicte son premier décret comme « gouverneur de Buenos Aires pour Sa Majesté britannique ». Il promet de respecter la propriété privée et accorde le libre exercice de la religion catholique. Il décrète la liberté de commerce et la réduction des droits de douane. Le lendemain, les chefs et les officiers, prisonniers sur parole, prêtent le serment d'usage. Le 5 juillet, les corps constitués jurent fidélité à Sa Majesté George III. Une compagnie de Highlanders se lance à la poursuite du vice-roi, le rattrape et se saisit du trésor. Popham a réussi son pari. Avec une petite armée d'élite et l'appui de son escadre, il s'est emparé sans coup férir de la grande ville de Buenos Aires. Le *Narcissus* appareille pour Londres avec le rapport relatant son prodigieux succès et le trésor d'une valeur de 1 086 208 dollars, ainsi qu'une lettre ouverte aux financiers et commerçants de la City pour leur vanter les avantages du marché qu'il vient de leur ouvrir. Le 21 septembre, huit charriots, sur lesquels est peint « *treasure e. R.M.* » (*Royal Money*), traverseront Londres sous escorte militaire et les acclamations de la foule. Une bannière de soie bleue avec l'inscription en fil d'or « *Buenos Aires, Popham, Beresford, Victory* » flotte

sur la place Saint-James. Mais par une ironie de l'histoire, au moment où ce trophée de guerre rejoint les caves de la Banque d'Angleterre, le « Beresford » mentionné sur la bannière est détenu en captivité et « Popham » a assisté impuissant à l'effondrement de ses rêves de grandeur.

Une fois la conquête achevée, les Britanniques sont isolés et sans espoir d'appui immédiat en l'absence de l'aval du gouvernement. L'improvisation de l'entreprise se retourne contre eux. Popham perd tout intérêt pour les affaires locales – les cyniques pourraient dire qu'il avait obtenu ce qu'il était venu chercher ! Beresford donne l'impression de vouloir convertir le Río de la Plata en colonie britannique à la grande déception de la majorité des Criollos qui aspirent à l'indépendance. Les Porteños sont ulcérés par l'envoi de leur argent à Londres, à la faveur d'une action ressemblant à si méprendre à un « *acte de piraterie élisabéthain*⁷⁰ » et indignés qu'une poignée de soldats anglais ait pu prendre leur ville si facilement. L'armée britannique est vite considérée comme une force d'occupation. Les indépendantistes et les royalistes pro-espagnols (les *Realistas*) font cause commune. Les agressions verbales se multiplient et feront bientôt place à des attaques physiques. Le mécontentement gronde. C'est dans ce contexte que Jacques de Liniers entre en scène et accomplit son destin de *libertador*.

Ce Français de 52 ans, connu sous le nom « hispanisé » de Santiago de Liniers, est un obscur officier de marine, commandant la flottille affectée à la défense de Buenos Aires. Comme il était en poste à Ensenada au moment de l'invasion, il n'est pas compris dans la capitulation. Libre de tout engagement, il obtient un sauf-conduit pour visiter sa famille. Il en profite pour espionner les lieux. Il découvre la faiblesse numérique de l'armée anglaise et prend la mesure de la colère de la population. Liniers s'en va chercher un appui à Montevideo qu'il trouve sur le pied de guerre. Le gouverneur Pascual Ruiz Huidobro (1752-1813) a préparé un corps expéditionnaire de 1 500 hommes et une escadrille pour reconquérir la capitale. Liniers parvient avec difficulté à le convaincre qu'il ne faut pas désarmer la ville au moment où les mouvements de l'escadre anglaise annoncent l'imminence d'une attaque. Il finit par obtenir 500 soldats, une centaine de miquelets catalans, trois canons de campagne et deux obusiers. Malgré le blocus anglais, six goélettes, six chaloupes-canonnières, armées par le corsaire français Hippolyte Mourdeille (1785-1807)⁷¹, et huit transports mettent à la voile le 23 juillet. Durant la nuit, l'ouragan malmène la flottille drossant à la côte deux chaloupes, elle n'en parvient pas moins à Colonia del Sacramento. La marche à terre est entravée par les pluies torrentielles et les crues. Le 28 juillet, Liniers atteint à son tour Colonia où trois compagnies de miliciens rallient sa petite armée. Le 3 août, Liniers profite des forts vents d'est et du sud-est pour mettre à la voile. Grâce

⁷⁰ Fletcher (Ian), *The Waters of Oblivion: The British Invasion of the Rio de la Plata, 1806-1807*, Spellmount Publishers Ltd, 2006.

⁷¹ Hipólito Mordeille pour les Argentins est un corsaire originaire de Bormes, dans le département du Var. Il a commencé par opérer à partir de Marseille, avant d'obtenir en 1805 une lettre de marque délivrée à Montevideo.

au faible tirant d'eau de ses bâtiments, il s'engage sur le banc de Las Palmas et déjoue les croiseurs britanniques. Mais le mauvais temps et la forte houle l'obligent à atterrir à Las Conchas, à six lieues de Buenos Aires, plus loin que prévu. Un mal pour un bien, la tempête envoie par le fond cinq canonnières anglaises dans le port de Buenos Aires.

Liniers fait débarquer deux canons de 18 d'une des goélettes ainsi que 320 marins de la flottille. Les 73 corsaires français de Mourdeille se joignent à lui, ainsi que le futur capitaine de vaisseau Pierre-Guillaume Gicquel des Touches (1770-1824). L'effectif de la petite armée s'élève à 1 100 hommes. La marche sur Buenos Aires est épouvantable, lente et pénible dans les terrains défoncés par les pluies diluviennes des jours précédents. Pour éviter une attaque en rase campagne, l'armée progresse dans l'ouest jusqu'aux marais de la Chacarita atteints le 9 août. Le lendemain, elle se rapproche de la ville jusqu'à une demi-lieue, et campe aux abattoirs dits Corrales de Miserere. Il est dix heures du matin. Liniers adresse au général anglais une « *intimation*⁷² » de se rendre. Au bout de quatre heures, Beresford répond à l'arrogant cartel qu'il refuse de se rendre, comme l'exige son honneur de soldat, mais il ajoute qu'il ne résistera que jusqu'aux limites extrêmes « fixées par la raison ».

Cette réponse « timide », comme la qualifie Liniers, traduit l'embarras de Beresford, conscient que la situation lui échappe. Il ne peut attendre aucun appui de Popham, les vents violents et les hauts-fonds empêchant les vaisseaux de s'approcher du port. Le 1^{er} août, lors d'une petite escarmouche au Chacra de Perdiel, Beresford est parvenu à remporter une petite victoire sur Juan Martín de Pueyrredón (1776-1850). Mais elle est restée sans lendemain. Beresford attend le choc final.

Buenos Aires est un grand village colonial, en forme de triangle isocèle, plus large que haut, dont la base s'allonge du nord au sud en bordure du fleuve. Son tracé en damier, à cases carrées de 140 mètres (*cuadra*), séparés par des rues larges de 13 à 14 mètres, se coupant à angles droits, suit le modèle prescrit par le Code des Indes. Le Fort, avec la résidence du vice-roi, occupe la case médiane sur le Río où s'élève le palais du gouvernement ; le carré contigu forme la Plaza Mayor, avec l'hôtel de ville à l'ouest et, au nord, la cathédrale. Dès que Liniers reçoit la réponse du général anglais, il passe à l'offensive contre le parc d'artillerie du Retiro, situé au nord de la ville. Il est défendu par 200 Britanniques retranchés dans l'arène des combats de taureaux, la Plaza de Toros. Une charge à la baïonnette les en déloge. Beresford vient à leur secours avec trois canons et 400 à 500 hommes. Mais il ne peut arrêter l'élan des volontaires porteños et montevidéños, appuyés par des décharges de mitraille. Les Britanniques se défendent pied à

⁷² Lettre de Liniers à Napoléon 1^{er}, septembre 1806, in Louis Du Roure, Javier de Liniers, *Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, Conde de Buenos Aires, a través de su correspondencia familiar* (Jacques de Liniers, vice-roi du Río de la Plata, comte de Buenos Aires par sa correspondance à sa famille), sl, sd, p. 100.

ped. Les Espagnols poursuivent leur offensive, leur nombre croît sans cesse. La population accourt de toutes parts pour prêter main forte. Le combat se prolonge tout le jour. Vers le soir, la colonne anglaise décimée s'enferme dans la Plaza Mayor. Il est trop tard pour poursuivre. Le lendemain, Liniers renforce ses positions. Il dispose l'artillerie de marine de façon à la braquer sur le Fort. Il est rallié par 500 à 600 hommes, soldats demeurés prisonniers à Buenos Aires ou habitants « *assez mal armés, mais pleins d'enthousiasme*⁷³ ».

C'est le 12 août, dans la brume épaisse du matin d'hiver, que l'attaque décisive a lieu. Liniers divise sa petite armée en trois colonnes qui doivent respectivement déboucher par un des trois angles de la Plaza Mayor. L'attaque convergente est programmée pour midi, mais l'hyperactivité de Mourdeille la précipite. Vers neuf heures, dans la *cuadra* de la cathédrale Mourdeille se glisse avec ses matelots tandis que les miquelets catalans font de même de l'autre côté de la rue, mais ils sont découverts par un poste ennemi. L'alarme donnée, une colonne anglaise avance vers les assaillants qui tiennent tout en demandant des renforts. Liniers doit modifier son plan. Il donne l'ordre à chaque colonne de gagner la place à tout prix. En moins d'une heure l'action est générale. Les colonnes assaillantes progressent sous le feu des canons anglais, de leurs obusiers et des tirs plongeants et meurtriers des fantassins anglais postés sur les terrasses.

Beresford donne le signal de la retraite sur le Fort, dont il est le dernier à franchir le pont-levis. Les soldats et le peuple font irruption de tous côtés sur la place. La fusillade continue. Les canons traînés du Retiro et ceux pris aux Anglais sont mis en batterie. Les corsaires de Mourdeille apportent des échelles, se préparant à l'assaut comme à un abordage. À midi, à l'angle nord-est du parapet, Beresford apparaît, tête nue, l'épée à la main tandis que le drapeau blanc est hissé. Mais la fumée est trop dense pour qu'il soit vu, les tirs continuent. Beresford hisse alors le drapeau espagnol et sort du Fort « *se rendant à discrétion*⁷⁴ ». Le cessez-le-feu est suivi par une immense acclamation. Liniers rétrograde vers le Cabildo (Conseil municipal), où entouré de quelques officiers et de personnalités civiles il reçoit le général vaincu, futur vainqueur de Sout à Albuera en 1811. La capitulation accordant les honneurs de la guerre, la garnison anglaise, une heure après, sort du fort, tambour battant et enseignes déployées, pour défiler devant les troupes victorieuses avant de déposer les armes. Ainsi s'achève la *Reconquista*.

Les combats ont été meurtriers : les Anglais dénombrent 300 hommes tués ou blessés, Liniers 200 hommes, sans compter les volontaires ne figurant sur aucun rôle. Les soldats prisonniers sont dispersés dans les provinces. Certains s'y marieront et s'y établiront définitivement. Liniers récupère 29 pièces de campagne, 1 600 fusils et les drapeaux du 71^e

⁷³ *Ibid.*, p. 101.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 102.

régiment, ainsi que 2 millions de piastres « *en vif argent, tabac, papier, timbre* », et – *last not least* – le troupeau de vigognes, alpagas et guanacos venu du fin fond du Pérou pour être offert à Napoléon de la part du roi d'Espagne⁷⁵ !

La perte ou la capture de 1 400 soldats britanniques est un échec d'une ampleur inédite durant cette période et dans une guerre coloniale. L'occupation britannique n'a duré que 46 jours. Désinformé par Miranda, Popham a sincèrement cru que les Britanniques seraient accueillis à bras ouverts par les populations sud-américaines. Cet échec démontre, si besoin en était, la folie de s'en remettre au point de vue spécieux des exilés politique pour connaître l'état d'esprit des populations. D'ailleurs, Miranda l'apprend à ses dépens de façon concomitante, puisque le 3 août il se révèle incapable de soulever la population de Caracas et doit rembarquer avec perte et fracas sur un vaisseau de la Royal Navy.

Liniers rentre vivant dans la légende. Il devient le héros adulé de l'Amérique espagnole et de l'Espagne. Il l'ignore mais la *Reconquista* va s'ériger en épisode fondateur de la nationalité argentine, qui après quatre ans de gestation, verra le jour. Mais la *Reconquista* ne signifie pas la disparition de la menace d'invasion. L'escadre de Popham bloque toujours le Río de la Plata et Liniers s'attend à plus ou moins brève échéance à une riposte anglaise pour « *venger l'affront* ».

La seconde invasion britannique de Buenos Aires ou la « *Defensa* », 1807

Toujours investi du commandement militaire, Liniers décide de faire ce que le vice-roi s'était toujours refusé de faire par crainte d'une révolution, à savoir militariser la cité coloniale en armant le peuple. Sa proclamation du 6 septembre appelle à la création de Corps urbains selon leur groupe ethnique : créoles⁷⁶ noirs, mulâtres, indiens, immigrants des provinces de l'intérieur ou *Arribeños*, originaires des provinces espagnoles (Pays basque, Andalousie, Catalogne, Asturies, Cantabre). Il convoque le 9 septembre les milices pour programmer leur organisation, le mode d'élection des officiers, leurs uniformes. Chaque citoyen en âge de porter les armes devient milicien. Cette force est complétée par les troupes vice-royales, représentant moins d'un septième du total, et organisée sur le modèle d'une armée classique avec infanterie, cavalerie et artillerie⁷⁷. Le 20 novembre, la Junte instituera le service militaire obligatoire pour les hommes

⁷⁵ *Idem.*

⁷⁶ Leur régiment prend le nom de *Patricios*, ce qui peut prêter à confusion puisque ce mot signifie couramment en espagnol « nobles ». En l'occurrence, il qualifie le petit peuple de Buenos Aires des ouvriers, artisans, journaliers. L'étymologie vient de « *patria* », patrie.

⁷⁷ Infanterie : Régiment de *Patricios* ou *Legión Patricia*, *Cuerpo de Arribeños*, Compagnie de grenadiers (troupes coloniales), *Tercio de Montañeses* (Cantabres), *Tercio de Viscainos* ou *de Cántabres de la Amistad*, Chasseurs de Corrientes, *Tercio* de Galiciens ou Volontaires urbains de Galice, *Tercio* d'Andalous, *Tercio de Miñones catalanes*, Corps d'Indiens, Mulâtres et Noirs, Bataillon de *Naturales*. Cavalerie : 8 escadrons de

âgés de 15 à 50 ans. De cette armée improvisée, tout est à créer et tout est créé. Liniers se révèle « *un véritable génie organisateur*⁷⁸ ». Il porte ses efforts sur l'artillerie : l'entraînement des hommes, le dressage des chevaux et des mules, la construction d'affûts, d'écuries et d'ateliers, la fabrication des harnachements. Comme il lui manque 4 000 fusils pour armer son infanterie, il fait mettre en état toutes les armes récupérées en ville ou dans les provinces. Il fait venir de la poudre en énormes quantités du Pérou et du Chili. Pour compenser le manque de plomb, il incite les habitants à sacrifier les cornières de leurs toits et toutes leurs vaisselles et autres ustensiles en étain. Il établit des batteries et redoutes sur les plages, pouvant croiser leurs feux pour obliger l'ennemi à débarquer le plus loin possible de la ville.

Tandis que Liniers s'escrime à « *convertir un peuple pacifique de négociants, cultivateurs et riches propriétaires en un peuple guerrier*⁷⁹ », Popham reçoit des renforts du Cap, envoyés par le général Baird : 1 400 hommes du 47^e régiment d'infanterie, commandés par le lieutenant-colonel Backhouse. Sa stratégie est de revenir à son premier objectif : Montevideo. Mais la faible profondeur des eaux interdit aux vaisseaux anglais de jouer un rôle décisif comme le démontre l'inefficacité de leur bombardement des défenses de la ville. Le 29 octobre, Popham fait débarquer Backhouse, à Maldonado, à 130 km dans l'est de Montevideo. Ce succès n'apporte aucun avantage. En désespoir de cause, Popham attaque la petite île de Gorriti, qui couvre avec ses trois batteries l'entrée du port de Montevideo et établit un point d'appui. Ces mesures ne retournent pas la situation. Popham maintient tout au plus la fiction d'une présence britannique dans l'estuaire. Il est incapable de tenir le blocus. Il attend la décision de Londres concernant sa guerre privée à l'encontre de l'Espagne. Celle-ci ne tarde pas : il est relevé de son commandement⁸⁰ et remplacé par le contre-amiral Charles Stirling, lequel arrive le 5 janvier 1807.

Pendant ce temps, Rafael de Sobremonte est arrivé à Montevideo avec 2 500 cavaliers de Córdoba, commandés par Juan Bautista Bustos. Le Cabildo lui interdit d'entrer tant sa légitimité est contestée, et remet la défense de la cité au gouverneur Ruiz Huidobro. Le 14 janvier une centaine de navires de commerce anglais se présente devant Montevideo. Elle transporte aussi les 4 300 soldats du général de brigade Samuel Auchmuty (1756-1822). Le 16, ceux-ci débarquent à 10 kilomètres de Montevideo, près de l'endroit où les cavaliers de Sobremonte sont

cavalerie légère (dont trois de hussards, escadron de *Quinteros y Labradores*), Régiment de *Blandengues* de la Frontière. Artillerie : Corps des *Voluntarios Patriotas de la Unión*, Compagnie d'artillerie d'Indiens, Mulâtres et Noirs, formée d'indiens et d'esclaves.

⁷⁸ Paul Groussac, « Un Français vice-roi de la Plata. Jacques de Liniers, comte de Buenos Aires », *Revue des Deux Mondes*, 1912, p. 155.

⁷⁹ Lettre de Liniers à sa sœur, 20 juillet 1807, Du Roure et Liniers, *Santiago de Liniers...*, *op. cit.*, P. 111.

⁸⁰ Popham passe en conseil de guerre le 28 mars 1807 à bord du vaisseau *Gladiator* à Portsmouth, au motif d'avoir quitté la station du Cap sans autorisation. Le jugement final établit que son action, bien que hautement condamnable, ne mérite, compte tenu des circonstances, qu'une sévère réprimande. La City lui offre une épée d'honneur pour ses efforts en vue d'« ouvrir de nouveaux marchés ». La carrière de Popham, même entachée du désastre de Buenos Aires, se ressentira peu de cette réprimande.

postés. Après avoir demandé du renfort à la ville, le vice-roi abandonne Montevideo à son sort. Ruiz Huidobro dispose d'une garnison de 3 000 hommes qui résistent de façon désordonnée tandis que le gouverneur sollicite l'aide de Buenos Aires. Le 2 février, les Britanniques parviennent à ouvrir une brèche au travers d'une des deux portes d'accès à la cité. La population de Montevideo participe à la défense. Au matin du 3 février, Auchmuty passe à l'offensive. Les pertes sont lourdes. Le corsaire Mourdeille est mortellement blessé. La ville tombe avant que Liniers puisse intervenir. Il doit retourner à Buenos Aires. Craignant que des renforts espagnols ne passent par Colonia del Sacramento pour secourir Montevideo, Auchmuty charge le colonel Denis Pack (1772-1823) de s'emparer de cette localité fortifiée. Pack occupera la place en mars, pratiquement sans opposition.

Le 5 février, Buenos Aires apprend la prise de Montevideo. La population est scandalisée par l'attitude du vice-roi. Le 10 février, le Cabildo réuni en *Junta de guerra* fait pression sur la *Real Audiencia*, tribunal suprême de la vice-royauté, et décrète – fait sans précédent – la destitution de Sobremonte. Les autorités espagnoles conscientes de l'exemple déplorable que pourrait avoir Buenos Aires sur les autres vice-royautés communiquent que Sobremonte a renoncé à sa charge pour des raisons de santé. Le vice-roi n'en a pas moins été déposé par la volonté du peuple, une page d'histoire vient de se tourner même si les protagonistes n'en ont pas clairement conscience. Le gouvernement civil est remis à l'*Audiencia* et le commandement militaire confirmé à Liniers.

Le 7 juin, Liniers envoie le colonel Francisco Javier de Elío pour reprendre Colonia. Mais celui-ci échoue lamentablement après avoir perdu 120 hommes. Au vu de l'agitation régnant sur la rive nord de la Plata, Liniers s'attend à une attaque d'un jour à l'autre. La nouvelle de la reprise de Buenos Aires a causé stupeur et colère à Londres. La reddition de l'armée de Beresford, obtenue par une bande de vachers et de citadins, a été jugée ignominieuse. L'orgueil national a été blessé. En conséquence, le gouvernement britannique a décidé la conquête du Río de la Plata, justifiée par l'état de guerre persistant avec la France et l'Espagne. Il y met les moyens. Depuis le 10 mai, le corps expéditionnaire britannique a un nouveau commandant en chef : le lieutenant-général Sir John Whitelocke (1757-1833), un officier arrogant, qui doit sa carrière à ses relations. Au total, six généraux et deux amiraux, une armée d'environ 12 000 soldats et une vingtaine de bâtiments de guerre, sont prêts à fondre sur Buenos Aires.

Whitelocke est pressé d'agir avant le début de la saison des pluies. Le général de brigade Craufurd (1764-1812), qui vient d'arriver avec 4 200 soldats partis d'Angleterre depuis neuf mois, insiste pour que l'attaque soit différée pour laisser le temps à ses troupes de se reposer. Les officiers généraux et supérieurs partagent son avis, mais Whitelocke ne veut rien entendre. Il fait évacuer Colonia, laisse une petite garnison à Montevideo et traverse l'estuaire avec quelque 9 000

hommes. Ayant appris la construction d'une batterie à Quilmes, le lieu de débarquement de Beresford en 1806, il décide contre l'opinion de ses subalternes de débarquer à Ensenada Barragán, à près de 50 kilomètres de Buenos Aires. Après des manœuvres périlleuses dans l'estuaire, l'armée britannique débarque dans la matinée du 28 juin à Ensenada, comme l'escomptait Liniers. Celui-ci n'a toutefois pas prévu de l'attaquer au moment où elle est le plus vulnérable, par crainte d'un rembarquement intempestif et du report de l'attaque plus près de la ville qui le prendrait de vitesse.

La marche de l'armée britannique sur Buenos Aires tourne au cauchemar. Elle traverse des marécages par des chemins impraticables où elle perd ses vivres. Les hommes exténués doivent au prix d'efforts surhumains arracher à la boue l'artillerie, les chevaux et leurs équipements. Whitelocke, exaspéré par ce contretemps, ordonne que les troupes poursuivent leur progression sans attendre les retardataires. L'armée anglaise est dangereusement disséminée tout le long de la route en plusieurs corps. Après un grand effort, les nouvelles recrues du général Craufurd atteignent Quilmes pour se rendre compte que les Espagnols l'ont évacué et que la traversée des marécages aurait pu être évitée. Ils reçoivent quelques vivres acheminés par les bâtiments de la flotte, mais en quantité insuffisante. Whitelocke manque alors une nouvelle occasion de réorganiser son armée et de laisser ses hommes se reposer. Il ordonne que les troupes poursuivent leur progression coûte que coûte et en dépit d'inextricables problèmes de logistique.

Conformément à la doxa militaire, Liniers se prépare à livrer une bataille d'arrêt sur le Riachuelo, à deux lieues de la capitale, « *pour tirer avantage de [sa] cavalerie et de [son] artillerie*⁸¹ ». Le 1^{er} juillet, il sort de la ville avec son armée, composée de 6 937 hommes, et un parc d'artillerie de 53 pièces. Il met en place un dispositif classique : à l'aile droite, les 1 987 hommes de la division du colonel César Balbiani avec 14 pièces d'artillerie ; au centre, la division du colonel Elío avec 1 720 hommes et 9 pièces d'artillerie ; à l'aile gauche, la division du colonel Bernardo de Velasco comprenant 1 650 hommes et 16 pièces d'artillerie⁸². La Réserve ou division du colonel Gutiérrez de la Concha, composée de 1 508 hommes⁸³ et de 14 pièces d'artillerie, est destinée à attaquer les flancs de l'ennemi une fois le combat engagé. Les Anglais se gardent bien de chercher le choc frontal avec le dispositif espagnol, ce serait courir une risque inutile. Leur avant-garde commandée par le colonel John Leveson-Gower (1774-1816), second de Whitelocke, manœuvre pour éviter le combat avec l'aile droite espagnole. Elle la gagne de vitesse et parvient à passer sans opposition la rivière à deux lieues en amont du pont de Galvez. Liniers, craignant

⁸¹ Lettre de Liniers à sa sœur, 20 juillet 1807, *op. cit.*, p. 113.

⁸² Division Balbiani (2 bataillons de *Patricios*, grenadiers de Terrada, un bataillon de marine, deux compagnies de miquelets catalans, deux escadrons de hussards) ; division Elío (Galiciens, Mulâtres et Noirs, Andalous, deux compagnies de miquelets, un escadron de cavalerie) ; division Velasco (*Fijo*, *Blandengues*, *Vizcaínos*, *Arribeños*, deux compagnies de miquelets, un escadron de cavalerie).

⁸³ Dragons, trois bataillons de *Patricios*, *Montañeses*, miquelets, deux escadrons de cavalerie.

d'être coupé, laisse sur la rive droite du Riachuelo le colonel Balviani avec deux divisions et presque toute son artillerie. Il repasse à la hâte le pont de Galvez pour s'interposer entre les Anglais et la ville. Mais les miliciens ne sont pas, comme l'ennemi, rompus aux marches forcées. Le terrain est de surcroît transformé en fondrières par les pluies des jours précédents et les ravins impraticables. Le mouvement est si lent et désordonné que Liniers, qui a pris les devants, se trouve face aux troupes de Gower, aux Corrales de Miserere, à l'ouest de la ville, avec environ 1 000 hommes et 11 pièces de campagne. Il engage l'action par une canonnade. Les Britanniques chargent à la baïonnette. Les miliciens ne tiennent pas longtemps et prennent la fuite. Dans le *sauf-qui-peut* général, les défenseurs perdent une soixantaine d'hommes morts et blessés, 80 prisonniers et 8 canons. La nuit interrompt les combats. Entraîné par la cavalerie dans la direction opposée à la ville, Liniers s'égaré et trouve refuge dans une maison isolée, où « *il passa la nuit la plus amère de sa vie, craignant, s'il cherchait à rejoindre les siens dans l'obscurité, de tomber dans quelque avant-poste ennemi*⁸⁴ ». Dans la ville, la rentrée des troupes débandées et la disparition de Liniers jettent la consternation. Tout semble perdu.

Liniers a accumulé les erreurs tactiques : il n'a pas préparé la défense de la ville en barricadant les rues ; il n'a pas su exploiter les avantages du terrain ; il a laissé ses troupes à découvert sans retranchement pour les abriter en cas de revers ; il a attendu en rase campagne l'ennemi, entraîné, aguerri et plus nombreux, alors que son armée improvisée est constituée en majorité de miliciens, enthousiastes mais peu entraînés, et d'un petit nombre de vétérans dont les qualités guerrières ont été déplorables durant les campagnes précédentes. Heureusement pour lui, les Anglais commettent encore plus d'erreurs. Whitelocke refuse d'écouter les conseils des officiers qui ont participé à la première invasion comme le colonel Pack. Il perd son avantage numérique en laissant ses unités dispersées sur des kilomètres. S'il avait suivi de près son avant-garde, il aurait pu profiter de la panique qui suit le combat de Miserere. Gower, quant à lui, n'a pas l'audace de Beresford. Sans instructions de son supérieur, il n'ose pas pénétrer dans la ville d'autant que ses troupes sont épuisées par une journée de marche forcée et éprouvées par le feu des Espagnols.

Le soir du 2 juillet, Buenos Aires ne doit son salut qu'à l'impétuosité du commandement anglais et à l'énergie de l'alcalde Martín Álzaga (1755-1812). Celui-ci rappelle le colonel Balviani laissé par Liniers à la garde du pont de Galvez. En accord avec ledit colonel, Álzaga organise la défense du secteur de la ville longeant le fleuve, pour contrecarrer l'action de la flotte anglaise. Il fait barricader portes et fenêtres. Des tirailleurs sont embusqués sur les terrasses où sont amassés des munitions, grenades, « *pots à feu* », pierres et autres projectiles. Des tranchées sont creusées

⁸⁴ Marquis Bernard de Sassenay, *Napoléon 1^{er} et la fondation de la République argentine : Jacques de Liniers, comte de Buenos Aires, vice-roi de la Plata et le marquis de Sassenay (1808-1810)*, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1892, p. 62.

dans les rues et des barricades élevées avec des ballots de cuir. Le reste de l'artillerie, que les officiers affolés n'ont pas encloué, est rassemblé. Des batteries et des épaulements sont établis à l'entrée des huit rues aboutissant à la Plaza Mayor. Pour travailler toute la nuit, donner un point de ralliement aux troupes débandées et jeter une sorte de défi à l'ennemi, la ville est illuminée comme un jour de fête. Le 3 juillet, au point du jour, Buenos Aires est en partie en état de défense et les habitants ont recouvré courage et confiance. Liniers rejoint à la Chacarita une partie de ses forces, et rentre dans la capitale pour reprendre la direction de la défense qu'il ne devait plus abandonner. Il complète les préparatifs commencés par le Cabildo et réorganise les troupes débandées. Comprenant son erreur de s'être aventuré en rase campagne, il se contente de livrer aux Anglais des combats d'avant-poste pendant les deux jours qui précèdent l'assaut final.

Whitelocke s'est enfin rendu compte du sérieux de la situation et attend dans l'ouest de la ville le ralliement de ses forces distancées. C'est chose faite le 4 juillet. Déduction du corps du colonel Mahon, qui garde le pont de Galvez et sa ligne de retraite, il dispose de 8 000 hommes. Avant de recourir aux armes, il somme la ville de se rendre à discrétion. Liniers refuse. Whitelocke fixe l'attaque au lendemain. Il a le choix entre trois tactiques pour réduire Buenos Aires : le blocus avec l'appui de la flotte, le bombardement ou l'attaque de vive force. Le concours de la flotte est rendu inopérant par les hauts fonds et les intempéries. Gower fait valoir que le bombardement de la ville serait une faute politique de nature à s'aliéner la population alors que l'objectif recherché est d'établir des relations commerciales durables et fécondes. Ayant une aveugle confiance dans la supériorité de ses troupes, Whitelocke décide l'attaque de vive force. Il divise son armée en trois corps : l'aile gauche est confiée à Auchmuty, l'aile droite à Craufurd et le centre est placée sous sa direction. Les ailes droite et gauche ont l'ordre de pénétrer dans la ville, la première vers l'extrémité nord, la seconde vers l'extrémité sud, en s'engageant dans plusieurs rues parallèles, de marcher droit au rivage, en s'emparant, chemin faisant, des points fortifiés tels qu'églises et monuments publics, puis de se rabattre sur la Plaza Mayor, que le commandant en chef compte attaquer de front en s'y portant directement par les artères qui y aboutissent. Pack est atterré par ce plan. Sa connaissance de Buenos Aires n'est pas une nouvelle fois prise en compte.

Le 5 août à trois heures du matin, dans l'obscurité, les troupes anglaises avancent baïonnettes au canon, sur douze colonnes. Au nord, Auchmuty s'empare après un combat sanglant de la Plaza de Toros et du parc d'artillerie. 1 000 prisonniers tombent dans ses mains. Au sud, le général Craufurd s'établit dans la Residencia, l'ancien couvent des jésuites transformé en hôpital. Whitelocke se rapproche de la Plaza Mayor. Puis la chance tourne, au détriment des Anglais. Les envahisseurs affrontent un Buenos Aires bien différent de celui dont Beresford

s'était emparé. Ils sont accueillis par une grêle de projectiles. Du haut des terrasses, hommes et femmes, maîtres et esclaves, leur lancent des grenades, des briques, des pierres, de l'eau bouillante et même, dit-on, de l'huile bouillante. Chaque maison est une forteresse dont les défenseurs ne peuvent être délogés que par un siège en règle. À chaque pas, se dressent de nouveaux obstacles : tranchées, retranchements armés de canons tirant à mitraille. Deux des lieutenants d'Auchmuty, encerclés, sont obligés de se rendre. Craufurd, parti de la Residencia pour gagner la forteresse, est contraint de reculer et de s'enfermer dans l'église Santo Domingo où il est rejoint par le colonel Pack, sérieusement malmené. Liniers les fait attaquer avec des forces supérieures appuyées par de l'artillerie. La « fleur de l'armée⁸⁵ » britannique sème des cadavres dans le quartier sud. Les défenseurs sont insaisissables. Le colonel Pack témoignera devant la cour martiale : « *J'allais poursuivi par l'obsession que nous avions tenté une lutte impossible, la plus inégale peut-être qui fut jamais.* » Attaqué par les Cantabres de Garcia et les volontaires du quartier, battu par l'artillerie du Fort, Pack tente de s'ouvrir un passage vers la Residencia. À seize heures, après deux sorties meurtrières, les soldats anglais sont obligés de se rendre. Pack, que la foule voulait lyncher pour être venu combattre après s'être évadé, est resté caché jusqu'au soir et ne doit sa survie qu'à la protection de Liniers.

C'est un grand succès. Les Anglais restent toutefois maîtres de la Residencia, de la Plaza de Toros ainsi que d'une partie des rues de l'ouest, mais ils comptent plus de 3 000 hommes mis hors de combat – 401 morts, 649 blessés, environ 2 000 prisonniers dont 105 officiers parmi lesquels plusieurs colonels et un général. Liniers qui ne s'est pas ménagé durant la journée – il a reçu plusieurs blessures – juge qu'il y a « *trop de sang répandu*⁸⁶ ». Il écrit à Whitelocke pour lui proposer de lui rendre tous les prisonniers, ainsi que ceux de l'année précédente, à la condition que les Anglais évacuent le Río de la Plata et restituent Montevideo. Il ajoute que l'exaspération de la population est telle qu'il ne peut pas répondre du sort des prisonniers.

Le lendemain, dans sa réponse « *assez insignifiante*⁸⁷ », Whitelocke se borne à proposer une suspension d'armes de vingt-quatre heures. Mais Liniers le met en demeure de répondre dans le quart d'heure. N'ayant reçu aucune réponse dans le délai imparti, il fait attaquer la Residencia par le colonel Elío, lequel sorte de *miles gloriosus* qui « *dans les succès généraux les plus avérés, trouve toujours moyen de se tailler une déroute personnelle*⁸⁸ », est repoussé. Malgré ce petit succès, Whitelocke est conscient que la guérilla urbaine l'emporte sur la discipline de ses troupes expérimentées. Il accepte les propositions de Liniers. Le traité signé le 7 juillet stipule la restitution des prisonniers faits des deux côtés, le rembarquement dans les dix jours et la restitution dans un délai de deux

⁸⁵ Groussac, *op. cit.*, p. 156.

⁸⁶ Lettre de Liniers à sa sœur, 20 juillet 1807, *op. cit.*, p. 116.

⁸⁷ *Idem.*

⁸⁸ Groussac, *op. cit.*, p. 155.

mois de Montevideo. Les troupes britanniques quittent sur le champ Buenos Aires et le 9 septembre abandonnent Montevideo et la Banda Oriental.

Dès son retour en Angleterre, Whitelocke passe en conseil de guerre. Reconnu coupable, il est démis de ses fonctions et déclaré « *incapable de servir la couronne britannique* ». Les Britanniques n'ont pas pour autant compris les leçons infligées par Liniers, puisque le général Arthur Wellesley – futur duc de Wellington – est chargé d'entreprendre une troisième expédition contre le Río de la Plata. Il est hors de question de rester sur une défaite. Cette fois, suivant les conseils du l'incontournable Fernando de Miranda, il s'agirait de transformer en monarchie constitutionnelle la vice-royauté de la Plata et par la même occasion le Mexique. Plus de 10000 hommes sont en cours de concentration à Cork lorsque survient la nouvelle de la révolte de Madrid du 2 mai 1808. Finalement, Wellesley et son armée sont envoyés au Portugal. Leurs succès durant la guerre d'Espagne vont faire oublier les deux fiascos de Buenos Aires. En vérité, ce sont les circonstances qui font abandonner aux Britanniques leurs projets de conquête coloniale. Désormais, bien qu'alliés de l'Espagne, ils soutiendront les mouvements indépendantistes et entreront massivement sur les marchés américains, atteignant l'objectif des expéditions : l'influence commerciale sur le continent sud-américain.

En Espagne et dans toute l'Amérique espagnole, le retentissement de la « *Defensa* » dépasse celle de la *Reconquista*. Les noms de Liniers et de Buenos Aires sont célébrés à l'envi dans la presse, dans les églises, par les poètes. Buenos Aires ne demeure pas en reste pour célébrer sa victoire. Les honneurs funèbres sont rendus aux héros morts au combat. Le Cabildo alloue des pensions viagères à leurs veuves et orphelins. Une souscription publique réunit les fonds nécessaires pour rendre la liberté à soixante-dix des esclaves qui ont combattu avec le plus de courage. Une fête religieuse est instituée en commémoration de la délivrance de la ville et du vœu de Liniers d'offrir à la Vierge les drapeaux pris à l'ennemi. Liniers est proclamé vice-roi.

La cour de Madrid, qui a abandonné la colonie à ses seules ressources, sans ne lui envoyer ni un homme, ni un fusil, ni un doublon, ne peut que ratifier le choix de la population. En décembre 1807, elle promeut Liniers chef d'escadre, lui confère la commanderie d'Arens dans l'ordre militaire de Montesa, assortie d'un revenu conséquent, et l'élève – bien qu'étranger – à la dignité de vice-roi des provinces du Río de la Plata – avec toutefois un bémol : à titre d'intérimaire. « *Ce fut le clou d'or qui arrêta un instant la roue de la Fortune*⁸⁹. »

⁸⁹ *Ibid.*, p. 157.

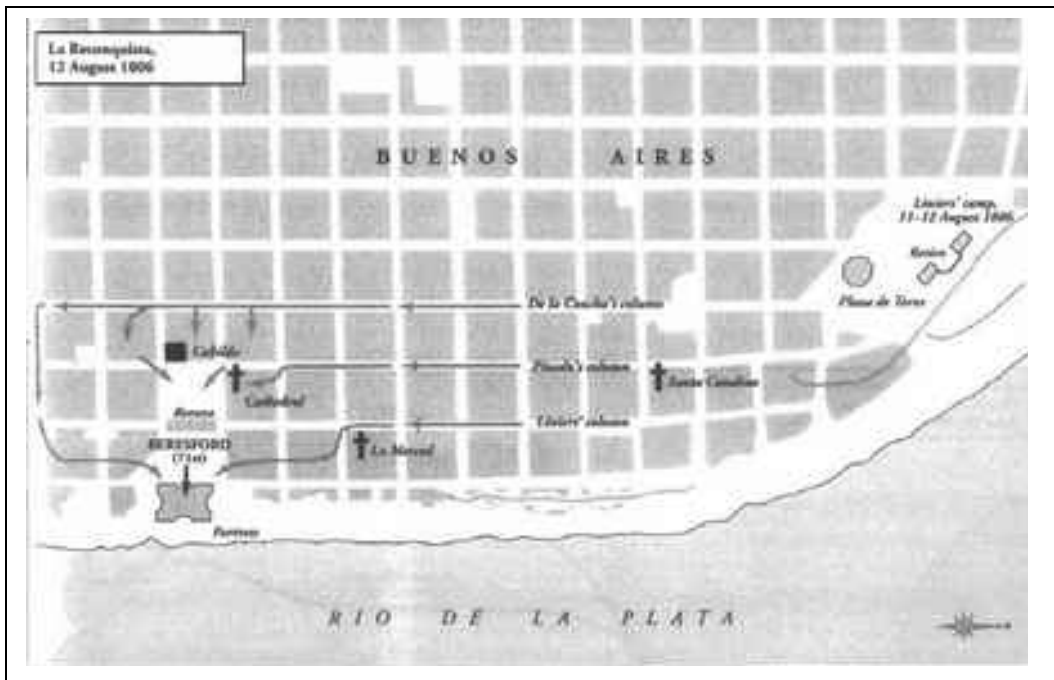
Ces récompenses sont amplement justifiées. Le mérite de la victoire revient sans conteste à Liniers, en dépit de ses erreurs tactiques. Comme le souligne Sassenay, « *sous bien des rapports, Liniers était un guerrier du Moyen Âge. Il en avait l'esprit chevaleresque et la foi religieuse*⁹⁰. » Il a tout fait pour que sa victoire ne soit pas « *ensanglantée* ». Les combats de rue n'ont jamais pris le caractère de férocité sanguinaire et sauvage que prendra un an plus tard la guerre en Espagne métropolitaine. Mais Liniers n'a pas pu ou voulu pousser jusqu'au bout la logique des événements et de la révolution intellectuelle et sociale à laquelle il a assisté et participé. Sur le plan militaire, il est révélateur qu'il ait improvisé une armée et n'ait jamais commis l'erreur de la surestimer, cela ne l'a pourtant pas empêché de vouloir livrer une bataille classique à laquelle elle ne pouvait pas survivre. Son fourvoiement a été rattrapé par l'erreur tactique du commandant anglais qui lui a donné l'opportunité de pratiquer le seul combat à sa portée : la guérilla urbaine. Ses adversaires politiques ne lui donneront pas cette chance, comme le démontrera sa fin tragique.

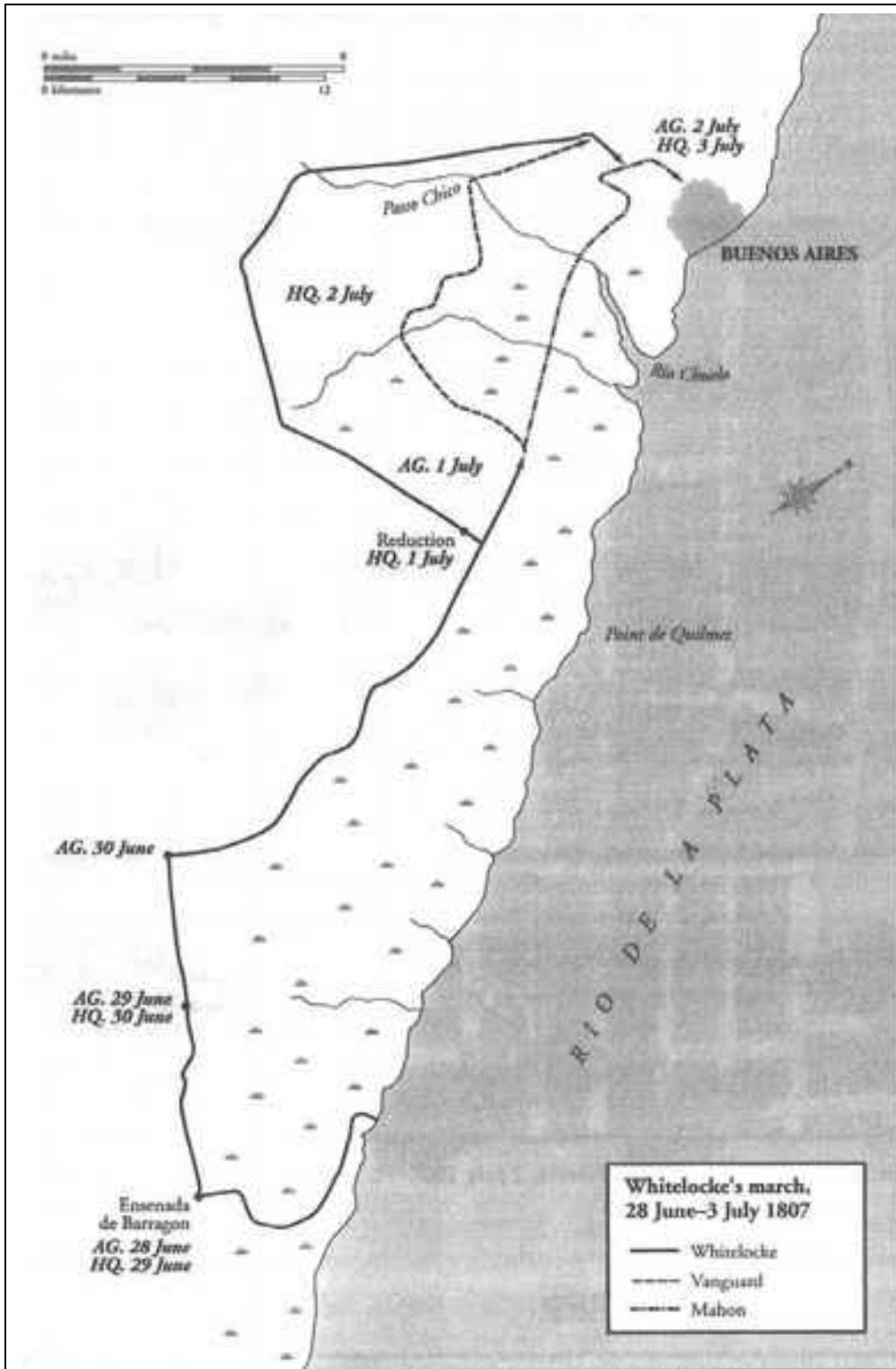
Bibliographie :

- Andrade (Ernest), "British fiasco at Buenos Aires", *Military history*, December 1997, p. 58-64
- Beverina (Juan, coronel), *Las invasiones inglesas del Río de la Plata (1806-1807)*, Buenos Aires, 1937
- Bey (Frédéric), « Les Anglais débarquent à Buenos Aires », *Revue Napoléon*, n° 26, p. 64-68
- Clowes (William Laird), *The Royal Navy, a history from the earliest times to the present*, London, Sampson Low – Marston, 1901, t. V
- Du Roure (Louis), Liniers (Javier de), *Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, Conde de Buenos Aires, a través de su correspondencia familiar (Jacques de Liniers, vice-roi du Río de la Plata, comte de Buenos Aires par sa correspondance à sa famille)*, sl, sd, (bilingue espagnol et français)
- Fletcher (Ian), *The Waters of Oblivion ; the British invasion of the Rio de la Plata 1806-1807*, Turnbridge, Spellmount Publishers Ltd, 2006
- Gallo (Klaus), *De la invasión al reconocimiento : Gran Bretaña y el Río de la Plata, 1806-1820*, Buenos Aires, A-Z ed, 1994

⁹⁰ Sassenay, *op. cit.*, p. 76.

- Graham-Yooll (Andrew), *Ocupación y reconquista a 200 años de las invasiones inglesas*, Buenos Aires, Lumière 2006
- Grainger (John D.), *The Royal Navy in the River Plate (1806-1807)*, Publication of the Navy records Society, vol. 135, 1996
- Groussac (Paul), « Un Français vice-roi de la Plata. Jacques de Liniers, comte de Buenos Aires », *Revue des Deux Mondes*, 1912, p. 140-172
- Horowicz (Alejandro), *El país que estalló: antecedentes para una historia argentina, 1806-1820*, Buenos Aires, Sudamericana, 2005
- James (William), *The Naval History of Great Britain, from the declaration of war by France in 1793, to the accession of George IV*, London, Richard Bentley, t. IV, 1837
- Pigna (Felipe), *Los mitos de la historia argentina. 1. La construcción de un pasado como justificación del presente del "describimiento" de América a la "independencia"*, Buenos Aires, grupo editorial Norma, 2004
- Sassenay (Henri Étienne Joseph Fernand comte puis marquis Bernard de), *Napoléon 1^{er} et la fondation de la République argentine : Jacques de Liniers, comte de Buenos Aires, vice-roi de la Plata et le marquis de Sassenay (1808-1810)*, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1892
- [X], *Notes on the Viceroyalty of La Plata in South America with a sketch of the manners and character of the inhabitants, collected during a residence in the city of Monte Video, by a gentleman recently returned from it. To which is added, a history of the operation of the British troops in that country, and biographical and military anecdotes of the principal officers employed in the different expeditions*, London, Stockdale, 1808





Whitelocke's march, June/July 1807



La Defensa: The British attack, 5 July 1807

Santiago de Liniers permanece en la Historia como el vencedor de las batallas del Río de la Plata de 1806 y 1807, que supusieron el doble fracaso de la Royal Navy en Buenos Aires. Sin embargo, nada predisponía a este gris oficial francés al servicio del rey de España, instalado en el virreinato del Río de la Plata, a tener la oportunidad de infligir estas derrotas a las aguerridas tropas inglesas y adquirir la gloria militar que lo tornaría en "*libertador*" y lo izaría - a pesar de ser extranjero - a la dignidad de virrey. El estudio de estas dos victorias nos hace rememorar su memorable epopeya.

La génesis

La historia empieza con el envío, en el mayor de los secretos, de un cuerpo expedicionario británico a las ordenes del General de división David Baird (1757-1829), el 1ro de septiembre de 1805, con el fin de arrebatarse a la República batava la colonia del Cabo de Buena Esperanza. La expedición es todo un éxito. Después de una breve defensa por honor, el general holandés Janssens firma, el 20 de enero de 1806, la capitulación que convierte al Cabo en colonia británica. El comodoro Sir Home Riggs Popham (1762-1820), al mando de la escuadra de la expedición, juzga el momento oportuno para apoderarse del vasto imperio español del Nuevo Mundo.

La perspectiva es tentadora. A pesar de haber dejado atrás el periodo colonial, las Américas aportan todavía grandes riquezas a España, gracias a la explotación de las minas de oro y plata. Desde hace más de dos siglos todas las potencias europeas - en particular Gran Bretaña - no han cesado de desear ponerle mano a estos fabulosos tesoros. El último golpe de efecto de la Royal Navy es del 5 de octubre de 1804 cuando la división del comodoro Moore intercepta frente a las costas de Cádiz, sin previa declaración de guerra, cuatro fragatas españolas provenientes de Montevideo, con un cargamento de metales preciosos por un valor de 4.736.153 piastras. Aunque una cuarta parte del tesoro se hunde con la fragata de cola por resistirse, este acto de "*piratería*" enriqueció la corona británica. Para España, en plena decadencia, esto tiene consecuencias devastadoras. Obligada a

entrar en guerra contra Inglaterra, junto a Francia, se desvincula de su imperio colonial lo que le da la estocada a la ya moribunda economía española. Este vuelco geoestratégico se agrava luego de la derrota de Francia y España en Trafalgar el 21 de octubre de 1805. De hecho, la Royal Navy británica domina los mares y controla las comunicaciones con el Nuevo Mundo. En este contexto, las grandes colonias españolas en las Américas se convierten en presas potenciales. Su conquista tendría la doble ventaja de debilitar sustancialmente a Napoleón, que no cesa de obtener victorias en el continente europeo, y de proporcionar nuevas oportunidades de negocio a Gran Bretaña.

A estas razones estratégicas, se añaden otras más triviales del propio Popham. El comodoro, que se ha destacado inventando un sistema de señalización utilizado por la Royal Navy desde 1803, es un hombre ambicioso, sediento de gloria y de riquezas. Se codea con las más altas esferas del Estado y del mundo de los negocios: un estilo de vida que exige mucho dinero. Pero la forma más fácil de hacerse rico como oficial de la Royal Navy es librarse a la guerra del corso en razón del porcentaje percibido sobre la venta de los navíos capturados y de su carga. A título de ejemplo, cada uno de los cuatro comandantes británicos que interceptaron la flota de la plata el 5 de octubre 1804 recibieron 23 500 £ cada uno (unos 1 652 000 £ a la tasa actual). Huelga decir que una campaña triunfante en la América española podría hacer de Popham un héroe riquísimo.

Partiendo de África del Sur, la colonia española más cercana es la del Río de la Plata, que además de estar aislada, es la más débilmente defendida de todas las posesiones españolas. El virreinato del Río de la Plata, creado en 1776, con Buenos Aires como capital, beneficia de una innegable prosperidad. Trigo, vinos, lanas y cueros hacen la riqueza de esta ciudad de 45000 habitantes. Buenos Aires es también el puerto de embarque de metales preciosos extraídos de las minas de Tierra-Firme. Por ejemplo en 1802-1803, la flota de plata embarcó cargas por un valor de 17 millones de piastras, es decir el 45 % de la producción de las minas de Tierra Firme enviada a España. Popham está convencido que una pequeña fuerza británica puede tomar Buenos Aires así como Montevideo, la otra gran ciudad del estuario de la Plata. Su convencimiento está anclado por sus largas conversaciones con Francisco de Miranda⁹¹ (1741-1816), un oficial criollo originario de Caracas, que ha combatido del lado de los insurgentes norteamericanos y luego de los revolucionarios franceses antes de encontrar refugio en Londres donde el Primer Ministro, Pitt el joven, le ha prometido vagamente su apoyo. Miranda aboga por la emancipación de las Américas bajo dominación española y portuguesa y sueña con una gran federación cuyo poder ejecutivo estuviera en manos de un "Inca", emperador hereditario. La capital se llamaría Colon - en referencia al Cristóbal Colon - y estaría situada en el istmo de Panamá. Miranda solicita la ayuda del Reino Unido para ocupar las principales ciudades sudamericanas. Asegura que las poblaciones acogerán a los británicos en libertadores y echarían a los españoles antes de organizar gobiernos soberanos, en compensación el Reino Unido se beneficiaría de la libertad de comercio y el usufructo del istmo de Panamá con el fin de construir un canal. En 1804, Popham y Miranda redactan un memorandum exponiendo un plan con el fin de liberar América del Sur. Pitt no le dió curso, Popham se tomó la libertad de reajustar este plan a su designios.

Alega que ha recibido una carta de Thomas Waine, capitán americano del negrero Elizabeth, asegurándole que los habitantes de Buenos Aires y Montevideo están tan exasperados por el yugo español que no ofrecerían ninguna resistencia a la armada británica y la recibirían como libertadora. La susodicha carta es sospechosa por caer como anillo al dedo para apoyar el proyecto de Popham. Incluso es posible que haya sido dictada por el mismo. Sea como sea, el comodoro consigue convencer al general - gobernador Baird, un viejo amigo de la campaña de Egipto de 1801, de poner a su disposición 700 highlanders escoceses de 71er regimiento de infantería, un destacamento de artillería y algunos dragones. Este pequeño cuerpo expedicionario es confiado al coronel Sir William Carr Beresford (1768 - 1854), promovido al rango de general de brigada para esta

⁹¹ Francisco de Miranda (1750-1816) buscó el apoyo de la Francia revolucionaria, sirvió como general de brigada bajo las ordenes de Dumouriez. Acusado de complicidad en el golpe de estado del 13 de vendimiario, se pasa a Inglaterra. Su nombre está inscrito en el Arco de Triunfo.

circunstancia.

Sin ordenes de Londres, Popham anuncia al Almirantazgo, el 9 de abril, que parte a navegar hacia las costas sudamericanas para interceptar convoyes enemigos. Justifica su salida precipitada por la llegada del invierno austral.

El día 13, hace una simple alusión a su proyecto de transportar tropas hacia el virreinato del Río de la Plata. Al día siguiente se embarca y sale de Ciudad del Cabo para llevar a cabo lo que toma la apariencia de una guerra privada. Su escuadra está compuesta por los buques de 64 cañones *Diadem* y *Raisnable*, el viejo *Diomede* (50 cañones), la fragata *Narcissus* (32 cañones), el bergantín *Encounter* y cinco *Indiamen*. Consciente de la debilidad de su fuerza expedicionaria, aprovecha de la parada en Santa Elena para obtener del gobernador, el coronel Robert Patten, que le asigne dos compañías y un batallón formado por Royal Marines y soldados de la Royal Navy. Ahora, 1635 hombres compone su cuerpo expedicionario. Sin embargo, Popham se entera de la muerte de Pitt y el cambio de gobierno, la llegada al poder de William Wyndham Grenville, del Partido Whig. Su expedición no habiendo sido todavía aprobada por el gabinete de Londres, el comodoro se queda sin respaldo. Escribe una larga misiva al Almirantazgo en la que se jacta de haber obtenido la aprobación de Pitt, que ya no puede llevarle la contraria, y diserta sobre las ventajas que la expedición puede ofrecer a la corona británica: primera etapa de un movimiento más amplio bajo la férula de Miranda y la apertura a los mercados sudamericanos. Apoya su argumentación en su memorándum de 1804, que refuerza con una petición de mas tropas. Sin esperar respuesta, la escuadra abandona Santa Elena el 2 de mayo y avista Montevideo el 8 de junio. Tan solo le quedan cuatro días de galletas. Debe actuar lo más rápidamente posible.

La invasión británica de Buenos Aires y la Reconquista de 1806.

Popham la precede sobre la fragata *Narcissus* para realizar una misión de reconocimiento. El medio ambiente es más hostil que el previsto. Hace mal tiempo. El estuario está lleno de bancos que hacen la navegación peligrosa. Los barcos tienen un calado demasiado grande para acercarse a las costas y operar eficazmente. Popham, creyendo las fortificaciones de Montevideo indefensas y en ruinas, debe cambiar de planes. En contra de la opinión de Beresford, decide atacar en primer lugar Buenos Aires, que carece de muralla fortificada y cuenta con una débil guarnición. El argumento decisivo: el tesoro se encuentra en la capital. El *Narcissus* encalla en un banco de arena, obligando a Popham a pasar al *Encounter* para sondear el acceso a Buenos Aires. Deja el *Raisnable* y el *Diomede* en el estuario. El *Diadem* es enviado a la costa norte para bloquear Montevideo. Con el *Narcissus*, de nuevo a flote, el *Encounter* y los barcos de transporte remontan el río. Intentan acercarse a la Ensenada de Barragán, pero su acceso está bloqueado por un buque mercante atravesado por el capitán de navío Jacques de Liniers enviado en el último minuto por el virrey. Este mecanismo defensivo es suficiente para rechazar el ataque mientras que la posición es defendida por tan solo 300 hombres, dos cañones, dos barcas cañoneras y una batería defectuosa. Las chalupas inglesas avanzan hasta Quilmes, a dos leguas de Buenos Aires. En la tarde del 25, los 1600 hombres de Beresford desembarcan con 8 piezas de artillería y 16 caballos en una playa pantanosa sin que el mínimo signo de resistencia o de alarma vengan a molestar la operación.

El virrey del Río de la Plata, el marqués Rafael de Sobremonte (1745- 1827) se ha percatado hace tiempo del peligro de invasión. Se ha cansado de reclamar a Madrid el envío de refuerzos, pero el gobierno español se ha contentado haciéndole llegar algunos cañones y sugiriéndole armar al pueblo. Sobremonte ha evitado esto. En efecto, juzga muy peligroso, para los intereses de la corona, armar a los criollos, que sueñan con la

independencia. Ahora que sus peores temores se tornan reales, se encuentra desprovisto y se muestra incapaz de organizar la resistencia.

El 26 de junio al alba, Beresford forma a sus hombres en orden de batalla y organiza la artillería en los flancos y la retaguardia. Se pone en marcha sin información alguna sobre la población, el terreno y los medios de defensa de la capital. Seguro de su superioridad, deja un centenar de hombres en Quilmes para proteger su cabeza de puente. Su marcha es irresistible. Nada lo puede parar: ni la planicie pantanosa con el agua hasta las rodillas, ni el ataque de un millar de caballeros españoles apoyados por seis piezas, que cargan contra los ingleses a la salida del pantano. Cuatro de las seis piezas son tomadas. Los caballeros, mal entrenados, mal equipados e indisciplinados son empujados hasta el Riachuelo, demasiado profundo para ser vadeado, que cubre el sur de la ciudad. Habiendo quemado los españoles el puente Gálvez – el único existente –, Beresford hace un alto en la tarde. El 27 de la mañana, cruza el río en canoas bajo el fuego de las milicias que cae sin dificultad. Por la tarde, las tropas británicas entran en la capital del Río de la Plata, al ritmo de tambores y banderas desplegadas, espaciando las filas para engañar a los *porteños* (habitantes de Buenos Aires) sobre la debilidad de su fuerza. Beresford se instala en la fortaleza. El virrey no lo ha esperado. Ha huido hacia Córdoba con un destacamento de caballeros, su familia y el tesoro.

Beresford dicta su primer decreto como “*gobernador de Buenos Aires para su Majestad británica*”. Promete respetar la propiedad privada y otorga el libre ejercicio de la religión católica. Decreta la libertad de comercio y la reducción de los aranceles de aduana. Al día siguiente, los jefes y oficiales, presos en libertad condicional, hacen el juramento usual. El 5 de julio, los cuerpos constituidos juran fidelidad a Su Majestad Jorge III. Una compañía de Highlanders sale a la búsqueda del virrey, lo atrapa y se apodera del tesoro. Popham ha ganado su apuesta. Con un pequeño ejército de élite y el apoyo de su escuadra, se apodera sin un tiro de la gran ciudad de Buenos Aires. El *Narcissus* embarca hacia Londres con el informe relatando el prodigioso éxito y el tesoro de un valor de 1 086 208 dólares, así como una carta abierta a los financieros y comerciantes de la City ensalzando las ventajas del nuevo mercado que les ha abierto. El 21 septiembre, ocho carros, en los que se ha pintado « *treasure e. R.M.* » (*Royal Money*), atraviesan Londres bajo escolta militar y la aclamación de la masa. Una bandera de seda azul con la inscripción en hilo de oro “*Buenos Aires, Popham, Beresford, Victory*” flota sobre la Plaza de Saint-James. Pero, ironías de la historia, cuando el trofeo de guerra baja a las bóvedas del Banco de Inglaterra, el mencionado “Beresford” se encuentra en cautiverio y “Popham” había presenciado con impotencia el derrumbe de sus sueños de grandeza.

Una vez completada la conquista, los británicos se encuentran aislados y sin esperanza de un apoyo inmediato, dada la falta de aprobación del gobierno. La improvisación de la empresa se vuelve contra ellos. Popham pierde todo interés en los asuntos locales - los cínicos pueden decir que consiguió lo que estaba buscando! Beresford da la impresión de querer convertir el Río de la Plata en una colonia británica para la gran decepción de la mayoría de los Criollos que aspiran a la independencia. Los Porteños están contrariados por el envío de su dinero a Londres, tomado en una acción engañosa que se asemeja a un “*acto de piratería isabelina*”⁹² e indignados por un puñado de soldados ingleses que han podido tomar su ciudad tan fácilmente. La Royal Navy británica es rápidamente considerada como un fuerza de ocupación. Los independentistas y los Realistas pro-españoles hacen causa común. Las agresiones verbales se multiplican y pronto dan paso a los ataques físicos. El descontento es clamoroso. Es en este contexto que Jacques de Liniers entra en escena y cumple su destino de liberador.

Este francés de 52 años, conocido con el nombre hispanizado de Santiago de Liniers, es un discreto oficial de marina, comandante de la flotilla asignada a la defensa de Buenos Aires. Como se encontraba destacado en la Ensenada en el momento de la invasión, no es incluido en la capitulación. Libre de todo compromiso, obtiene un salvo conducto para visitar a su familia. Aprovecha para espiar el lugar. Descubre la debilidad numérica del ejército

⁹² Fletcher (Ian), *The Waters of Oblivion: The British Invasion of the Rio de la Plata, 1806-1807*, Spellmount Publishers Ltd, 2006.

británico y toma el pulso de la ira de la población. Liniers busca el apoyo en Montevideo, que encuentra en pie de guerra. El Gobernador Pascual Ruiz Huidobro (1752-1813) prepara una fuerza expedicionaria de 1500 hombres y un escuadrón para recuperar la capital. Liniers consigue, no sin dificultad, convencerlo que no hay que desarmar la ciudad en el momento en los que los movimientos de la escuadra inglesa anuncian la inminencia del ataque. Al final, consigue 500 soldados, un centenar de miquelets catalanes, tres cañones de campaña y dos obuses. A pesar del bloqueo británico, seis goletas, seis lanchas cañoneras, armadas por el corsario francés Hippolyte Mourdeille (1785-1807)⁹³, y ocho transportes zarpan el 23 de julio. En el transcurso de la noche, el huracán maltrata la flotilla arrastrando a la costa dos chalupas, a penas llega a la Colonia de Sacramento. La marcha por tierra se ve obstaculizada por las lluvias torrenciales y las crecidas. El 28 de julio, Liniers llega a su vez a Colonia donde tres compañías de milicianos se suman al pequeño ejército. El 3 de agosto, Liniers aprovecha los fuertes vientos del este y del sudeste para izar velas. Gracias al escaso calado de sus naves, se aventura por el banco de Las Palmas y esquivo los cruceros británicos. Pero el mal tiempo y la mar gruesa le obligan a tomar tierra en Las Conchas, a seis leguas de Buenos Aires, mas lejos de lo previsto. No hay mal que por bien no venga, la tempestad hunde cinco cañoneras inglesas en el puerto de Buenos Aires.

Liniers hace desembarcar dos cañones de 18 de una de las goletas así como 320 marinos de la flotilla. Los 73 corsarios franceses de Mourdeille se le unen así como el futuro capitán de navío Pierre-Guillaume Gicquel des Touches (1770-1824). En total, el efectivo del pequeño ejército suma 1100 hombres. La marcha sobre Buenos Aires es de espanto, lenta y dolorosa en terrenos destrozados por las lluvias diluvianas de los días anteriores. Para evitar un ataque en campo abierto, el ejército progresa por el oeste hasta los pantanos de la Chacarita alcanzados el 9 de agosto. Al día siguiente, se acerca a la ciudad a media legua, y acampan en los mataderos, los Corrales de Miserere. Son las diez de la mañana. Liniers dirige una "intimación"⁹⁴ al general inglés exigiendo su rendición. Al cabo de cuatro horas, Beresford responde al arrogante cartel que se niega a rendirse, como exige su honor de soldado, pero añade que resistirá hasta los límites extremos "fijados por la razón".

Esta "tímida" respuesta, como la describe Liniers, refleja la dificultad de Beresford, consciente que la situación se le escapa entre las manos. No puede esperar ninguna ayuda de Popham, los fuertes vientos y los bancos impiden a los buques dirigirse a puerto. El primero de agosto, tras una pequeña escaramuza en el chacra de Perdriel, Beresford logra una pequeña victoria sobre Juan Martín Pueyrredón (1776-1850). Sin embargo, queda sin futuro. Beresford espera el choque final.

Buenos Aires es un gran pueblo colonial, en forma de triangulo isósceles, mas largo que alto, cuya base se alarga del norte al sur bordeando el río. Su diseño en forma de damero, con cuadras de 140 metros, separadas por grandes calles de 13 a 14 metros, cruzándose en ángulo recto, según el modelo establecido por el Código de Indias. El Fuerte, con la residencia del virrey, ocupa la cuadra central sobre el Río donde se encuentra el palacio de gobierno; la cuadra contigua forma la Plaza Mayor, con el Ayuntamiento al oeste y al norte, la catedral. Desde que Liniers recibe la respuesta del general inglés, pasa a la ofensiva contra el parque de artillería de El Retiro, situado al norte de la ciudad. Defendido por 200 británicos atrincherados en la Plaza de Toros. Una carga a la bayoneta los desaloja. Beresford llega a su auxilio con tres cañones y 400 a 500 hombres. Pero no puede parar el empuje de los voluntarios porteños y montevideanos, apoyados por las descargas de metralla. Los británicos se defienden palmo a palmo. Los españoles continúan la ofensiva, su numero no cesa de aumentar. La población acude de todas partes para dar una mano. La batalla continúa todo el día. Hacia la tarde, la columna

⁹³ Hipólito Mourdeille para los argentinos es un corsario originario de Bormes, en el departamento del Var. Comenzó operando desde Marsella, antes de obtener su patente de corso en 1805 en Montevideo.

⁹⁴ Carta de Liniers a Napoleón 1^{ero}, septiembre 1806, in Louis Du Roure, Javier de Liniers, *Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, Conde de Buenos Aires, a través de su correspondencia familiar (Jacques de Liniers, vice-roi du Río de la Plata, comte de Buenos Aires par sa correspondance à sa famille)*, sl, sd, p. 100.

inglesa diezmada se encierra en la Plaza Mayor. Es demasiado tarde para continuar. Al día siguiente, Liniers refuerza sus posiciones. Dispone la artillería naval apuntando a la Fortaleza. Se le unen unos 500-600 hombres, soldados que quedaron presos en Buenos Aires, o habitantes "*mal armados, pero llenos de entusiasmo*"⁹⁵.

Es el 12 de agosto, en la espesa niebla de una mañana de invierno, que tiene lugar el ataque decisivo. Liniers divide su pequeño ejército en tres columnas que deben, respectivamente, desembocar en cada una de las tres esquinas de la Plaza Mayor. El ataque convergente está programado para el mediodía, pero la hiperactividad de Mourdeille lo precipita. Hacia las nueve, en la *cuadra* de la catedral Mourdeille se desliza con su tripulación, mientras que los miquelets catalanes hacen lo mismo en el otro lado de la calle, pero son descubiertos por un puesto enemigo. La alarma dada, una columna británica avanza hacia los asaltantes que defienden todo, pidiendo refuerzos. Liniers debe modificar sus planes. Ordena a cada columna ganar la plaza a toda costa. En menos de una hora la acción es general. Las columnas de ataque avanzan bajo el fuego de los cañones británicos, los obuses y los tiros mortíferos de la infantería inglesa apostada en las terrazas.

Beresford da la señal de retirada en el Fuerte, siendo el último en cruzar el puente levadizo. Los soldados y el pueblo irrumpen en la plaza de todas partes. El tiroteo continúa. Los cañones arrastrados desde Retiro y los tomados a los ingleses son puestos en batería. Los Corsarios de Mourdeille traen las escaleras, preparándose para el asalto como si de un abordaje se tratara. Al mediodía, en la esquina noreste del parapeto, Beresford aparece, sin sombrero, espada en mano, mientras la bandera blanca es izada. Pero el humo es demasiado denso para que pueda ser visto, y los tiros continúan. Beresford iza la bandera española y sale de la fortaleza "*rindiéndose a discreción.*"⁹⁶ El alto al fuego es seguido de una gran ovación. Liniers retrócede al Cabildo (ayuntamiento), donde rodeado por varios oficiales y personalidades civiles recibe al general vencido, futuro ganador de Soult en Albuera en 1811. La capitulación según los honores de la guerra, la guarnición británica, una hora después, sale de la fortaleza a tambor batiente y banderas desplegadas, a desfilar ante las tropas victoriosas antes de entregar las armas. Con esto concluye la *Reconquista*.

Los combates han sido sangrientos: los ingleses tienen 300 hombres muertos o heridos, Liniers 200 hombres, sin contar con los voluntarios que no aparecen en ninguna lista. Los soldados capturados son dispersados en las provincias. Algunos de ellos se casarán y se establecerán de forma permanente. Liniers recupera 29 piezas de la campaña, 1600 fusiles y las banderas del 71^o Regimiento así como 2 millones de piastras "*en dinero efectivo, tabaco, papel, timbres*", y - *por último pero no menos importante* - el rebaño de vicuña, alpaca y guanaco conducidos desde el fondo del Perú para ser obsequiado a Napoleón por el Rey de España⁹⁷

La pérdida o captura de 1400 soldados británicos es un fracaso de una escala sin precedentes durante este período y en una guerra colonial. La ocupación inglesa tan sólo ha durado 46 días. Mal informado por Miranda, Popham creyó sinceramente que los británicos serían recibidos con los brazos abiertos por los habitantes de América del Sur. Este fracaso demuestra, en su caso, la locura de confiar en las opiniones de los exiliados políticos para conocer el estado de ánimo del pueblo. Por otra parte, Miranda se entera en carne propia, de forma concomitante, ya que el 3 de agosto, es incapaz de sublevar la población de Caracas, y debe reembarcarse en un navío de la Royal Navy.

Liniers ingresa vivo en la leyenda. Se convierte en el adulado héroe de la América Española y de España. Lo ignora pero la *Reconquista* se erige en el episodio fundador de la nacionalidad argentina, que tras cuatro años de gestación, verá el día. Pero la *Reconquista* no significa la desaparición de la amenaza de invasión. La escuadra de Popham todavía bloquea el Río de la Plata y Liniers espera en un plazo mas o menos breve una réplica inglesa para "*vengar la afrenta*".

⁹⁵ *Ibid.*, p. 101.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 102.

⁹⁷ *Idem.*

La segunda invasión británica de Buenos Aires o la « Defensa », 1807

Siempre al mando militar, Liniers decide hacer lo que el virrey se había negado siempre por miedo a la revolución, a saber, la militarización de la ciudad colonial armando al pueblo. Su proclama del 6 de septiembre exige la creación de los cuerpos urbanos de acuerdo a su grupo étnico⁹⁸: criollos⁹⁹, negros, mulatos, indios, inmigrantes de las provincias del interior o de *Arribeños*, de las provincias de España (Vascongadas, Andalucía, Cataluña, Asturias, Cantabria).

Convoca el 9 de septiembre a las milicias para programar su organización, el modo de elección de oficiales, sus uniformes. Todo ciudadano en edad de llevar armas se convierte en miliciano. Esta fuerza se complementa con las tropas virreinales, que representan menos de la séptima parte del total, y se organiza sobre el modelo de un ejército convencional con infantería, caballería y artillería¹⁰⁰ El 20 de noviembre, la Junta establece el servicio militar obligatorio para los varones de 15 a 50 años. De este ejército improvisado, todo está por preparar y todo es creado. Liniers resultó "*un verdadero genio de la organización.*"¹⁰¹ Se centra en la artillería: el entrenamiento de los hombres, la doma de los caballos y las mulas, la construcción de carruajes, caballerizas y talleres, la fabricación de arneses. Como le faltan 4000 fusiles para armar a su infantería, hace arreglar todas las armas recuperadas en la ciudad y en provincias. Hace llegar pólvora en grandes cantidades de Perú y Chile. Para compensar la falta de plomo, anima a la gente a sacrificar las esquinas de los tejados y todos sus platos y otros utensilios de hojalata. Establece las baterías y reductos en las playas, que pueden cruzar sus fuegos para obligar al enemigo a desembarcar lo más lejos de la ciudad.

Mientras Liniers echa el resto "*para convertir un pueblo pacífico compuesto por comerciantes, cultivadores y ricos propietarios en un pueblo de guerreros*"¹⁰²¹¹, Popham recibe refuerzos del Cabo, enviados por el general Baird: 1400 hombres del 47mo Regimiento de Infantería, al mando del teniente coronel Backhouse. Su estrategia es volver a su primer objetivo: Montevideo. Pero las aguas poco profundas impiden a los barcos británicos a desempeñar un papel decisivo como lo demuestra la ineficacia de su bombardeo de las defensas de la ciudad. El 29 de octubre, Popham hace desembarcar a Backhouse, en Maldonado, 130 km al este de Montevideo. Este éxito no trae ningún beneficio. En su desesperación, Popham ataca la pequeña isla de Gorriti, que cubre con sus tres baterías en la entrada del puerto de Montevideo y establece un punto de apoyo. Estas medidas no cambian la situación. Popham consigue mantener la ficción de la presencia británica en el estuario. Es incapaz de mantener el bloqueo. Espera la decisión

⁹⁸ Idem.

⁹⁹ Su regimiento toma el nombre de *Patricios*, lo que se puede prestar a confusión ya que la palabra significa normalmente en castellano « nobles ». A la sazón, califica al pueblo llano de Buenos Aires de obreros, artesanos, jornaleros. La etimología viene de « *patria* ».

¹⁰⁰ Infantería : Regimiento de *Patricios* o *Legión Patricia*, *Cuerpo de Arribeños*, Compañía de granaderos (tropas coloniales), *Tercio de Montañeses* (Cantabros), *Tercio de Vizcaínos* o de *Cantabros de la Amistad*, Cazadores de Corrientes, *Tercio de Gallegos* o Voluntarios urbanos de Galicia, *Tercio de Andaluces*, *Tercio de Miñones catalanes*, Cuerpo de Indios, Mulatos y Negros, Batallón de *Naturales*. Caballería : 8 escuadrones de Caballería ligera (que incluye tres de husardos, escuadrón de *Quinteros y Labradores*), Regimiento de *Blandengues* de la Frontera; Artillería : Corps des *Voluntarios Patriotas de la Unión*, Compañía de artillería de Indios, Mulatos y Negros, formado de Indios y esclavos.

¹⁰¹ Paul Groussac, « Un Français vice-roi de la Plata. Jacques de Liniers, comte de Buenos Aires », *Revue des Deux Mondes*, 1912, p. 155.

¹⁰² Carta de Liniers a su hermana 20 julio 1807, Du Roure et Liniers, *Santiago de Liniers...*, op. cit., P. 111.

de Londres sobre su guerra privada contra España. No tarda mucho: fue relevado del mando¹⁰³ y sustituido por el almirante Charles Stirling, que llegó 5 de enero 1807.

Mientras tanto, Rafael de Sobremonte llega a Montevideo con 2500 jinetes de Córdoba, al mando de Juan Bautista Bustos. El Cabildo le prohíbe entrar ya que su legitimidad es cuestionada, y entrega la defensa de la ciudad al gobernador Ruiz Huidobro. El 14 de enero, un centenar de buques mercantes británicos llegan a Montevideo. También llevan 4300 soldados del brigadier general Samuel Auchmuty (1756-1822). El día 16, estos desembarcan a 10 kilómetros de Montevideo, cerca del lugar donde los jinetes de Sobremonte están acampados. Tras solicitar refuerzos a la ciudad, el virrey abandona Montevideo a su suerte. Ruiz Huidobro tiene una guarnición de 3000 hombres que se resisten de manera desordenada mientras que el gobernador solicita ayuda a Buenos Aires. El 2 de febrero, los ingleses logran abrir una brecha a través de una de las dos entradas de la ciudad. La población de Montevideo participa en la defensa. En la mañana del 3 de febrero, Auchmuty pasa a la ofensiva. Las pérdidas son muy elevadas. El Corsario Mourdeille es herido de muerte. La ciudad cae antes que Liniers pueda intervenir. Tiene que volver a Buenos Aires. Con el temor de que los refuerzos españoles pasen por Colonia de Sacramento para socorrer Montevideo, Auchmuty encarga al coronel Denis Pack (1772-1823) hacerse con la ciudad fortificada. Pack ocupa el lugar en marzo, casi sin oposición.

El 5 de febrero, Buenos Aires se entera de la caída de Montevideo. La población está indignada por la actitud del virrey. El 10 de febrero, el Cabildo se reúne en *Junta de Guerra* para presionar a la *Real Audiencia*, tribunal supremo del virreinato, y decreta – hecho sin precedentes - la destitución de Sobremonte. Las autoridades españolas conscientes del deplorable ejemplo que podría dar Buenos Aires, a los demás virreinos comunica que Sobremonte se retira de su cargo por razones de salud. El Virrey, sin embargo, ha sido depuesto por la voluntad del pueblo, se ha pasado una página de la historia incluso si los protagonistas no tienen conciencia de esto. El gobierno civil se le da al *Tribunal Superior* y se confirma en el mando militar a Liniers.

El 7 de junio, Liniers envía al coronel Francisco Javier Elio para retomar Colonia. Sin embargo, este fracasa estrepitosamente después de perder 120 hombres.

Dada la confusión que reina en la orilla norte de la Plata, Liniers espera un ataque de un día para otro. La noticia de la reconquista de Buenos Aires ha causado conmoción e indignación en Londres. La entrega de Beresford, obtenida por una banda de vaqueros y gente del pueblo, es considerada deshonrosa. El orgullo nacional ha sido herido. En consecuencia, el gobierno británico está decidido a conquistar el Río de la Plata, justificado por el persistente estado de guerra con Francia y España. Los medios existen. Desde 10 de mayo, la fuerza expedicionaria británica tiene un nuevo comandante: Teniente General Sir John Whitelocke (1757-1833), un oficial arrogante, que debe su carrera a sus relaciones. En total, seis generales y dos almirantes, un ejército de unos 12.000 soldados y una veintena de buques de guerra, están listos para abalanzarse sobre Buenos Aires.

Whitelocke tiene prisa por actuar antes del inicio de la temporada de lluvias. El general de brigada Craufurd (1764-1812), que acaba de llegar con 4200 hombres salidos de Inglaterra hace nueve meses, insiste en que el ataque sea diferido para dejar tiempo a sus tropas descansar. Los oficiales generales y superiores comparten su opinión, pero Whitelocke hace oídos sordos. Evacua Colonia, deja una pequeña guarnición en Montevideo y atraviesa el estuario con cerca de 9000 hombres. Con el conocimiento de la construcción de una batería en Quilmes, el lugar de desembarco de Beresford en 1806, decide contra la opinión de sus subalternos desembarcar en la Ensenada de Barragán, a

¹⁰³ Popham pasa ante el consejo de guerra el 28 de marzo de 1807 a bordo del *Gladiator* en Portsmouth, bajo la acusación de haber dejado la estación del Cabo sin autorización. El sentencia final establece que si bien su acción es altamente condenable no merece, teniendo en cuenta las circunstancias, una reprimenda severa. La City le ofrece una espada de honor por sus esfuerzos para “abrir nuevos mercados”. La carrera de Popham, aunque mancillada por el desastre de Buenos Aires, se verá poco afectada por esta reprimenda.

unos 50 Km de Buenos Aires. Luego de peligrosas maniobras en el estuario, la armada británica desembarca en la mañana del 28 de junio en Ensenada, como lo había previsto Liniers. Sin embargo, este no ha previsto atacar en el momento de mayor vulnerabilidad por temor a un reembarco intempestivo y la posposición del ataque mas cerca de la ciudad que lo tomaría desprevenido.

La marcha de la armada británica sobre Buenos Aires se vuelve una pesadilla. Atraviesa pantanos por caminos impracticables donde pierde sus víveres. Los hombres extenuados deben sacar con esfuerzos sobrehumanos del barro las piezas de artillería, los caballos y sus equipos. Whitelocke, exasperado por este contratiempo, ordena que las tropas sigan la progresión sin esperar a los rezagados. La armada inglesa está peligrosamente diseminada a lo largo del camino en varios cuerpos. Después de un grandísimo esfuerzo, los nuevos reclutas del general Craufurd llegan a Quilmes para darse cuenta que los españoles han evacuado y que la travesía del pantano pudiera haberse evitado. Reciben algunos víveres de los barcos, pero en cantidad insuficiente. Whitelocke pierde una nueva ocasión de reorganizar su armada y de dejar descansar a sus hombres. Ordena que las tropas sigan su progresión a toda costa y a pesar de los inextricables problemas de logística.

De acuerdo con la doctrina militar, Liniers prepara una batalla de detención sobre el Riachuelo, a dos leguas de la capital “*para sacar ventaja de (su) caballería y de (su) artillería*”¹⁰⁴. El 1º de julio, sale de la ciudad con su ejército, compuesto de 6937 hombres, y una artillería de 53 piezas. Instala un dispositivo clásico: en el lado derecho, los 1987 hombres de la división del coronel César Balbiani con sus 14 piezas de artillería; en el centro la división del coronel Elio con 1720 hombres y 9 piezas de artillería; en el lado izquierdo, la división del coronel Bernardo de Velasco con 1650 hombres y 16 piezas de artillería¹⁰⁵. La Reserva o división del coronel Gutiérrez de la Concha, compuesta de 1508 hombres¹⁰⁶ y de 14 piezas de artillería, es destinada a atacar los flancos del enemigo una vez el combate iniciado. Los ingleses evitan el choque frontal con el dispositivo español, sería correr un riesgo inútil. Su avanzada al mando del coronel John Leveson-Gower (1774-1816), segundo de Whitelocke, maniobra para evitar el combate con el ala derecha española. Le aventaja en rapidez y consigue atravesar sin oposición río arriba a dos leguas del puente Gálvez. Liniers, temiendo ser dividido, deja en la orilla derecha del Riachuelo al coronel Balviani con dos divisiones y casi toda su artillería. Cruza con prisa el puente de Gálvez para ponerse entre los ingleses y la ciudad. Pero los milicianos no están acostumbrados, como el enemigo, a la marcha forzada. Para mayor desgracia, el terreno se ha convertido en un lodazal por las lluvias de los días anteriores y en unas barrancas impracticables. El movimiento es tan lento y desordenado que Liniers, que se ha adelantado, se encuentra de frente con las tropas de Gower, en los Corrales de Miserere, al oeste de la ciudad, con cerca de 1000 hombres y 11 piezas de artillería. Inicia la acción con una cañoneada. Los británicos cargan a la bayoneta. Los milicianos no aguantan mucho y se escapan. En el sálvese-quien-pueda general, los defensores pierden una sesentena de hombres, muertos y heridos, 80 prisioneros y 8 cañones. La noche interrumpe los combates. Arrastrado por la caballería en dirección opuesta a la ciudad, Liniers se pierde y encuentra refugio en una casa aislada, donde «*pasó la noche mas amarga de su vida, temiendo que se reuniría con los suyos en la oscuridad, de caer en algún puesto de avanzada del enemigo*»¹⁰⁷. En la ciudad, la entrada de las tropas en desbandada y la desaparición de Liniers, siembran la consternación. Todo parece perdido.

¹⁰⁴ Carta de Liniers a su hermana, 20 julio 1807, *op. cit.*, p. 113.

¹⁰⁵ División Balbiani (2 batallones de *Patricios*, granaderos de Terrada, un batallón de marina, dos compañías de miquelets catalanes, dos escuadrones de húsares) ; división Elío (Gallegos, Mulatos y Negros, Andaluces, dos compañías de miquelets, un escuadrón de caballería) ; división Velasco (*Fijo, Blandengues, Vizcaínos, Arribeños*, dos compañías de miquelets, un escuadrón de caballería).

¹⁰⁶ Dragones, tres batallones de *Patricios, Montañeses*, miquelets, dos escuadrones de caballería.

¹⁰⁷ Marquis Bernard de Sassenay, *Napoléon 1^{er} et la fondation de la République argentine : Jacques de Liniers, comte de Buenos Aires, vice-roi de la Plata et le marquis de Sassenay (1808-1810)*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1892, p. 62

Liniers acumula los errores tácticos: no ha preparado la defensa de la ciudad atrincherando las calles; no ha sabido explotar las ventajas del terreno; ha dejado sus tropas al descubierto sin retaguardia para resguardarlos en caso de fracaso; ha esperado en pleno campo a un enemigo entrenado, aguerrido y mas numeroso, mientras que su ejercito improvisado está compuesto en su mayoría de milicianos, entusiastas pero con poco entrenamiento, y por un pequeño número de veteranos cuyas cualidades militares han sido deplorables en las campañas precedentes. Afortunadamente, los ingleses cometen todavía mas errores. Whitelocke se niega a escuchar los consejos de oficiales que han participado en la primera invasión como el coronel Pack. Pierde su ventaja numérica dejando sus unidades dispersas en varios kilómetros. Si hubiera seguido de cerca su avanzada, pudiera haber aprovechado el pánico posterior al combate de Miserere. Gower, por su parte, no tiene la audacia de Beresford. Sin instrucciones de su superior, no osa penetrar en la ciudad teniendo en cuenta que sus tropas están agotadas por la jornada de marcha forzada y castigadas por el fuego de los españoles.

La tarde del 2 julio, Buenos Aires debe su suerte tanto a la impericia del comandante inglés como a la energía del alcalde Martín Alzaga (1755-1812). Este llama al coronel Balviani dejado por Liniers en custodia del puente Gálvez. De acuerdo con dicho coronel, Alzaga organiza la defensa del sector de la ciudad sobre el río, para contrarrestar la acción de la flota inglesa. Atrinchera puertas y ventanas. Los tiradores se emboscan en las terrazas donde están acumuladas municiones, granadas, "perolas", piedras y otros proyectiles. Se cavan trincheras en las calles y se elevan barricadas con fardos de cuero. El resto de la artillería, que los oficiales alocados no han armado, es reunido. Las baterías y los respaldos se establecen en la entrada de las ocho calles que desembocan en la Plaza Mayor. Para trabajar toda la noche, dar un punto de referencia a las tropas en desbandada y desafiar al enemigo, la ciudad se ilumina como un día de fiesta. El 3 de julio, al alba, Buenos Aires está en parte en estado de defensa y sus habitantes han recobrado el coraje y la confianza. Liniers concentra en la Chacarita una parte de las fuerzas, y entra en la capital para retomar el mando de la defensa que no abandona mas. Completa los preparativos empezados por el Cabildo y reorganiza las tropas desbandadas. Entendiendo su error de haberse aventurado a campo abierto, se contenta de combatir los ingleses en vanguardia durante dos días que precedieron el asalto final.

Whitelocke, finalmente, se ha dado cuenta de la seriedad de la situación y espera en el oeste de la ciudad la reunión de las tropas distanciadas. Cosa hecha el 4 de julio. A parte del coronel Mahon, que guarda el puente de Gálvez y su línea de retirada, dispone de 8000 hombres. Antes de acudir a las armas, intima a la ciudad a rendirse a discreción. Liniers se niega. Whitelocke fija el ataque para el día siguiente. Tiene la elección de tres tácticas para tomar Buenos Aires: el bloqueo con el apoyo de la flota, el bombardeo o combate cuerpo a cuerpo. La participación de la flota es inoperacional debido a los bajos fondos y la intemperie. Gower hace valer que el bombardeo de la ciudad seria un gran error político que enemistaría a la población cuando el objetivo es de establecer las relaciones comerciales duraderas y fecundas. Con una confianza ciega en la superioridad de las tropas, Whitelocke se decide por el combate cuerpo a cuerpo. Divide su ejército en tres cuerpos: el ala izquierda es confiado a Auchmuty, el ala derecha a Craufurd y el centro queda bajo su dirección. Las alas derecha y izquierda tienen el orden de penetrar en la ciudad, la primera por el extremo norte, la segunda por el extremo sur, entrando por calles paralelas, marchando derecho hacia la orilla, haciéndose, en el camino, de los puntos fortificados como las iglesias y monumentos públicos para luego replegarse en la Plaza Mayor, que el comandante en jefe pretende atacar de frente por las arterias que desembocan en ella. Pack está horrorizado por este plan. Su conocimiento de Buenos Aires no es nuevamente tenido en cuenta.

El 5 de agosto, a las tres de la madrugada, en la oscuridad, las tropas inglesas avanzan bayoneta en ristre en formación de doce columnas. En el norte Auchmuty se apodera después de un sangriento combate de la Plaza de toros y del parque de artillería. Mil prisioneros caen en sus manos. En el sur, el general Craufurd se establece en la Residencia, antiguo convento de jesuitas convertido en hospital. Whitelocke se acerca de la

Plaza Mayor. Entonces, la fortuna cambia en detrimento de los ingleses. Los invasores afrontan un Buenos Aires muy diferente del que Beresford se apoderó. Son acogidos por una granizada de proyectiles. De lo alto de las terrazas, hombres y mujeres, amos y esclavos, les lanzan granadas, ladrillos, piedras, agua hirviendo e incluso, dicen, aceite hirviendo. Cada casa es una fortaleza cuyos defensores no pueden ser desalojados sin un sitio en regla. A cada paso, se alzan nuevos obstáculos: trincheras, barricadas armadas de cañones tirando metralla. Dos de los lugartenientes de Auchmuty, acorralados, son obligados a rendirse. Craufurd, salido de la Residencia para llegar a la fortaleza, es obligado a retroceder y se encierra en la Iglesia de Santo Domingo donde es alcanzado por el coronel Pack, seriamente tocado. Liniers los hace atacar con fuerzas superiores apoyados por la artillería. La “*flor del ejército*”¹⁰⁸ británico siembra de cadáveres el barrio sur. Los defensores son insaciables. El coronel Pack atestiguará ante el consejo de guerra: “*Estaba obsesionado por la idea que habíamos intentado una lucha imposible, la mas desigual que haya habido.*” Atacado por los cantabros de García y los voluntarios del barrio, bombardeado por la artillería del Fuerte, Pack trata de abrir un paso hacia la Residencia. A las dieciséis horas, después de dos salidas mortíferas, los soldados ingleses son obligados a rendirse. Pack, que la turba quiere linchar por haber regresado a combatir después de haberse escapado, se esconde hasta el atardecer y debe su supervivencia tan solo a Liniers.

Es un gran éxito. Los ingleses tienen todavía en su poder la Residencia, la Plaza de Toros así como una parte de las calles del oeste, pero cuentan con mas de 3000 hombres fuera de combate – 401 muertos, 649 heridos, cerca de 2000 prisioneros de los cuales 105 son oficiales, varios coroneles y un general. Liniers que no ha parado en todo el día – ha recibido varias heridas – juzga que “*ya había derramado demasiada sangre*”¹⁰⁹. Escribe a Whitelocke para proponerle devolverle todos los prisioneros, así como los del año anterior, a condición de que los ingleses evacuen el Río de la Plata y restituyan Montevideo. Añade que la exasperación de la población es tal que no puede responder de la suerte de los prisioneros.

Al día siguiente, en su respuesta “*bastante insignificante*”¹¹⁰, Whitelocke se limita a proponer un alto el fuego de veinticuatro horas. Pero Liniers lo intima a responder en un cuarto de hora. Sin recibir respuesta en el plazo otorgado, ordena atacar la Residencia al coronel Elio, que tal que un *miles gloriosus* que “*ante el éxito generalizado mas avezado, encuentra siempre la manera de obtener una derrota personal*”¹¹¹ es rechazado. A pesar de esta pequeña victoria, Whitelocke es consciente que la guerrilla urbana tiene las de ganar sobre sus experimentadas tropas. Acepta las propuestas de Liniers. El tratado firmado el 7 de julio estipula la restitución de los prisioneros hechos de ambos lados, el reembarco en los diez días y la restitución de Montevideo en dos meses. Las tropas británicas dejan inmediatamente Buenos Aires y el 9 de septiembre abandonan Montevideo y la Banda Oriental.

A su regreso a Inglaterra, Whitelocke pasa ante el consejo de guerra. Reconocido culpable, es depuesto de sus funciones y declarado “*incapaz de servir a la corona británica*”. Los británicos no parecen comprender las lecciones infligidas por Liniers, puesto que el general Arthur Wellesley – futuro duque de Wellington – es encargado de realizar una tercera expedición contra el Río de la Plata. La opción de la derrota queda fuera de lugar. Esta vez siguiendo el consejo de Francisco de Miranda, se pretende transformar en una monarquía constitucional el virreinato y de la misma forma México. Más de 10000 hombres se van concentrando en Cork cuando llegan las noticias de la revuelta del 2 de mayo 1808 en Madrid. Al final, Wellesley y sus tropas son enviadas a Portugal. Sus victorias en la guerra de España harán olvidar los dos fiascos de Buenos Aires. En verdad, son las circunstancias que hacen abandonar a los británicos sus proyectos de conquista

¹⁰⁸ Groussac, *op. cit.*, p. 156.

¹⁰⁹ Carta de Liniers a su hermana, 20 julio 1807, *op. cit.*, p. 116.

¹¹⁰ Idem.

¹¹¹ Groussac, *op. cit.*, p. 155.

colonial. A partir de ahora, aunque aliados de España, apoyarán los movimientos independentistas y entrarán de forma masiva en los mercados americanos, alcanzando el objetivo de las expediciones: la influencia comercial sobre el continente sudamericano.

En España y toda la América española, la repercusión de la “*Defensa*” sobrepasa la de la *Reconquista*. Los nombres de Liniers y de Buenos Aires son celebrados hasta la saciedad en la prensa, en las iglesias, y por los poetas. Buenos Aires no se queda atrás para celebrar su victoria. Se rinden honras fúnebres a los héroes muertos en combate. El Cabildo otorga pensiones a viudas y huérfanos. Se reúne por suscripción pública los fondos necesarios para otorgar la libertad a los setenta esclavos que han combatido con mas coraje. Una fiesta religiosa es instituida en conmemoración de la liberación de la ciudad y por la promesa de Liniers de ofrecer a la Virgen las banderas tomadas al enemigo. Liniers es proclamado virrey.

La corte de Madrid, que ha abandonado la colonia a sus solos recursos, sin enviarle ni un solo hombre, ni un fusil, ni un doblón, no puede mas que ratificar la voluntad popular. En diciembre de 1807, promueve a Liniers al grado de jefe de escuadra, le confiere la comandancia de Arens en la orden militar de Montesa, con el consiguiente ingreso, y lo eleva –a pesar de ser extranjero – al rango de virrey de las provincias del Río de la Plata – aunque con la siguiente salvedad: a título provisional. “*Fue el clavo de oro que paró por un instante la rueda de la Fortuna.*”¹¹²

Estas recompensas están ampliamente justificadas. El mérito de la victoria es sin lugar a dudas de Liniers a pesar de sus errores tácticos. Como lo subraya Sassenay, « *en muchos aspectos, Liniers era un guerrero del medioevo. Tenia el espíritu caballeresco y la fe religiosa*»¹¹³. Hizo todo lo posible para que su victoria no fuera “*ensangrentada*”. Los combates de calle nunca fueron de la ferocidad sanguinaria y salvaje que tendrán un año después en la guerra en la España metropolitana. Pero Liniers no ha querido empujar hasta el limite, la lógica de los acontecimientos y de la revolución intelectual y social a la que ha asistido y participado. En el plano militar, es revelador que haya improvisado un ejército y que no haya cometido jamás el error de sobreestimarlos, sin embargo esto no le ha impedido querer librar una batalla clásica a la que a todas luces no podía sobrevivir. Su extravío fue compensado por el error táctico del comandante inglés que le ha dado la oportunidad de practicar el único combate a su alcance: la guerrilla urbana. Sus adversarios políticos no le darán esta oportunidad como lo demostrará su fin trágico.

Bibliografía :

- Andrade (Ernest), “British fiasco at Buenos Aires”, *Military history*, December 1997, p. 58-64
- Beverina (Juan, coronel), *Las invasiones inglesas del Río de la Plata (1806-1807)*, Buenos Aires, 1937
- Bey (Frédéric), « Les Anglais débarquent à Buenos Aires », *Revue Napoléon*, n° 26, p. 64-68
- Clowes (William Laird), *The Royal Navy, a history from the earliest times to the present*, London, Sampson Low – Marston, 1901, t. V
- Du Roure (Louis), Liniers (Javier de), *Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, Conde de Buenos Aires, a través de su correspondencia familiar (Jacques de Liniers, viceroy du Río de la Plata, comte de Buenos Aires par sa correspondance à sa famille)*, sl, sd,

¹¹² Ibidem.

¹¹³ Sassenay, *op. cit.*, p. 76.

(bilingue espagnol et français)

- Fletcher (Ian), *The Waters of Oblivion ; the British invasion of the Rio de la Plata 1806-1807*, Turnbridge, Spellmount Publishers Ltd, 2006
- Gallo (Klaus), *De la invasión al reconocimiento: Gran Bretaña y el Río de la Plata, 1806-1820*, Buenos Aires, A-Z ed, 1994
- Graham-Yooll (Andrew), *Ocupación y reconquista a 200 años de los invasiones inglesas*, Buenos Aires, Lumière 2006
- Grainger (John D.), *The Royal Navy in the River Plate (1806-1807)*, Publication of the Navy records Society, vol. 135, 1996
- Groussac (Paul), « Un Français vice-roi de la Plata. Jacques de Liniers, comte de Buenos Aires », *Revue des Deux Mondes*, 1912, p. 140-172
- Horowicz (Alejandro), *El país que estalló: antecedentes para una historia argentina, 1806-1820*, Buenos Aires, Sudamericana, 2005
- James (William), *The Naval History of Great Britain, from the declaration of war by France in 1793, to the accession of George IV*, London, Richard Bentley, t. IV, 1837
- Pigna (Felipe), *Los mitos de la historia argentina. 1. La construcción de un pasado como justificación del presente del “descubrimiento” de América a la “independencia”*, Buenos Aires, grupo editorial Norma, 2004
- Sassenay (Henri Étienne Joseph Fernand comte puis marquis Bernard de), *Napoléon 1^{er} et la fondation de la République argentine : Jacques de Liniers, comte de Buenos Aires, vice-roi de la Plata et le marquis de Sassenay (1808-1810)*, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1892
- [X], *Notes on the Viceroyalty of La Plata in South America with a sketch of the manners and character of the inhabitants, collected during a residence in the city of Monte Video, by a gentleman recently returned from it. To which is added, a history of the operation of the British troops in that country, and biographical and military anecdotes of the principal officers employed in the different expeditions*, London, Stockdale, 1808

Le contexte des relations internationales
à la fin du 18ème siècle :
la présence britannique

*El contexto de las relaciones internacionales a finales del XVIII:
La presencia británica.*

“Invasions Anglaises au Río de la Plata”
Invasiones Inglesas del Río de la Plata**

Marcos Estrada

Descendant de Don Santiago
de Liniers
Commission nationale
argentine « Défense et
Reconquête de Buenos Aires »

Descendiente de D. Santiago
de Liniers

Comisión Nacional
de la Defensa y Reconquista de
Buenos Aires.



L'évocation des invasions anglaises repoussées en 1806 et 1807 au Río de la Plata permet, aujourd'hui, de revivre une épopée : le plus important exploit civique et militaire enregistré dans les annales coloniales espagnoles, et qui précéda l'indépendance nationale de l' Argentine.

La “Reconquête”

Les Britanniques avaient préparé une expédition militaire pour conquérir Buenos Aires. Le Commodore Sir Home Popham et le Vénézuélien Francisco de Miranda se réunirent chez Pitt en compagnie de Lord Melville, premier lord de l'Amirauté, afin d'étudier le moyen de rendre indépendantes les colonies espagnoles. Le dessein de Miranda consistait à occuper temporairement les villes coloniales les plus importantes, dans le dessein d'accoutumer graduellement les habitants à leur indépendance. On rappellera à ce sujet les divergences

* Sous-titre de l'auteur / Subtítulo del autor.

politiques, à Londres, au sujet du Río de la Plata : les Whigs prétendaient s'emparer des colonies espagnoles sans envisager leur indépendance ; les Tories, en revanche, projetaient de les rendre indépendantes.

De son côté, la Russie, par l'intermédiaire de son ministre, le portugais Neselrod, désirait attirer l'Espagne dans une alliance contre Bonaparte. Pour cela, elle comptait fermement sur les bons offices de Manuel de Godoy, "Prince de la Paix". Pour cette raison, en 1804, le Tsar Alexandre I^{er} imposa à l'Angleterre cette condition pour signer la coalition : ne pas attaquer les domaines espagnols du Río de la Plata.

Cette condition imposée par le Tsar s'opposait aux projets des Anglais. L'expédition préparée par Popham et Baird pour attaquer Buenos Aires se détourna alors vers le Cap de Bonne Espérance.

Pendant ce temps, le projet d'impliquer l'Espagne dans une alliance contre Bonaparte échoua, et Popham, qui se trouvait alors au Cap, imagina, sans autorisation de son gouvernement, une prouesse : la prise de Buenos Aires. Le Commodore conserva par devers lui le *mémoire* de Pitt¹¹⁴ qu'il utilisa pour sa défense après la défaite.

Le matin du 25 Juin 1806, les canons du Fort de Buenos Aires prévinrent les habitants de l'approche de la flotte anglaise. L'après midi, mille six cent trente cinq soldats débarquèrent, ainsi qu'une artillerie, commandés par le Général William Carr Beresford. La flotte était dirigée par le Commodore Sir Home Popham.

Les Espagnols, commandés par l'officier Pedro de Arce, sortirent pour les affronter mais furent aisément repoussés. Le lendemain, sur le pont de Galvez, les troupes espagnoles parurent désarmées malgré la présence du Vice-roi Sobremonte, accompagné par seize aides de camp.

Le Vice-roi rentra bientôt chez lui et prit les mesures appropriées pour sauver sa propre fortune et celle de la couronne espagnole. Le génie populaire caricatura cette attitude : « *Al primer canonazo de los valientes desapare sobremonte con sus parientes* »¹¹⁵

Le matin du 27 Juin, le pont de Barracas se trouva libre, sans défenseurs, circonstance dont Beresford profita pour traverser le Riachuelo. Dès lors il avança vers la Plaza Mayor de la ville sans rencontrer aucune résistance.

Lors de la reddition, Beresford offrit de garantir la liberté religieuse et d'assurer la protection des habitants et de leurs propriétés privées. Il promit aux commerçants la liberté des échanges avec l'Amérique du sud, à l'instar de toutes les colonies de sa Majesté britannique. Le 11 juillet, Beresford écrivit à Lord Castlereagh pour lui exprimer sa confiance dans la conduite adoptée envers le peuple : celle-ci, disait-il, aurait sur lui le meilleur effet grâce à "l'honorabilité, la générosité et l'humanité du caractère britannique".

Lors de l'invasion anglaise, l'officier de marine Santiago de Liniers occupait le modeste poste de commandant du Fort de Barragán, puisque le Vice-roi l'avait relevé du commandement de l'*Escuadrilla Sutil del Río de la Plata*. Pour cette raison, il n'était pas mentionné dans le texte de reddition signé à Buenos Aires le 2 juillet et se trouvait ainsi libéré du serment de fidélité à Sa Majesté britannique.

S'estimant libre de suivre la voie qu'il jugeait la meilleure, Liniers se tourna vers Montevideo afin de proposer au Gouverneur-brigadier Pascual Ruiz Huidobro la reconquête de Buenos Aires. Il arriva en cette ville le 16 juillet et, le 17, il exposa son plan. Pour cela, il lui fallait enfreindre les ordres du Vice-roi, qui, à grande distance des événements, avait ordonné

¹¹⁴ Cf. § 2

¹¹⁵ En français : "Au premier coup de canon des vaillants, Sobremonte s'enfuit avec ses parents".

que rien ne fût décidé hors sa présence. À ce moment d'incertitude, Liniers prit la parole. D'après un témoin oculaire, "il en imposa; la scène était entièrement nouvelle et prenait un caractère déterminant dû à son mérite personnel, à l'éclat de ses actions, à la finesse de son langage, et surtout à la ferveur avec laquelle il conduisit la discussion".

Le 23 juillet à trois heures de l'après-midi, une colonne armée se mit en marche, depuis Montevideo, sous le commandement de Liniers. Cette armée était composée de : soixante dix Grenadiers, une compagnie d'infanterie, cent *Catalanes Migueletes*¹¹⁶, deux cent cinquante Dragons, cent trente Grenadiers, des fusiliers volontaires des milices de Montevideo, et cinquante *Blandengues*¹¹⁷. Ce même jour, deux felouques sortirent du port, ainsi que la division du corsaire français Mordeille, des bâtiments de transport, un obusier et des canonnières, aux commandes du capitaine de frégate Juan Gutierrez de la Concha.

Ils parvinrent à Colonia del Sacramento après une marche de cent soixante dix kilomètres. Liniers déclara aux troupes: "Si nous parvenons à vaincre, comme je le souhaite, les ennemis de notre Patrie, souvenez-vous, soldats, que les règles de la nation espagnole sont de lutter avec intrépidité et de triompher avec humanité! L'ennemi vaincu est notre frère ».

Ils traversèrent le Río de la Plata, atteignant, le 4 août, près de Buenos Aires, le village de Las Conchas. Le vent et la pluie déchaînés rendirent la marche difficile. Ils devaient progresser à travers des bourbiers qui compliquaient l'acheminement du matériel et des chars à munitions, tirés par des chevaux et des mules guidés par des notables et des soldats. À mesure qu'ils approchaient de la ville, de très nombreux civils se joignirent à eux. Liniers se souviendra : "Ces gens ont demandé des armes, et les enfants eux-mêmes !".

Au *Miserere*, lieu proche du Fort, il plaça la troupe en ordre de bataille, intimant par deux fois au général Beresford, sans succès, l'ordre de se rendre. Les premiers combats commencèrent. L'artillerie espagnole, aux commandes d'Agustini, mit en fuite plus de cinquante soldats anglais. Cependant, la fatigue de ses hommes, qui avaient traîné les canons et les chars à travers des bourbiers sur une distance de plus de trente kilomètres, conduisit Liniers à interrompre la progression jusqu'au lendemain matin.

Le 12 août eut lieu l'attaque générale. Dans son rapport à la Couronne, Liniers relate qu'un grand nombre de citoyens se réunirent dans les rues de la ville, « de sorte que, ajoute-il, je me vis entouré, à la Plaza Mayor, d'une immense foule de combattants qui, aux cris de « *Avance!* *Avance!* », couvraient le vacarme de l'artillerie et terrorisaient l'ennemi".

Le plan de Liniers était d'ouvrir une brèche pour combattre l'ennemi retranché dans le Fort. Ce plan fut un succès. À cet effet, il avait fait débarquer deux canons de la goélette *Dolores*. Les troupes avancèrent en deux colonnes, avec toute l'artillerie, par la rue de la Merced et par celle de la Cathédrale. Le combat, violent, dura deux heures, car outre le Fort, ils durent riposter aux Anglais postés sur les toits des maisons particulières, ainsi que sur l'Hôtel de ville et d'autres édifices entourant la Plaza Mayor.

Le Fort fut pris d'assaut, et Beresford se rendit "à discrétion". Les Anglais perdirent "quatre cent douze hommes, et cinq officiers entre morts et blessés", et les Espagnols cent quatre vingt. Une fois la nouvelle connue à Montevideo, toute l'artillerie de cette ville et de la baie tirèrent une salve et toutes les cloches des églises sonnèrent ensemble.

On peut supposer que l'arrivée en Grande Bretagne du trésor du Vice-royaume du Río de la Plata ait pu influencer les décisions britanniques en faveur d'une capitulation. Ce trésor fut convoyé dans Londres dans des carrosses ornés de guirlandes et d'un écriteau en lettres d'or indiquant "Trésor". Les coffres contenaient de l'or et de l'argent équivalant à 1.438.514 piastres

¹¹⁶ Groupes de partisans originaires de Catalogne : fusiliers de montagne

¹¹⁷ Corps de cavalerie légère appointés pour la défense des frontières, à la fin du 18^{ème} siècle

d'argent (*pesos fuertes*).

La “*Défense*”

Après la *Reconquête*, le Conseil municipal¹¹⁸ de la ville se réunit le 13 août et décida de convoquer pour le jour suivant une séance publique¹¹⁹ dudit Conseil, ouverte à la participation des citoyens les plus représentatifs. Ce jour-là se rassembla à la Plaza Mayor une foule évaluée à plus de quatre mille personnes.

En pleine séance, lorsque le Maire de la ville, Lezica, eut demandé aux personnes présentes si le Marquis de Sobremonte devait être promu au commandement des forces (car il pressentait que le peuple ne se sentait pas protégé et que la troupe était inquiète), il s'ensuivit “un chaos indescriptible, un vacarme assourdissant et terrible et des acclamations à Don Santiago de Liniers”, perceptibles à l'intérieur comme à l'extérieur de l'enceinte.

Nonobstant le désaccord de l'Audience Royale, Liniers, Capitaine général des armées, fut imposé comme remplaçant de Sobremonte.

Accomplissant une des résolutions de cette séance publique, Liniers convoqua les citoyens, le 14 août, pour organiser des milices en vue de la *Défense* contre les secours espérés par les Anglais. Il se mit lui-même à l'ouvrage en dirigeant et en inspectant tout par lui-même, se constituant à la fois sergent, commandant en second et général d'armée.

Le 6 septembre, il s'adressa publiquement aux citoyens, leur demandant de mettre leurs souhaits de défendre leurs biens matériels à la hauteur de leur devoir de loyauté envers le Roi catholique, et d'unir ainsi leurs volontés à leurs désirs. Il les appela à se rassembler en corps séparés et par provinces. Et il les invita à se rendre à la Forteresse pour former leurs bataillons et leurs compagnies, en nommant démocratiquement les commandants et leurs seconds, les capitaines et leurs lieutenants “à leur volonté.” Sans doute ce fait inédit donna-t-il de bons résultats, l'encadrement ainsi constitué s'efforçant de se montrer digne de son élection.

Bientôt, cependant, se firent jour des rivalités entre les régiments formés par les “Espagnols européens” et ceux rassemblant les puissants notables des “Européens nés aux Amériques”. Liniers mit à profit cette situation pour conforter le patriotisme de ses interlocuteurs.

Entre temps, Maldonado, ville proche de Montevideo, avait été conquise par Popham, et les renforts demandés par celui-ci à Londres et à la Ville du Cap¹²⁰ lui parvinrent. Sous le commandement du colonel Backhouse débarquèrent bientôt deux mille hommes. À son tour, ignorant toujours l'échec de Beresford, une escouade conduite par l'amiral Charles Stirling, partie de Falmouth avec trois mille six cent dix soldats, débarqua elle aussi à Maldonado sous le commandement du brigadier général Samuel Auchmuty. Popham fut remplacé par Stirling et renvoyé à Londres.

Le 4 février 1807, les forces britanniques, sous le commandement de Auchmuty, s'emparèrent de Montevideo, malgré l'opiniâtre résistance des Espagnols.

Le 10 mai, à la surprise générale, arriva à Montevideo le lieutenant général John Whitelocke, désigné par Londres comme gouverneur et commandant en chef des forces britanniques en Amérique du Sud. Il arrivait accompagné d'un autre officier de haut rang, le major général Levison Gower, à la tête de mille huit cent trente quatre hommes. Le brigadier

¹¹⁸ En espagnol, Cabildo

¹¹⁹ En espagnol, cabildo abierto

¹²⁰ La ville du Cap au Cap Horn. En espagnol, Cuidad del Cabo

Auchmuty, qui ignorait cette expédition, lui remit le commandement.

De son côté, le 12 novembre précédent, une autre expédition avait quitté le port anglais de Falmouth vers le Río de la Plata, sous le commandement du brigadier-général Craufurd, embarqué dans la flotte de l'amiral Murray. Cette importante force avait pour mission de soumettre le Chili, le long des côtes de l'Océan Pacifique. Ils devaient pour cela contourner le Cap Horn. À leur passage par Le Cap, ils reçurent l'ordre de rejoindre le Río de la Plata au lieu du Chili comme il était prévu. Ils venaient en effet d'apprendre la déroute de Beresford à Buenos Aires.

Le 15 juin 1807, les quatre mille sept cent trente huit hommes et les dix huit canons de Craufurd débarquèrent à Montevideo. De son côté, l'amiral Murray assumait le commandement de la flotte anglaise, étant de grade plus élevé que Stirling.

Après d'intenses préparatifs sur les deux rives du Río de la Plata - les Anglais préparant l'attaque et les Espagnols s'organisant pour la défense - les envahisseurs débarquèrent le 28 juin à Ensenada Barragán. Le général Gower commandait l'avant-garde de quatre mille trois cents hommes, et le lieutenant-colonel Mahon une arrière-garde intégrée de plus de deux mille hommes. Le général Whitelocke et son second, le lieutenant général Auchmuty, commandaient les quatre mille trois cent vingt huit autres soldats.

Dans la ville de Buenos Aires, trois coups de canon tirés du Fort ayant donné l'alerte, les milices reçurent l'ordre de se rendre à leurs quartiers. Liniers, contraint de repousser l'envahisseur en raison de l'anxiété générale, plaça ses hommes en ordre de bataille, situant l'artillerie sur la rive orientale du pont de Barracas. Son aile droite était placée sous le commandement du colonel César Balbiani, et composée de quatre cents marins, deux régiments d'infanterie dénommés *Patricios*, de huit cents hommes chacun, deux groupes de miliciens¹²¹ totalisant cent trente hommes, quatre vingt dix Grenadiers, deux cent dix sept Hussards et cent quatre vingt Chasseurs. Son aile gauche était commandée par le colonel Bernardo de Velasco, à la tête d'une troupe comprenant : quatre cents vétérans issus des milices de Lanciers de Buenos Aires¹²²; cinq cents Cantabres, Correntinos, Castellans, Vizcaïnos, Navarrais et Asturiens; deux cent cinquante *Arribeños*¹²³, deux compagnies de soldats totalisant cent trente hommes; cent cinquante hommes du deuxième escadron de Hussards; un bataillon de cent cinquante *Miguelete*¹²⁴ soit un total de mille cinq cent quatre vingt hommes. Le centre était commandé par le colonel Javier de Elío à la tête de : cinq cent cinquante hommes du Tiers de Galicia¹²⁵; un corps d'autochtones, de mulâtres et de noirs¹²⁶ comprenant quatre cents hommes; des Andalous, également au nombre de quatre cents hommes; deux compagnies de miliciens totalisant cent trente hommes; enfin, cent cinquante Carabiniers, soit un total de mille six cent trente hommes. L'artillerie de gros calibre, sur le côté gauche, comprenait quatre pièces et une deuxième ligne, de réserve, comptant six canons. La division de droite était commandée par Liniers, et celle de gauche par l'officier de marine Juan Gutiérrez de la Concha. Mille cent trente hommes constituaient la réserve.

Après avoir évité deux fois l'affrontement, Gower livra la bataille à l'endroit dénommé Corrales de Miserere, poursuivi par Liniers et Velasco. Là les trois mille cinq cents Anglais mirent en déroute les mille cinq cent quatre vingt hommes de l'armée espagnole, qui se débandèrent. L'assistant du général Manuel de Ruisseau y Pinedo de Elío, arrivé en retard au combat, fut tenu pour le principal responsable de cette déroute.

¹²¹ En espagnol, Miñones

¹²² En espagnol, Fijo y Blandengues

¹²³ Troupes de montagne

¹²⁴ Cf. Note 3

¹²⁵ Désignation ancienne (aux 16^e et 17^e s.) des régiments d'infanterie

¹²⁶ En espagnol, Natureles, Pardos y Morenos

Après le combat, Liniers craignant de s'égarer et de tomber aux mains d'une patrouille anglaise, résolut d'entrer dans une maison, où il passa, écrivit-il, "la nuit la plus amère de sa vie".

Entre temps, le colonel Balbiani, mis au courant de ce qui s'était passé à Corrales de Miserere, décida, avec l'accord des commandants de tous les corps, d'entrer dans la ville avec l'ensemble des forces placées sous ses ordres. L'exécution fut immédiate, toute l'artillerie étant acheminée dans un ordre et un silence parfaits. L'arrivée de plus de mille cinq cents hommes encore frais ranima l'ardeur des troupes qui se réunissaient sur la Plaza. À dix heures du soir, les troupes de Balbiani et celles de Gutiérrez de la Concha avaient fait leur jonction devant le Fort.

Balbiani ordonna de disposer les batteries sur la Plaza Mayor, d'ouvrir des tranchées dans les rues du quartier San Francisco et de remettre en état les rues avoisinantes de l'église de Santo Domingo. Le maire, Martin de Alzaga, collabora en personne à la préparation de cette défense de la cité. À cette occasion il fit « tout ce que son zèle lui suggérait » pour la sécurité des citoyens. Dans l'attente du Capitaine général des armées, et redoutant une attaque nocturne, il ordonna d'illuminer la ville et prit les premières mesures pour refouler l'ennemi.

Le 3 juillet à midi, Liniers entra à Buenos Aires, accompagné par le major général Bernardo de Velasco, suivi d'un grand nombre de volontaires. Il apportait aussi des pièces d'artillerie trouvées à Collégiale. Le Conseil municipal mentionne dans ses actes qu'il entra sous les acclamations de la foule, « qui l'exhortait à cris, l'incitant à la défense et essayant de ranimer l'enthousiasme des citoyens... ». Liniers assumait de nouveau le commandement en chef, en inspirant "un nouvel élan aux citoyens, et dès lors, plus personne ne doutait de la victoire". Mais c'est Vicente López y Planes, capitaine de la milice formée par les "espagnols américains", les plus nombreux et les mieux aguerris, qui relate le mieux l'émotion émanant de ces événements : "La présence de Liniers a inspiré un nouvel élan... Tous s'embrassaient, se sentant invincibles dès lors que le général avait repris la tête des opérations".

Le Général parcourut les rues et vérifia les batteries. Martin de Alzaga lui ayant rendu compte des dispositions prises la nuit précédente pour la défense, il approuva celles-ci, en félicitant le maire et la Mairie pour l'activité, la fidélité et le patriotisme dont ils avaient fait preuve. Cependant, en militaire expérimenté, "il replia toute l'armée sur la Place, et le 4 juillet, la milice fut désignée pour défendre les rues principales et l'entrée du quartier de Sancto Domingo, et pour creuser une tranchée destinée à empêcher l'entrée de la Place". Des soldats issus d'autres milices de volontaires furent stratégiquement répartis sur les terrasses des maisons de la ville.

La défense de la Place de Retiro resta sous le commandement de Gutiérrez de la Concha et de Juan Angel Michelen, qui y placèrent mille marins, une compagnie de *Patricios* et six pièces d'artillerie.

À l'aube du 5 juillet, l'armée anglaise, au nombre de cinq mille hommes, marcha sur Buenos Aires. L'aile droite en était confiée au brigadier Guillermo Lumley, commandant les Carabiniers¹²⁷, secondé par le lieutenant-colonel Gauard et sa compagnie de Grenadiers. Le centre était commandé par le brigadier Craufurd et le lieutenant-colonel Pack, commandant les cinquième, trente huitième et quatre vingt septième régiments, tandis que la marine était commandée par l'officier de marine Rowley. Les troupes de réserve étaient sous le commandement du général en chef Whitelocke, secondé par le major général Gower, son quartier-maître, et le lieutenant-colonel Bourke. Elles comprenaient le dix-septième bataillon de Dragons et les Artilleurs. L'aile gauche avait été renforcée par les troupes de la *Royal Navy*.

Auchmuty fit marcher sa colonne droite, dans l'intention d'occuper le Couvent de la Merced¹²⁸. La colonne du centre se prépara à investir le Couvent de Monjas Catalinas, et la

¹²⁷ En espagnol, riflores : combattants armés de rifles (carabines à long canon rayé)

¹²⁸ Couvent de la Pitié

troisième marcha vers la Plaza del Retiro.

Lorsque le brigadier Craufurd et le lieutenant-colonel Pack eurent pris l'Église stratégique de San Domingo pour que leurs troupes y cantonnent, un aide de camp de Liniers qui brandissait le drapeau blanc fut tué par trahison. Le général ordonna aussitôt à l'artillerie de la force royale d'abattre la tour et l'Église de ce couvent, avec la plus grande précision. Le brigadier Craufurd se vit alors obligé de hisser à son tour le drapeau blanc et les deux officiers britanniques se rendirent sans plus attendre.

Ce fut au régiment de *Patricios*, formé par les descendants d'espagnols et dénommés les "Espagnols américains", que revinrent les palmes de la victoire. Leur commandant, Cornelio de Saavedra, et les édiles Esteban Romero, Domingo Urien, Juan José Viamonte, Eustaquio Díaz et plusieurs autres, qui avaient pris place sur les terrasses et les positions stratégiques, protégèrent l'église San Francisco, pour empêcher que les Anglais ne s'emparent de ce lieu d'une importance déterminante. Ils occupèrent les terrasses des principales résidences de la ville, en maintenant leurs positions et en infligeant la terreur et la mort aux ennemis, qui avançaient par les rues débouchant sur la Plaza.

Le 6 juillet, un petit groupe de soldats eut la mission d'attaquer la Résidence, dont ils s'emparèrent en infligeant de lourdes pertes aux envahisseurs.

Pendant ce temps, Liniers se maintenait sur la Plaza Mayor, d'où il dominait la situation, ce qui lui permettait de communiquer avec les chefs des bataillons. Le chef de l'important bataillon des Galiciens, Pedro de Cerviño, nota : "le général s'est maintenu sur la Plaza, puisque c'était sans doute la meilleure position pour communiquer ses ordres, et celle considérée, jusqu'à la fin des opérations, comme la plus dangereuse puisque les colonnes ennemies réuniraient tous leurs efforts pour y arriver, comme par les rayons d'une circonférence".

En essayant de prendre position à l'Église Santo Domingo, le brigadier Craufurd avait pour objectif ultérieur le couvent San Francisco, qui devait lui permettre de dominer les positions de la Place et d'avancer vers la Forteresse.

Au terme de violents combats de rues, auxquels avaient pris part, à Buenos Aires, cette rude armée de citoyens riches ou pauvres, blancs, mulâtres, noirs ou métisses, enrôlés par Liniers, le 6 juillet la reddition fut signée et les clauses en furent arrêtées. Le général Gowers déclara : " Je me suis entretenu avec le général de Liniers sur chacune des clauses mentionnées, et sur une ou deux clauses additionnelles. Comprenant qu'il n'y avait pas la moindre chance qu'il accepte aucune des propositions additionnelles que j'avais, quant à moi, suggérées au général Whitelocke, je les ai retirées et me suis strictement limité aux points au sujet desquels ledit général m'avait spécialement mandaté".

Le 7 juillet parvint au Fort un drapeau blanc anglais signifiant l'acceptation « par le général Whitelocke des termes convenus la nuit précédente... ».

Les suites de la victoire¹²⁹

Les drapeaux ravis aux Britanniques furent offerts par Liniers à Nuestra Señora del Rosario¹³⁰ à laquelle il avait fait un vœu solennel avant de se rendre à Montevideo pour se concerter avec Ruiz Huidobro sur la reconquête de cette ville, "fermement persuadé qu'il réussirait, sous une si haute protection". Dans la chapelle de Nuestra Señora, à l'église Santo

¹²⁹ Titre des traducteurs

¹³⁰ N.D. du Rosaire

Domingo de Buenos Aires, il déposa quatre drapeaux : deux du soixante et onzième régiment et deux de la Marine. Au Couvent Santo Domingo de Cordoba, où l'on vénère également une statue de la Vierge du Rosaire, il offrit deux drapeaux : un pavillon de marine qui avait flotté sur le Fort pendant quarante six jours et un autre pavillon de même importance. À cette même statue, il offrit, en 1810, son Bâton de commandement.

Les Créoles et de nombreux Espagnols demandèrent qu'il soit désigné comme leur Vice-roi. Sans doute "le peuple de Buenos Aires voyait-il ainsi sa gloire et sa renommée rejaillir sur lui-même". Malgré cela, le 4 août, Liniers écrivit au ministre de Charles IV, Manuel de Godoy, "Prince de la Paix", lui signifiant "qu'il n'avait d'autre ambition que le bien de la patrie et les obligations sacrées de père d'une nombreuse progéniture". Il affirmait n'avoir ni les qualités, ni la tournure d'esprit requises pour l'exercice des responsabilités politiques.

En d'autres termes, il sollicitait qu'on ne le désignât point comme Vice-roi du Río de la Plata. Et malgré cela, le 3 décembre 1807, Charles IV signa sa nomination de Vice-roi.

Marcos M. de Estrada

Licencié en Sciences de l'Education

Commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem

Président de la Commission Nationale de la Reconquête et la

Défense de Buenos Aires

Membre de l'Académie Nationale Sanmartiniana

La Reconquista de Buenos Aires

Recordar el rechazo a las invasiones inglesas de 1806 y 1807 al Río de la Plata, es evocar una epopeya del pasado, la más importante hazaña cívico militar que se registra en los anales coloniales españoles, y la que precedió a la independencia nacional de la Argentina.

Los británicos habían preparado una expedición militar para apoderarse de Buenos Aires. El comodoro sir Home Popham y el venezolano Francisco de Miranda se reunieron en la casa de Pitt en compañía de lord Melville, primer lord del Almirantazgo, para estudiar cómo independizar las colonias españolas. La propuesta de Miranda consistía en ocupar temporalmente las ciudades coloniales más importantes con el propósito que los pueblos se acostumbraran gradualmente a la independencia. Cabe aquí decir que en Londres, la política respecto al Río de la Plata estaba dividida: los Whig pretendían apoderarse de las colonias españolas, sin referirse a su independencia; los Tory, en cambio, tenían idea de independizarlas.

Por su parte, Rusia a través de su ministro, el portugués Neselrode, estaba empeñada en atraer a España a una alianza contra Bonaparte. Para ello contaba con los buenos oficios de Manuel de Godoy, Príncipe de la Paz. Por esta razón, en 1804 el zar Alejandro I impuso a Inglaterra como condición para firmar la coalición, no atacar los dominios españoles en el Río de la Plata.

La condición impuesta por el Zar trastocó los planes ingleses. La expedición de Popham y Baird preparada para atacar Buenos Aires, se desvió entonces, al cabo de Buena Esperanza.

En el ínterin, la posibilidad de atraer a España a una alianza contra Bonaparte fracasó y Popham que se encontraba en el Cabo, entrevió sin autorización de su gobierno, realizar una hazaña: tomar Buenos Aires. El comodoro guardaba el memorando de Pitt, que utilizó para su defensa luego de la derrota.

La mañana del 25 de junio de 1806 los cañones del fuerte de Buenos Aires avisaron a la población el avistamiento de la flota inglesa. A la tarde desembarcaron 1.635 soldados y la artillería que mandaba el general William Carr Beresford. La flota la dirigía el comodoro sir Home Popham.

Los españoles mandados por el oficial Pedro de Arce que salieron a enfrentarlos fueron fácilmente vencidos. Al día siguiente en el puente de Galvez, las tropas españolas quedaron aún más desairadas por haber estado presente el propio virrey Sobremonte, acompañado por dieciséis edecanes.

El Virrey regresó a su casa y pronto tomó medidas para salvar su dinero y el de la corona española. El ingenio popular satirizó este momento: "Al primer cañonazo de los valientes, disparó Sobremonte con sus parientes."

La mañana del 27 de junio, el puente de Barracas estaba ya libre de defensores, circunstancia que Beresford aprovechó para cruzar el Riachuelo. De este modo, avanzó sin resistencia hacia la Plaza Mayor de la ciudad.

En la Capitulación, Beresford ofreció respeto del ejercicio de actos religiosos, protección de los habitantes y de sus propiedades privadas. Prometió a los comerciantes el comercio libre a la América del Sud, semejante al que disfrutaban todas las otras colonias de Su Majestad Británica. El 11 de julio Beresford escribió a lord Castlereagh señalando su confianza en que la conducta adoptada con el pueblo haya tenido efecto, impresionándolos con la "honorabilidad, la generosidad y la humanidad del carácter británico."

Al producirse la invasión inglesa, el capitán de navío Santiago de Liniers, tenía el modesto puesto de comandante del Fuerte de Barragán, pues el Virrey lo había relevado del mando de la "Escuadrilla Sutil del Río de la Plata". Por ese motivo no quedó comprendido en los términos de la Capitulación (rendición) firmada en Buenos Aires el 2 de julio. Estaba liberado del juramento de fidelidad a Su Majestad Británica.

Hallándose Liniers libre para seguir la determinación que considerase la mejor, se dirigió a Montevideo con el fin de proponer al Gobernador brigadier Pascual Ruiz Huidobro la reconquista de Buenos Aires. Llegó a esa ciudad el 16 de julio y el 17 expuso el plan. Para ello había que desobedecer órdenes del Virrey, que a gran distancia de los hechos había ordenado que nada se hiciera sin su presencia. En ese momento de incertidumbre, Liniers tomó la palabra –anotó un testigo presencial-, "mostrándose en un aspecto imponente; la escena era enteramente nueva y tomaba un carácter más animado por el mérito personal, la brillantez de sus acciones, la cultura de su lenguaje y, sobre todo, por el fervor con que animó la discusión."

El 23 de julio a las tres de la tarde se puso en marcha el ejército desde Montevideo al mando de Liniers. Lo formaban 70 granaderos, una Compañía de infantería, 100 Catalanes Migueletes, 250 Dragones, 130 Granaderos y Fusileros de Voluntarios de milicias de Montevideo y 50 Blandengues. Ese mismo día zarparon del puerto dos faluchos, la división del corsario francés Mordeille, transportes, una obusera y cañoneras, al mando del capitán de fragata Juan Gutiérrez de la Concha.

Arribaron a Colonia del Sacramento luego de una marcha de ciento setenta kilómetros. Allí proclamó a las tropas, "si llegamos a vencer, como lo espero, a los enemigos de nuestra Patria, acordaos soldados, que los vínculos de la Nación Española son de reñir con intrepidez, como triunfar con humanidad: el enemigo vencido es nuestro hermano."

Cruzaron el Río de la Plata alcanzando Las Conchas, poblado cercano a Buenos Aires, el 4 de agosto. Un temporal de viento y agua complicó la marcha. Debieron avanzar por lodazales que presentaron dificultad al tren volante y los carros con municiones tirados por caballos y mulas, ayudados por el hombro de vecinos y soldados. A medida que se acercaba a la ciudad se incorporaron grandes cantidades de civiles. Recuerda Liniers "esta gente solicitó armas, hasta los niños."

En el Miserere, lugar próximo al Fuerte, formó la tropa para la batalla, dirigiendo por dos veces la intimación Al general Beresford a rendirse. Sin lograrlo, se entabló los

primeros combates. La artillería española al mando de Agustini, puso en fuga a más de 500 soldados ingleses. No obstante, por el cansancio de los hombres que habían arrastrado cañones y carros por lodazales en un trayecto de más de treinta kilómetros, Liniers hizo detener la marcha hasta la mañana siguiente.

El día 12 de agosto fue el ataque general. Expresó Liniers en su informe a la Corona que se le reunieron gran cantidad de vecinos en las calles de la ciudad, “de modo que me vi rodeado en la Plaza Mayor de un cuerpo inmenso de guerreros, cuyas voces de avance, avance, confundían casi el estruendo de la artillería, y llenaban de horror al enemigo.”

El plan de Liniers de batir al enemigo acantonado en el Fuerte, “en brecha” dio buenos resultados. Para ello había hecho desembarcar dos cañones de la goleta Dolores. Las tropas avanzaron con toda la artillería en dos columnas por la calle de la Merced y por la de la Catedral. El combate duró con virulencia dos horas pues además del Fuerte debieron batir a los ingleses apostados en las azoteas de las casas particulares, el Cabildo y demás edificios que rodeaban la plaza Mayor.

El Fuerte fue tomado por asalto, rindiéndose Beresford “a discreción”. Cabe decir aquí, que perdieron los ingleses “412 hombres y 5 oficiales entre muertos y heridos”; los españoles 180.

Conocida la noticia en Montevideo, toda la artillería de la ciudad y de la bahía hizo salva, sonaron a la vez todas las campanas de las Iglesias.

Cabe decir que la llegada del Tesoro del Virreinato del Río de la Plata a Gran Bretaña, debió influir en las decisiones gubernamentales. Fueron paseados por Londres en carrozas adornadas con guiraldas y un cartel con letras doradas que decía “Tesoro”, cofres conteniendo oro y plata equivalente a 1.438.514 pesos fuertes.

La Defensa

Luego de la Reconquista, el 13 de agosto, se reunió el muy ilustre Cabildo de la ciudad decidiendo convocar al día siguiente un Cabildo Abierto, en el que participaban también los principales vecinos. Ese día se reunió en la Plaza Mayor una multitud calculada en más de 4.000 personas.

En plena sesión, cuando el Alcalde Lezica “preguntó a los concurrentes, si se le debía admitir en el mando de las fuerzas al virrey Marqués de Sobremonte, pues tenía constancia de que el pueblo no se confiaba en su defensa y que la tropa estaba inquieta con la noticia”, se desató un caos indescriptible. Sólo se escuchaba dentro y fuera del recinto, “una terrible y ensordecedora barahúnda con aclamaciones a don Santiago de Liniers.”

A pesar del disgusto de la Real Audiencia, Liniers fue designado Capitán General de Armas en reemplazo de Sobremonte.

En cumplimiento de una de las resoluciones del Cabildo Abierto, el 14 de agosto Liniers convocó al vecindario a organizar milicias para la Defensa contra los auxilios que esperaban los ingleses. Puso manos a la obra dirigiendo, “inspeccionando todo por si mismo; necesitó ser y fue al mismo tiempo sargento, ayudante y general.”

El 6 de septiembre por una proclama pidió a los ciudadanos que “para defender y asegurar sus bienes materiales, la lealtad al Rey Católico, unieran sus voluntades a sus deseos. Se reúnan en cuerpos separados, y por provincias...” Los invitó a concurrir a la Fortaleza para allí formar los batallones y compañías, nombrando democráticamente los comandantes y sus segundos, los capitanes y sus tenientes “a voluntad de ellos.” Sin duda un hecho inédito que dio buenos frutos. La oficialidad elegida “trató de corresponder al honor de su elección.”

Sin embargo pronto aparecieron las rivalidades entre los regimientos formados por los “españoles europeos” y el poderoso Patricios, de los “europeos americanos”. Aprovechó Liniers la situación para fomentar el patriotismo.

En el ínterin, Maldonado ciudad cercana a Montevideo había sido conquistada por Popham y los refuerzos que había pedido a Londres y Ciudad del Cabo. Al mando del coronel Backhouse llegaron 2.000 hombres que desembarcaron en ese puerto. A su vez, desconociendo aún la derrota de Beresford, había partido de Falmouth la escuadra del almirante Carlos Stirling con 3.610 soldados al mando del brigadier general Samuel Auchmuty, que desembarcaron también en Maldonado. Popham fue reemplazado por Stirling como jefe de la escuadra y enviado a Londres.

El 4 de febrero de 1807 las fuerzas británicas al mando del brigadier Auchmuty tomaron Montevideo por asalto, luego de una férrea defensa por parte de los españoles.

El 10 de mayo, ante la sorpresa general, arribó a Montevideo el teniente general John Whitelocke, designado en Londres, gobernador y comandante en jefe de las Fuerzas Británicas en Sudamérica. Llegaba acompañado de otro oficial de alto rango, el mayor general Levison Gower, al frente de 1.834 hombres. El brigadier Auchmuty que desconocía esta expedición, le entregó el mando.

Por su parte, el 12 de noviembre partió del puerto inglés de Falmouth otra expedición al Río de la Plata al mando del brigadier general Craufurd, embarcada en la flota del almirante Murray. Esta importante fuerza tenía como misión rendir todo Chile, en las costas del océano Pacífico. Para ello debían navegar por el Cabo de Hornos. A su paso por Cape Town, recibieron ordenes que fuesen al Río de la Plata y no a Chile como estaba previsto. Recién se enteraban de la derrota de Beresford en Buenos Aires.

El 15 de junio de 1807, desembarcaron en Montevideo los 4.738 hombres y 18 cañones del ejército de Craufurd. Por su parte, el almirante Murria asumió el mando de la flota inglesa, por ser oficial de mayor grado que Stirling.

Luego de intensos preparativos en ambas orillas del Plata, los ingleses para el ataque y los españoles para la defensa, el 28 de junio desembarcaron los invasores en la Ensenada de Barragán. La vanguardia de 4.300 hombres la mandaba el general Gower; la retaguardia integrada por más de 2.000 hombres estaba a cargo del teniente coronel Mahon y, los otros 4.328 soldados los lideraba el general Whitelocke y su segundo, teniente general Auchmuty.

Mientras tanto en la ciudad de Buenos Aires, tres cañonazos del Fuerte dieron el alerta, concurriendo las milicias ordenadamente a sus cuarteles. Liniers compelido por la ansiedad general de rechazar al invasor, situó el Ejército y la artillería en la orilla oriental del puente de Barracas, formando línea de batalla. El ala derecha se hallaba al mando del coronel César Balbiani, con 400 hombres de la Marina, dos batallones de Patricios con 800 hombres, dos de Miñones con 130 hombres, 90 Granaderos, 217 hombres de Húsares y 180 hombres de Cazadores. El ala izquierda estaba al mando del coronel Bernardo de Velasco, al frente de tropa veterana del Fijo y Blandengues en número de 400, los Cántabros, Correntinos, Castellanos, Vizcaínos, Navarros y Asturianos con 500 hombres, el de Arribeños con 250 hombres, dos compañías de Miñones con 130 hombres, el segundo escuadrón de Húsares con 150 hombres y el sexto de Migueletes con 150 hombres. En total 1.580 hombres. El centro lo mandaba el coronel Javier de Elío, con el tercio de Galicia con 550 hombres, el cuerpo de Naturales, Pardos y Morenos con 400 hombres, los Andaluces con 400 hombres, dos compañías de Miñones con 130 hombres y los Carabineros con 150 hombres. Por todo 1.630 hombres. La artillería de grueso calibre a la izquierda, en número de cuatro y, una segunda línea de reserva con seis cañones. La división de la derecha al mando de Liniers, y la de la izquierda al mando del capitán de navío Juan Gutiérrez de la Concha. La reserva la componían 1.130 hombres.

Luego de evitar dos veces el choque, Gower marchó al sitio denominado Corrales de Miserere seguido por Liniers y Velasco, donde se libró batalla. Allí los 3.500 ingleses vencieron a los 1.580 hombres del ejército español, formado a campo raso. Merece señalarse que el ayudante del General, Manuel de Arroyo y Pinedo responsabilizó a de Elío, pues, "llegó tarde al combate, siendo el mayor responsable de la derrota."

Luego del combate, Liniers por temor a extraviarse y caer en manos de alguna avanzada o patrulla inglesa, “me hizo determinar pasarla en una casa.” Lugar donde “pasó la noche más amarga de su vida.”

Entretanto, el coronel Balbiani que estaba al tanto de los sucesos de Miserere, decidió de acuerdo con los comandantes de los cuerpos, entrar a la ciudad con todas las fuerzas de su mando, como se ejecutó inmediatamente en el mejor orden y silencio, conduciendo toda la artillería. El socorro de más de 1.500 hombres con un buen tren, reanimó a las tropas que se iban congregando en la Plaza. A las diez de la noche estaban ya reunidas frente al Fuerte las tropas de Balbiani y de Gutiérrez de la Concha.

Balbiani ordenó la colocación de los cañones en la Plaza Mayor y la apertura de la zanja de las calles de San Francisco y hacer observar el mejor arreglo de las calles inmediatas a la Iglesia de Santo Domingo. También colaboró en la preparación para la defensa de la Ciudad, el Alcalde Martín de Alzaga. En esta oportunidad practicó “cuanto le sugirió su celo para nuestra seguridad.” A la espera del Capitán General de Armas, y temiendo un ataque nocturno mandó iluminar la ciudad y dispuso las primeras medidas para rechazar al enemigo.

A las doce del mediodía del día 3 entró Liniers a Buenos Aires, acompañado del mayor general Bernardo de Velasco, seguido de una gran comitiva de voluntarios. También trajo la artillería que encontró en Colegiales. Recuerda el Cabildo en sus actas, que entró entre las aclamaciones del pueblo, “a quien exhortaba a voces incitándolo a la defensa y procurando animar el entusiasmo que manifestaba el vecindario...” Liniers reasumió el mando en jefe, infundiendo “nuevo aliento a los ciudadanos y desde entonces nadie dudó de la victoria.” Pero es Vicente López y Planes, capitán del Tercio de Patricios formado por los “españoles americanos”, el más numeroso y aguerrido del virreinato, quien mejor relató la emoción, “La presencia de Liniers infundió nuevo aliento... todos se abrazaban teniéndose por invencibles desde que el general estaba a la cabeza de su pueblo.”

El General recorrió las calles y las baterías. Alzaga le dio cuenta de las disposiciones tomadas desde la noche anterior para la defensa, aprobándolas y felicitando al alcalde y al Cabildo por la actividad, fidelidad y patriotismo con que actuaron. No obstante, como militar avezado “replegó todo el ejército a la Plaza, el día 4 fue destinado el Tercio de Cántabros a defender las calles y entrada principales del barrio de Santo Domingo e hicieron una zanja que debía cerrar la Plaza.” Soldados de otros Tercios Voluntarios se distribuyeron estratégicamente en las azoteas de las casas de la ciudad.

La defensa de la Plaza del Retiro quedó a cargo de Gutiérrez de la Concha y Juan Angel Michelena, que ubicaron 1.000 marinos, una compañía de Patricios y seis piezas de artillería.

A la madrugada del 5 de julio, el ejército inglés compuesto por 5.000 hombres, avanzó sobre Buenos Aires. El ala derecha fue encargada al brigadier Guillermo Lumley con los Rifleros, siendo segundo el teniente coronel Guard y su compañía de Granaderos. El centro a cargo del brigadier Craufurd y el teniente coronel Pack, con los regimientos 5, 38 y 87 y, la Marina a cargo del capitán de navío Rowley. En reserva quedaron el general en jefe Whitelocke, su mayor general Gower, su cuartel maestro teniente coronel Bourke, los Dragones del N° 17 y los Artilleros. El ala izquierda fue reforzada por la tropa de la marina Real.

Auchmuty hizo marchar su columna derecha con intención de ocupar el Convento de la Merced. La del centro, se dirigió a ocupar el Convento de Monjas Catalinas, y la tercera marchó a la plaza del Retiro.

Cuando el brigadier Craufurd y el teniente coronel Pack tomaron la estratégica Iglesia de Santo Domingo para acantonar allí sus tropas, se presentó un edecán de Liniers con bandera parlamentaria al que mataron alevosamente. Mandó entonces el General “a batir la torre e Iglesia de aquel convento, con el mayor acierto por la artillería de la Real Fortaleza. El general Craufurd se vio obligado a poner bandera parlamentaria. Sin pérdida de tiempo ambos oficiales británicos se rindieron.

El regimiento de Patricios formado por los hijos de españoles, llamados “españoles americanos” se llevaron las palmas de la victoria. Su comandante Cornelio de Saavedra junto a los oficiales Esteban Romero, Domingo Urien, Juan José Viamonte, Eustaquio Díaz y muchos otros, guarnecieron azoteas y puntos estratégicos. Custodiaron la estratégica iglesia de San Francisco impidiendo que los ingleses la tomaran. Ocuparon las azoteas de las principales residencias de la Ciudad, sin ser vencidos y causando el terror y la muerte a los enemigos que avanzaban por las calles que desembocaban en la Plaza Mayor.

El día 6, un piquete de Patricios fue destinado para el ataque a la Residencia, la que recuperaron infringiendo importante número de bajas a los invasores.

A todo esto, Liniers se mantuvo en la Plaza Mayor, lugar desde el cual dominaba la situación y le permitía comunicarse con los jefes de los batallones. El jefe del importante batallón de Gallegos, Pedro de Cerviño, anotó “el general se mantuvo en la Plaza, pues esta era sin duda la situación para distribuir las órdenes, y la que hasta el fin de la acción debía considerarse la más peligrosa, porque en ella terminarían a un tiempo los esfuerzos reunidos de las columnas enemigas, que a ella debían dirigirse todas, como los radios de una circunferencia.”

El brigadier Craufurd al intentar posesionarse de la Iglesia de Santo Domingo, tenía por objetivo ulterior el convento de San Francisco, a fin de dominar la posición de la Plaza y avanzar sobre la Fortaleza.

Después de cruento combates callejeros, donde por Buenos Aires participaban el rudo Ejército de vecinos, ricos y pobres, blancos, mulatos, negros y pardos, organizados como soldados por Liniers, el día 6 de julio se firmó la rendición y se fijaron las cláusulas. El general Gowers declaró, “Conferencié con el general Liniers sobre cada una de las cláusulas mencionadas, y sobre una o dos más que él enunció. Hallando yo que no había la menor posibilidad que él aceptase ninguna de las proposiciones adicionales que yo había sugerido al general Whitelocke, las retiré y me limité estrictamente a los puntos que dicho general me había dado instrucciones especiales...” El 7 de julio llegó al Fuerte una bandera de parlamento inglesa con la aceptación “por el general Whitelocke de los términos acordados en la noche anterior...”

Las banderas tomadas a los británicos fueron ofrecidas por Liniers a Nuestra Señora del Rosario a la que había hecho voto solemne antes de ir a Montevideo a tratar con Ruiz Huidobro sobre reconquistar esta ciudad, “firmemente persuadido de que lo lograría bajo tan alta protección.” En la capilla de Nuestra Señora en la Iglesia de Santo Domingo de Buenos Aires, depositó cuatro banderas: dos del Regimiento número 71° y dos de Marina. Al Convento de Santo Domingo de Córdoba, donde también se venera una imagen de la Virgen del Rosario, entregó dos banderas, una naval que flameó en el Fuerte durante 46 días y otra de igual clase. A esta imagen ofrendó el bastón de Virrey en 1810.

Los criollos y muchos españoles pidieron se le nombrara Virrey. Sin duda, “el pueblo de Buenos Aires veía personificada en él su gloria, veía su autoridad su propia hechura.” A pesar de ello, el 4 de agosto Liniers escribió al ministro de Carlos IV, Manuel de Godoy, Príncipe de la Paz, diciéndole que no tenía otra ambición que el bien de la patria y las obligaciones sagradas de padre de una numerosa prole. Afirmaba no tener las cualidades, ni el espíritu propio para los mandos políticos, en otras palabras solicitó que no se lo designara Virrey del Río de la Plata.

Sin embargo, el 3 de diciembre de 1807, Carlos IV firmó el nombramiento de Virrey.

Marcos M. de Estrada

Licenciado en Ciencias de la Educación

Comendador de la Orden del Santo Sepulcro de Jerusalén

Presidente de la Comisión Nacional de la Reconquista y Defensa de Buenos Aires

Miembro de número de la Academia Nacional Sanmartiniana

**Les origines politiques et socio-
économique de l'Argentine**
(de la fin du XVIII^{ème} siècle au début du XIX^{ème})



**LOS ORÍGENES POLÍTICOS Y
SOCIO-ECONÓMICOS DE LA
ARGENTINA**
**(finales del siglo XVIII-principios
del siglo XIX)**

Manuel Bustos Rodríguez

Université de Cadix

Universidad de Cádiz.

Jacques de Liniers arrive au Río de la Plata accompagné de Menvielle et de son fils en 1789 (*lettre p.140, 1808 ; dans différentes biographies qui circulent là-bas il est indiqué 1788*). Il mène une longue carrière à partir de son entrée, quinze ans auparavant, dans la Marine espagnole au service du roi Charles III. Son expérience en mer est grande car il a participé à certaines entreprises navales les plus importantes de ce règne, concrètement sur les sites d'Alger et de Mahon, en 1775 et 1782 respectivement.

Quand il s'installe à Buenos Aires, capitale de la nouvelle Vice-royauté de Río de la Plata, la ville est en plein essor. Sa population atteint les 40 000 habitants et son activité économique, favorisée par la libéralisation du commerce atteint son apogée. Au début des années soixante, elle est devenue la quatrième ville la plus peuplée de l'Amérique Latine.

Cependant, Río de la Plata et la ville de Buenos Aires étaient restés, quasiment durant les deux premiers siècles de présence espagnole en Amérique, en marge du système commercial établi par la Couronne, à cause de la flotte des Indes. Seuls les vaisseaux sentinelle, prévus, entre autres choses, pour contrôler les zones marginales de l'Empire et les bateaux de contrebande, circulaient périodiquement dans l'Estuaire.

Dans la deuxième décennie du XVIII^{ème} siècle, après la signature du traité de paix d'Utrecht, la situation de la région commence à changer nettement. Favorisés par le traité, les Britanniques y installeront un comptoir de leur Compagnie des Mers du Sud et achèteront des terrains pour la traite des esclaves noirs (*Arazola, pp.73-74*).

Dès lors, et grâce à la croissance général du commerce atlantique, Río de la Plata et ses deux principales villes, Buenos Aires et Montevideo, ont connu un développement sans précédent, progressif et soutenu dans le temps, surtout à partir des années cinquante.

Le développement de l'activité commerciale au cours des trois premiers quarts du XVIII^{ème} siècle avait renforcé la position traditionnelle de Buenos Aires comme arrière-boutique du Haut Pérou aussi bien grâce à la très importante production minière de la région qu'à cette voie privilégiée de contrebande vers l'intérieur du continent. Par ailleurs, elle consolide son rôle de médiateur en renforçant ses liens avec l'Europe et d'autres régions d'Amérique latine tout en maintenant sa relation avec l'intérieur de la vice-royauté.

C'est ainsi que la richesse des habitants de Buenos Aires augmenta. Ceci se traduisit par la formation d'une société comprenant un noyau important de commerçants, certains très puissants, parfois ayant des liens familiaux entre eux, qui rivalisaient en influence avec des groupes plus traditionnels, formés de militaires (Buenos Aires était aussi une garnison) et des membres de l'Administration. La création, en premier lieu de l'Audience (1661) et plus tard de la vice-royauté (1776) avait contribué sans doute à l'augmentation de la population de bureaucrates, qui avec les militaires, installés là pour défendre l'enclave et surveiller la zone frontalière et la population commerçante, constituaient les trois piliers de la société de Buenos Aires.

Mais une telle richesse a favorisé en même temps la mobilité sociale jusqu'au point de créer une image de société flexible et égalitaire, contrastant avec les rigueurs propres à l'Ancien Régime. De plus, comme l'affirme Socolow (*p.19*), les habitants de Buenos Aires pouvant revendiquer un lien de parenté avec des familles importantes ou des membres de la famille de la noblesse péninsulaire étaient rares.

L'arrivée de Charles III au trône en 1759 introduisit des changements significatifs dans l'Empire, qui affectèrent les relations entre la Péninsule et ses territoires américains et le système dans son ensemble. À cette époque, se sont développées, pas toujours de façon très réussie, la libéralisation de l'économie, voulue ou inexorable, et la centralisation politique.

Dix ans avant l'arrivée de Jacques de Liniers au Río de la Plata, avait été promulgué le Règlement de libre échange qui ouvrait le commerce à plusieurs grands ports de la Péninsule et d'Amérique, sans l'obligation de passer par Cadix ainsi que par les ports et postes officiels américains. Dans le cas de Buenos Aires, la possibilité d'échanges directs avec le Chili et le Pérou par le Cap Horn permettait à courte échéance le fonctionnement de l'ensemble de la Vice-royauté. En revanche, chez les commerçants de Buenos Aires comme sur la Péninsule, la promulgation de la mesure suscita la division des opinions en sa faveur et contre elle. Ceux qui étaient liés au monopole et à la route intérieure entre Buenos Aires et le Haut Pérou se prononcèrent, bien évidemment, contre. Cependant, les positionnements allaient changer en raison des bénéfices commerciaux réalisés lors de la libéralisation et des événements politiques survenus les années suivant celle-ci. La libéralisation explicite du trafic d'esclaves en novembre 1791, faisant participer les ports de Buenos Aires et de Montevideo, annonçait déjà que l'opposition initiale du Consulat du commerce de cette première irait en diminuant.

Mais, c'est clairement la guerre hispano-britannique de 1796 qui accéléra le processus vers un changement d'attitude. En effet, le blocage des routes et des ports de la Péninsule ainsi que des territoires outremer dont Cadix sera tout un symbole obligea les autorités espagnoles à réviser « le monopole libéralisé » pour offrir une alternative à la diminution du ravitaillement en produits manufacturés et en matières premières d'un côté et de l'autre de l'Atlantique. La solution fut trouvée dans le transport de marchandises à l'aide des vaisseaux à pavillon neutre (raison pour laquelle la loi qui le régla se nomma « Décret de neutralité »). Bien que la mesure, prise pour la première fois en 1797, fût considérée d'application limitée dans le temps, les circonstances obligèrent à la renouveler successivement en 1801 et 1802 au détriment de la possibilité de reprise de la suprématie.

Ces initiatives se multiplièrent et se diversifièrent encore davantage pendant les décennies suivantes au travers du commerce clandestin dans les zones interdites par la loi. Un des cas les

plus évidents était le Brésil, limitrophe de La Plata et colonie du Portugal, à l'époque allié pérenne de la Grande Bretagne. Le commerce, qui s'était réalisé avec le Brésil tout au long du XVIIIe siècle, s'intensifia en raison du « Décret de neutralité ». Les échanges de viandes salées, lard et farines de la Vice-royauté avec le sucre, le café et les épices brésiliennes continuèrent à se développer, avec des obstacles moindres. Cependant, de nombreux commerçants, après une première résistance aux changements furent obligés de s'adapter à cette nouvelle situation. D'autres, comme le frère de Jacques de Liniers furent grandement affectés par la guerre et, donc, obligés à rentrer (*lettres p.140*).

Le pacte colonial se transformait progressivement. Au milieu du siècle, le Gouvernement créa un nouveau projet colonial tout à fait tolérant, à l'intérieur d'un système traditionnel, qui tentait de modifier les bases d'un pacte dont le point critique arrivera au beau milieu du règne de Charles III. On était bien conscient de l'importance de l'Amérique, mais pas tant de ses exigences royales ; le monarque voyait ceci du seul point de vue de ses intérêts économiques et de politique internationale.

Le passage d'un système à l'autre fut partiel et prolongé dans le temps ; en vérité, il n'a pas porté ses fruits jusqu'aux années quatre-vingt. Il impliquait un renforcement du contrôle sur le territoire, rappelant aux Américains leur statut de colonies, et une hausse des impôts. De cette façon, le consensus se rompit peu à peu et la politique des Bourbons fut souvent sabotée.

En 1776, le secrétaire Gálvez tenta de limiter l'accès aux créoles, dont il pensait qu'ils n'agissaient pas pour servir les intérêts espagnols, à des postes de responsabilité (y compris les ecclésiastiques —pour faciliter ainsi le pouvoir de l'Eglise— et les militaires). Avec une telle action, on interrompait le gouvernement de compromis, au fur et à mesure que se rompaient partiellement les liens avec la bureaucratie et les élites locales. La vente de quelques postes diminuera même. Lynch se réfère ainsi, peut-être de façon un peu exagérée, à une « désaméricanisation du gouvernement d'Amérique » (*p.304*).

La nouvelle bureaucratie a permis dans certaines régions une certaine professionnalisation de l'Administration, en améliorant l'efficacité de la perception des droits de la Couronne et du contrôle de la fraude. Partout, cependant, se produisaient des heurts entre les nouvelles et les anciennes institutions. Le libéralisme économique a mal fonctionné et provoqua un rejet. Parallèlement, on incitait au renforcement militaire et défensif, avec en corolaire l'augmentation des impôts et l'« américanisation » de l'Armée coloniale. Donc, dans le nouveau cadre hispano-américain des relations, l'Empire était, grosso modo, administré par des Espagnols péninsulaires, défendu et financé par des Américains. Nonobstant, l'amélioration des opportunités pour les péninsulaires encouragera l'émigration vers l'Amérique, surtout de Galiciens, d'Asturiens et de Basques.

Le même passage du compromis au contrôle sera fait sur le plan économique. Les exportations espagnoles étaient à base agricole (les usines, en revanche, majoritairement étrangères) et, donc, leur commerce ne pouvait avoir de sens que dans un contexte de compromis (*Lynch, p.315*). Les Bourbons le rejetèrent. Ils avaient transformé les manufacturiers américains et les commerçants étrangers en ennemis. Les mesures libératoires furent en réalité une amplification du monopole au bénéfice des Espagnols. Mais l'industrie nationale ne répondait pas à la demande du marché colonial et de l'économie espagnole, loin de compléter la production américaine, elle lui faisait concurrence. Dans les colonies américaines, une revitalisation temporaire fut lancée mais pas un développement à long terme. En revanche, les Américains prirent conscience de leurs limites et de leurs carences malgré les mesures de libéralisation..

C'est dans cette ambiance qu'éclata la crise de 1796-1808, néfaste pour la péninsule et Cadix en particulier, mais pour les colonies, créatrice de nouvelles opportunités (c'est le début du rétablissement des industries locales due aux difficultés de faire du commerce avec la métropole, de même pour les exportations). De cette façon, les territoires américains s'éloignèrent du rôle

qu'ils avaient toujours joué traditionnellement. La reprise de la guerre de 1804 signifiait que ceux-ci pouvaient survivre sans l'Espagne. Avec l'invasion napoléonienne, le problème était qu'on ne pouvait plus compter sur la collaboration des groupes d'intérêts locaux, à cause de la rupture du consensus et de la modification des règles du jeu politique en question.

Les invasions britanniques au Río de la Plata de 1806 et 1807 compliquèrent les choses dans la nouvelle Vice-royauté, en impulsant l'accélération de quelques processus en route. Le thème est bien connu et a été étudié à maintes reprises (*cf. E. Oscar Acevedo, La independencia, 1992*). Pour Jacques de Liniers en particulier, ce fut une occasion en or pour démontrer une fois de plus son engagement au service de l'Espagne, de son roi et des habitants de la Plata affectés. Nous nous efforcerons ici de rappeler quelques faits et son influence sur l'émancipation future.

Encouragés à première vue par Miranda, les Britanniques, croyant trouver un appui dans certaines régions du Río de la Plata partisans du détachement de la métropole, déclenchèrent la première opération de débarquement avec environ 1.500 soldats, qui arrivèrent jusqu'à l'estuaire, après avoir conquis les territoires hollandais au Cap de Bonne Espérance. Sans trop d'obstacles et, apparemment sans autorisation express de Londres, ils débarquent à Quilmes et, en peu de temps, occupent Buenos Aires, obligeant le Vice-roi Sobremonte à fuir précipitamment. L'Armada Royale espagnole, fortement diminuée après la défaite de Trafalgar en 1805, dispersée sur les fronts ouverts en mer avec le déclenchement de la guerre, se montra incapable d'empêcher l'incursion au Río de la Plata des Britanniques.

L'occupation de Buenos Aires durera un mois et demi approximativement, période pendant laquelle la ville se détache de sa voisine Montevideo, lieu où s'organisera la contre-offensive, dans laquelle Liniers a joué un rôle déterminant. Grâce à lui, et à un groupe d'hommes variés (de Buenos Aires, de Montevideo et de France) qu'il réussit à réunir, Buenos Aires repassa aux mains des espagnols le 12 août 1806. Là, il fut acclamé chaleureusement et, plus tard, il fut nommé Vice-roi, à la place du fuyard Sobremonte. En tant que Vice-roi, et pour se prémunir d'une nouvelle attaque, Liniers renforce la défense avec la formation de corps armés à caractère permanent.

La mesure n'était pas exagérée. L'année suivante, les Britanniques apparaissent de nouveau à la Plata, au nombre d'environ sept-huit mille hommes selon Liniers lui-même (*lettres p.109*). Mais cette fois, ils occupent Montevideo, apparemment moins bien protégé que Buenos Aires. Ils forceront la reddition de la place, dont le conseil municipal est dirigé par son Maire, le commerçant Martín de Alzaga. C'est de là qui s'amorce la contre-offensive, obtenant le départ des britanniques de Montevideo en juillet 1807. Liniers avoue que les moyens disponibles pour mener à bien l'entreprise furent rares et que le peuple avec le conseil municipal parvint à demander la destitution du vice-roi en profitant de l'occasion (*lettres, pp.110-111*).

L'historiographie semble reconnaître, presque unanimement, que les deux invasions, même victorieuses pour les armes espagnoles, augmentèrent le sentiment d'autosuffisance des habitants de Buenos Aires, qu'avaient déjà mis en marche la libéralisation du commerce, le décret de neutralité et la crise du pacte colonial, avec la guerre comme toile de fond.

En effet, la première, comme nous l'avons vu, fut capable d'étendre les circuits commerciaux, en marge parfois de la légalité, la seconde généra des tensions entre les commerçants sur les critères de concession de permis à des particuliers. D'autre part, la navigation avec double patente facilita l'« espagnolisation » des marchandises de contrebande. Mais les bénéficiaires furent non seulement les péninsulaires¹³¹ et les étrangers mais aussi les propres commerçants de Buenos Aires. Et ce qui finit par être pire pour les intérêts hispaniques avec la persistance du conflit, c'est que de nombreux commerçants jusque là partisans du monopole comprirent les avantages offerts par les nouvelles circonstances.

¹³¹ Péninsulaire : habitant de la colonie né en Espagne.

Pendant le séjour des Britanniques à Buenos Aires et Montevideo, particulièrement dans la seconde invasion, malgré le peu de temps passé et les inimitiés en présence, les commerçants arrivèrent à en tirer profit grâce aux échanges directs avec la Grande Bretagne (par exemple, par Liverpool) et avec ses alliés les Portugais (par le Brésil). Avec la seconde invasion, accompagnant les soldats britanniques, arrivèrent un nombre important de commerçants et de bâtiments du pays prêts à faire du trafic. Les textiles britanniques arrivèrent jusqu'au Haut Pérou pendant que les commerçants autochtones s'approchaient de Montevideo pour participer à ce commerce. Mais, ces activités, prenant en compte son aspect exceptionnel, générèrent à la fois des comportements ambigus et contradictoires parmi les membres de la bourgeoisie mercantile. Les autorités et le Consulat durent s'efforcer de maintenir la légalité et l'honneur patriotique, en recourant même au châtement si nécessaire.

Ceci ajouté à des composantes de type politique, concrètement la mobilisation d'hommes pour le combat venant du territoire, sans compter sur l'appui des forces régulières, permettra de créer une force propre ayant la possibilité de se mettre au service des insurgés dans un futur immédiat.

En fin de compte, les élites du littoral de Río de la Plata s'étaient habitués, après la dislocation provoquée par la guerre hispano-britannique, à donner leurs propres solutions aux problèmes créés, sans attendre nécessairement l'aide de la métropole, dont l'impuissance était manifeste. Mais les choses allaient se compliquer encore plus, avec des résultats à la longue irréversibles, après la séquestration de la famille royale et le début de la guerre d'Indépendance sur la Péninsule. Le vide de pouvoir induit et la précarité des formules adoptées pour le couvrir (Juntas locales, Junte centrale, Conseil de Régence et, finalement convocation aux Cortés) précipitèrent la recherche de solutions risquées.

L'accord entre les autorités espagnoles et les britanniques vis-à-vis d'une alliance contre Napoléon, transformait ces seconds d'ennemis en coopérateurs. Et ceci se traduisait aussi en termes économiques, faisant disparaître les entraves officielles qui existaient toujours pour le commerce direct entre Britanniques, natifs du Río de la Plata et péninsulaires. Le commerçant Martin de Alzaga se proposa pour diriger la dénommée « Armée de la Royale Juridiction », mais en même temps il s'engagea à fournir des fusils depuis la Grande Bretagne, ainsi que d'autres produits de ce pays pour les échanger contre ceux de la Vice-royauté.

Ainsi, avec le développement des opportunités commerciales, Buenos Aires renforça la participation de produits originaires de l'« arrière pays » en les incorporant progressivement, par son port, au réseau d'échanges. La transformation du panorama économique de Río de la Plata allait de plus en plus de pair avec l'écroulement du système impérial.

À partir de la fin de l'année 1808, le Règlement Provisoire de Libre Echange augmentera l'influence des Britanniques sur le marché local. Leurs commerçants acquerront une position privilégiée à Buenos Aires, au détriment de ceux liés à l'ancienne voie monopolistique avec la métropole, avec l'introduction de systèmes de commercialisation plus simples et plus pratiques. De cette façon, malgré les difficultés, la pénétration mercantile britannique grandira de plus en plus aux dépens des commerçants locaux

Avec cette situation comme tableau de fond, les événements politiques se sont précipités. Le 13 mai 1810 parvient à la capitale la nouvelle du transfert de la Junte Centrale sur la Péninsule, de Séville à l'Île Royale de León (aujourd'hui San Fernando, dans la province de Cadix), pour fuir l'avancée des troupes françaises. L'Andalousie et avec elle le reste de l'Espagne sont pratiquement occupés et le Conseil de Régence remplace la Junte en question, prenant en charge le gouvernement. Les événements qui suivent sont bien connus. Le vice-roi Hidalgo de Cisneros, qui avait remplacé Liniers à cause de son origine française, informe de ces événements et demande ensuite que s'organise la représentation du roi dans la région. À la différence de

L'attitude reconnaissante exprimée envers la Junte, les autorités locales de Buenos Aires ne considéreront pas le Conseil de Régence comme représentatif des Espagnols.

À l'initiative de Cornelio Saavedra, commandant du Corps Urbain de Patricios et de Manuel Belgrano, se réunit un conseil municipal ouvert le 22 mai de cette même année, pour résoudre le problème de vide du pouvoir. Sur les 450 convoqués, 250 semblent avoir répondu, c'est-à-dire un peu plus de la moitié.

Lors de la réunion, on constate, bien évidemment, différentes positions : depuis ceux qui veulent remplacer, ni plus ni moins, le vice-roi, représentant du pouvoir royal, par une Junte gouvernementale, jusqu'à ceux qui, avec une volonté de continuité, optent pour un gouvernement en triumvirat formé par le vice-roi et deux autres personnes. Les votes donnèrent la victoire à la première proposition avec plus de cent votes (contre soixante pour la seconde et un petit nombre de partisans d'une solution mixte : maintenir le vice-roi, mais en le secondant par une petite junte). Selon ce qui a été décidé, Saavedra, partisan de la solution majoritaire, au nom de la volonté populaire, demanda la démission du vice-roi Hidalgo de Cisneros.

En revanche, ce n'est pas la proposition favorable à la rupture qui l'emportera dans ville voisine de Montevideo, transformée alors et jusqu'à sa chute en juin 1814 en bastion des royalistes. À partir de là et avec l'aide de la Marine et de son chef José María Salazar, s'amorcera la contre-offensive contre le blocus du port de Buenos Aires.

En tout cas, la Junte du gouvernement fondée par le conseil municipal de Buenos Aires après la victoire de la révolution, s'apprêtera à défendre la ville ainsi qu'à appuyer la cause révolutionnaire dans la vice-royauté. En 1811 précisément, des nouvelles de la victoire des royalistes dans le Haut Pérou arrivaient dans la ville assiégée ; il en arrivera autant dans d'autres lieux.

C'est dans ce contexte conflictuel qu'aura lieu la deuxième et dernière entrée en scène de Jacques de Liniers ; celle-là même qui devra lui coûter la vie. Au préalable, en 1809, le militaire dut contenir l'émeute de Martín de Alzaga, qui fut le premier élu du conseil municipal de Buenos Aires et de ses partisans (divers bataillons de Biscaliens, Galiciens, etc.), qui cherchaient à le remplacer à la tête de la Vice-royauté par une junte révolutionnaire.

Après avoir obtenu les plus grandes reconnaissances (comme celle de comte de Buenos Aires) pour son intervention en 1806, la révolution le surprend à Córdoba. De là, après s'en être remis à son sens de l'honneur et de fidélité à la Couronne (*cf. lettres, pp.155-156*), il organisera rapidement, comme il le fit pendant l'invasion britannique, la résistance, même si cette fois, il n'obtient pas le même succès. Arrêté par ses ennemis, certains d'entre eux étant ses vieux amis, il sera finalement fusillé sur ordre du gouvernement révolutionnaire le 26 août 1810. À peine deux ans avant, Liniers s'était enorgueilli devant sa famille de la « reconnaissance (dispensée par) tous les habitants d'Amérique Méridionale que j'ai eu le bonheur de défendre de l'oppression et du joug abominable que l'Angleterre voulait leur imposer » (*lettres, p.140*).

La première Junte du Gouvernement Révolutionnaire de Buenos Aires, dans laquelle se reconnaît le démarrage de l'indépendance et de la future nation Argentine, comme nous le savons, était formée d'un président, de deux secrétaires et de six membres. Dans celle-ci étaient représentés les groupes axiaux constitutifs de la ville de Río de la Plata : deux militaires, le président Cornelio Saavedra et Miguel de Aczuénaga ; quatre juristes, Juan José Esteban del Paso, Mariano Moreno, Manuel Belgrano et son cousin Juan José Castelli ; deux commerçants, Domingo Bartolomé Matheu, Juan Larrea et un prêtre Manuel Maximino Alberti, le seul qui ne vota pas en faveur de la mort de Liniers. Les juristes prêtèrent à la révolution l'appui idéologique ; les commerçants l'économique. Certains membres, ce fut par exemple le cas de

Belgrano, durent se transformer de façon temporaire en militaires afin de mieux appuyer la cause indépendantiste. Nous allons étudier les groupes en question.

Paso, Belgrano, Castelli et surtout Moreno possédaient une solide formation humaniste et juridique, acquise sur la Péninsule ou dans la Vice-royauté ou sur les deux lieux à la fois. Trois d'entre eux étaient passés par le Collège de San Carlos à Buenos Aires : le premier comme professeur de Philosophie et le deuxième et troisième comme élèves. Plus tard, ils poursuivirent leurs études à l'Université : Paso à Chacras, Castelli et Moreno à Chuquisaca, pour, finalement, être tous les trois diplômés en Droit. À l'Université, Moreno reçut l'influence de l'Illustration française, qui laissa une trace très profonde dans sa pensée ; ce qui se renforça, grâce à sa connaissance de la langue française (il apparaît comme traducteur du « Contrat social » de Rousseau) et anglaise. Sa formation le porta de même à se familiariser avec l'œuvre de juristes espagnols prestigieux comme Solórzano ou Villalba. Mais Belgrano et Castelli aussi deviennent d'avidés lecteurs des français, espagnols et même italiens cultivés, comme ce sera le cas avec Filangieri pour ce qui est de Belgrano. Liniers lui-même, malgré son appui à la cause espagnole, est considéré par Sarmiento comme un français cultivé (sic), ami du polémiste doyen de la cathédrale de Córdoba, Gregorio Funes, instigateur d'importantes œuvres dans la ville dignes d'un homme cultivé (*Souvenirs*, pp.112 et 115).

Tous les membres de la Junte paraissent impliqués dans l'action politique très tôt ; comme dans la contre-offensive contre les Britanniques qui ont débarqué ou comme Moreno, en solitaire, dans la révolte de Alzaga en 1809. De la même manière, ils y participent activement : concrètement, Paso et Moreno, en qualité de secrétaire de cette dernière, ont adhéré, dans les premières années de la révolution, aux idées de ce dernier. Leurs services continuèrent ensuite sous différentes formes (Paso, par exemple, fut secrétaire au Congrès de Tucumán de 1816).

Mais l'idéologie aurait valu de peu pour la cause révolutionnaire si celle-ci n'avait pas compté sur l'argent des commerçants, dont l'intérêt pour le processus économique en marche est incontestable. C'est déjà symptomatique que ce soit le commerce la profession majoritaire parmi les assistants au conseil ouvert du 22 mai 1810, même si tous ne votent pour la rupture. Le propre président de la Junte révolutionnaire, Cornelio Saavedra, avait des intérêts dans l'activité mercantile. Belgrano et Castelli avaient, eux aussi, maintenu des liens avec le monde du commerce : le premier venant d'une famille de commerçants et étant, depuis 1794, secrétaire du Consulat ; Castelli, l'ayant remplacé à ce poste à peine deux ans après. Profitant du long débat présent au sein de l'institution, l'un et l'autre plaideraient pour le libre-échange, se plaçant en opposition ouverte avec la majorité des membres de cette institution.

Mais, surtout, la présence de deux véritables commerçants, Matheu et Larrea, dans la dite Junte n'était pas un hasard. La collaboration économique du premier fut vitale pour le triomphe de la cause. Né à Barcelone en 1765, son entreprise familiale bénéficia des concessions de la Couronne pour qu'elle participe au monopole des Indes. Ceci permit à Matheu des contacts avec le Río de la Plata et, en dernière instance, son installation à Buenos Aires quand il avait 28 ans.

Avantagé économiquement par les changements qui se produisirent pendant la guerre hispano-britannique de 1796, Matheu parvint à fonder une des maisons commerciales les plus solides de la ville. Il se laissa gagner par les idées révolutionnaires et ceci lui permit de faire partie de la première junte, arrivant même à être, de façon temporaire, son président. À partir de là, il consacra tout son argent à la cause indépendantiste, finançant les entreprises contre les royalistes retranchés dans le Haut Pérou ou sauvant de la banqueroute le gouvernement insurgé. Comme prix de son labeur, il profita du privilège de diriger l'usine d'armes et de participer à la distribution d'uniformes auprès de l'Armée révolutionnaire embryonnaire.

Pour ce qui est de Juan Larrea, il était originaire de Barcelone comme Maheu, mais plus jeune que lui. C'est pourquoi il s'installa plus tard à Buenos Aires comme commerçant, ayant du succès dans les affaires. Il exerce comme consignataire de bateaux en provenance de Río de Janeiro, Londres, Liverpool et Valparaíso avec pour destination différentes parties du monde

(côtes africaines, colonies de pays étrangers, etc.), à Montevideo et Buenos Aires sans distinction. De là, gagné par les idées indépendantistes (Moreno eut une grande influence là-dessus), il collabora à l'expansion et à la consolidation de ces dernières, avec de l'argent et des engagements politiques, même si parfois cela lui procure beaucoup d'ennuis, comme la condamnation à l'ostracisme.

Les commerçants, par l'intermédiaire de certains de ses membres, mais aussi de manière collective, joueront donc un rôle essentiel dans le processus de changement. Evidemment, la chance ne sera pas égale pour tous. Le déclenchement révolutionnaire fit de certains des personnes « non grata », celles qui maintenaient une posture tiède face au nouveau gouvernement ou même de l'opposition. Certains prirent la fuite vers Río de Janeiro, lieu avec lequel ils avaient gardé des relations plus ou moins régulières avant la révolution. De là, ils pouvaient continuer à maintenir des contacts avec le Río de la Plata par l'intermédiaire de correspondants sur place.

Mais, de surcroît, le nouveau gouvernement avait besoin d'argent pour la guerre et, celui-ci, en bonne partie, se trouvait entre les mains des riches commerçants. Les angoisses ne reculèrent pas dans les premières années de la révolution, surtout quand ses adeptes restèrent temporairement isolés du reste de la Vice-royauté (l'Intendance du Paraguay, une partie de la bande orientale de l'Uruguay et la ville de Montevideo restèrent aux mains des royalistes) et ils perdirent les mines du Haut Pérou et la maison de la monnaie de Potosí., ce qui entraîna la désarticulation du commerce. Comme première mesure, le Gouvernement se vit obligé d'interdire la sortie des métaux précieux, d'accroître les impôts, de recourir aux prêts forcés et aux contributions extraordinaires en hommes et bétail.

Nous avons déjà fait référence à l'aide économique providentielle des commerçants pour la cause révolutionnaire, dont celle de Maheu et de Larrea. Une portion de dette publique émise en 1811 devait être achetée par les commerçants. Un an plus tard, cherchant à connaître les biens possédés par les habitants, la Junte exigea la déclaration de ces derniers, ce qui n'était pas dans l'intérêt des commerçants, obligés par la mesure à montrer leur correspondance mercantile, comme leur livre de comptabilité. Le Gouvernement prétendit même, le moment venu, confisquer les biens non déclarés.

Mais on savait aussi, les commerçants de la Junte le savaient à leur tour, qu'il n'était pas possible d'extorquer à ce point, s'ils souhaitaient compter sur leur appui. En effet, certains partageaient des affaires avec des membres du gouvernement.

Evidemment, les plus affectés devaient être les commerçants espagnols péninsulaires contre qui on dicta des mesures répressives en 1812 (avec l'appui de Martín de Alzaga qui défendaient les créoles) et en 1813, devant la crainte qu'arrive une expédition de Cadix amenant des troupes.

En tout cas, l'attitude envers les commerçants et leurs affaires, comme envers le reste, dépendrait de la marche des événements, tant à l'intérieur du Gouvernement, divisé en factions qui se combattaient, comme à l'extérieur, en fonction du développement de la guerre.

En fin de compte, les commerçants ont su s'adapter aux changements parce que, en effet, ils le faisaient déjà depuis des années avant le début émancipateur, comme nous l'avons vu plus haut. À partir de 1810 au moins, les liens avec la Grande Bretagne tissés des années auparavant s'étaient renforcés. Mais, certains commerçants, en revanche, choisirent la voie de l'achat de terres, en y investissant leurs bénéfices mercantiles et en devenant ainsi de grands propriétaires terriens.

Les autres, affectés temporairement par leur désaffection au nouveau régime et le maintien de leurs liens avec l'ancien système, espérèrent pouvoir se refaire quand les temps seraient plus modérés, en profitant ainsi des contacts politico-sociaux avec leurs nouveaux maîtres politiques.

Ceux qui avaient acquis des « mérites » en servant la cause révolutionnaire, malgré les vicissitudes, firent plus facilement partie de la nouvelle élite postcoloniale.

Pour résumer, le processus qui mena à l'indépendance de l'Argentine eut, sans doute, un caractère complexe. Des éléments politiques, sociaux, idéologiques et, en particulier, économiques s'entremêlèrent par doses variables pour la rendre possible. L'importance des invasions britanniques de 1806 et 1807 pour créer les conditions opportunes est désormais bien connue de même que, grosso modo, celle des idées révolutionnaires inspiratrices de la rébellion. Beaucoup moins étudié a été le rôle joué par la vieille tradition néoscolastique, en particulier celle qui se réfère à la « retroversión de la soberanía »¹³², que certains (comme Castelli lui-même) ont défendu dans les premiers moments du processus

Cependant, nous avons essayé de démontrer l'importance que le long délai a eu sur la révolution de 1810. Des procédés comme la reconsidération du pacte colonial initié par la Couronne espagnole, dont les effets négatifs s'accrochèrent dans les deux dernières décennies du siècle, aussi bien que le changement de l'alliance sur laquelle on déboucha pour cause d'invasions napoléoniennes, eurent beaucoup d'influence. Influence aussi du détachement progressif du commerce du Río de la Plata du régime de monopole, restreint ou élargi et du rôle acquis par les Britanniques tout de suite après les invasions qu'ils organisèrent eux-mêmes et de l'appui à l'Espagne dans sa lutte contre Napoléon. Enfin, il faut noter le rôle irremplaçable des commerçants de Buenos Aires, qui, par leur appui, de manière individuelle ou collective et après les changements et réajustements pertinents menés à bien en leur sein, jouèrent le jeu du lancement et du soutien de la révolution. Dans ce cadre, la figure de Jacques de Liniers apparaît comme celle d'un « bouc émissaire » des contradictions qui entourèrent le changement de système.

Bibliographie de base

Les livres et articles sur le sujet sont nombreux, et ce sont à notre avis les aspects en rapport avec les invasions britanniques et les événements politico-militaires en général qui ont bénéficié d'une plus grande attention parmi les chercheurs. On peut en dire autant concernant la correspondance des principaux protagonistes de l'indépendance. Plus négligés, cependant, ont été les éléments économiques et sociaux la concernant, ainsi que les biographies scientifiques des hauts personnages de la rébellion. Parmi les titres que nous avons jugé les plus intéressants pour notre étude, les suivants méritent une attention spéciale :

- ACEVEDO, E.O.: *La independencia de Argentina*, Madrid, Mapfre, 1992.
- ARZADUN Y ZABALA, J.: *Albores de la independencia argentina*, Madrid, Imprenta de Eduardo Arias, 1910.
- AZAOLA CORVERA, M. J.: *Hombres, barcos y comerciantes de la ruta Cádiz-Buenos Aires, 1737-1757*, Sevilla, Diputación Provincial, 1998.
- BELSUNCE, C. A. y RUÍZ GARCÍA-MORENO, I.: *Las invasiones inglesas (1806-1807)*, Academia Nacional de la Historia, 2008.
- BUSTOS RODRÍGUEZ, M.: «La politique internationale espagnole dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (1760-1808)», Actes du Colloque International «Rochambeau» tenu à Vendôme du 6 au 9 septembre 2007, Vendôme, 2008.
- BUSTOS RODRÍGUEZ, M.: «Les effets de la guerre sur le commerce espagnol avec l'Amérique au temps de Napoléon (1796-1814)» (sous presse).
- CAULA MAMUT, E. y TARRAGO, G.: «Cuando el mañana sólo era desamparo: comerciantes rioplatenses en tiempos de guerra, 1806-1820», *Prohistoria*, 7(2004), Rosario, pp. 125-151.
- CAULA MAMUT, E. y TARRAGO, G.: «Transigir para no perder. Comerciantes rioplatenses en vísperas de la revolución», *Jornadas los comerciantes como empresarios, siglos XVII al XX*, Universidad Argentina de la Empresa, noviembre de 2002.

¹³² Retroversión de la soberanía («retour de souveraineté») : le fait qu'il n'y a plus d'autorité légitime en Espagne justifie un gouvernement autonome en Amérique.

- CHIARAMONTE, J. C.: «Ciudadanía, soberanía y representación en la génesis del estado argentino (c.1810-1852), en SÁBATO, H. (Coord.), Ciudadanía política y formación de las naciones. Perspectivas históricas de América Latina, México, F.C.E., pp. 94-116.
- FISHER, J.: El comercio entre España e Hispanoamérica (1797-1820), Madrid, Mapfre, 1993.
- FLETCHER, I.: The waters of oblivion; the British invasion of the Río de la Plata, 1806-1807, Spellmount P., 2006.
- GALLO, K.: Las invasiones inglesas, Buenos Aires, Eudeba, 2004.
- GRAINGER, J. D.: The Royal Navy in the River Plate (1806-1807), Navy Records Society, 135(1996).
- GROUSSAC, P.: Santiago Liniers, Conde de Buenos Aires, 1753-1810, Buenos Aires, El elefante blanco, 1998(reed.).
- HALPERIN DONGHI, T.: Revolución y Guerra. Formación de una élite dirigente criolla, Buenos Aires, siglo XXI, 1994.
- HALPERIN DONGHI, T.: Reforma y disolución de los imperios ibéricos. 1750-1850, Madrid, Alianza, 1985.
- IRIGOIN, M.A. y SCHMIT, R. (eds.), La desintegración de la economía colonial. Comercio, moneda en el interior del espacio colonial (1800-1860), Buenos Aires, Biblos, 2003.
- LUNA, F. et alt.: 200 años. Las invasiones inglesas, Buenos Aires, Taeda, 2006.
- LUZURRIAGA, J. C.: Una gesta heroica. Las invasiones inglesas y la defensa del Plata, Montevideo, Torre del Vigía, 2004.
- LYNCH, J., Las revoluciones hispanoamericanas, 1808-1826, Barcelona, Ariel, 1989.
- NAVARRO FLORIA, P.: Manuel Belgrano y el Consulado de Buenos Aires, cuna de la Revolución(1790-1806), Buenos Aires, Instituto Nacional Belgraniano, 1999.
- ROBERTS, C.: Las invasiones inglesas, 1938 (1ª ed.; reedic. en editorial Emecé).
- ROURE, L. de y LINIERS, J. de (prólogo y traducción): Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, Conde de Buenos Aires, a través de su correspondencia familiar, sl, sd, ed. bilingüe en español y francés.
- SARMIENTO, D. F.: Recuerdos de provincia, Buenos Aires, Ombú, 2006.
- SILVA, H.A.: El comercio entre España y el Río de la Plata (1778-1810), Madrid, Banco de España, 1993.
- SILVA, H.A. y OYARZÁBAL, G.A.: Navegación y comercio rioplatense, Universidad Nacional del Sur, 1999.
- SOCOLOW, S.: Los mercaderes del Buenos Aires virreinal: familia y comercio, Buenos Aires, Eds. de la Flor, 1991.

Santiago Liniers llega al Río de la Plata acompañado de Menvielle y de su hijo en 1789 (carta, p.140, 1808; en diferentes biografías que circulan por ahí pone 1788). Lleva en su haber un largo currículum, desde que, quince años antes ingresara en la Marina de España al servicio de su rey Carlos III. Su experiencia en la mar es grande, pues ha participado en algunas de las empresas navales más importantes de ese reinado, concretamente en los sitios de Argel y de Mahón, en 1775 y 1782 respectivamente.



Cuando se instala en Buenos Aires, capital del recién creado Virreinato del Río de la Plata, la ciudad está en su apogeo. Su población se acerca a los 40.000 habitantes y su actividad económica, favorecida por la liberalización del comercio, alcanza su apogeo. A principios de los años setenta se ha convertido en la cuarta ciudad más poblada de Hispanoamérica.

Sin embargo, el Río de la Plata y la ciudad de Buenos Aires habían quedado, durante casi los dos primeros siglos de presencia española en América, al margen del sistema

comercial establecido por la Corona, por tanto de las flotas de Indias. Sólo los navíos de registro, pensados, entre otras cosas, para las zonas marginales del Imperio, y los buques de contrabando visitaban el estuario periódicamente.

En la segunda década del siglo XVIII, tras la firma de la Paz de Utrecht, comienza a cambiar de manera clara la situación en la zona. Favorecidos por el Tratado, los británicos instalarán allí una factoría de su Compañía de los Mares del Sur y comprarán terrenos en apoyo de su asiento de negros (Arazola, pp. 73-74).

Desde entonces, y gracias al crecimiento general del comercio atlántico, el Plata y sus dos ciudades principales, Buenos Aires y Montevideo, conocieron un desarrollo sin precedentes, gradual y sostenido en el tiempo, sobre todo a partir de los años cincuenta.

El desarrollo de la actividad mercantil a lo largo de los tres primeros cuartos del siglo XVIII había reforzado la posición tradicional de Buenos Aires como trastienda del Alto Perú, por tanto de la trascendental producción minera de la zona, y también de vía privilegiada del contrabando hacia el interior continental. Asimismo, refuerza su papel mediador, al ahondar sus vínculos con Europa y otras regiones de Iberoamérica, manteniendo asimismo su relación con el interior del Virreinato.

La riqueza de los porteños había por todo ello aumentado. Esto se traducía en la formación de una sociedad con un importante núcleo de comerciantes, algunos muy poderosos, a veces con lazos familiares entre sí, que rivalizaban en influencia con los grupos más tradicionales, formados por militares (Buenos Aires era también un presidio) y miembros de la Administración. La creación, primero de la Audiencia (1661) y, más tarde, del Virreinato (1776) había contribuido sin duda al crecimiento de la población dedicada a la burocracia, que unida a la militar, allí instalada para defensa del enclave y vigilancia de esta zona fronteriza, y a la población comerciante, constituían los tres pilares básicos de sociedad porteña.

Pero dicha riqueza favoreció al mismo tiempo la movilidad social, hasta el punto de crear una imagen de sociedad flexible e igualitaria, en contraste con las rigideces propias del Antiguo Régimen. Además, según afirma Socolow (p. 19), eran pocas familias bonaerenses podían reivindicar parentesco con familias importantes o miembros de la nobleza peninsular.

* * *

La llegada de Carlos III al trono en 1759 introdujo cambios significativos en el Imperio, que afectaron a las relaciones entre la Península y sus territorios americanos y al sistema en su conjunto. En esta época se combinaron, de manera no siempre acertada, la liberalización en lo económico, querida u obligada, con la centralización en lo político.

Diez años antes de la llegada de Santiago Liniers al Río de la Plata se había promulgado el Reglamento de libre comercio que abría el comercio entre sí a varios puertos principales de la Península y América, sin necesidad de pasar por Cádiz y los puertos y ferias americanas oficiales. En el caso de Buenos Aires, la posibilidad de intercambios directos con Chile y Perú a través del Cabo de Hornos permitía a corto plazo la articulación del conjunto del Virreinato. Sin embargo, al igual que en la Península, la medida legal suscitó la división de opiniones, a favor y en contra de la misma, entre los comerciantes porteños. Quienes estaban vinculados al monopolio y a la ruta interior entre Buenos Aires y el Alto Perú se situaron, como no podía ser menos, dentro de la segunda. Sin embargo, las tornas iban a cambiar con motivo de los beneficios comerciales experimentados con la liberalización y de los acontecimientos políticos sobrevenidos en los años siguientes. Como anticipo, la liberalización expresa del tráfico de esclavos en noviembre de 1791, dando participación en él a los puertos de Buenos Aires y Montevideo, la oposición inicial del Consulado de comercio del primero iría disminuyendo.

Pero fue sin duda la guerra hispano-británica de 1796 la que aceleró el proceso hacia el cambio de actitud. En efecto, el bloqueo de las rutas y puertos de la Península y sus territorios ultramarinos, del que Cádiz será todo un símbolo, obligó a las autoridades españolas a revisar el «monopolio liberalizado» para ofrecer una alternativa a la mengua de abastecimiento de manufacturas y materias primas a uno y otro lado del Atlántico. La solución se buscó en el transporte de mercancías valiéndose de los navíos de bandera neutral (razón por la que la ley que lo regulaba se denominó «Decreto de neutrales»). Aunque la medida, tomada por vez primera en 1797, se consideraba de aplicación limitada en el tiempo, las circunstancias obligaron a reiterarla sucesivamente (1801 y 1802) en detrimento de la posibilidad de regreso al monopolio ampliado.

Estas iniciativas ahondaron y extendieron todavía más de lo que venía haciéndose desde hacía décadas; a saber: el comercio clandestino con zonas prohibidas por la ley. Uno de los casos más evidentes era el Brasil, limítrofe con el Plata y colonia de Portugal, a la sazón aliado perenne de la Gran Bretaña. El comercio que se venía realizando con aquél a lo largo del XVIII se intensificó con motivo de los «neutrales». Los intercambios de carnes saladas, tocino y harinas del Virreinato por azúcar, café y especias brasileñas continuaron desarrollándose, ahora con menores obstáculos. Sin embargo, muchos comerciantes, tras la resistencia inicial a los cambios, se vieron obligados a adaptarse a la nueva situación. Otros, como el hermano de Santiago Liniers, fueron negativamente afectados por la guerra y, por tanto, obligados a repatriarse (cartas, p. 140).

El pacto colonial se estaba transformando. A mediados de siglo, el Gobierno alumbrará un nuevo proyecto colonial omnicompreensivo, dentro del sistema tradicional, que intentaba modificar las bases del pacto, cuyo momento álgido llegará bien entrado ya el reinado de Carlos III. Se era consciente de la importancia de América, pero no tanto de sus exigencias reales; el monarca lo veía desde la óptica de sus propias necesidades económicas y de política internacional.

El tránsito de uno a otro sistema fue parcial y prolongado en el tiempo; en verdad, hasta los ochenta no comenzaría a dar fruto. Pasaba, prioritariamente, por el reforzamiento del control sobre ese territorio, recordando a los americanos cuál era su estatus y elevando los impuestos. De esta forma, se fue rompiendo paulatinamente el consenso y la política borbónica se vio con frecuencia saboteada.

En 1776, el Secretario Gálvez intentaría limitar el acceso de los criollos, de los que pensaba que no actuaban al servicio de los intereses españoles, a cargos (incluidos los eclesiásticos –para debilitar con ello el poder de la Iglesia- y militares). Con tal acción se interrumpía el gobierno de compromiso, al tiempo que se rompían parcialmente los vínculos con la burocracia y las élites locales. Disminuirá, incluso, la venta de algunos cargos. Lynch se refiere por ello, tal vez un tanto exageradamente, a una «desamericanización del gobierno de América» (p. 304).

La nueva burocracia permitió en algunas zonas una cierta profesionalización de la Administración, mejorando la eficacia de la percepción de derechos de la Corona y del control del fraude. En todas partes, sin embargo, se producían choques entre las instituciones antiguas y las nuevas. El liberalismo económico funcionó mal, provocando rechazo. Paralelamente, se impulsaba el reforzamiento militar y defensivo, a costa del aumento de los impuestos, y de la «americanización» del Ejército colonial. Así pues, en el nuevo marco de relaciones hispanoamericano, el Imperio estaba, grosso modo, administrado por españoles peninsulares y defendido y financiado por americanos. No obstante, la mejora de oportunidades para los peninsulares animará la emigración hacia América, sobre todo de gallegos, asturianos y vascos.

El mismo paso del compromiso al control, se daría en el plano económico. Las exportaciones españolas eran básicamente agrícolas (las manufacturas, en cambio, mayoritariamente extranjeras) y, por tanto, su comercio sólo podía tener sentido en un contexto de compromiso (Lynch, p. 315). Los Borbones lo rechazaron. Habían convertido a

los manufactureros americanos y los comerciantes extranjeros en sus enemigos. Las medidas liberalizadoras fueron en realidad una ampliación del monopolio en beneficio de los españoles. Pero la industria nacional no respondía a la demanda del mercado colonial y la economía española, lejos de complementar la producción americana, competía con ella. En las Indias se dará una revitalización temporal, pero no un desarrollo a largo plazo. En cambio, los americanos tomaron conciencia de sus limitaciones y carencias, a pesar de las medidas liberalizadoras.

En este ambiente, estallaría la crisis de 1796-1808, nefasta para la Península y Cádiz en particular, pero, para las colonias, creadora de nuevas oportunidades (así, comienzo de la recuperación de las industrias locales con motivo de la dificultad para comerciar con la metrópoli, al igual que de las exportaciones). De esta forma, los territorios americanos se alejaron del papel que habían venido desempeñando tradicionalmente. La reanudación de la guerra en 1804 significaba que éstos podían sobrevivir sin España. Con la invasión napoleónica, el problema era que ya no se podía contar con la colaboración de los grupos locales de intereses, debido a la ruptura del consenso y la modificación de las reglas de juego político referidas.

* * *

Las invasiones británicas en el Río de la Plata de 1806 y 1807 complicaron las cosas en el nuevo Virreinato, impulsando la aceleración de algunos procesos en marcha. El tema es bien conocido y ha sido reiteradamente estudiado (vid E. Óscar Acevedo, La independencia, 1992). Para Santiago Liniers en particular, constituyeron una ocasión de oro para demostrar una vez más su compromiso de servir a España, a su rey y a los habitantes del Plata afectados. Nos ceñiremos aquí a recordar algunos hechos y su influencia en la posterior emancipación.

Animados al parecer por Miranda, los británicos, creyendo encontrar apoyo en sectores rioplatenses partidarios de la desvinculación con respecto a la metrópoli, iniciaron la primera operación de desembarco con unos 1.500 soldados, que llegaron hasta el estuario, tras conquistar a los holandeses Cabo de Buena Esperanza. Sin grandes obstáculos y, al parecer, sin autorización expresa de Londres, desembarcan en Quilmes y, en poco tiempo, ocupan Buenos Aires, obligando al Virrey Sobremonte a huir precipitadamente. La Real Armada española, fuertemente menguada tras sufrir la derrota de Trafalgar en 1805, y dispersa por los frentes abiertos en el mar con el estallido de la guerra, se mostró incapaz de impedir la incursión rioplatense de los británicos.

La ocupación de Buenos Aires durará un mes y medio aproximadamente, durante el cual se desconecta la ciudad de la vecina Montevideo, lugar desde donde se organizará la contraofensiva, en la que Liniers desempeñó un relevante papel. Gracias a éste y a un variado grupo de hombres (porteños, montevidéanos y franceses) que logró reunir, Buenos Aires volvió a pasar a manos españolas el 12 de agosto de 1806. En la ciudad fue recibido clamorosamente y, más tarde, se le nombra Virrey, en sustitución del huido Sobremonte. En este cargo, y como prevención de un nuevo ataque, Liniers refuerza la defensa con la formación de cuerpos armados de carácter permanente.

La medida no era exagerada. Al año siguiente aparecían de nuevo los británicos en el Plata, en número de unos siete-ocho mil hombres según el propio Liniers (cartas, p. 109). Pero esta vez ocupan Montevideo, al parecer más desprotegido que Buenos Aires. Desde allí forzarán la rendición de esta plaza, cuyo cabildo municipal rige su alcalde de primer voto, el comerciante Martín de Álzaga. En él se inicia la contraofensiva, logrando la salida de los británicos de Montevideo en julio de 1807. Liniers confiesa que los recursos disponibles para llevar a cabo la empresa fueron escasos y que las masas y el propio cabildo municipal llegaron a pedir la destitución del virrey aprovechando la ocasión (cartas, pp. 110-111).

La historiografía parece reconocer, casi unánimemente, que las dos invasiones, aunque exitosas para las armas españolas, acrecentaron el sentimiento de autosuficiencia de los bonaerenses, que ya había puesto en marcha la liberalización del comercio, el decreto de neutrales y la crisis del pacto colonial, con la guerra como telón de fondo.

En efecto, si la primera, como vimos, fue capaz de ampliar los circuitos comerciales, al margen a veces de la legalidad, el segundo generó tensiones entre los comerciantes sobre los criterios de concesión de permisos a particulares. Por otra parte, la navegación con doble patente facilitó la «españolización» de las mercancías de contrabando. Pero los beneficiarios no sólo fueron los peninsulares y los extranjeros, sino también los propios comerciantes bonaerenses. Y lo que resultó peor para los intereses hispanos ante la persistencia del conflicto, muchos comerciantes hasta entonces partidarios del monopolio comprendieron las ventajas ofrecidas por las nuevas circunstancias.

Durante la estadía de los británicos en Buenos Aires y Montevideo, especialmente en la segunda, a pesar de su brevedad y de las propias enemistades en presencia, los comerciantes lograron sacar ventajas gracias a los intercambios directos con la Gran Bretaña (por ejemplo, a través de Liverpool) y con sus aliados los portugueses (por medio de Brasil). Con la segunda invasión, acompañando a los soldados británicos, llegó un número importante de comerciantes y de buques de su país dispuestos a traficar. Los textiles británicos pudieron llegar hasta el Alto Perú, en tanto que los comerciantes autóctonos se acercaban a Montevideo para participar también en dicho comercio. Pero estas actividades, habida cuenta de su excepcionabilidad, generaron a la vez comportamientos ambiguos y contradictorios entre los componentes de la burguesía mercantil. Las autoridades y el propio Consulado debieron empeñarse en el mantenimiento de la legalidad y el honor patrio, recurriendo incluso al castigo cuando fue necesario.

Ello, añadido a componentes de tipo político, concretamente la movilización de hombres para el combate procedentes del propio territorio, sin contar por ello con el apoyo de las fuerzas regulares, permitirá crear con una fuerza propia, con posibilidad de ponerse al servicio de los insurgentes en el futuro inmediato.

En resumidas cuentas, las élites del litoral rioplatense se habían acostumbrado, tras el disloque provocado por la guerra hispano-británica, a dar sus propias soluciones a los problemas creados, sin necesidad de esperar al auxilio de la metrópoli, cuya impotencia era manifiesta. Pero las cosas habían de complicarse todavía más, con resultados a la larga irreversibles, después del secuestro de la familia real y de iniciarse en la Península la Guerra de la Independencia. El vacío de poder creado con este motivo y la precariedad de las fórmulas adoptadas para cubrirlo (Juntas locales, Junta Central, Consejo de Regencia y, finalmente, convocatoria a Cortes) precipitó la búsqueda de soluciones arriesgadas.

El acuerdo entre las autoridades españolas y los británicos de cara a una alianza contra Napoleón, convertía a los segundos de enemigos en cooperadores. Y ello se traducía también en términos económicos, al desaparecer las trabas oficiales que aún existían para un comercio directo entre británicos, rioplatenses y peninsulares. Las necesidades políticas se mezclaban fácilmente con el negocio. El comerciante Martín de Álzaga se propuso para dirigir el llamado «Ejército de la Real Jurisdicción», pero, al mismo tiempo, se comprometió a suministrar fusiles desde la Gran Bretaña, junto con productos de este país, para que fuesen cambiados por otros del Virreinato.

Así, con el desarrollo de las oportunidades, Buenos Aires reforzó la participación de productos procedentes de su «arrière pays», al incorporarlos progresivamente, a través de su puerto, a la red de intercambios. La transformación del panorama económico del Río de la Plata discurriría cada vez más de la mano del derrumbe del sistema imperial.

Desde finales de 1808, el Reglamento Provisorio de Libre Comercio aumentará la influencia de los británicos en el mercado local. Sus comerciantes adquirirán una posición privilegiada en Buenos Aires, en detrimento de los vinculados a la antigua vía monopolística

con la metrópoli, con la introducción de sistemas de comercialización más sencillos y prácticos. De esta forma, a pesar de las dificultades, la penetración mercantil británica irá siendo cada vez mayor a costa de los comerciantes de ámbito local.

* * *

Con esta situación como telón de fondo, los acontecimientos políticos se precipitan. El 13 de mayo de 1810 llega a la capital la noticia del traslado de la Junta Central en la Península, desde Sevilla a la Real Isla de León (hoy San Fernando, en la provincia de Cádiz), huyendo del avance de las tropas francesas. Andalucía y con ella el resto de España están prácticamente ocupadas y el Consejo de Regencia sustituye a la referida Junta, haciéndose cargo del Gobierno. Los sucesos que siguen son bien conocidos. El virrey Hidalgo de Cisneros, que había sustituido a Liniers en el cargo por el origen francés de éste, informa y pide a continuación se organice la representación del rey en la zona. A diferencia de la actitud de reconocimiento mostrada hacia la Junta, las autoridades locales bonaerenses no considerarán al Consejo de Regencia como representativo de los españoles.

A iniciativa de Cornelio Saavedra, comandante del Cuerpo Urbano de Patricios, y de Manuel Belgrano se reúne en municipio en concejo abierto el 22 de mayo de ese mismo año, para resolver acerca del vacío de poder. De los 450 convocados, parecen haber respondido 250, es decir, algo más de la mitad.

En la reunión se constatan, como no podía ser menos, distintas posiciones: desde la que quiere sustituir sin más del virrey, representante del poder real, por una Junta de Gobierno, hasta quienes, en una línea continuista, abogan por otorgar el Gobierno a un triunvirato formado por el virrey y dos personas más. Las votaciones dieron la victoria a la primera propuesta por más de cien votos (frente a sesenta de la segunda y un pequeño número de partidarios de una solución mixta: mantener al virrey, pero auxiliado por una pequeña junta). Según lo acordado, Saavedra, partidario de la solución mayoritaria, en nombre de la voluntad popular, pidió la dimisión al virrey Hidalgo de Cisneros.

En cambio, no es la propuesta rupturista la que triunfaría en la vecina Montevideo, convertida a la sazón, y hasta su caída en junio de 1814, en bastión de los realistas. Desde allí, con ayuda de la Marina y de su jefe José María Salazar, se iniciará la contraofensiva con el bloqueo del puerto de Buenos Aires.

En cualquier caso, la Junta de Gobierno creada por el cabildo bonaerense tras el triunfo de la revolución se aprestará a la defensa de la ciudad, así como al apoyo de la causa revolucionaria en el Virreinato. En 1811 precisamente llegaban noticias a la ciudad asediada del triunfo realista en Alto Perú y otro tanto sucederá en otros lugares.

En este contexto conflictivo tendrá lugar la segunda y última aparición en escena de Santiago Liniers; la misma que habría de costarle la vida. Previamente, en 1809, el militar había tenido que repeler una asonada de Martín de Álzaga, quien fuera primer voto del cabildo de Buenos Aires, y de sus partidarios (varios batallones de vizcaínos, gallegos, etc.), quienes buscaban sustituirlo en la cabeza del Virreinato por una junta. Su acción contaría con algunos de los que luego serán miembros de la primera Junta revolucionaria.

Después de haber conseguido máximos reconocimientos (así, el de conde de Buenos Aires) por su intervención en 1806, la revolución le sorprende en Córdoba. Desde aquí, tras apelar a su sentido de la honra y de renovar su fidelidad a la Corona (vid. cartas, pp. 155-156), organizará rápidamente, al igual que hiciera en los días de la invasión británica, la resistencia, aunque en esta ocasión no llegase a obtener el mismo éxito. Apresado por sus enemigos, algunos de ellos antiguos amigos suyos, caerá finalmente fusilado por orden del gobierno revolucionario el 28 de agosto de 1810. Apenas dos años antes, Liniers se había enorgullecido ante su familia del «reconocimiento (dispensado por) todos los habitantes de

la América Meridional que he tenido la dicha de defender de la opresión y del yugo abominable que Inglaterra quería imponerles» (cartas, p. 140).

* * *

La primera Junta de Gobierno Revolucionaria de Buenos Aires, en la se reconoce el arranque de la independencia y de la posterior nación Argentina, como sabemos, estaba formada por un presidente, dos secretarios y seis vocales. En ella estaban representados los grupos axiales constitutivos de la ciudad del Plata: dos militares, el presidente Cornelio Saavedra y Miguel de Azcuénaga; cuatro juristas, Juan José Esteban del Paso, Mariano Moreno, Manuel Belgrano y su primo Juan José Castelli; dos comerciantes, Domingo Bartolomé Matheu y Juan Larrea y un sacerdote, Manuel Maximino Alberti, el único que no votó a favor de la muerte de Liniers. Los juristas prestaron a la revolución el apoyo ideológico; los comerciantes el económico. Algún miembro, así en el caso de Belgrano, debió transformarse de forma temporal en militar para, de esta forma, apoyar mejor la causa independentista. Nos fijaremos en los grupos referidos.

Paso, Belgrano, Castelli y, sobre todo, Moreno, poseían una sólida formación humanista y jurídica, adquirida en la Península o en el Virreinato, o en ambos lugares a la vez. Tres de ellos habían pasado por el Colegio de San Carlos en Buenos Aires: el primero como profesor de Filosofía, y el segundo y tercero como alumnos. Posteriormente cursaron estudios en la Universidad: Paso en Charcas y Castelli y Moreno en Chuquisaca, para, finalmente, graduarse todos ellos en Derecho. En esta última Universidad recibió Moreno la influencia de la Ilustración francesa, que tan profunda huella dejó en su pensamiento; lo que reforzaría gracias a su conocimiento de la lengua francesa (aparece como traductor de «El contrato social» de Rousseau) e inglesa. Su formación le llevaría de la misma forma a familiarizarse con la obra de juristas hispanos de prestigio como Solórzano o Villalba. Pero también Belgrano y Castelli se convierten en ávidos lectores de los ilustrados franceses, españoles e, incluso, italianos, como sucederá con Filangieri por parte de Belgrano. Liniers mismo, a pesar de su apoyo a la causa española, es considerado por Sarmiento como un francés ilustrado (sic), amigo del polémico deán de la catedral de Córdoba, Gregorio Funes, impulsor a su vez de importantes obras en la ciudad propias de un ilustrado (Recuerdos, pp. 112 y 115).

Todos los miembros de la Junta aparecen implicados en la acción política muy temprano; así, en la contraofensiva contra los británicos desembarcados o, Moreno en solitario, en la asonada de Álzaga de 1809. Asimismo participan en aquélla activamente: Paso y Moreno, concretamente, en calidad de secretarios de la misma, adhiriéndose el primero, en los años iniciales de la revolución, a las ideas de Moreno. Sus servicios continuaron luego bajo diferentes formas (Paso, por ejemplo, volvió a ser secretario en el Congreso de Tucumán de 1816).

Pero de poco habría valido la ideología para la causa revolucionaria, si ésta no hubiese contado con el dinero de los comerciantes, cuyo interés por el proceso político en marcha queda fuera de duda. Es ya sintomático, que sea el comercio la profesión mayoritaria entre los asistentes al cabildo abierto de 22 de mayo de 1810, aunque no todos votasen a favor de la ruptura. El propio presidente de la Junta revolucionaria, Cornelio Saavedra, tenía intereses en la actividad mercantil. También habían mantenido vínculos con el mundo del comercio Belgrano y Castelli: aquel, al proceder de familia de comerciantes y ser, desde 1794, secretario del Consulado; Castelli, tras sustituirlo en este cargo, apenas dos años después. Aprovechando el largo debate existente en el seno de la institución, uno y otro abogarían por el librecambismo, colocándose en abierta oposición con la mayoría de los miembros de la misma.

Pero, sobre todo, la presencia de dos comerciantes propiamente dichos, Matheu y Larrea, en dicha Junta no era una casualidad. La colaboración económica del primero fue vital para el triunfo de la causa. Nacido en Barcelona en 1765, la empresa familiar se vio beneficiada por las concesiones de la Corona para que participara en el monopolio de

Indias. Ello permitiría a Matheu contactos con el Río de la Plata y, en última instancia, su instalación en Buenos Aires cuando tenía 28 años.

Beneficiado económicamente con los cambios que se produjeron durante la guerra hispano-británica de 1796, Matheu logró crear una de las casas comerciales más sólidas de la ciudad. Se dejó ganar por las ideas revolucionarias y ello le permitió formar parte de la primera Junta, llegando incluso a ser, de forma temporal, su presidente. Desde ella se volcó en apoyar con su dinero la causa independentista, financiando las empresas contra los realistas atrincherados en el Alto Perú o salvando de la bancarrota al gobierno insurgente. Como premio a su labor, gozó del privilegio de regir la fábrica de armas y participar en el suministro de uniformes al embrionario Ejército revolucionario.

Por lo que respecta a Juan Larrea era paisano de Matheu, si bien más joven que él. Por tanto, se estableció en Buenos Aires como comerciante más tarde, logrando éxito en los negocios. Ejerce como consignatario de barcos provenientes de Río de Janeiro, Londres, Liverpool y Valparaíso con destino a diversas partes del mundo (costas africanas, colonias de países extranjeros, etc.), en Montevideo y Buenos Aires indistintamente. Desde aquí, ganado por las ideas independentistas (Moreno tuvo una importante influencia en ello), colaboró a la expansión y consolidación de las mismas, con dinero y compromisos políticos, aunque a veces le acarrearán serios disgustos, entre ellos la condena al ostracismo.

Los comerciantes, a través de algunos de sus miembros, pero también de manera colectiva, tendrán, pues, un protagonismo esencial en el proceso de cambio. Evidentemente, la suerte no será igual para todos. El estallido revolucionario haría de algunos persona «non grata», al mantener una postura tibia hacia el nuevo régimen o, incluso, de oposición. Los hubo que huyeron a Río de Janeiro, lugar con el que habían mantenido relaciones más o menos regulares antes de la revolución. Desde allí podían seguir manteniendo contactos con el Plata a través de correspondientes que permanecieron en la zona.

Pero, además, el nuevo Gobierno necesitaba dinero para la guerra, y éste, en buena parte, se hallaba en las manos de los acaudalados comerciantes. Las angustias no cesaron en los primeros años de la revolución, sobre todo cuando los seguidores de la misma se quedaron temporalmente aislados del resto del Virreinato (la Intendencia de Paraguay, una parte de la banda oriental de Uruguay y la ciudad de Montevideo quedaron en manos de los realistas) y perdieron las minas del Alto Perú y la ceca de Potosí, produciendo la desarticulación del comercio. Como primera medida, el Gobierno se vio obligado a prohibir la salida de metales preciosos, al incremento de los impuestos, a los préstamos forzados y a recurrir a las contribuciones extraordinarias en hombres y ganados.

Ya nos hemos referido a la providencial ayuda económica de los comerciantes a la causa revolucionaria, entre ellos la de Matheu y Larrea. Una porción de la deuda pública emitida en 1811 debía ser comprada por los hombres de comercio. Un año después, buscando conocer los bienes poseídos por los habitantes, la Junta exigió la declaración de los mismos, lo que no se compadecía con el interés de los comerciantes, obligados por la medida a mostrar su correspondencia mercantil, al igual que sus libros de contabilidad. El Gobierno pretendió, incluso, llegado el momento, la confiscación de los bienes no declarados.

Pero sabía también, los propios comerciantes de la Junta lo sabían a su vez, que no era posible llevar hasta el fondo estas extorsiones, si deseaban contar su necesario apoyo. De hecho, algunos compartían negocio con miembros del Gobierno.

Evidentemente, los más afectados habían de ser los comerciantes españoles peninsulares, contra los que se dictarían medidas represivas en 1812 (con el apoyo de Martín de Álzaga que defendía a los criollos) y 1813, ante el temor de que llegara una expedición desde Cádiz trayendo tropas.

En todo caso, la actitud hacia los comerciantes y sus negocios, como hacia el resto, dependería de la marcha de los acontecimientos, tanto en el interior del Gobierno, dividido en facciones que se combatían, como en el exterior, según el desarrollo de la guerra.

A la postre, los comerciantes supieron adaptarse a los cambios, porque de hecho ya venían haciéndolo desde años antes del comienzo emancipador, según vimos más arriba. A partir de 1810 cuanto menos, los vínculos con la Gran Bretaña iniciados años atrás habían ido fortaleciéndose. Pero algunos comerciantes, en cambio, eligieron la vía de la compra de tierras, invirtiendo en ellas sus beneficios mercantiles y convirtiéndose así en hacendados.

El resto, afectados temporalmente por su desafección al nuevo régimen y el mantenimiento de sus vínculos con el anterior sistema, esperaron a poderse rehacer cuando los tiempos se moderasen, aprovechando para ello sus contactos político-sociales con los nuevos amos políticos. Quienes hicieron «méritos» sirviendo la causa revolucionaria, a pesar de las vicisitudes, formaron parte con más facilidad de la nueva élite poscolonial.

En resumidas cuentas, el proceso que condujo a la independencia de Argentina tuvo, sin duda, un carácter complejo. Elementos políticos, sociales, ideológicos y, particularmente, económicos se entremezclaron en dosis variables para hacerla posible. Es conocida la importancia de las invasiones británicas de 1806 y 1807 para crear las condiciones oportunas. También, grosso modo, la de las ideas revolucionarias inspiradoras de la rebelión. Menos estudiado ha sido el papel desempeñado por las provenientes de la vieja tradición neoescolástica, en particular la que se refiere a la «retroversión de la soberanía», que sabemos defendieron algunos (así el propio Castelli) en los primeros momentos del proceso.

Sin embargo, hemos tratado de demostrar la importancia que, en la revolución de 1810, tuvo el largo plazo. Procesos como la reconsideración del pacto colonial por parte de la Corona española, cuyos efectos negativos se agudizaron en las dos últimas décadas de la centuria, al igual que el cambio de la alianza a que se vio abocada aquélla con motivo de la invasión napoleónica, adquieren un gran relieve. Y otro tanto sucede con la progresiva desvinculación del comercio del Río de la Plata del régimen de monopolio, restringido o ampliado, y del protagonismo adquirido por los británicos en aquello, a raíz de las invasiones que ellos mismos protagonizaron y de su apoyo a España en su lucha contra Napoleón. Por último, el papel insustituible de los comerciantes bonaerenses, que con su apoyo, de manera individual y colectiva, y tras los cambios y reajustes pertinentes llevados a cabo en su seno, jugaron en la puesta en marcha y el sostenimiento de la revolución. En este marco que hemos dibujado, la figura de Santiago Liniers aparece como la de un «chivo expiatorio» de las contradicciones que rodearon el cambio de sistema.

Bibliografía básica:

Los libros y artículos sobre el tema son muy numerosos, siendo, a nuestro entender, los aspectos relacionados con las invasiones británicas y los acontecimientos político-militares en general los que han gozado de una mayor atención entre los estudiosos. Otro tanto cabe decir de la correspondencia perteneciente a los protagonistas de la independencia. Más descuidados han sido, sin embargo, los elementos económicos y sociales de la misma, así como las biografías de carácter científico sobre los próceres principales de la rebelión. Entre los títulos que nos han parecido más interesantes para nuestro estudio, merecen especial atención los siguientes:

-ACEVEDO, E.O.: *La independencia de Argentina*, Madrid, Mapfre, 1992.

- ARZADUN Y ZABALA, J.: *Albores de la independencia argentina*, Madrid, Imprenta de Eduardo Arias, 1910.
- AZAOLA CORVERA, M. J.: *Hombres, barcos y comerciantes de la ruta Cádiz-Buenos Aires, 1737-1757*, Sevilla, Diputación Provincial, 1998.
- BELSUNCE, C. A. y RUÍZ GARCÍA-MORENO, I.: *Las invasiones inglesas (1806-1807)*, Academia Nacional de la Historia, 2008.
- BUSTOS RODRÍGUEZ, M.: «La politique internationale espagnole dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (1760-1808)», *Actes du Colloque International «Rochambeau» tenu à Vendôme du 6 au 9 septembre 2007*, Vendôme, 2008.
- BUSTOS RODRÍGUEZ, M.: «Les effets de la guerre sur le commerce espagnol avec l'Amérique au temps de Napoléon (1796-1814)» (en prensa).
- CAULA MAMUT, E. y TARRAGO, G.: «Cuando el mañana sólo era desamparo: comerciantes rioplatenses en tiempos de guerra, 1806-1820», *Prohistoria*, 7(2004), Rosario, pp. 125-151.
- CAULA MAMUT, E. y TARRAGO, G.: «Transigir para no perder. Comerciantes rioplatenses en vísperas de la revolución», *Jornadas los comerciantes como empresarios, siglos XVII al XX*, Universidad Argentina de la Empresa, noviembre de 2002.
- CHIARAMONTE, J. C.: «Ciudadanía, soberanía y representación en la génesis del estado argentino (c.1810-1852)», en SÁBATO, H. (Coord.), *Ciudadanía política y formación de las naciones. Perspectivas históricas de América Latina*, México, F.C.E., pp. 94-116.
- FISHER, J.: *El comercio entre España e Hispanoamérica (1797-1820)*, Madrid, Mapfre, 1993.
- FLETCHER, I.: *The waters of oblivion; the British invasion of the Rio de la Plata, 1806-1807*, Spellmount P., 2006.
- GALLO, K.: *Las invasiones inglesas*, Buenos Aires, Eudeba, 2004.
- GRAINGER, J. D.: *The Royal Navy in the River Plate (1806-1807)*, Navy Records Society, 135(1996).
- GROUSSAC, P.: *Santiago Liniers, Conde de Buenos Aires, 1753-1810*, Buenos Aires, El elefante blanco, 1998(reed.).
- HALPERIN DONGHI, T.: *Revolución y Guerra. Formación de una élite dirigente criolla*, Buenos Aires, siglo XXI, 1994.
- HALPERIN DONGHI, T.: *Reforma y disolución de los imperios ibéricos. 1750-1850*, Madrid, Alianza, 1985.
- IRIGOIN, M.A. y SCHMIT, R. (eds.), *La desintegración de la economía colonial. Comercio, moneda en el interior del espacio colonial (1800-1860)*, Buenos Aires, Biblos, 2003.
- LUNA, F. et alt.: *200 años. Las invasiones inglesas*, Buenos Aires, Taeda, 2006.
- LUZURRIAGA, J. C.: *Una gesta heroica. Las invasiones inglesas y la defensa del Plata*, Montevideo, Torre del Vigía, 2004.
- LYNCH, J., *Las revoluciones hispanoamericanas, 1808-1826*, Barcelona, Ariel, 1989.
- NAVARRO FLORIA, P.: *Manuel Belgrano y el Consulado de Buenos Aires, cuna de la Revolución(1790-1806)*, Buenos Aires, Instituto Nacional Belgraniano, 1999.
- ROBERTS, C.: *Las invasiones inglesas*, 1938 (1ª ed.; reedic. en editorial Emecé).
- ROURE, L. de y LINIERS, J. de (prólogo y traducción): *Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, Conde de Buenos Aires, a través de su correspondencia familiar*, sl, sd, ed. bilingüe en español y francés.
- SARMIENTO, D. F.: *Recuerdos de provincia*, Buenos Aires, Ombú, 2006.
- SILVA, H.A.: *El comercio entre España y el Río de la Plata (1778-1810)*, Madrid, Banco de España, 1993.
- SILVA, H.A. y OYARZÁBAL, G.A.: *Navegación y comercio rioplatense*, Universidad Nacional del Sur, 1999.
- SOCOLOW, S.: *Los mercaderes del Buenos Aires virreinal: familia y comercio*, Buenos Aires, Eds. de la Flor, 1991.

Conclusion des travaux

Conclusión de los trabajos

Philippe Bonnichon

Président de séance.

Presidente del acto

Au terme d'une journée riche en échanges humains et intellectuellement exigeante par la densité du programme tenu, il me revient peut-être de marquer quelques lignes de force qui se dégagent de cette commémoration : puisque la mémoire est affective, aussi, ce peuvent être ces idées et ces images qu'entre autres nous garderons à l'esprit et au cœur, dans l'attente du prochain cinquantenaire, pour les plus heureux de cette assistance, car la célébration d'un troisième centenaire (à moins que ce ne soit celui de la naissance) ne pourra revenir qu'à nos arrière-neveux.

D'abord, et comme toujours, la géographie commande. Nous sommes à Niort et, depuis la fin du XVI^{ème} siècle, au moins, jusqu'au XIX^{ème} siècle, on observe comme un tropisme américain du Poitou : colons au Brésil, au Canada ; Mme de Maintenon, descendante d'Aubigné, alliée aux Mornay, Montchevreuil, vécut en Amérique. Depuis le temps de Richelieu, à travers les océans, on a comme une germination du Marais, pionnier d'une Europe désormais sans rivages. Sans être encore un village, à cause de la lenteur des communications et de la difficile saisie de l'espace, le monde s'unifie ; ce qui se passe à l'autre bout de la terre intéresse finalement le reste, déjà. L'ouverture géographique, où les Poitevins tiennent toute leur place, détermine des géopolitiques.

Quant à la politique et à l'économie, précisément, dans les pays de la Plata et à leur sujet, on assiste au jeu des puissances, aux équilibres d'influences, à la détermination de frontières qui constituent comme des isobares politiques, à l'établissement de routes maritimes, à la conquête de points d'appui, de marchés réservés, à l'élimination ou à la marginalisation de rivaux, ou bien à l'ouverture à la concurrence qui favorise les plus développés. Le débat entre le monopole, l'exclusif et les entraves d'une part, l'ouverture et la liberté des échanges d'autre part est largement un trompe-l'œil : le libre échange devient le quasi monopole des plus aptes à en profiter et qui le sont devenus au prix d'un monopole antérieur ; le développement auto-centré au départ favorise les conditions du développement ultérieur par rapport aux concurrents ; dès lors, l'abandon de l'exclusif devient plutôt un avantage, l'Angleterre ne perd rien, finalement, à l'indépendance de ses colonies d'Amérique. Au départ, se réserver un marché, une chasse gardée, puis l'ouvrir avec les changements de la conjoncture, ce peut être condition de succès. L'Espagne bourbonienne procède progressivement au cours du XVIII^{ème} siècle à une libéralisation de ses échanges, à laquelle s'efforce aussi la France de Louis XVI. Le monopole serait une version efficace de l'impérialisme économique, en phase B, de contraction de la conjoncture ; le libre échange fait, en phase A, d'expansion économique, triompher la même volonté de prééminence, celle du plus fort qui sait établir un quasi monopole des circuits commerciaux à son profit. De quoi relativiser, selon les époques et les circonstances les oppositions doctrinalement établies. Les dogmes ne valent qu'en théologie et non dans le domaine, relatif par définition, de la politique et de l'économie.

L'économie politique a des implications stratégiques, dans le cas, opposition de la puissance continentale dominante (Napoléon) contre la puissance maritime, l'Angleterre, qui a marginalisé ses rivaux, sur mer. Les impératifs stratégiques inspirent la tactique, l'action militaire.

Ici, nous entrons à plein dans la réussite de Jacques de Liniers. Sa prise, puis sa défense victorieuse de Buenos Aires sont riches d'enseignements militaires : l'importance de la préparation du terrain, de la logistique, du recrutement des troupes, de leur convergence, l'exigence des marches, parfois épuisantes avant l'engagement et qui rappelle, sur une plus petite échelle, la marche de Rochambeau sur Yorktown, l'organisation du terrain, les conditions particulières et déterminantes du combat urbain, pour une population motivée, autant de facteurs du succès.

Cependant, la solution militaire, ponctuellement nécessaire, n'est jamais définitive ; le temps vient la relativiser. Ainsi, à terme, les Anglais, chassés de Buenos Aires finissent par gagner ce qui, au fond, leur importe, le marché et son contrôle, au moins la prééminence, pour les années à venir dans les échanges avec le continent sud-américain.

En tout cas, l'action décisive en son temps de Jacques de Liniers vient nous rappeler un enseignement moral qui, lui, n'est pas ponctuel mais garde valeur universelle : d'abord il faut vouloir se battre et vaincre, ce qui n'est pas le cas du vice-roi qui le précède ; il faut se reprendre si besoin est et si les circonstances sont contraires, l'échec temporaire ne doit pas abattre : la nuit que Liniers a passée après sa défaite partielle en rase campagne et avant sa rentrée à Buenos Aires pour la défendre en témoigne. Ensuite, la confiance en soi ne doit pas conduire à minimiser l'adversaire, comme le fait sans doute Whitlocke et, à une autre échelle, Napoléon, lorsqu'il prend la décision, fatale à terme, de s'enliser en Espagne.

Enfin, Jacques de Liniers témoigne, par son comportement, que l'honneur vaut mieux que la vie ou la fortune. C'est une constante chez lui, s'il est vrai qu'il a dû s'exiler à la suite d'un duel. L'honneur vaut mieux, parce qu'il donne sens à cette vie ; le point d'honneur est la conscience de ce que l'on doit, de ce que l'on se doit ; et le socle de l'honneur, c'est la fidélité ; Jacques de Liniers en est mort. La leçon vaut d'être retenue : un destin tragique ? Toute fin l'est toujours ; c'est un destin accompli, qui gomme définitivement les ombres de la vie et lègue la fierté d'un exemple.

À l'image des personnes, les états et les nations, ici l'Argentine, sont des créatures vivantes ; elles ne naissent pas sans douleur et ne se développent pas sans crises. Si l'honneur personnel implique une conscience, une idée de soi qui vous dépasse, les idées mènent le monde et gouvernent les hommes. La révolution, les lumières de l'esprit humain, la liberté individuelle et collective sont des maîtres mots de l'époque, même si ces idées se cristallisent souvent en fonction des intérêts et, dans le cas, ceux des créoles ne sont plus ceux des Espagnols. C'est pourquoi la vie de Liniers se suspend, comme entre deux mondes.

Deux mondes ? Que reste-t-il des empires coloniaux ? La dernière génération du XVIII^{ème} siècle aura été sceptique sur leur intérêt : la France perd l'essentiel du sien en 1763, vingt ans plus tard, l'Angleterre perd ses Treize Colonies d'Amérique, puis le tour vient de l'Espagne. Si l'Angleterre puis la France reconstituent d'importants empires au XIX^{ème} siècle, ces empires disparaissent à leur tour, au nom même des valeurs que les métropoles ont éveillées ou promues. Au-delà des avatars politiques, demeurent des ensembles ; des ensembles culturels, des patrimoines linguistiques, hispanophone, lusophone, anglophone, francophone, propices aux échanges et au partage : une journée comme celle-ci en témoigne.

S'il faut un regret pour finir, c'est que nos amis anglais (faut-il rappeler que, depuis Waterloo, nous avons toujours été, malgré Fachoda ou Mers-el-Kébir, bons alliés, en Crimée comme dans les guerres mondiales) n'aient pu aujourd'hui faire entendre ici leur point de vue. Vous pourrez en tout cas, lire, dans un avenir que j'espère proche, les actes de cette journée, en attendant un autre anniversaire. Merci de votre attention, un très chaleureux merci à tous les participants.

Al término de una jornada rica en intercambios humanos e intelectuales y con un programa denso y exigente, me corresponde resumir las líneas fundamentales de esta conmemoración: así como la memoria es afectiva, también pueden serlo las ideas y las imágenes que guardaremos en nuestro espíritu a la espera del próximo cincuentenario, para los más afortunados de los asistentes, ya que la celebración de un tercer centenario (a menos que se trate del nacimiento) corresponderá a nuestros bisnietos.

Como siempre, la geografía manda. Estamos en Niort y desde el final del siglo XVI y por lo menos hasta el XIX se observa una especie de atracción americana en el Poitou: colonos en Brasil; Madame de Maintenon, descendiente de Aubigné, emparentada con los Mornay y los Montchevreuil vivió en América. Desde la época de Richelieu, al otro lado del océano, asistimos a una germinación del Marais, pionero en una Europa que ya no tiene riberas. Sin ser todavía un pueblo, por culpa de la lentitud en las comunicaciones y de la difícil comprensión del espacio, el mundo se unifica; lo que sucede en la otra punta del mundo interesa a todos ya. La apertura geográfica, en la que los poitevins ocupan un lugar, determina la geopolítica.

Respecto a la política y a la economía, asistimos, precisamente en los países del Río de la Plata, al juego de las potencias, al equilibrio de las influencias, a la configuración de las fronteras que constituyen una especie de isobaras políticas, al establecimiento de rutas marítimas, a la conquista de apoyos, de mercados reservados, a la marginación o eliminación de los rivales o, en otros casos, al inicio de la competencia que favorece a los más desarrollados. El debate entre el monopolio, el exclusivo y con cortapisas, por un lado, y la apertura de intercambios por otro, es descaradamente falso: el libre comercio se convierte prácticamente en un monopolio de los más aptos que lo son porque provienen de un monopolio anterior; el desarrollo auto controlado al principio favorece las condiciones del desarrollo posterior respecto a los competidores; a partir de entonces el abandono de la exclusividad se convierte en una ventaja e Inglaterra no pierde nada finalmente con la independencia de sus colonias de América. Empezar reservándose un mercado, un coto vedado y luego abrirlo a los cambios coyunturales, puede ser una de las condiciones del éxito. La España borbónica procede a lo largo del siglo XVIII a una liberalización de los intercambios comerciales y la Francia de Luís XVI se esfuerza por hacer lo mismo. El monopolio sería una versión eficaz del imperialismo económico, en fase B, de contracción de la coyuntura; el librecambio, en fase A, de expansión económica, hace que triunfe la misma voluntad de dominio, la del más fuerte que sabe establecer casi un monopolio de rutas comerciales en su propio provecho. Sobran razones para relativizar, según las épocas y las circunstancias las opiniones contrarias establecidas doctrinalmente. Los dogmas son válidos sólo en teología y no, en un terreno relativo por definición, como es la política y la economía.

La economía política tiene implicaciones estratégicas, en este caso, el enfrentamiento de la potencia dominante (Napoleón) contra la potencia marítima, Inglaterra que ha minimizado a sus rivales en el mar. Los imperativos estratégicos inspiran la táctica, la acción militar. Aquí entramos de lleno en el éxito de Santiago de Liniers. La toma y la defensa de Buenos Aires abundan en enseñanzas militares: la importancia de la preparación del terreno, de la logística, del reclutamiento de tropas, de su convergencia, la exigencia de marchas a veces agotadoras antes del combate y que nos recuerdan, a pequeña escala, a la de Rochambeau sobre Yorktown, la organización del terreno, las especiales condiciones del combate urbano con una población motivada, son algunos de los factores del éxito.

Sin embargo, la solución militar, puntualmente necesaria, no es nunca definitiva; el tiempo la relativiza. Así, al final, los ingleses expulsados de Buenos Aires, terminan quedándose con lo que en el fondo les importa, el mercado y su control, o al menos el

dominio, para los años venideros, de los intercambios mercantiles en el continente sudamericano.

De cualquier manera, la acción decisiva de Santiago de Liniers, viene a recordarnos una enseñanza moral, que no es puntual, sino que guarda valor universal: primero hay que querer luchar y vencer, lo que no ha hecho su predecesor; hay que superar el fracaso temporal y no dejarse abatir por las circunstancias adversas, como hizo Liniers después de su parcial derrota, en la noche que pasó al raso antes de su regreso a Buenos Aires para defenderla. Asimismo, la confianza en sí mismo no debe llevar al desprecio del enemigo, como hizo sin duda Whitelocke, y a otro nivel, Napoleón cuando decide hundirse en España.

Finalmente, Santiago de Liniers manifiesta con su comportamiento que el honor es más valioso que la vida o la fortuna. Es una constante en él, si es verdad que tuvo que exiliarse tras un duelo. El honor vale más porque da sentido a esta vida; el amor propio es ser consciente de lo que debemos y nos debemos y se asienta en la lealtad, que es la que causa la muerte de Santiago de Liniers. Vale la pena retener esta lección: ¿destino trágico? Todo final lo es; el de Liniers es un destino consumado, que borra las sombras de una vida y nos lega con orgullo su ejemplo.

Igual que las personas, los estados y las naciones, Argentina en este caso, son seres vivos; no nacen sin dolor y no se desarrollan sin crisis. Si el honor personal implica una conciencia, una idea de uno mismo que va más allá, son las ideas las que guían el mundo y gobiernan a los hombres. Las palabras clave de la época son revolución, luces, libertad individual y colectiva, aunque a veces las ideas cristalizan en función de los intereses y en este caso, los de los criollos no son los de los españoles. Por eso es por lo que la vida de Liniers parece como suspendida entre dos mundos.

¿Dos mundos? ¿Qué queda de los imperios coloniales? La última generación del siglo XVIII fue escéptica respecto a ellos: Francia pierde lo mejor de su imperio en 1763, veinte años más tarde, Inglaterra pierde sus trece colonias americanas, luego le toca a España. Inglaterra y Francia construyen importantes imperios en el XIX que a su vez desaparecen en nombre de ideales que las propias metrópolis han despertado o fomentado. Por encima de los avatares políticos quedan las unidades; unidades culturales, patrimonios lingüísticos como el hispano, el portugués, el francés y el inglés: la jornada de hoy es un ejemplo.

Para terminar quiero lamentar que nuestros amigos ingleses (hay que recordar que desde Waterloo hemos sido buenos aliados, a pesar de Fachoda o Mers-el Kebir, como se demostró en Crimea y en las guerras mundiales) no hayan hecho oír su voz aquí. En todo caso y mientras llega otro aniversario, ustedes podrán en un futuro próximo, leer las actas de esta jornada. Gracias por su atención y mi afectuoso agradecimiento a todos los participantes.

Allocution de clôture de la journée d'études

Conclusiones de la Jornada de estudios



En tant que Président de l'Association Mémoire Jacques de Liniers, je voudrais vous dire rapidement ce que j'ai retenu d'essentiel aujourd'hui sur Jacques de Liniers, sa personnalité, la réalité des actions qu'il a menées et le cadre dans lequel son action s'est inscrite.

Je le ferai en allant du général au particulier et en regroupant deux à deux nos six intervenants.

Le contexte

Tout d'abord, le contexte, magnifiquement décrit par Messieurs les professeurs Bonnichon et Bustos Rodriguez. Ils nous ont tous deux dressé le décor politique, diplomatique et économique de cette deuxième moitié du 18^{ème} siècle qui annonce les immenses bouleversements à venir :

- Le mouvement des idées d'abord, celles des Lumières qui se concrétisent de façon spectaculaire avec l'indépendance des États-Unis et la Révolution française.
- La rivalité des deux puissances ibériques, Portugal et Espagne qui se partagent l'Amérique du Sud.
- L'Angleterre perd l'Amérique du Nord et veut un accès pour son commerce aux territoires d'Amérique du Sud ainsi qu'un relais vers le Pacifique.
- Au plan économique, le grand essor de la ville de Buenos Aires est spectaculaire. Avec plus de 40.000 habitants, elle est devenue la 4^{ème} ville d'Amérique du Sud. Le développement a plusieurs origines : libéralisation des échanges, reconsidération du pacte colonial et fin du régime du monopole.

- L'accord hispano-anglais contre Napoléon change encore la donne dans la mesure où les commerçants britanniques acquièrent ainsi une position privilégiée sur la Plata.

La France est peu intervenue dans cette période en Amérique du Sud hormis quelques individualités comme Bougainville. La Révolution la prive de marine et les guerres napoléoniennes en font l'ennemi de toute l'Europe.

Tous ces éléments vont concourir naturellement à la cristallisation des indépendances et les combats de 1806-1807 vont achever de convaincre les autochtones argentins qu'ils peuvent s'organiser, vivre, se défendre de façon autonome. Et dans ce cadre, les commerçants de Buenos Aires constituent une nouvelle bourgeoisie. Elle jouera ici comme ailleurs un rôle essentiel.

L'action de Liniers, Français au service de l'Espagne, s'est finalement inscrite dans ce mouvement général. Son action ne s'est pas exercée contre la France et pour l'Espagne car, objectivement, en s'opposant victorieusement aux velléités britanniques, Liniers rendait un grand service à Napoléon tout en restant, bien sûr, d'une fidélité irréprochable à l'Espagne.

Les deux victoires

Nous avons ensuite étudié l'histoire des deux batailles de 1806 et 1807 superbement racontées et décrites par Madame le professeur Battesti et par Monsieur Marcos Estrada.

Je ne vais pas les résumer. Mais je voudrais revenir sur l'ampleur de ces combats et sur ce qu'ils révèlent. Permettez à l'officier que je suis d'y insister un peu car ces faits d'armes le méritent. En soulignant d'abord une particularité : il s'agit de combats terrestres commandés par un marin (qui avait certes commencé sa carrière militaire dans l'armée de terre).

En 1806, Jacques de Liniers ne participe pas à la défense de Buenos Aires car il occupait le modeste poste de Barragan. Il n'est donc pas inclus dans la reddition. Il entre discrètement dans la ville occupée, observe la population et les positions ennemies. Il fonce à Montevideo, parvient à constituer une troupe de 'bric et de broc' comptant moins d'un millier d'hommes, les embarque, dirige une longue marche épuisante dans un terrain défoncé par les pluies diluviennes, arrive devant la ville, somme l'anglais de se rendre, mène un dur combat et obtient la reddition. Quelle audace incroyable ! Quelle énergie victorieuse !

En 1807 ensuite. Tout d'abord, au soir de la « Reconquista » de 1806, il comprend que les Anglais reviendront plus nombreux. Il révèle alors un vrai « génie organisateur¹³³ » : il institue la conscription, crée une véritable armée, la forme, l'instruit et l'entraîne. Il fait venir des quantités de poudre à canon du Chili et du Pérou. Il convertit « un peuple pacifique de négociants, cultivateurs et riches propriétaires en un peuple guerrier¹³⁴ ». Et c'est ainsi que face à une des meilleures armées du monde, comprenant 6 généraux, 2 amiraux et 12.000 soldats, il emportera la victoire éclatante de « la Defensa ». Ses mérites personnels sont reconnus tant par la population dont il devient le héros adulé que par l'Espagne qui le nomme Vice-roi et chef d'escadre.

L'étude objective de ces deux campagnes victorieuses révèle les plus hautes qualités d'un chef militaire : tout d'abord une exceptionnelle capacité d'adaptation car il a su passer pratiquement sans transition d'un combat classique (armée contre armée) à une guérilla urbaine mais aussi de l'échec initial au combat victorieux. Ensuite, il a fait preuve, de façon éclatante, d'une grande capacité à l'analyse des risques, d'un sens de l'organisation exceptionnel, mais aussi d'humilité, de réactivité et d'un réel charisme de meneur d'hommes. En bref, il a révélé dans ces circonstances toutes les qualités d'un grand chef militaire.

¹³³ Paul Groussac, « Un Français vice-roi de la Plata. Jacques de Liniers, comte de Buenos Aires », Revue des Deux Mondes, 1912, p.155.

¹³⁴ Lettre de Liniers à sa sœur, 20 juillet 1807 in Louis du Roure, Javier de Liniers, « Jacques de Liniers, vice-roi du Rio de la Plata, comte de Buenos Aires, par sa correspondance à sa famille, p.111.

L'homme illustre

En troisième approche, nous avons entendu la description du personnage Jacques de Liniers avec le professeur Vergé-Franceschi et le colonel de Raucourt.

M. Vergé-Franceschi nous a d'abord expliqué dans quelles conditions on devient chevalier de Malte. Il nous a ensuite parlé de l'officier de cavalerie avec sa part d'ombre. Quelle bêtise, quelle faute de jeunesse Jacques de Liniers a-t-il commis ? Un duel, des femmes, des dettes de jeu ? On ne le saura sans doute jamais et cela n'a d'ailleurs aucune importance. Il était jeune et sa fougue naturelle, qu'il révélera pleinement plus tard, n'avait pas trouvé à s'exprimer dans la France en paix du moment. Et il est aussi plus attiré, sans doute, par les préparatifs espagnols contre les 'Barbaresques'.

Viennent alors ses années d'officier dans la Marine espagnole. Ses états de service y relatent de très brillants faits d'armes consacrés par un avancement étonnamment rapide. Il serait intéressant que la partie espagnole de la famille oriente plus profondément les recherches sur cette partie encore mal connue de la vie de Jacques de Liniers.

Il arrive alors à Buenos Aires, Capitale du Río de la Plata.

Je passe sur les années sombres 1788-1806 : le Paraguay, la perte de sa deuxième épouse, la ruine financière, l'absence d'avancement. La vie de Jacques de Liniers connaît un passage très difficile.

Les deux victoires lui permettront de passer de l'ombre à la gloire. N'y revenons pas.

Mais je tiens à dire deux mots de « la tentation française ». Sans doute un moment fasciné par le génie militaire et politique de Napoléon, il prend l'initiative de lui écrire. Ce fut une erreur que Jacques de Liniers reconnut. Mais elle lui coûta sans aucun doute très cher. Même si, en réalité, rien ne put lui être véritablement reproché et si cette malheureuse initiative n'eut aucune conséquence militaire ou politique, il ne parvint pas à se débarrasser du soupçon de trahison, constamment entretenu par ses adversaires les plus résolus.

Avant de conclure, je voudrais souligner le travail de grande qualité du Colonel de Raucourt qui a rassemblé une bibliographie très complète. Grâce à elle, il a pu nous faire un portrait aussi riche et complet de Jacques de Liniers. Il a montré cet après-midi, notamment dans les réponses aux questions, qu'il était sans doute le meilleur connaisseur de la vie de Liniers.

CONCLUSION

Jacques de Liniers n'est pas un héros de légende. Il n'est pas non plus un saint. Car il n'est pas un surhomme.

Il est un grand soldat, un authentique grand chef militaire, artisan personnel de deux superbes victoires qui ont marqué l'histoire de l'Amérique du Sud et qui ont été remportées grâce à ses éminentes qualités d'homme et de chef.

Il est également un gentilhomme du 18^{ème} siècle, issue de la vieille aristocratie poitevine. Il en a l'élégance physique et morale. Mais il n'a aucune morgue. Il est sérieux, travailleur, fidèle. Il est généreux, en particulier dans la victoire (« un ennemi vaincu est un frère » dit-il à ses troupes).

Pour lui, la loyauté est une valeur suprême. Et il paiera cette conviction de sa vie.

En bref c'est un **homme d'honneur**.

L'honneur est une vertu aujourd'hui démodée voire un peu suspecte. Pourtant il est des situations où le droit et la morale se révèlent impuissants pour répondre à une question, pour dicter un comportement. Liniers s'est trouvé dans cette situation. Il aurait pu trouver mille bonnes raisons de rester dans une neutralité confortable ou de chercher à nouveau la gloire en étant le « Libérateur » après avoir été le « Reconquistador ». Sa famille, ses amis, ses compagnons d'armes l'ont pressé de prendre l'une ou l'autre de ces voies. Il n'a jamais tergiversé.

Pour Jacques de Liniers, il n'y avait qu'un chemin, celui la loyauté, celui de l'Honneur.

Général Jérôme Millet

Président de l'Association "Mémoire Jacques de Liniers"
Presidente de la asociación "Mémoire Jacques de Liniers"

Como presidente de la asociación "Mémoire Jacques de Liniers", quisiera exponeros rápidamente lo que hoy he retenido como esencial sobre Santiago de Liniers, su personalidad, la realidad de los papeles que ha desempeñado y el escenario en el que sus actuaciones se han desarrollado.

Lo haré yendo de lo general a lo particular y reagrupando de dos en dos a nuestros seis intervinientes.

El contexto

Ante todo, el contexto ha sido magníficamente descrito por los profesores Bonnichon y Bustos Rodriguez. Ambos nos han descrito el escenario político, diplomático y económico de esta segunda mitad del siglo XVIII que anuncia las inmensas conmociones que van a suceder:

- El movimiento de las primeras ideas de la Ilustración que se concretan de forma espectacular con la independencia de los Estados Unidos de América y la revolución francesa.

- La rivalidad de las dos potencias ibéricas, Portugal y España que se reparten la América del Sur.

- Inglaterra pierde América del Norte y busca un acceso para su comercio y un paso hacia el Pacífico en los territorios de América del Sur.

- En el plano económico, el gran desarrollo de la ciudad de Buenos Aires es espectacular. Con más de 40.000 habitantes se convierte en la 4ª ciudad de América del Sur. El desarrollo tiene muchas causas: Liberalización del comercio, reconsideración del pacto colonial y fin del régimen del monopolio.

- El pacto hispano-británico contra Napoleón incide también en la medida en que los comerciantes británicos adquieren una posición privilegiada en la zona.

Francia interviene poco en este periodo en América del Sur salvo algunos casos puntuales como el de Bougainville. La revolución le priva de marina y las guerras napoleónicas la convierten en enemiga de toda Europa.

Todos estos elementos van a concurrir naturalmente en la cristalización de las independencias y los combates de 1806 y 1807 van a acabar de convencer a los argentinos que pueden organizarse, vivir y defenderse de forma autónoma. Y en este escenario, los comerciantes de Buenos Aires se convierten en una nueva burguesía que jugará aquí como en otros sitios un papel esencial.

La actuación de Liniers, francés al servicio de España, se acaba inscribiendo finalmente dentro de este movimiento general. Su acción no se ejecuta contra Francia y a favor de España pues, objetivamente, oponiéndose a las agresiones británicas, Liniers rinde un gran servicio a Napoleón manteniendo una fidelidad irreprochable a España.



Las dos victorias

Hemos estudiado a continuación la historia de las dos batallas de 1806 y 1807 extraordinariamente narradas y descritas por la profesora Battesti y por el señor Marcos Estrada.

Yo no voy a resumirlas. Sin embargo, quisiera volver sobre la importancia de aquellos combates y lo que significan.

Permítanme, como oficial que soy, insistir un poco, ya que estos hechos de armas lo merecen, subrayando primeramente una particularidad: Se trata de combates terrestres dirigidos por un marino (que había comenzado su carrera militar en el ejército de tierra).

En 1806, Santiago de Liniers no participa en la defensa de Buenos Aires, ya que se encontraba en la ensenada de Barragán. Por lo tanto no aparece en la rendición. Él entra discretamente en la ciudad ocupada, observa la dotación y las posiciones enemigas. Viaja a Montevideo, consigue hacerse con una tropa variada con menos de un millar de hombres, los embarca, dirige una larga marcha extenuante en un terreno enfangado por la lluvia, llega a las afueras de la ciudad, conmina a los ingleses a rendirse, lanza un duro combate y obtiene la rendición. ¡Qué audacia increíble! ¡Qué energía victoriosa!

En 1807. Antes que nada y después de lo visto en la reconquista del año anterior, comprende que los ingleses volverán con más refuerzos. Entonces se convierte en un verdadero “genio organizador”¹³⁵: instituye el reclutamiento, crea un verdadero ejército, lo forma, lo instruye y lo entrena. Hace traer grandes cantidades de pólvora de Chile y Perú. Convierte “un pueblo pacífico de negociantes, cultivadores y ricos propietarios en un pueblo guerrero”¹³⁶. De esta manera se enfrenta a una de las mejores armadas del mundo constituida por 6 generales, 2 almirantes y 12.000 soldados consiguiendo la brillante victoria de “la defensa”. Sus méritos personales son reconocidos tanto por la población, para la que se convierte en héroe, como para España que le nombra virrey y jefe de escuadra. El estudio objetivo de estas dos campañas victoriosas revela las más altas cualidades de un jefe militar: Sobre todo una gran capacidad de adaptación, ya que ha sabido pasar de un combate clásico (ejército contra ejército) a una guerrilla urbana y del fracaso inicial al combate victorioso. Además dio pruebas de manera brillante de una gran capacidad de análisis de riesgos, de un sentido de la organización excepcional y también de humildad, de capacidad de reacción y de un verdadero carisma de conductor de hombres. En resumen, demostró en aquellas circunstancias todas las cualidades de un gran jefe militar.

El hombre ilustre

En tercer lugar, hemos escuchado la descripción del personaje Santiago de Liniers con el profesor Vergé-Franceschi y el coronel De Raucourt.

El Sr. Vergé-Franceschi nos ha explicado primeramente las condiciones en las que se hace caballero de Malta. A continuación nos ha hablado de su parte humana como oficial de caballería. ¿Qué tontería. Qué falta de juventud ha cometido Liniers? Un duelo, mujeres, deudas de juego? Sin duda, no lo sabremos jamás, pero no tiene importancia. Era joven y su fogosidad natural, que demostrará plenamente más tarde no había encontrado la manera de expresarse en la Francia pacífica del momento y se siente sin duda más atraído por los preparativos españoles contra los “berberiscos” .

¹³⁵ Paul Groussac, « un francés virrey de la Plata. Santiago de Liniers, conde de Buenos Aires », Revista « des Deux Mondes », 1912, p.155.

¹³⁶ Carta de Liniers a su hermana, 20 de Julio de 1807 en Louis du Roure, Javier de Liniers, «Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, Conde de Buenos Aires, a través de su correspondencia familiar, p.111.

Vienen después los años de oficial en la marina española. En su hoja de servicios se relatan los brillantes hechos de armas que le otorgan ascensos explosivamente rápidos. Sería interesante que la rama española de la familia investigue con mayor profundidad esta parte todavía poco conocida de la vida de Santiago de Liniers.

Llega a Buenos Aires, capital del Río de la Plata.

Repaso los años sombríos 1788-1806: Paraguay, la pérdida de su segunda mujer, la ruina financiera, la ausencia de ascensos. La vida de Santiago de Liniers pasa por momentos muy difíciles.

Como hemos dicho, las dos victorias le permitirán pasar de la sombra a la gloria. No insistiremos en ello.

Sin embargo, debo decir algo sobre “la tentación francesa”. Sin duda, fascinado por el genio militar y político de Napoleón, toma la iniciativa de escribirle. Fue un error que Santiago de Liniers reconoció. Pero, sin duda, le costó muy caro. A pesar de que nada se le pudo reprochar por no tener su desgraciada iniciativa ninguna consecuencia militar o política, no consiguió desembarazarse de la sospecha de traición constantemente esgrimida por sus adversarios mas insistentes.

Antes de concluir, quisiera subrayar el trabajo de gran calidad del coronel de Raucourt que ha reunido una bibliografía muy completa. Gracias a ella nos ha podido hacer un retrato muy rico y completo de Santiago de Liniers. Ha demostrado esta tarde en las respuestas a las diferentes preguntas que era sin duda el que conocía mejor la vida de Santiago de Liniers.

CONCLUSION

Santiago de Liniers no es un héroe de leyenda. Tampoco es un santo ni es sobrehumano.

Es un gran soldado, un auténtico gran jefe militar, artífice personal de dos soberbias victorias que han marcado la historia de la América meridional y que se han conseguido gracias a sus eminentes cualidades de hombre y de jefe.

También es un gentilhomme del siglo XVIII, heredero de la vieja aristocracia del Poitou con la consiguiente elegancia psíquica y moral. Pero carece de altivez. Es serio, trabajador, fiel y generoso, en particular en la victoria (“Un enemigo vencido es un hermano” dice a sus tropas).

Para él la lealtad es un valor supremo y pagara esta convicción con su vida.

Es, en resumen, un **hombre de honor**.

En nuestros días, el honor es una virtud pasada de moda e incluso algo sospechosa. Hay por tanto situaciones en las que el derecho y la moral se revelan impotentes para responder una pregunta o para dictar un comportamiento. Liniers se encontró en esta situación. Pudo encontrar mil buenas razones para mantenerse en una neutralidad confortable o para buscar de nuevo la gloria convirtiéndose en el “Libertador” después de haber sido el “reconquistador”. Su familia, sus amigos y sus compañeros de armas le presionaron para elegir una u otra opción, pero nunca vaciló.

Para Santiago de Liniers no existía más que un camino, el de la lealtad y el honor.

Contributions historiques complémentaires

Contribución historica adicional

LES AUTEURS

Gladys Raquel Ferroni, née à Cruz Alta, Province de Córdoba, République Argentine le 3 mai 1940. A fait carrière dans l'enseignement, d'abord comme maîtresse d'école élémentaire de 1958 à 1962, puis après avoir obtenu le diplôme de Professeur National d'Espagnol, Littérature et Latin à l'Institut Santa Juana de Arco de Cruz Alta, dans l'enseignement moyen et supérieur. Boursière du Fond National des Arts en 1964, elle fait des études de perfectionnement en Littérature Argentine à l'Université Nationale de Buenos Aires et à l'Université Catholique Argentine Santa. María de los Buenos Aires. En 2001 elle a été nommée Directrice de l'Institut Provincial d'Education Moyenne Dr. Ricardo Luis Coloccini. En 2002 elle a fondé dans le même établissement un Centre Educatif Secondaire pour Adultes. En 2004, après 46 années d'engagement à l'enseignement, elle a pris sa retraite.

Elle a dirigé pendant les années 1969-1973 le Département de Recherches Historiques Locales et Régionales du Collège National de Cruz Alta (aujourd'hui IPEM Dr. R. L. Coloccini) et déterminé avec un groupe de ses élèves, après de profondes recherches, le lieu-dit « Chañarillo de los Loros » ou « Monte de los Papagayos » comme l'endroit exact de l'exécution de l'ex Vice-roi D. Santiago de Liniers et des Contre-révolutionnaires de Mai.

Elle a fondé avec un groupe de collaborateurs le 25 février 1987 le Musée Régional d'Archive Historique de Cruz Alta et le 30 août 1995 le Musée du Chemin de Fer. Avec la Maison du Garde-barrière, dédiée aux activités culturelles, ils forment le Complexe Muséologique "La Estación".

En 1999 elle a fait les démarches et obtenu le transfert des biens du chemin de fer de la Estación Cruz Alta du F.C.N.G.B.M. qui appartenaient à l'Etat National, pour devenir la propriété de la Municipalité de Cruz Alta.

Pendant diverses périodes elle a présidé le Réseau d'Instituts d'Etudes Historiques de la Province de Córdoba (RIEHC), duquel elle fait partie actuellement comme secrétaire de l'Association d'Historiens Fédérés du Sud-est de Córdoba - Sud-ouest de Santa Fe.

Elle a obtenu en 2000 le jumelage entre Cruz Alta et la ville italienne de Busca (Prov. de Cúneo). Elle a fondé l'Association Familia Piemontesa de Cruz Alta, dont elle est secrétaire.

Elle a fait de recherches et des travaux sur les antécédents historiques de Cruz Alta, le processus relatif à l'immigration à Cruz Alta, le Camino Real du Sud-est de la Province de Córdoba. Elle donne des conférences et présente des travaux dans des congrès régionaux, provinciaux et nationaux. En 2007 elle a été nommée responsable pour la province de Córdoba de l'Institut Historique "Santiago de Liniers". Elle préside actuellement le Círculo de Amigos de la Cultura de Cruz Alta et elle est Directrice de l'Institut de Recherches Historiques de cette Institution.

Marcos Estrada, membre de la branche argentine de la filiation de J. de Liniers, œuvre depuis toujours en Argentine pour entretenir la mémoire de ses actions. Il a présidé la Commission nationale argentine de la Reconquête et la Défense de Buenos Aires, et est membre de l'Académie nationale sanmartinienne.

Javier Liniers, né le 7 Décembre 1948 à Madrid. Licencié en droit par l'université de Deusto (Bilbao). Economiste et cadre dirigeant de banque. Il est un spécialiste de l'histoire de l'Espagne et, comme descendant de Jacques de Liniers, est très intéressé par son personnage. Il a collaboré avec Louis du Roure pour l'édition du livre *Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, Conde de Buenos Aires, a través de su correspondencia familiar (Jacques de Liniers, vice-roi du Río de la Plata, comte de Buenos Aires par sa correspondance à sa famille)*, sl, sd, (bilingue espagnol et français) en complétant ses commentaires avec une préface « Introduction à la personnalité de Jacques de Liniers » et un épilogue « une brève évocation des personnes qui eurent une influence sur la vie de Jacques de Liniers ». Il a apporté aussi les illustrations qui ornent l'œuvre.

LOS AUTORES

Gladys Raquel Sánchez de Ferroni, nació en Cruz Alta, Provincia de Córdoba, República Argentina, el 3 de mayo de 1940. En 1957 se recibió de Maestra Normal Nacional y en 1962, de Profesora Nacional de Castellano, Literatura y Latín en el Instituto Santa Juana de Arco de Cruz Alta. Fue becaria del Fondo Nacional de las Artes en 1964; realizó estudios de perfeccionamiento de Literatura Argentina en la Universidad Nacional de Buenos Aires y en la Universidad Católica Argentina, Sta. María de los Buenos Aires.

Desde 1958 se desempeñó como docente de escuela primaria hasta 1962 en que ocupó el cargo de Profesora en institutos de enseñanza secundaria y superior. En el año 2001 fue nombrada Directora del Instituto Provincial de Educación Media, Dr. Ricardo Luis Coloccini. En 2002 fundó en el mismo establecimiento el Centro Educativo Secundario para Adultos. En 2004, después de 46 años de dedicación a la docencia, se acogió a los beneficios de la jubilación.

Dirigió durante los años 1969-1973 el Departamento de Investigación Histórica local y regional del Colegio Nacional de Cruz Alta, (hoy IPEM Dr. R. L. Coloccini); con un grupo de alumnos después de profundas investigaciones, fue señalado el Chañarcillo de los Loros o Monte de los Papagayos como lugar exacto del fusilamiento del ex Virrey D. Santiago de Liniers y los Contrarrevolucionarios de Mayo.

Con un grupo de colaboradores fundó el 25 de febrero de 1987 el Museo Regional y Archivo Histórico de La Cruz Alta y el 30 de agosto de 1995 el Museo Ferroviario. Con la Casa del Guardabarreras, dedicada a actividades culturales, conforman el Complejo Museológico "La Estación".

En 1999 gestionó y logró la transferencia de los bienes ferroviarios de la Estación Cruz Alta del F.C.N.G.B.M. que pertenecieran al Estado Nacional, para ser propiedad de la Municipalidad de Cruz Alta.

En diversos períodos presidió la Red de Institutos de Estudios Históricos de la Pcia. de Córdoba, (RIEHC), de la que es integrante y en la actualidad es secretaria de la Agrupación de Historiadores Federados del Sudeste de Córdoba y Sudoeste de Sta. Fe.

Logró en el año 2000 el Hermanamiento entre Cruz Alta y la ciudad italiana de Busca, (Prov. de Cúneo). Es fundadora de la Asociación Familia Piemontesa de Cruz Alta, de la que es secretaria.

Ha realizado investigaciones y trabajos sobre los antecedentes históricos de Cruz Alta, el proceso inmigratorio en Cruz Alta, El Camino Real del Sudeste de la Pcia. de Córdoba, en especial, ha dedicado gran parte de su actividad docente e investigativa el fusilamiento de 1810, en el que fueron víctimas los contrarrevolucionarios de Mayo.

Dicta cursos, charlas, conferencias y presenta trabajos en congresos regionales, provinciales y nacionales.

En el año 2007 fue nombrada Comendadora por la Pcia. de Córdoba del Instituto Histórico "Santiago de Liniers". En la actualidad preside el Círculo de Amigos de la Cultura de Cruz Alta y es Directora del Instituto de Investigaciones Históricas de dicha Institución.

Marcos Estrada, miembro de la rama argentina de la descendencia de Santiago de Liniers, trabaja desde siempre en Argentina para mantener viva la memoria de sus acciones. Ha presidido la comisión nacional argentina de la Reconquista y la Defensa de Buenos Aires. Es miembro de la academia nacional sanmartiniana.

Javier de Liniers, nacido el 7 diciembre de 1948 en Madrid, licenciado en derecho por la universidad de Deusto (Bilbao). Es muy aficionado a la historia de España y, como descendiente de S. de Liniers, siente interés por dicho personaje. Ha colaborado con Louis du Roure en la edición del libro *Santiago de Liniers, Virrey del Río de la Plata, Conde de Buenos Aires, a través de su correspondencia familiar (Jacques de Liniers, vice-roi du Río de la Plata, comte de Buenos Aires par sa correspondance à sa famille)*, sl, sd, (ed. bilingüe en español y francés) completando sus comentarios con una introducción y un epílogo sobre las personas que influyeron en la vida del protagonista. También ha aportado las ilustraciones que adornan la obra.

« El camino real » dernier parcours de Jacques de Liniers

El Camino Real, Última Ruta de Don Santiago de Liniers.



Prof. Gladys R. Sánchez de Ferroni.

Présidente du cercle des amis de la culture
Directrice du complexe muséologique « La
Estacion »
Directrice pour la province de Cordoba de
l'institut historique « Jacques de Liniers »

Presidenta del Círculo de Amigos de la
Cultura.

Directora
del
Complejo

Museológico "La Estación."
Comendadora por la Pcia. de Córdoba del Instituto
Histórico "Santiago de Liniers".

Le chemin royal, colonne vertébrale de la république argentine, réunit la vice-royauté du Pérou à la vice-royauté du Río de la Plata, Cordoba de la nouvelle Andalousie et le port de Sainte Marie de los Buenos Aires, soit la porte de sortie vers l'océan atlantique. Ce même chemin royal rapprochera deux endroits très éloignés dans la même province de Cordoba, le poste de las Piedritas dans la partie haute du chemin royal et le poste de la Cruz Alta sur la route qui unit Cordoba et Buenos Aires à la limite de la province de Santa Fe (La Sainte Foi).

Ces deux postes prirent de l'importance car le protagoniste en était l'ex vice-roi Don Jacques de Liniers, l'homme qui, au service du roi d'Espagne, libéra de la domination anglaise la vice-royauté du Río de la Plata.

Sa vie fut une lutte continuelle contre l'adversité ; la mort de ses deux épouses Jeanne de Menviel en 1788 et Martine de Sarratea en 1805 et aussi la disparition de plusieurs filles en bas âge, laissa Jacques de Liniers seul, chargé de nombreux enfants.

Paul Groussac, son biographe le plus sérieux, nous offre ce portrait de l'homme qui mourut pour ses convictions :

« Les divers incidents survenus nous ont montré le gentilhomme racé, le père de famille bonnête et pauvre, le croyant sincère, le fier et vaillant soldat, le chef militaire expérimenté et sagace qui apprit l'art de la guerre à bonne école.. Tel est l'homme à qui le destin offrit la chance inespérée d'initier l'indépendance d'un peuple adolescent et d'associer d'une façon indissoluble son nom à l'histoire argentine. »

Sa période brillante dans ce pays a été celle des invasions anglaises, le héros si longtemps passif est entré à ce moment-là en activité.

Après la reconquête, le peuple le nomma vice-roi intérimaire, gouverneur et capitaine général du Rio de la Plata, président de la cour de justice royale et chef de l'escadre.

En 1809 après une série d'intrigues et de mauvais moments passés il renonça et rendit la vice-royauté à son successeur le vice-roi Balthazar Hidalgo de Cisneros.

Il partit avec sa nombreuse famille vers Cordoba en suivant le « chemin royal ». Avec combien d'illusions l'aura-t-il parcouru au cours du long trajet disposant d'un long temps de liberté pour laisser voler ses pensées et revivre ainsi différents épisodes de sa vie, cette terre, sa France natale, sa famille proche à Niort, son enfance sur ce sol, l'adolescence à Malte, sa jeunesse pleine d'exigences et d'obligations en Espagne, époque au cours de laquelle il se préparait pour les dures batailles de la guerre, son arrivée en Amérique et la lutte sans merci contre la souffrance et la douleur ? Seuls, l'accomplissement de son devoir et le triomphe contre les armées anglaises, purent alléger tant de tristesse.

Son profond sens de l'honneur du devoir et son esprit religieux le distinguaient.

En réponse à l'angoissante demande de son beau-père Manuel de Sarratea, au nom des enfants orphelins de mère, il lui écrit depuis Cordoba le 16 juin 1810 :

« Comment étant moi, un général, un officier qui pendant 36 ans ait prouvé ma fidélité et mon amour à mon souverain, vous voudriez qu'au dernier tiers de ma vie, je me couvre d'ignominie en restant indifférent à une cause qui est celle de mon roi et que par cette infidélité je laisse à mes enfants un nom jusqu'à présent sans tache, avec une connotation de trahison ? Si par de grands desseins je pouvais dans cette lutte voir la fin de ma vie agitée, je crois que l'on prendrait en compte et en décharge de mes innombrables fautes, ce sacrifice auquel je suis contraint par ma profession. Celui qui nourrit les oiseaux, les reptiles, les fauves et les insectes, pourvoira à la subsistance de mes enfants qui pourront se présenter partout sans avoir honte de devoir la vie à un père qui a été capable sans aucune récompense de conserver ses liens avec l'honneur, la loyauté et le patriotisme et qui, s'il ne leur laisse pas une fortune, leur laisse au moins un nom intact et de bons exemples à imiter. »

Les confidences épistolaires abondantes laissées dans sa correspondance avec ses amis, nous permettent de retracer sa vie et ses sentiments sous forme chronologique.

Le 3 février 1810 Jacques de Liniers acheta la ferme de Alta Gracia à son ami le docteur Victorino Rodriguez. Il s'y installa avec tous ses enfants. Très heureux de cette nouvelle vie si différente de celle qu'il avait connue, dans une lettre à son ami Echevarria datée d'Alta Gracia le 2 mai 1810, il lui dit la chose suivante :

« ... Vous pouvez me considérer comme un homme de la campagne, occupé des labours, du bœuf, du jeune taureau, du mauvais cheval, du moulin, donnant des ordres au maçon, au jardinier, au contremaître, à l'ouvrier, au dompteur et au charron avec plus de plaisir que lorsqu'il les dictait à une province ou à une armée. Alors, je passais la plupart de mes nuits en veille et je me réveillais avec de nouveaux tracas. Et maintenant je dors paisiblement et je m'éveille plein de satisfactions regardant avec pitié les infortunés mortels qui convoitent un peu de vanité que le moindre souffle de vent vient dissiper, semblables à ces bulles que dans notre enfance nous formions avec de l'eau et du savon en soufflant avec un tube de paille ou une plume, qui nous inspiraient une grande admiration à cause du brillant et des réfractions de la lumière, mais qui, au milieu de leur épanouissement, quand elles sont les plus belles, se transforment en une vapeur insignifiante. »

Les événements de Mai 1810 chassèrent le vice-roi Cisneros, celui-ci envoya Melchor Lavín comme émissaire pour informer Liniers de ce qui se passait en l'engageant à accomplir son devoir face à l'ennemi. Dans une confession sincère à son ami Liniers, Letamendi dit :

« ... de quel œil croyez-vous que j'ai vu, sans me laisser pénétrer d'une intense douleur, les fâcheuses nouvelles qui circulent par ici ? Quoique toutes les circonstances rendent ces nouvelles probables, j'ai un vague espoir qu'elles soient fausses. Oh mon ami, combien le cœur de l'homme est changeant ! qui m'aurait dit que mes compagnons d'armes, de gloire et de patriotisme, que ceux qui méritaient les applaudissements du monde, tous seraient capables de cette attitude. Peut-être se sont-ils laissés illusionner par les idées erronées de ceux qui se sont faits les instruments de leur ambition pour les sacrifier au moment où ils n'avaient plus besoin d'eux. Enfin je suspends le jugement et le tourment de réflexions amères qui m'oppriment le cœur, restant comme toujours votre ami le plus affectueux et fidèle. »

Le gouverneur de Cordoba, Juan Gutierrez de la Concha et ses amis le colonel Santiago Alejo de Allende, le docteur Victorino Rodriguez, le trésorier Joachim Moreno et l'évêque Rodrigo de Orellana, après des réunions dramatiques, décidèrent d'organiser des forces pour abattre la révolution.

Ce furent des moments durs et difficiles.

La désertion avait envahi les rangs de l'armée que Liniers devait organiser à Cordoba, et ils décidèrent de compter sur l'appui du Vice-royaume du Pérou et du Nord ; pour cette raison ils marchèrent par le Camino Real dans cette direction, mais l'abandon de tant d'hommes à chaque instant était énorme. Les chefs de Montevideo ne purent être mis au courant de la convocation et pour cette raison il ne put compter sur leur appui ; ce qui à un moment parut être favorable, se transforma en catastrophe. Ils comprirent que la déroute approchait et décidèrent de se séparer.

L'armée auxiliaire, sous les ordres du colonel Francisco Ortiz de Ocampo, partit de Buenos Aires par le même Camino Real qui devait la conduire à Cordoba. Elle entra dans la ville tandis que les contre-révolutionnaires étaient dans le Nord de la province. En un premier temps elle devait les emprisonner avec ordre de les conduire à Buenos Aires, mais plus tard arriva la sentence de mort que le colonel Francisco Ortiz de Ocampo se refusa à exécuter et, depuis ce jour, il fut déclaré inapte.

Le lieutenant colonel Antonio Balarce qui commandait une fraction de l'armée, poursuivit les royalistes qui furent faits prisonniers un à un. Le rapport de campagne écrit dans le poste de Pozo del Tigre et envoyé au colonel Ortiz de Ocampo et à Buenos Aires mentionne :

« ... En arrivant dans une ferme qui serait celle de las Piedritas près du Chanar, il aperçut une lumière dans le bois ; se dirigeant vers elle, il trouva deux hommes à la porte d'une clôture de branchages, les paysans gardaient des mules, interrogés avec la façon efficace que l'on suppose, ils répondirent d'une

manière confuse, mais ensuite l'un d'entre eux avoua que c'étaient des mules appartenant à Don Santiago de Liniers qui se trouvait dans une chaumière cachée dans la montagne à trois quart de lieue.

Le délateur était un noir, ouvrier de la ferme, qui avait reçu de l'argent de Liniers pour le cacher. Il servit de guide pour le découvrir.

L'aide de camp Don José Urien s'est chargé de surprendre le général sans défense, le jeune homme se distinguait, dit un naïf témoin, pour avoir tous les vices et à cette occasion cette bonne réputation ne fut pas diminuée. Fatigués par le voyage, Liniers et son petit comité dormaient quand à minuit, ils furent brusquement réveillés par les soldats qui entouraient le rancho et leur mettaient les baïonnettes à la gorge »

Le 12 Août, quatre ans après le combat héroïque de la reconquête de Buenos Aires les contre révolutionnaires furent réunis dans le lieu couvert pour être emmenés à Buenos Aires. Les chefs, avec des prisonniers d'une telle importance, évitèrent de rentrer dans la ville de Cordoba. Ils connaissaient d'avance les sympathies qu'engendreraient dans le peuple la présence de Liniers, du gouverneur Juan Gutierrez de la Concha, du trésorier de la Réal Hacienda Dr Joachim Moreno, du jurisconsulte Dr Victorino Rodriguez, du colonel Santiago Alejo de Allende, le seul américain de Cordoba et de l'évêque Rodrigo de Orellana. Donc ils continuèrent par le Camino Réal vers le sud-est, depuis el Paso de Ferreyra. Ils longèrent le fleuve Chlamochita (Rio Tercero) et arrivèrent à Fraile Muerto (Belleville) ; au cours de ce voyage vers Buenos Aires, ils espéraient que la clémence viendrait vers eux.

Le 25 Août, ils suivirent le Camino Réal, ils traversèrent le Saladillas et passèrent la nuit au poste de Lobaton situé entre ceux de Saladillas et Cabeza de Tigre. Ces postes, selon les récits des voyageurs étaient composées de plusieurs mesures en terre, très modestes avec des toits de paille sèche, des portes rustiques qui pouvaient être en bois ou en cuir naturel desséché. Entourées pour la plupart d'un cercle d'épineux, on trouvait autour de chacune, un puits d'eau et une cabane de guet qui permettait au maître de poste de s'assurer que le camp était tranquille, c'est-à-dire être prêt à faire face au danger d'une attaque d'Indiens. Ce soir là, l'évêque Orellana promit de célébrer la messe le lendemain dans la chapelle du poste de Cruz Alta. Ces esprits sensibles et profondément catholiques avaient besoin du recueillement de l'oraison, de la paix et de l'élévation spirituelle qui émane des sacrements.

Le dimanche 26 au matin, ils furent réveillés par un bruit de voix, il s'agissait de l'arrivée du commandant French et de ses hommes chargés désormais de l'escorte.

Ils commencèrent la marche en se dirigeant vers l'Est. Entre les postes de Lobaton et de Cabeza de Tigre, ils se trouvèrent dans le même Camino Réal face au lieutenant colonel des hussards, Juan Ramon Balcarce, frère d'Antonio et ami de Liniers. Celui-ci décida que les domestiques resteraient avec les bagages et commanda que les prisonniers soient cachés dans un bois voisin appelé « Montes de los Papagayos » (Mont des perroquets).

En remarquant que la voiture changeait de route, Liniers demanda « Que se passe-t-il, Barcarce ? » celui-ci répondit : « Je ne sais pas, c'est un autre qui commande. » Peu de temps après, ils trouvèrent celui qui décidait, c'était Castelli, en tête d'une compagnie de hussards du Roi déjà formée l'arme au pied ; le docteur Rodriguez Peña l'accompagnait comme secrétaire. Ils firent descendre les prisonniers, les attachant à la file avec les bras dans le dos, à l'exception de l'évêque qui échappait seul au sacrifice ; lut la condamnation à mort. Les protestations des condamnés comme les suppliques du prélat furent vaines. Castelli crut se montrer généreux en prolongeant d'une heure leur agonie.

Liniers et Allende se confessèrent à l'évêque et les trois autres avec le frère Jimenez. Ces devoirs étant accomplis (ce n'était pas de petites consolations pour ces fervent croyants) ils confièrent à ceux qui devaient leur survivre, des messages pour leurs familles puis ils attendirent le moment fatal. Le prélat tenta un dernier effort, invoquant les lois divines et humaines qui interdisent les exécutions un dimanche. Castelli se limita à lui demander de s'écarter du lieu où sa présence n'était pas nécessaire.

À 2h30 de l'après midi, Castelli commanda d'exécuter l'ordre de la Junte. Dans un endroit déboisé de la montagne, les accusés furent alignés à une certaine distance les uns des autres, face à la troupe en position. Après leur avoir bandé les yeux les piquets d'exécution s'avancèrent de quatre pas ayant chacun en face son « homme blanc ».

Dans le silence général de cette solitude, on entendait quelques respirations angoissées, lorsque l'épée de Balcarce se leva, tous les fusils s'abaissèrent visant les poitrines, il y eut deux terribles secondes pour assurer le tir puis le cri : « Feu ! »

Un seul coup de tonnerre secoua le bois et les cinq corps roulèrent au sol. Quelques oiseaux s'enfuirent, ce fut le seul frémissement de la nature impassible devant la mort de ceux qui avaient commandé des provinces et conduit des armées. Ceux qui bougeaient dans d'horribles convulsions furent achevés individuellement et l'on a dit que ce fut French soldat de la reconquête qui eut l'obligation de décharger son pistolet dans la tête de celui qui avait réussi la reconquête.

Sur ordre de Castelli les cadavres furent emportés dans des charrettes à Cruz Alta et enterrés dans un fossé que creusèrent à côté de l'église quelques hussards de Pueyrredon. Le lendemain, s'étant assuré que les exécuteurs avaient entrepris le retour vers Buenos Aires, un frère de l'ordre de la Merci étant à la charge de la paroisse, exhuma les cadavres pour leur donner une sépulture plus chrétienne et les déposa séparément mettant une seule croix sur la tombe. Il mit sur chaque corps l'initiale de leurs noms, selon la place que chaque corps occupait, L.R.C.M.A., pour que les familles puissent un jour récupérer des reliques de ces illustres victimes.

Pascual Almiron qui fut postillon entre les postes de Cabeza de Tigre et Cruz Alta assista à l'exécution, ce fut lui qui sut indiquer en 1861 à la commission envoyée par le président de la confédération argentine, Dr Santiago Derqui, à quel endroit ils avaient été ensevelis ; en 1861, 51 ans après, aucun signe extérieur n'était visible.

Aux archives de l'Épiscopat de Parana se trouve l'acte original qui fut rédigé à cette occasion et qui dit ceci :

« Le commandant militaire du village et du fort de Cruz Alta.

Son excellence le président de la république ayant décidé de l'exhumation des restes de messieurs l'ex vice-roi Don Santiago de Liniers, l'ex gouverneur de Cordoba don Juan Concha, l'ex auditeur fiscal don Victorino Rodriguez, le colonel Don Santiago Allende et l'ex trésorier Don Moreno, fusillés et ensevelis aux environs de ce village.

On appela le citoyen don Pascual Almiron, résidant actuellement dans ce village, âgé de 72 ans, qui avait assisté à l'exécution et à l'inhumation de ces personnes. Il ne pouvait pas désigner avec exactitude l'endroit où ils furent inhumés, mais il pouvait approximativement l'indiquer. Il ajouta que le fossé ne pouvait pas contenir dans sa surface les cinq cadavres, seulement trois et les deux autres en travers, de plus, il ne connaissait aucune des victimes.

Ayant fait plusieurs excavations dans différentes directions ils finirent par les retrouver, les squelettes ne purent être déplacés sans se briser, on trouva dans la fosse dix semelles de bottes ou chaussures et deux boutons, sur l'un des deux on aperçoit une couronne en relief.

Ces squelettes comme les autres objets trouvés ont été déposés dans un coffre scellé et cacheté aux quatre côtés par le sceau utilisé pour l'occasion et dont la clef fut remise au Sr mayor don Felipe Salas, désigné par S.E. pour le transporter à la capitale provisoire de la République. En foi de quoi, nous avons signé le présent document dans ce village et fort de la Cruz Alta, le 25 mars 1861. »

Ont signé Lorenzo Livarola ; Octavio de la Barra ; Urbano Virto ; à la demande de Pascual Almiron, le RP frère Isidro Anselmi, curé vicaire intérimaire de la paroisse de l'Union ; Felipe Araya ; Reyes Araya ; Felipe Salas.

Un des boutons dont parle le document, le plus petit, fut remis par la commission à la famille du fondateur de Cruz Alta, la famille Piñero. Le fils aîné de chaque génération fut dépositaire de ce bouton. En 1987, dans l'acte de fondation du musée régional et archives historiques de la Cruz Alta, monsieur Matias Piñero remit cette pièce d'une valeur inestimable à la directrice du musée, c'est l'objet le plus précieux du musée. Les dépouilles furent transportées à Parana, siège de la confédération argentine et là, elles reçurent une sépulture dans le cimetière public de cette ville.

En 1862, Monsieur Joachim Fillol, consul d'Espagne à Rosario demanda au nom de la reine Isabelle et des familles des victimes qu'elles soient transportées en Espagne. À bord du brigantin Gravina, ils arrivèrent à Cadix. Placés au Panthéon des marins illustres de San Carlos, c'est là que les restes mortels de ces infortunés trouvèrent un repos mérité. Il s'agit d'un tombeau réalisé en marbre blanc avec des figures allégoriques sur lequel on peut lire :

« Ici reposent les cendres de l'excellentissime Don Santiago de Liniers, chef d'escadre et vice-roi de Buenos Aires et celles de Don Juan Gutierrez de la Concha, brigadier de l'armée et gouverneur intendant de la province de Cordoba del Tucuman.

Unis dans la gloire comme ils le furent dans l'infortune. »

Paul Goussac dit : *« Les premières victimes de la nouvelle patrie étaient les derniers héros de l'ancienne patrie. »*

En 2006 et 2007, des cérémonies du souvenir à Buenos Aires, au Charnacillo de los Loros ou au mont des Papagayos et à Cruz Alta rappelèrent le bicentenaire de la première et de la seconde des invasions anglaises.

Nous autres, Argentins, avons eu l'agréable surprise de recevoir la visite de membres de la famille du héros de la reconquête. Ceci a permis d'établir un lien très spécial. Grâce à la gentille invitation de ces personnes qui intègrent l'association Mémoire de Jacques de Liniers, nous nous retrouvons aujourd'hui sur cette terre, honorant ceux qui furent les victimes du Chanacillo de los Loros ou du mont des Papagayos et de La Cruz Alta.

Dans mon pays, la république Argentine, les cérémonies du souvenir au niveau national, auront lieu dans les endroits mentionnés, le 30 et le 31 octobre prochain, c'est pour cela que je m'adresse à vous tous pour vous inviter à assister à toutes les étapes.

Le cercle des amis de la culture de Cruz Alta, la commanderie de Cordoba de l'institut historique « Santiago de Liniers » avec le concours des municipalités de Cruz Alta et de los Surgentes ont présenté au pouvoir législatif provincial un projet de classement des lieux historiques de la province de Charnacillo de los Loros ou montagne des Papageyos et de l'ancien cimetière de la Cruz Alta, alors que ces derniers commençaient à subir des déprédations.

Le 21 avril l'honorable législature de la province de Cordoba a approuvé la loi 9997 selon laquelle sont assurés l'avenir et la permanence de ces lieux historiques si liés aux cérémonies du souvenir en les déclarant « Lieux historiques de la province ».

Pour que tout ce qui a un rapport avec ce bicentenaire ne tombe pas dans l'oubli, les deux organisations citées précédemment avec l'appui d'historiens reconnus de Cordoba, vérifient que dans tous les lieux de la ville où ont vécu les personnages qui nous intéressent, des plaques soient apposées sur les façades des édifices inventoriés mentionnant les noms de leurs occupants dans la Cordoba de 1810.

Dans ce chemin Royal de la Province de Cordoba on signalera les postes où séjournèrent lors de leur pénible voyage, les héros de cette triste histoire. Ainsi les postes de las Pierditas, Porodel, Tigre, Tortoral, de los Ranchos, de Saladillo, de Lobaton, del Charnacillo de los Loros,

le mont des Papagayos, le poste de Cabeza de Tigre et le cimetière de La Cruz Alta seront unis et signalés de la même façon pour que cette tragédie et les noms de ces personnages résistent au temps et restent dans le souvenir.

Répétant ce que dit Paul Groussac le biographe de Liniers, nous sommes en mesure de dire :

*L'Histoire est art
est science
est philosophie*

El Camino Real, columna vertebral de la República Argentina, unió el Virreinato del Perú con el Norte del Virreinato del Río de la Plata, Córdoba de la Nueva Andalucía y el Puerto de Santa María de los Buenos Aires, o sea la salida al Océano Atlántico. Este mismo Camino Real vinculó dos lugares muy distantes en la misma Provincia de Córdoba: La Posta de las Piedritas, en el Camino Real del Alto y la Posta de La Cruz Alta, en el camino que uniera Córdoba con Buenos Aires, en el límite con la Provincia de Santa Fe.

Estas dos postas tomaron relevancia porque el protagonista ha sido uno, el ex Virrey D. Santiago de Liniers, el hombre que al servicio del Rey de España libró del dominio inglés al Virreinato del Río de la Plata.

Su vida fue una continua lucha contra la adversidad: la muerte de sus dos esposas, Juana de Menviel en 1788 y Martina de Sarratea en 1805, y de varias de sus hijitas, hizo que D. Santiago de Liniers quedara a cargo de sus numerosos hijos.

Paul Groussac, su biógrafo más profundo, nos ofrece esta semblanza del hombre que murió por sus convicciones:

“Los incidentes menudos [...] nos han mostrado al gentilhombre de raza, al padre de familia honrado y pobre, al creyente sincero, al soldado pundoroso y valiente, al jefe militar experimentado y sagaz que aprendió la guerra en buena escuela. Tal es el hombre a quien el destino le deparó la suerte inesperada de iniciar la independencia de un pueblo adolescente y asociar indisolublemente su nombre a la historia argentina”.

Su período brillante en estas tierras ha sido el de las Invasiones Inglesas; el héroe tanto tiempo pasivo entraba ahora en actividad. Después de la Reconquista el mismo pueblo lo nombró Virrey, hecho que oficializó el Rey en 1807 al designarlo Virrey Interino, Gobernador y Capitán General del Río de la Plata, Presidente de la Real Audiencia y Jefe de la Escuadra.

En 1809 después de una serie de intrigas y malos momentos renunció y entregó el Virreinato a su sucesor, el Virrey Baltasar Hidalgo de Cisneros. Partió con su numerosa familia rumbo a Córdoba, a través del Camino Real. Con cuántas ilusiones lo habrá recorrido en el largo trayecto, de cuánto tiempo libre disponía para dejar volar sus pensamientos y así rehacer diferentes episodios de su vida: esta tierra, su Francia natal, su familia íntima y Niort, su niñez en este suelo, la adolescencia en Malta, su juventud llena de exigencias y obligaciones en España, tiempo ése en el que se preparaba para las duras luchas, para la guerra...; su llegada a América y la pelea sin cuartel contra el sufrimiento y el dolor. Sólo el firme cumplimiento del deber y el triunfo sobre las armas inglesas pudo mitigar tanto pesar.

El profundo sentido del honor, del deber y su religiosidad lo distinguían.

En respuesta al angustiante pedido de su suegro, D. Manuel de Sarratea, en nombre de los hijos huérfanos de madre, le escribe desde Córdoba el 16 de junio de 1810:

“¿Cómo siendo yo un general, un oficial quien en treinta y seis años he acreditado mi fidelidad y amor al soberano, quisiera Ud. que en el último tercio de mi vida me cubriese de ignominia quedando indiferente en una causa que es la de mi Rey; que por esta infidencia dejase a mis hijos un nombre hasta el presente intachable con la nota de traidor?... Si por sus altos designios hallase en esta contienda el fin de mi agitada vida creo que me tendría en cuenta y descargo de mis innumerables culpas, este sacrificio a el que estoy constituido por mi profesión... Él, que nutre a las aves, a los reptiles, a las fieras y los insectos proveerá a la subsistencia de mis hijos los que podrán presentarse en todas partes sin avergonzarse de deber la vida a un Padre que fuese capaz por ningún título de quebrantar los sagrados vínculos del honor, de la lealtad y del patriotismo y que sino les deja caudal, les deja a lo menos un buen nombre y buenos ejemplos que imitar.”

El rico epistolario confidencial que dejara en su relación con sus amigos nos permite rehacer su vida y sus sentimientos en forma cronológica.

3 de febrero de 1810 fue la fecha en que D. Santiago de Liniers compró la Estancia Jesuítica de Alta Gracia a su amigo el Dr. Victorino Rodríguez, allí se instaló con todos sus hijos. Feliz en esta nueva vida muy diferente a la anterior, en una carta a su amigo Echevarría, fechada en Alta Gracia el 2 de mayo de 1810, dice lo siguiente:

“... ya me tiene Ud. hecho un hombre campestre, ocupado sólo del arado, del buey, del novillo, del mancarrón, del molino, dando órdenes al albañil, al hortelano, al capataz, al peón, al domador, y al carretero, con más gusto que cuando las dictara a una Provincia y a un Ejército, entonces la mayor parte de las noches las pasaba en vela, amanecía con nuevos cuidados, y ahora duermo pasmosamente y amanezco lleno de satisfacciones mirando con la mayor lástima a los desgraciados mortales que tanto anhelan un poco de humo, que disipa el menor soplo de viento, semejantes a estos globos que en nuestra niñez formamos con agua de jabón, soplando en un tubo de paja o pluma que nos causan admiración por la brillantez de las refracciones de la luz, pero que a mitad que van engrosando y cuando nos parecen más hermosos, se convierten en sutil vapor...”

Los acontecimientos de Mayo de 1810 separaron al Virrey Cisneros, éste envió a Melchor Lavín como emisario para informar a Liniers lo ocurrido, comprometiéndolo a que cumpliera con su deber frente al enemigo. En sincera confesión a su amigo Letamendi le dice:

“...de qué ojo cree usted que haya visto, sin penetrarme del más intenso dolor, las fatales noticias que corren aquí? Aunque son todas las circunstancias que las hacen probables, aun tengo una remota esperanza que serán inciertas. ¡Oh! Amigo mío, qué mudable es el corazón del hombre. Quien me hubiera dicho, que mis compañeros de armas, de gloria y de patriotismo, que los que merecían el aplauso del mundo todo serían capaces de esa actitud. Quizá porque se dejaron alucinar por las erróneas ideas de los que se han hecho instrumentos de su pérfida ambición, para sacrificarlos al momento que no los necesitan. En fin, suspendo el juicio y el tormento de reflexiones amargas que me oprimen el corazón quedando como siempre su más apasionado e invariable amigo...”

El Gobernador de Córdoba, Juan Gutiérrez de la Concha y sus amigos, Coronel Santiago Alejo de Allende, Dr. Victorino Rodríguez, Tesorero Joaquín Moreno y el Obispo Rodrigo de Orellana, después de dramáticas reuniones dispusieron organizar fuerzas para derrocar la revolución.

Fueron momentos duros y difíciles.

La desertión había invadido las filas del ejército que organizara Liniers en Córdoba por lo que decidieron confiar con el apoyo del Virreinato del Perú y del norte, por tal motivo marcharon por el Camino Real en esa dirección, pero el abandono de sus hombres a cada momento era mayor; los jefes de Montevideo no llegaron a enterarse de la convocatoria,

por ese motivo no pudo contar con su apoyo. Lo que en un momento pareció ser un hecho favorable se convirtió en fracaso. Comprendieron que la derrota estaba cerca y decidieron separarse.

El Ejército Auxiliador al mando del Coronel Francisco Ortiz de Ocampo partió desde Buenos Aires a través del mismo Camino Real que lo conduciría a Córdoba. Ingresó a la ciudad cuando los contrarrevolucionarios estaban en el Norte de la Provincia.

En un primer momento debían tomarlos prisioneros con orden de remitirlos a Buenos Aires, más adelante llegó la sentencia de muerte que el Coronel Francisco Ortiz de Ocampo se negó a ejecutar y desde ese día fue declarado inepto.

El Teniente Coronel Antonio Balcarce al mando de una fracción del ejército persiguió a los realistas y uno a uno fueron tomados prisioneros. En el parte de campaña escrito en la Posta de Pozo del Tigre, enviado al Coronel Ortiz de Ocampo y a Buenos Aires dice:

...”que al llegar a una estancia que sería la de Las Piedritas, cerca del Chañar, descubrió una lumbre dentro del bosque y que, dirigido a ella, encontró la mantenían dos hombres a la puerta de una cerca de ramas de árboles. Los paisanos estaban guardando unas mulas; interrogados, en la forma eficaz que se supone, dieron al pronto respuestas confusas. Pero luego uno de ellos confesó ser las mulas de D. Santiago Liniers, que se encontraba en una choza escondida en el monte, a tres cuartos de legua.

El delator era un negro, peón de la estancia, que había recibido dinero de Liniers para ocultarle: sirvió de guía para descubrirle.

Se encargó de sorprender al indefenso general el ayudante de campo don José María Urien, joven que se distinguía, dice un testigo ingenuo, por estar adornado de todos los vicios y a fe que en esta ocasión no desmintió su buena fama. Rendidos por el cansancio de la jornada, Liniers y su corta comitiva estaban durmiendo cuando, a media noche, fueron bruscamente despertados por la partida que rodeaba el rancho y les ponía sus bayonetas al pecho”.

El 12 de agosto, al cumplirse cuatro años del heroico combate de la Reconquista de Buenos Aires, fueron reunidos los Contrarrevolucionarios en el Totoral para ser llevados a Buenos Aires. Los jefes con tan importantes prisioneros evitaron entrar a la ciudad de Córdoba porque se conocían de antemano las simpatías que generarían en el pueblo la presencia de Liniers, del Gobernador, D. Juan Gutiérrez de la Concha, del Tesorero de la Real Hacienda, D. Joaquín Moreno, del jurisconsulto, Dr. Victorino Rodríguez, del Coronel Santiago Alejo de Allende, el único americano, cordobés y del Obispo Rodrigo de Orellana.

Así continuaron por el Camino Real hacia el Sur-Este. Desde el Paso de Ferreyra (Villa Nueva), bordearon el Río Ctalamochita, (Río Tercero), llegaron a Fraile Muerto, (Bell Ville), en este viaje hacia Buenos Aires con la esperanza de que la clemencia llegara a ellos.

El 25 de agosto siguieron el Camino Real, cruzaron el Saladillo e hicieron noche en la Posta del Lobatón, ubicada entre las de Saladillo y Cabeza de Tigre. Estas Postas, según relatos de viajeros, estaban constituidas por varios ranchos de barro muy humildes, con techos de paja reseca, toscas puertas que podían ser de madera o de cuero crudo reseco. Rodeadas, en su mayoría, por un cerco de tunas, se distinguían en ellas el pozo de agua y el mangrullo o atalaya que permitía al Maestro de Posta asegurarse que el campo estaba tranquilo, es decir, estar preparado ante el constante peligro de la indiada. En esa noche del sábado 25 de agosto, el Obispo Orellana les prometió officiar Misa al día siguiente en la Capilla de la Posta de La Cruz Alta.

Esos sensibles y profundos espíritus católicos necesitaban del recogimiento de la oración, de la paz y la elevación espiritual que emana de los sacramentos...

El domingo 26 de madrugada los despertó un marcado murmullo, se trataba de la llegada del Comandante French y sus hombres que se hacían cargo de la escolta.

Iniciaron la marcha rumbo al Este. Entre las Postas del Lobatón y Cabeza de Tigre se enfrentaron por el mismo Camino Real con el Teniente Coronel de Húsares, Juan Ramón Balcarce, hermano de Antonio y amigo de Liniers. Éste dispuso que los criados

quedaran con los equipajes y mandó que los presos se internasen en el bosque vecino llamado "Monte de los Papagayos".

"Al notar que el coche se desviaba del camino, preguntó Liniers: ¿Qué es esto, Balcarce?, éste contestó: no sé, otro es el que manda. A poco hallaron al que mandaba: era el vocal Castelli al frente de una compañía de húsares del rey, ya formada y con el arma al pie; le acompañaba como secretario el Dr. Rodríguez Peña. Hicieron bajar a los presos, amarrándolos a la hila con los brazos atrás, a excepción del obispo: entonces Castelli leyó la sentencia de muerte. Fueron tan vanas las protestas de los condenados como las súplicas del prelado, que escapaba solo al sacrificio. Pero Castelli creyó mostrarse generoso, prolongando una hora más su agonía".

"Liniers y Allende se confesaron con el Obispo y con el padre Jiménez los otros tres. Cumplidos estos deberes (que no serían de poco consuelo para creyentes fervorosos), y confiados a los que habían de sobrevivir los mensajes supremos a sus familias, esperaron los condenados el momento fatal. El prelado tentó el último esfuerzo, invocando las leyes divinas y humanas que prohíben las ejecuciones en día domingo; Castelli se limitó a pedirle que se apartara del sitio donde su presencia no era necesaria".

"A las dos y media de la tarde, Castelli mandó cumplir la orden de la Junta. En un descampado del monte, los reos fueron puestos en línea, a cierta distancia uno del otro, al frente de la tropa formada. Después de vendarles los ojos, los piquetes de ejecución se adelantaron cuatro pasos, teniendo cada cual su blanco humano".

"En el universal silencio de aquella soledad, percibíanse algunos respiros angustiosos. Al levantarse la espada de Balcarce todos los fusiles se bajaron, apuntando al pecho: hubo dos terribles segundos de espera para asegurar el tiro, y luego, al grito de ¡fuego!

Un solo trueno sacudió el bosque, y los cinco cuerpos rodaron por el suelo. Algunas aves huyeron de los árboles y fue el único estremecimiento de la Naturaleza impasible por la muerte de los que habían mandado Provincias y conducido Ejércitos. Fueron rematados individualmente los que se retorcían aún en horribles convulsiones, y se dice que a French, soldado de la Reconquista, le tocó descargar su pistola en la cabeza del Reconquistador".

"De orden de Castelli, los cadáveres fueron llevados en carretillas a La Cruz Alta y enterrados en una zanja que abrieron al lado de la iglesia algunos Húsares de Pueyrredón. Al día siguiente, cerciorado de que los ejecutores habían emprendido la vuelta a Buenos Aires, un fraile de la Merced, teniente cura de la parroquia, exhumó los cadáveres para darles más cristiana sepultura. Dejándolos separados, puso sobre la tumba una sola cruz con las iniciales de los apellidos, según el orden que los cuerpos ocupaban: L.R.C.M.A. para que pudieran algún día sus familias coger las reliquias de tan ilustres víctimas".

Pascual Almirón, que fuera postillón entre las Postas de Cabeza de Tigre y de La Cruz Alta presencié el fusilamiento. Él fue la persona que supo indicar, en 1861, a la Comisión enviada por el Presidente de la Confederación Argentina, Dr. Santiago Derqui, cuál era el lugar donde habían sido sepultados en 1861, ya que 51 años después no había ningún tipo de señal.

En el Archivo del Obispado de Paraná se encuentra el Original del Acta que se labró en esa oportunidad, el cual dice:

"El comandante militar del pueblo y fuerte de Cruz Alta. Habiendo dispuesto S.E. el señor Presidente de la República la exhumación de los restos de los señores ex virrey don Santiago de Liniers, ex Gobernador de Córdoba don Juan Concha, ex oidor fiscal doctor don Victorino Rodríguez, coronel don Santiago Allende, y ex tesorero don Moreno, fusilados y sepultados a inmediaciones de este pueblo, fue llamado el vecino don Pascual Almirón, de edad de setenta y dos años y que

presenció la ejecución, residente actualmente en esta villa, que asistió a la inhumación de dichos S.S. quien dijo: no podía determinar con exactitud donde fueron sepultados sino aproximadamente como lo hizo: que la fosa no pudo contener en su superficie los cinco cadáveres y sí solo tres, encima de los cuales se colocaron dos atravesados: y que no conocía a ninguno de ellos.

Habiéndose hecho varias excavaciones en distintas direcciones se los encontró. Los esqueletos no se pudieron mover sin deshacerse. Se encontraron en la fosa diez suelas de botas o zapatos y dos botones, en uno de los cuales se percibe una corona en relieve.

Estos esqueletos, como los demás objetos encontrados, han sido depositados en una caja sellada y lacrada en sus cuatro costados con el sello que va al margen, y cuya llave se entregó al Sr. Mayor don Felipe Salas, comisionado por S.E. para conducirlo a la capital provisoria de la República. En fe de todo ello firmamos la presente acta en este pueblo y fuerte de La Cruz Alta a veinte y cinco de marzo de mil ochocientos sesenta y uno”.

Firmaron:

Lorenzo Rivarola. Octavio de la Barra. Urbano Virto. A ruego de Pascual Almirón el R.P. Fray Isidro Anselmi, cura vicario interino del Curato Unión; Felipe Araya, Reyes Araya, Felipe Salas”.

Uno de los botones, de los que habla el Acta, el más pequeño, fue entregado por la Comisión a la familia del fundador de Cruz Alta, familia Piñero. El primogénito de cada generación fue depositario del mismo. En 1987 en el acto de Inauguración del Museo Regional y Archivo Histórico de La Cruz Alta, el Sr. Matías Piñero hizo entrega de tan valiosa pieza a la Directora del mismo. Es la pieza más valiosa del Museo.

Los despojos fueron trasladados a Paraná, sede de la Confederación Argentina, allí recibieron sepultura en el cementerio público de esa ciudad.

En 1862, el Sr. Joaquín Fillol, cónsul de España en Rosario, pidió en nombre de la Reina Isabel y de los familiares de las víctimas que fueran llevados a España. En el Bergantín Gravina llegaron a Cádiz. Colocados en el Panteón de los Marineros Ilustres de San Carlos, es allí donde los restos mortales de los infortunados encontraron merecido descanso. Se trata de un artístico sepulcro realizado en mármol blanco con figuras alegóricas; en su frente se lee:

“Aquí reposan las cenizas del Excelentísimo Señor D. Santiago de Liniers, jefe de la Escuadra y Virrey que fue de Buenos Aires y del Señor D. Juan Gutiérrez de la Concha , Brigadier de la Armada y Gobernador Intendente de la Provincia de Córdoba del Tucumán”.

“Juntos en la gloria, como estuvieron en el infortunio”.

Al decir de Paul Groussac: ...”Las primeras víctimas de la Patria nueva eran los últimos héroes de la Patria vieja”...

En 2006 y 2007 se recordaron en Buenos Aires, en el Chañarcillo de los Loros o Monte de los Papagayos y en Cruz Alta el Bicentenario de la Primera y Segunda Invasiones Inglesas.

Los argentinos hemos tenido la grata sorpresa de ser visitados por familiares del Héroe de la Reconquista, aquí presentes. Ello ha permitido establecer un vínculo muy especial. Gracias a la gentil invitación de estas personas que integran la Asociación Memoire de Jacques de Liniers hoy nos encontramos en esta tierra honrando y recordando a quienes fueron las víctimas del Chañarcillo de los Loros o Monte de los Papagayos y de La Cruz Alta.

En mi Patria, la República Argentina, la recordación a nivel nacional se realizará en los lugares mencionados el 30 y 31 de octubre próximo; es por ello que extendiendo a todos Uds. la invitación para asistir a todos los actos.

El Círculo de Amigos de la Cultura de Cruz Alta, la Comendaduría por Córdoba del Instituto Histórico "Santiago de Liniers", con la adhesión de las Municipalidades de Cruz Alta y Los Surgentes han presentado al Poder Legislativo Provincial un Proyecto de Declaratoria de Lugares Históricos Provinciales al Chañarcillo de los Loros o Monte de los Papagayos y al Antiguo Cementerio de La Cruz Alta, ya que ambos estaban expuestos a la depredación. El 21 de abril p.p. la Honorable Legislatura de la Provincia de Córdoba sancionó la Ley 9.997 donde se asegura el futuro y la permanencia de estos sitios históricos tan ligados a esta recordación, declarándolos Lugares Históricos Provinciales.

Para que todo lo que está relacionado con este Bicentenario no sea cubierto por el tiempo y el olvido, las dos Instituciones mencionadas anteriormente, con el apoyo de reconocidos historiadores cordobeses, están investigando acerca de los lugares en donde vivieron en la ciudad de Córdoba los personajes que nos interesan. Se colocarán placas en el frente de los edificios que hoy ocupan el solar, placas que recuerden a quienes han sido sus moradores en la Córdoba de 1810.

En este Camino Real de la Provincia de Córdoba se señalarán las Postas en donde estuvieron en su penoso recorrido quienes han sido los protagonistas de esta triste historia. Así las Postas de Las Piedritas, Pozo del Tigre, Posta del Totoral, de los Ranchos, de Saladillo, de El Lobatón, El Chañarcillo de los Loros o Monte de los Papagayos, posta de Cabeza de Tigre y Cementerio de la Cruz Alta estarán unidos y señalados uniformemente para que esta tragedia y los nombres de sus actores permanezcan en el tiempo y en el recuerdo.

Repitiendo a Paul Groussac, el biógrafo de Liniers, estamos en condiciones de decir que ... *"la historia es arte, es ciencia, es filosofía"*...

Bibliografía.

- ACADEMIA NACIONAL DE LA HISTORIA, *Historia de la Nación Argentina*, Buenos Aires, El Ateneo, 1963, 3° Edición, T. IV, 2° S.
- CABRERA, Pablo Pbro., *Tesoro del Pasado Argentino; Tiempo y Campos Heroicos*, 1° Parte, La Cruz en la Pampa, Córdoba, 2° Edición, Publicación oficial, Imprenta de la Penitenciaría, 1933.
- CALVIMONTE, Luis Q., MOYANO ALIAGA, Alejandro, *El Antiguo Camino Real al Perú en el Norte de Córdoba*. Córdoba, El Copista, 1996.
- CRÓNICA HISTÓRICA ARGENTINA, Buenos Aires, Codex S.A., 1968, N° 8.
- FERRARI RUEDA, *Córdoba Histórica*, Córdoba, 1943.
- GILLESPIE, Alexander, *Buenos Aires y el interior*, Buenos Aires, El Elefante Blanco, 2000.
- GRENÓN, Pedro, S. J., *Episodios de la Resistencia Española Íntima a la Revolución de Mayo; los del Clamor*, Córdoba, T. III.
- GROUSSAC, Paul, *Santiago de Liniers*, Buenos Aires, Ciudad Argentina, 1999.

- JUNTA PROVINCIAL DE HISTORIA DE CÓRDOBA, MUSEO DE LA ESTANCIA JESUITICA DE ALTA GRACIA Y CASA DEL VIRREY LINIERS, *Santiago de Liniers y las invasiones inglesas*, Córdoba, Hugo Báez, 1° Edición, 2006.
- LA VOZ DEL INTERIOR, Keegan, Roberto A. *Emblemas Cordobeses*. Córdoba, Cap. 2 Camino Real.
- LEVENE, Gustavo Gabriel, *Nueva Historia Argentina*, Buenos Aires, Sánchez Teruelo, 3° Edición, 1971, T. II.
- LOZIER ALMAZÁN, Bernardo P., *Liniers: adversidades post mortem*, en Revista Todo es Historia, N° 223, Noviembre, 1985, pp. 64-70.
- LOZIER ALMAZÁN, Bernardo P., *El Virrey Liniers y su familia*, en Revista del Centro de Estudios Genealógicos de Buenos Aires, Buenos Aires, Año 3, 1981-1982, N° 3-4.
- LOZIER ALMAZÁN, Bernardo P., *Liniers y su tiempo*, Buenos Aires. Emecé. 1989.
- MITRE, Bartolomé, *Historia de Belgrano y la Independencia Argentina*, Buenos Aires. Suelo Argentino, 1950.
- ORTEGA, Ezequiel César, *La Primera Pena de Muerte Resuelta por la Junta de Mayo*, Buenos Aires, Lumen, 1954.
- PALACIO, Ernesto, *Historia de la Argentina*, T. I. Buenos Aires, Peña Lillo, 1960.
- SERRANO, Mario A., *El Fusilamiento de Liniers*, Buenos Aires, Corregidor, 1° Edición 1979.
- SIERRA, Vicente, *Historia de la Argentina (1800-1810)*, Buenos Aires, UDEL, 1956.
- SILVA, Oscar R., *Lugar preciso de un drama histórico*, Revista Militar N° 399, Año 1934.
- YATES, Willians, *José M. Carrera, 1820-1821*. Buenos Aires. Solar, 1941.

Les vicissitudes Jacques de Liniers dans le Río de la Plata



**Santiago de Liniers,
vicisitudes en el Río de la Plata**

Marcos Estrada

Descendant de Jacques de Liniers

Commission nationale argentine
« Défense et Reconquête de
Buenos Aires »

Descendiente de Don Santiago de
Liniers

Comisión Nacional
de la Defensa y Reconquista de
Buenos Aires.

Face à un futur incertain, Jacques de Liniers sollicite auprès du Roi la possibilité de s'établir près de sa famille en Amérique. On lui offrit bientôt de servir dans la circonscription maritime du Río de la Plata, situé à Montevideo. C'est ainsi que le 5 Août 1788 Charles III d'Espagne expédia l'ordre royal qui mentionnait " Ayant le roi bien voulu consentir la requête du Capitaine de frégate M. Jacques de Liniers, second commandant de la nommée Sabine laquelle doit lever l'ancre vers le dit port, en lui accordant la permission d'y conduire sa femme, l'un de ses enfants et une servante, et de demeurer sur la Place jusqu'à ce que son retour soit vérifié " ¹³⁷.

Le 3 septembre de la même année il embarqua avec sa femme Juana Membielle, enceinte, son fils Luis et une gouvernante. Ils emportaient avec eux "cinq malles et un coffre remplis de

¹³⁷ A.G.N.A. Sala IX, 25-1-11.

linge blanc et de couleur, de quelques livres de la faculté, de quarante caisses remplies de sièges, d'un miroir et de mobilier de chambre à coucher."¹³⁸

Ils arrivèrent à Montevideo, dans la "Banda Oriental", le 15 décembre. Naquit dans cette ville le 25 janvier leur fille Antonia Maria del Carmen, baptisée dans l'église Matriz. Peu après leur installation, Liniers fut appelé par le Gouverneur Joaquim del Pino pour répondre à une accusation de contrebande. Face au supérieur il déclara qu'à Cadix il fut sollicité pour apporter au commandant Francisco de Ortega Morroy "quelques bricoles à usage personnel et ceci en toute bonne foi." Ortega se trouvait prisonnier et ses biens séquestrés. Raison pour laquelle tout ce qui lui parvenait d'Espagne était confisqué. Cette situation contraignait Liniers "à déclarer à temps les commandes qui lui avaient été faites." Il déclara que "bien qu'il fut au courant de l'emprisonnement d'Ortega, il ignorait l'obligation de déclarer les commandes que ce dernier lui avait faites." La cause fut suspendue.

Il retrouva dans sa circonscription ses camarades et amis Juan Guitiérrez de la Concha et Dionisio Alcala Galiano, qui auprès du capitaine Malaspina étaient chargés d'une mission scientifique.

L'année de son arrivée à Montevideo, les heureux présages ne s'étaient pas concrétisés. Rien ne les laissait entrevoir. Il exerçait toujours le poste de second commandant de la frégate de Santa Sabina.

C'est alors que s'entrouvre une période douloureuse de sa vie privée. Sa femme décède le 23 mars 1790 et est enterrée dans la cathédrale de la ville. Six mois plus tard décédait sa fille Antonia qui n'avait pas encore deux ans.

Dans l'intérim, en France, sa patrie de naissance, la révolution déployait terreur et vengeance : selon les mots de Marat, "la tranquillité publique est au prix de deux cent mille têtes coupées. "

Par prudence, Enrique Luis, comte de Liniers (son frère aîné) était passé en Espagne où il obtint un ordre royal qui lui permettait "de fabriquer tout d'abord des jus ou des pastilles de substances non périssables et particulièrement appropriées au long-cours ; ainsi que le droit d'extraction d'eau de vie ou de distillation conformes aux usages et au goûts des Indiens, et la production d'amidon dont pourrait se doter peu à peu cette Péninsule."¹³⁹ Lui fut attribuée la somme de mille pesos pour initier cette entreprise.

De Madrid le Comte embarqua pour Río de la Plata où il retrouva son frère en octobre 1790. De cette façon, Luis se rendit à Buenos Aires pour converser avec le Vice-roi Marquis de Loreto et démarrer son négoce. Le Vice-roi ordonna à Jacques d'accompagner son frère dans cette entreprise et recommanda aux fonctionnaires de veiller à supprimer tout ce qui y ferait obstacle.¹⁴⁰

Le 28 décembre, ils louèrent une maison pour cinq ans à Benot Gonzalez de Rivadavia, voisine de celle de Martin de Sarratea dans le quartier de Santo Domingo.

Une fois fixés à Buenos Aires, les Liniers entamèrent les démarches bureaucratiques pour installer la fabrique royale de pastilles dans la propriété de Martin de Altolaquirre. Comme convenu, le Vice-roi envoya la demande au Conseil "afin de le tenir informé."¹⁴¹

Réuni le 29 avril 1791 le Conseil refusa le permis alléguant qu'il était interdit depuis l'année 1775 de construire des fabriques de pastilles et des tanneries au bord du fleuve, où se trouve la propriété, en raison du danger d'en polluer les eaux. Il interdisait aussi la construction d'enclos pour les bêtes. Quant à la destination de l'eau de vie et fabrication d'amidon le procureur rappela que "celle-ci étant réservée pour la consommation des Indiens...et l'interdit fait de vendre le dit

¹³⁸ A.G.N.A. (Copia fotográfica del autor)

¹³⁹ Actas del Extinguido Cabildo de Buenos Aires 1789-1791.

¹⁴⁰ A.G.N.A. Sala IX, Reales Ordenes, (1789-1790)

¹⁴¹ Actas del Extinguido Cabildo de Buenos Aires 1789-1791

produit aux Indiens par des décrets de S.M, ainsi que les édits instituant des amendes aux vendeurs qui s'y consacraient..."¹⁴²

Sans doute cette entreprise était-elle conforme et rentable pour les Liniers et la couronne mais elle portait préjudice aux intérêts des puissants commerçants espagnols de Buenos Aires, dont la plupart étaient d'ailleurs des membres du Conseil. Ils eurent recours avec habileté à des lois anciennes.

Nonobstant le refus du Conseil, les Liniers insistèrent pour obtenir le permis, considérant qu'ils avaient déjà investi une somme importante d'argent dans l'équipement de la fabrique. Mais la vie de Jacques allait bientôt changer. C'est alors qu'il commença à prêter une attention toute spéciale à une ravissante demoiselle, fille de son voisin Martin Simon de Sarratea, espagnol d'origine de la ville d'Onate a Guipúzcoa. Un voisin "jouissant à Buenos Aires d'un grand prestige social et commercial dû à sa charge de bourgmestre, titulaire de la charge du consulat royal gérant les membres de la compagnie des Philippines." Marié à la créole Tomasa Altoguirre y Pando, ils avaient une fille de 19 ans, Maria Martina de Sarratea. Les Sarratea ne tardèrent pas à sympathiser avec ce français de 38 ans, de belle allure, cultivé, sympathique et qui affrontait les difficultés avec un tempérament de fer. Après de courtes fiançailles, Jacques demanda la main de la jeune fille. Ce qui fut accepté par cette dernière et ses parents. Il sollicita alors l'autorisation de se marier à Madrid, d'où il obtint la réponse : "de part le Roi vous a été accordée l'autorisation manifeste de votre mariage."

La cérémonie religieuse eut lieu le 3 Août 1791 dans l'église de Nuestra Señor del Pilar. Néanmoins cette situation de joie et de bonheur ne s'harmonisait pas avec la précarité de la situation économique que traversait Jacques. La dot de 10500 pesos "fuertes" ne parvenait pas à assurer une vie tranquille.

Néanmoins le problème du moment était le paiement de la résidence qu'il louait à Rivadavia. Il devait 16 mois. Rivadavia recourut à la justice obtenant que le tribunal octroya à Liniers un délai de 8 jours pour régler sa dette. Finalement le propriétaire de la maison, pris de pitié, lui concéda une année pour le payer, en réduisant le montant de la location et les intérêts de la dette.

La fabrique de « jus de substances » fut déplacée dans la propriété d'Isidro Lorea. Ceci coïncidait avec sa promotion au grade de capitaine de vaisseau, le 17 janvier 1792. Le 27 juillet, naquit sa première fille, Maria del Carmen Rosario.

C'est alors que son frère Luis, bohème et peu fiable, s'absenta pendant quelques années en Europe, lui laissant la charge de mener à bien la fabrique, c'est-à-dire d'en assumer les obligations et d'en régler les dettes. C'est ici qu'apparaît la figure de Carlos José Bloud : Jacques le définit ainsi : « dans le but de le suivre, il émigra avec lui, laissant femme et enfants...Pour l'organisation du projet de la fabrique de pastilles, mon frère trouva en Bloud, un artisan aussi intelligent qu'efficace. »¹⁴³

La fabrique de pastilles fut un échec dû à l'absence d'exécution par les autorités de la Vice-royauté des Ordonnances de Sa Majesté, y compris la dernière qui mentionnait : « qu'il se devait d'acheter pour l'expédition (vers le Brésil) au compte de Don Diego de Alvear, même si le trésor public en supportait les coûts majeurs ...»

En Europe, le 14 juillet 1789 eut lieu la Révolution française, et le 10 août 1792, la monarchie tombait. La Convention éliminait les Girondins et imposa la terreur jusqu'en 1795.

Ces événements eurent une répercussion rapide sur la Vice-royauté du Río de la Plata. En effet, le Vice-roi Nicolas d'Arredondo apprenait le 24 juin, par ordonnance Royale, le conflit entre l'Espagne et la France et la déclaration de guerre. Le même jour à Buenos Aires furent

¹⁴² Ibidem

¹⁴³ Ezequiel C. Ortega, El complot Colonial, Buenos Aires, 1947.

publiés 3 bans mettant sur le pied de guerre la Marine et l'Armée de Terre. On fit aussi appel à des dons.

Au fur et à mesure que Madrid souffrait des épisodes sanguinaires de la révolution, les relations avec la France se durcirent. C'est ainsi que le 1^{er} avril 1793, une cédula royale interdit le commerce du « virreinato » avec les Français, ordonnant de confisquer les navires de cette nation amarrés dans les ports.

Dans de pareilles circonstances, les affaires de Liniers se résumaient à l'échec de la fabrique et à un succès relatif dans le « trafic de nègres ». Quant à ce dernier point, le comte de Liniers avait obtenu le 20 mars 1791, un permis du Roi pour ce trafic dont il fut bénéficiaire. Sur la frégate anglaise Venus, il envoya à Cadix et en Angleterre 238 esclaves.¹⁴⁴

Le paiement de la location de la maison qu'il occupait avec sa famille restait un problème permanent, au point que le 22 Août 1793, Gonzalez de Rivadavia lui fit un nouveau procès. Il affirma devant la Justice que Liniers « lui rendit visite chez lui et lui exposa avec habileté et l'éloquence qui est la caractéristique de sa Nation, combien sa situation était précaire, qu'il avait dépensé son argent dans d'autres affaires, et qu'il le suppliait, en la circonstance, d'attendre une année. »

Le 7 septembre, Liniers informa le Vice-roi Arredondo, qu'il avait donné procuration à Rivadavia pour « qu'il recouvre la totalité de ses soldes, afin de rembourser ses dettes, mais que ce monsieur avait gardé la totalité de ce qui correspondait au mois de juillet ».

Dans un autre paragraphe, il rappelait au Vice-roi : « si je me vois dans la pénible situation de débiteur, c'est uniquement par obéissance aux ordres de S.M. m'ordonnant de promouvoir et d'élaborer l'établissement que mon frère vint implanter dans cette province, et non en raison de ma mauvaise conduite et de plus ensacrifiant tout ce que j'avais pour prouver mon obéissance. »

Il déclare être anéanti économiquement, s'étant acquitté pleinement de toutes ses dettes. Le fidèle domestique Bloud qui le connaissait depuis l'enfance et préoccupé pour Jacques et sa famille, écrivit une lettre à l'effronté et irresponsable comte Luis qui vivait confortablement dans la capitale de Madrid. Ainsi lui disait-il : « Votre frère se trouve dans une situation on ne peut plus inquiétante de par les pressions faites par ses créanciers persuadés des ressources de ce dernier... bref, ici tout le monde lui tourne le dos. Vous n'ignorez pas qu'il a tout gagé même sa chemise, et que si je pars et que vous, son frère, lui fermez la porte, il y aura des raisons de nous décrier à le laisser là, submergé de dettes à jamais, déshonoré. Vous me connaissez. Je ne cache rien. J'écris avec franchise. »

Nous avons déjà dit que la révolution française apporta à l'Espagne des troubles et des perturbations. Et de fait, les craintes de voir les principes de liberté et d'égalité s'étendre en Amérique obligèrent les autorités à prendre des mesures sévères. À Buenos Aires sévissait la « peine de vie » pour ceux qui introduiraient des livres, des lettres ou autres écrits séditieux ou impies qui soutiendraient en parole ou par écrit les idées des Français. Mais le commerçant Espagnol Santa Colomba écrivit à un ami en Espagne : « Cette maudite et perverse doctrine est arrivée jusqu'à nous. Ceux qui s'en rendront coupables seront punis à juste titre. »

Il faisait référence à un écrit révolutionnaire qui apparut affiché sur un mur de la ville qui disait : « Vive la Liberté », causant une alerte et de la confusion parmi les autorités et parmi les voisins espagnols.

Le 5 Mars apparurent de nouvelles difficultés pour Liniers. Certaines affiches anonymes sur les murs des bâtiments principaux dénonçaient un soulèvement de « noirs et français adeptes des principes révolutionnaires de 1789 ». Liniers y était mentionné comme suspect puisque français.

¹⁴⁴ E. S. Studer, *La trata de negros en el Río de la Plata*, Buenos Aires, 1958.

Parallèlement, le bourgmestre Martin de Azalga, qui regardait avec méfiance les Liniers depuis leur arrivée, entreprit une enquête pour le compte du conseil municipal : « à propos d'un achat important de balles... »

Le diligent bourgmestre n'économisa pas ses efforts pour découvrir des présumés « antécédents pour devancer quelque émeute populaire ». Dans ce but fut emprisonné le 26 février 1795, Juan Barbarie, français, « soupçonné par des informations à son sujet ». Ajoutons qu'un esclave dénonça plusieurs Français qui « tenaient des réunions et buvaient à la santé de la Liberté ». En effet, Juan le boiteux, patron d'une épicerie, relata que plusieurs Français se retrouvaient dans la maison du maître de l'esclave, Antonio Gallardo, rentrant après avoir été repérés à la maison de Jacques de Liniers.

Le 8 mars, le bourgmestre Alzaga força la propriété des Liniers, avec une escorte de soldats et l'assesseur du Tribunal. Il déploya un procédé encore jamais vu et si spectaculaire dans le seul but de se faire remarquer. Il fouilla meubles, secrétaires, et coffres, sans rien trouver de compromettant pour les propriétaires. Mais, Bloud, imprudent, fut surpris par le Bourgmestre en train de déchirer certains papiers et en jetant d'autres qui furent récupérés. Il s'agissait de brouillons écrits en français : nonobstant, Bloud et sa femme furent emprisonnés ainsi que le cuisinier Carlos Mayette.

Apprenant l'intrusion d'Alzaga dans sa propriété, sans perdre contenance Liniers lui dit : « j'admire votre zèle autant que je remarque que vous ignorez le traitement réservé à un officier de mon grade et la façon que vous avez de donner des ordres. » Il l'invita à inspecter de nouveau sa propriété, ce qui ne donna pas plus de résultat.

L'esclave qui avait dénoncé son maître, le boulanger Léon Dumont et le majordome de Liniers, révéla que ces derniers avaient un plan pour s'emparer du Fort, utilisant « bâton et hallebarde » ; qu'ils avaient prévu de faire rentrer dans celui-ci le double de gens » qui montent la garde, et qu'il y avait là des munitions, de la poudre et des balles... » Devant une telle menace, Bloud et le cuisinier Mayette furent emprisonnés, le premier « sans fers ». Furent aussi incarcérés Antonio Gallardo, Manuel Sustaeta, Juan Polonio, la mulâtre Maria, Juan Balino et son noir, Pedro.

Furent défenseurs des accusés les docteurs Eusobio de Urrea et Pedro Merano. Le premier, dans un long plaidoyer conclut que « Une révolution tentée, comme celle que l'on attribue aux prisonniers... ne pouvait pas même exister dans l'imagination de ces malheureux. Un tel projet supposait de grands penseurs, de grands moyens... » De son côté, le deuxième, sollicita du Bourgmestre que « soit commuée la peine de mort du malheureux Santiago Antonini... » Plusieurs d'entre eux avaient été torturés.

Le 15 janvier 1796, le Vice-roi déclara : « Le corps du délit n'a pas été trouvé, qui puisse prouver la sédition, mais un soupçon qui pèse sur ces français et qui justifie leur éloignement de ces domaines, ainsi que pour les Piémontais... »¹⁴⁵ Le fidèle domestique des Liniers fut envoyé en Espagne le 29 Août.

Un autre moment douloureux dans la vie de Jacques de Liniers, fut la mort de sa femme Martina de Sarratea, enterrée dans l'église de Conchas le 29 Avril 1805. À cette époque il était Gouverneur des villages des Missions.

Alors que ne s'étaient pas tues les échos des expéditions de la Reconquête et de la défense de Buenos Aires, il envoya le 20 juillet 1807 son aide de camp Juan Bautista de Vandreuil à Madrid avec les dépêches de la victoire. Mais peu nombreux étaient ceux qui savaient qu'il

¹⁴⁵ A.P.B.A. Criminal Provincial, Legajo 104, "Bloud, Carlos José por sedición popular".

portait aussi des dépêches destinées à « votre majesté (Napoléon Bonaparte) par mon aide de camp M. Perichon de Vandeuil, créole de l'île de France, fils d'une famille distinguée... Je ne doute pas, Monsieur, et je ne me félicite grandement des services qu'en cette occasion, j'ai pu rendre à mon Souverain, comme de la fierté d'appartenir à la nation que vous gouvernez avec sagesse dont l'action n'a d'égale que votre gloire immortelle. » Beauharnais, fils de l'impératrice Joséphine, facilita le voyage de Perichon qui remit les dépêches à Napoléon à Bayonne.

Si l'Audience royale n'approuva pas le rapport adressé à un souverain étranger, elle soutint qu'« il était recommandable d'avoir profité de cette situation, de lui annoncer la glorieuse défense de Buenos Aires, comme à un ami de la Nation (espagnole) afin d'obtenir des armes... » Une étude exhaustive faite par Mario Belgrano et approuvée par Antonio de Urbina, marquis de Rozalejo, démontre, qu'en s'adressant à Napoléon, Liniers « le fit en des termes diplomatiquement mesurés qui apparaissent dans le document des archives du Ministère des Relations Extérieures, à Paris, et dans ceux de Séville. »¹⁴⁶

Le 4 août, Liniers écrivit au ministre de Charles IV, Manuel Godoy, prince de la Paix, mentionnant qu'il n'avait pas d'autre ambition que le bien de la patrie et les devoirs sacrés de père d'une nombreuse progéniture. Il affirme ne pas avoir les qualités, ni l'esprit requis pour le commandement politique ; en d'autres termes, il demande à ne pas être nommé Vice-roi de la Plata.¹⁴⁷

Cependant, le 3 décembre 1807, Charles IV, signa sa nomination de Vice-roi.

Rapidement les événements européens auront à nouveau des résonances à Buenos Aires. La première intention de Bonaparte fut d'envoyer un navire, le Créole, armé pour se protéger contre les Anglais. Après l'abdication de Charles IV et Ferdinand VII alors à Bayonne, Murat qui commandait l'Espagne ordonna d'envoyer un escadron au Río de la Plata depuis Ferrol, avec 3 mille soldats espagnols. Dans l'intérim il envoya un diplomate pour sonder l'état des troupes, mission qu'il confia à Claude-Henry-Étienne Bernard, marquis de Sassenay. À son arrivée à Buenos Aires, Liniers le reçut et ouvrit les documents qu'il apportait, en présence des membres du Cabildo et de l'Audience royale. Malgré leur amitié, la réunion ne fut pas cordiale mais « une vraie comparution d'un accusé devant ses juges ». Le Vice-roi montra son inébranlable fidélité à la couronne espagnole.

L'invasion de l'Espagne et le couronnement de Joseph 1^{er} réactiva l'hostilité à l'égard des résidents français à La Plata. Pour écarter le moindre doute, Liniers organisa en grande pompe la cérémonie de la promesse d'allégeance à Ferdinand VII. Ce fut le 21 août 1808.

Le 27 août il fit une proclamation exprimant la nécessité de récolter des fonds pour aider l'Espagne qui était en guerre contre les Français. Il disait : « Oyez le conseil de votre meilleur ami, celui qui ne vous a jamais menti... nous n'avons à aucun moment cédé aux offres flatteuses, mais perfides, de l'Empereur des Français... »¹⁴⁸

Au milieu de la tempête politique, le 26 décembre fut célébré avec faste dans l'église de la Merced, le mariage de sa fille Marie del Carmen avec Jean Baptiste Périchon de Vandeuil. Ceci allait à l'encontre de la loi, car il devait avoir « l'autorisation de Sa Majesté ». Le groupe espagnol réuni dans le Cabildo et dirigé par Martin de Alzaga, prétendait démettre le Vice-roi de ses fonctions, considérant « le fait aggravant d'avoir épousé un français parvenu et notoirement suspect. »¹⁴⁹ L'audience royale pardonna la faute. Liniers affirma que « les qualités du jeune et les avantages que cette union apportaient à ma fille, n'ont pu me faire perdre de vue les devoirs

¹⁴⁶ Mario Belgrano, *Napoleón y la Argentina*, Buenos Aires, 1947. Antonio de Urbina, marqués de Rozalejo, Liniers y Napoleón, *Revista de Estudios Políticos*, Madrid.

¹⁴⁷ *La Reconquista y Defensa de Buenos Aires*. Comisión Nacional, Doc. 64.

¹⁴⁸ Archivo Ciudad de Buenos Aires, Fondo Marcos de Estrada, Doc.470.

¹⁴⁹ Colección de Mayo, Buenos Aires, 1960.

stricts d'un père et leur influence sur le bonheur physique et moral de ses enfants. »¹⁵⁰ Dans le même sens, l'esprit de famille et les valeurs qui guidèrent sa vie apparaissent très nettement dans la lettre qu'il envoya au doyen Gregorio Funes lui recommandant l'éducation de ses 3 fils, « Juan, Pepe et Santiago... vous confiant ces 3 perles de mon cœur, vous recommandant que vous fassiez en sorte que leurs professeurs inspirent en eux des sentiments de sensibilité, leur répétant sans cesse que les hommes ne sont rien, ni par leur naissance ni par ce qu'on été leurs parents, mais que chacun est fils de ses œuvres... »¹⁵¹

Le 1^{er} janvier 1809, les féroces et orgueilleux Espagnols dirigés par le bourgmestre Martin de Alzaga, se révoltèrent contre le Vice-roi, suspecté de trahison de par sa nationalité, dans le but de s'approprier le gouvernement sous forme d'une Junte présidée par Alzaga et composée d'autres dirigeants. Cornélio de Saavedra, chef du régiment de Patricios et leader évident des créoles ainsi que quelques soldats Espagnols, étouffèrent la révolte et incarcérèrent les chefs de file sans pour autant se servir d'arme à feu.

Les avocats des révolutionnaires dénoncèrent au Roi que les défenseurs du Vice-roi firent « une vraie expérience de leur pouvoir et de l'avantage qu'ils pouvaient tirer des dissensions dans la vie publique qui régnaient alors. »¹⁵²

Son ami le doyen Gregorio Funes, écrivit en 1817, que Liniers veillait « à ce que son inébranlable fidélité résiste aux attaques de la calomnie. On sait combien son origine française, sans pouvoir y remédier, pouvait prêter à des jugements rédhibitoires.

Marcos M. de Estrada

Licencié en Sciences de l'Éducation

Commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem

Président de la Commission Nationale de la Reconquête et la

Défense de Buenos Aires

Membre de l'Académie Nationale Sanmartiniana

¹⁵⁰ Ibidem

¹⁵¹ Archivo Ciudad de Buenos Aires, Fondo Marcos de Estrada, Doc.595, (Carta de Liniers a Funes, Buenos Aires, 23 de marzo de 1809).

¹⁵² A.G.I. Audiencia de Buenos Aires. Expedientes de Cabildos Seculares del Virreinato (1761-1811)



Frente a un futuro incierto, Santiago de Liniers solicitó al Rey radicarse junto a su familia en América. Pronto se le ofreció servir en el Apostadero Naval del Río de la Plata, ubicado en Montevideo. Fue así que el 5 de agosto de 1788 Carlos III expidió la Real Orden que expresaba “Habiéndose servido el Rey acceder a la instancia del Capitán de Fragata Dn. Santiago de Liniers, segundo comandante de la nombrada Sabina que debe hacerse a la vela para ese puerto, concediéndole permiso para conducir a su mujer, un niño suyo y una criada, y mantenerse en esa Plaza hasta que se verifique su regreso.”¹⁵³

El 3 de septiembre de ese año embarcó con su mujer Juana Membielle –embarazada-, su hijo Luis y una criada. Llevaban consigo “cinco baúles y un arca con ropa blanca o con color, uno de

libros de la facultad, cuarenta cajones o líos que contienen sillería, un espejo, adornos y muebles de cama.”¹⁵⁴

Arribaron a Montevideo, en la Banda Oriental, el 15 de diciembre. En la ciudad nació el 25 de enero la niña Antonia María del Carmen, bautizada en la Iglesia Matriz.

A poco de instalados Liniers fue llamado por el gobernador Joaquín del Pino para declarar por presunto contrabando. Frente al superior declaró que en Cádiz se le solicitó llevar al Comandante Francisco de Ortega Morroy “algunas menudencias para su uso, y así lo hizo de buena fe.” Ortega estaba preso y sus bienes secuestrados, razón para que todo lo que llegara de España para él se aprehendiera. La situación obligaba a Liniers “a manifestar con tiempo los encargos.” Declaró que “aunque sabía la prisión de Ortega, ignoraba si debía manifestar o no los encargos que para él se trajesen”. La causa quedó cerrada.

Por su parte, se reencontró en el Apostadero con sus camaradas y amigos Juan Gutiérrez de la Concha y Dionisio Alcalá Galiano, los que junto al capitán Alejandro Malaspina desempeñaban una misión científica.

Al año de su arribo a Montevideo los presagios de buena fortuna no se habían concretado, ni siquiera se vislumbraban, desempeñándose aún como segundo comandante de la fragata Santa Sabina.

Es entonces cuando se inicia un período doloroso en su vida privada. El 23 de marzo de 1790 fallece su mujer, siendo sepultada en la Catedral de la ciudad. Seis meses después murió su hija Antonia, que aún no había cumplido dos años de edad.

En el ínterin, en Francia, su patria de nacimiento, la revolución desataba el terror y la venganza, que al decir de Marat “para asegurar la tranquilidad pública deberían cortarse doscientas mil cabezas.”

En prevención Enrique Luis, conde de Liniers (su hermano mayor) había pasado a España, donde consiguió una Real Orden que le permitía “fabricar gelatinas, o pastillas de sustancia, muy útiles, duraderas y preservativas, para las largas navegaciones, y los segundos en la extracción de aguardientes, o destilaciones propios al uso y gusto de los

¹⁵³ A.G.N.A. Sala IX, 25-1-11.

¹⁵⁴ A.G.N.A. (Copia fotográfica del autor)

indios, y de almidones con que poder surtir poco a poco esta Península.”¹⁵⁵ Se lo dotó de mil pesos fuertes para iniciar el emprendimiento.

De Madrid el conde embarcó al Río de la Plata donde se encontró con su hermano en octubre de 1790.

De esta manera, Luis pasó a Buenos Aires para conversar con el virrey Marqués de Loreto y en causar su negocio. El virrey ordenó a Santiago acompañar a su hermano en la empresa, además de recomendar a los funcionarios a remover los obstáculos que se presentaran.¹⁵⁶

El 28 de diciembre arrendaron una casa por cinco años a Benito González de Rivadavia, lindera a la de Martín de Sarratea en el barrio de Santo Domingo.

Ya afincados en Buenos Aires, los Liniers iniciaron los trámites burocráticos para instalar la Real Fábrica de pastillas” en la quinta de Martín de Altolaguirre. Como correspondía, el virrey envió el pedido al Cabildo para que “le informase lo que se le ofreciese y pareciese que pudiese convenir.”¹⁵⁷

Reunido el Cabildo el 29 de abril de 1791, negó el permiso, aduciendo que estaba prohibido desde el año 1775 construir obrajes de pastillas y curtiembre en la orilla del río, donde se halla la quinta, por el peligro de infectar sus aguas.⁶ También prohibía la construcción de corrales para animales. Respecto a la destilación de aguardiente y fabricación de almidones, el Procurador recordó que “siendo como debe ser para el consumo de indios...la prohibición que hay de vender este producto a los indios por Cédulas de S.M. y repetidos bandos con multas a los pulperos que lo ejecutasen, causando los gravísimos excesos que causa...”¹⁵⁸

Sin duda la empresa era conveniente y redituable a los Liniers y a la Corona, pero afectaba seriamente los intereses de los fuertes comerciantes españoles de Buenos Aires, quienes además eran miembros en su mayoría del Cabildo. Con habilidad recurrieron a viejas leyes.

No obstante la negativa del Cabildo, los Liniers insistieron en lograr el permiso, dado que ya habían invertido una importante suma de dinero en el equipamiento de la fábrica.

Sin embargo la vida de Santiago pronto se modificaría. Es entonces que comienza a prestar especial atención a una bella joven, hija de su vecino Martín Simón de Sarratea, español natural de la villa de Oñate en Guipúzcoa. Un vecino “de los de mayor prestigio social y comercial de Buenos Aires, por su desempeño como alcalde, prior del Real Consulado, gerente y socio de la Compañía de Filipinas”. Casado con la criolla Tomasa de Altolaguirre y Pando, habían tenido a María Martina de Sarratea, a la sazón de diecinueve años de edad.

Los Sarratea no tardaron en hacer amistad con éste francés de treinta y ocho años, de buena presencia, culto, simpático y que afrontaba las dificultades con temple de hierro. Luego de un corto noviazgo, Santiago pide su mano. Aceptado por ella y los padres, solicitó autorización a Madrid que respondió “se ha servido el Rey conceder la licencia que ha solicitado para casarse.” La ceremonia religiosa se efectuó el 3 de agosto de 1791 en la Iglesia de Nuestra Señora del Pilar.

Empero, esta situación de felicidad y dicha no condecía con la precaria situación económica que pasaba Santiago. La dote de diez mil quinientos pesos fuertes, no alcanzaba para vivir con tranquilidad. No obstante consideró problema principal del momento el pago de la vivienda que alquilaba a Rivadavia. Debía cuatro cuatrimestres. Rivadavia recurrió a la Justicia logrando que el Tribunal le otorgara a Liniers un plazo de ocho días para cancelar la deuda. Al fin, el dueño de la casa se apiadó, concediéndole un

¹⁵⁵ Actas del Extinguido Cabildo de Buenos Aires 1789-1791.

¹⁵⁶ A.G.N.A. Sala IX, Reales Ordenes, (1789-1790)

¹⁵⁷ Actas del Extinguido Cabildo de Buenos Aires 1789-1791

¹⁵⁸ Ibidem

año para que le pagase, reduciéndole el precio del alquiler y los réditos de la suma adeudada.

En cuanto a la fábrica de “gelatina de sustancias”, la trasladaron a la quinta de Isidro Lorea. Ello coincidió con el ascenso al grado de Capitán de Navío el 17 de enero de 1792. El 27 de julio nació su primera hija, María del Carmen Rosario.

Es entonces que su bohemio y poco responsable hermano Luis se ausentó por unos años a Europa, dejándole el compromiso de llevar adelante la fábrica, o sea, las obligaciones y deudas. Es aquí que aparece la figura de Carlos José Bloud. Es el propio Santiago quien lo define, “Para seguirlo, emigró con él, abandonando su mujer e hijos... para la planificación del proyecto de la Fábrica de Pastillas, halló mi hermano en Bloud un artífice tan inteligente como activo.”¹⁵⁹

La fábrica de pastillas fue un fracaso debido al incumplimiento por las autoridades del virreinato de las Reales Ordenes, inclusive de la última que expresaba “que se compraran para la expedición demarcadora de límites (con el Brasil) a cargo de Don Diego de Alvear, a pesar de sufrir el erario el mayor costo de su importe...”

Por lo que toca a Europa, el 14 de julio de 1789 sucedía la Revolución Francesa y el 10 de agosto de 1792 caía la monarquía. Por su parte la Convención eliminaba a los moderados e imponía el terror hasta 1795.

Estos acontecimientos tuvieron rápida repercusión en el virreinato del Río de la Plata. En efecto, el virrey Nicolás de Arredondo recibió el 24 de junio la Real Orden que daba cuenta del conflicto entre España y Francia, y la declaración de guerra. El mismo día en Buenos Aires se dieron tres Bandos para que la Marina y el Ejército estuviesen alertas. También se solicitaron donaciones.

A medida que se conocieron en Madrid los episodios sanguinarios de la revolución, se endurecieron las medidas con Francia. Fue así que el 1 de abril de 1793 una Real Cédula prohibía el comercio del virreinato con los franceses, y ordenó confiscar las naves de esa nación surtas en sus puertos.

Debe señalarse, que en estas circunstancias los negocios de Liniers se resumían al fracaso de la fábrica, y un relativo éxito en el “tráfico de negros”. Respecto a este último punto, el conde de Liniers había obtenido el 20 de marzo de 1791, un permiso del Rey para dicho tráfico, que le dio beneficios. En la fragata inglesa Venus, envió a Cádiz e Inglaterra doscientos treinta y ocho esclavos.¹⁶⁰

El pago del alquiler de la casa que ocupaba junto a su familia constituyó un problema permanente, al punto que el 22 de agosto de 1793 González de Rivadavia le inició un nuevo juicio. Afirmaba en la Justicia que Liniers “lo fue a ver a su casa a exponerme con la maña y verbosidad que es característica de su Nación, agregando que se hallaba sumamente necesitado y que el dinero lo había gastado en otros asuntos, suplicándole lo esperase un año.” El 7 de septiembre Liniers informó al virrey Arredondo que había otorgado un poder a Rivadavia para que “cobrase mis sueldos enteros”, para que de ellos restase lo adeudado, pero este señor se quedó con la totalidad de lo que correspondía al mes de julio”. En otro párrafo recordaba al Virrey, “que si me veo en la desgraciada situación de empeño (deudor) en que me hallo, ha sido únicamente para dar cumplimiento a las órdenes de Su Majestad en sostener y formar el Establecimiento que mi hermano vino a plantificar en esta Provincia, y no por ningún efecto de mala conducta, sacrificando cuanto poseía para acreditar mi obediencia...” Declara estar quebrado económicamente, pues ha pagado cuanto debía a sus acreedores...” El fiel criado Bloud que lo conocía de niño, preocupado por Santiago y su familia, escribió una carta al desaprensivo e irresponsable conde Luis que vivía cómodamente en la Corte de Madrid. Decía, “el hermano de Vuestra Merced se halla más apurado que nunca viendo que los acreedores le cargan encima, creyendo que tiene fondos...en fin, aquí todos le vuelven la espalda. Vuestra Merced no ignora que él ha empeñado hasta su camisa...yéndome, bien puede su hermano cerrar la

¹⁵⁹ Ezequiel C. Ortega, El complot Colonial, Buenos Aires, 1947.

¹⁶⁰ E. S. Studer, La trata de negros en el Río de la Plata, Buenos Aires, 1958.

puerta, y entonces habrá lugar para gritar contra Vuestra Merced y contra mí dejándolo sumergido en deudas para siempre, sin desquite, perdido su honor y reputación; Vuestra Merced me conoce, yo no pienso envilecer ni obscurecer la cosa, escribo con franqueza...”

Ya hemos expresado que la revolución francesa llevó a España intranquilidad y enojo. Como era de prever, los temores a que los principios de libertad e igualdad se trasladaran a América, obligaron a las autoridades a tomar severas medidas. En Buenos Aires regía “la pena de la vida” a quien introdujera libros, cartas u otros escritos sediciosos o impíos, y apoye de palabra o por escrito las ideas de los franceses.” Sin embargo el comerciante español Santa Coloma escribió a un amigo en España, “ha llegado hasta aquí la maldita y perversa doctrina, pero han de purgar bien su delito los que resulten culpados.”

Hacía referencia a un escrito revolucionario que apareció fijado en un muro de la ciudad que decía, “Viva la libertad”, causando gran alarma y desconcierto en las autoridades y en los vecinos españoles.

El 5 de marzo sobrevinieron nuevas dificultades para Liniers. Unos afiches anónimos fijados en las paredes de los edificios principales, denunciaban una sublevación de “negros y franceses siguiendo los principios revolucionarios de 1789”. Mencionaban a Liniers como sospechoso por ser francés.

De forma paralela, el alcalde Martín de Alzaga quien desde la llegada de los Liniers los había mirado con recelo y envidia, emprendió por cuenta del Cabildo una investigación “por una gran compra de balas”.

El diligente y conspirativo Alcalde, no ahorró esfuerzos por descubrir supuestos “antecedentes para prevenir alguna asonada o conmoción popular.” Con ese propósito fue encarcelado el 26 de febrero de 1795, Juan Barbarie, francés, “de cuya persona existen informes que lo hacen sospechoso.” Debe señalarse que un esclavo denunció que varios franceses “tenían juntas (reuniones) y brindaban por la libertad.” En efecto, Juan el cojo (rengo), de profesión pulpero refirió que varios franceses concurrían a la casa del amo del esclavo, Antonio Gallardo, pasándose luego de ser vigilados a la quinta de Santiago de Liniers.

El 8 de marzo el alcalde Alzaga allanó con una escolta de soldados y del asesor del Juzgado la quinta de Liniers. Desplegó un procedimiento inusitado por lo aparatoso, con fines de lucimiento personal. Revisó muebles, escritorios y baúles sin encontrar nada que comprometiese a los ocupantes. Pero imprudente, Bloud fue visto por el Alcalde de la Santa Hermandad rasgando unos papeles y arrojando otros que fueron recuperados, comprobando eran borradores escritos en francés. No obstante Bloud y su mujer fueron encarcelados junto al cocinero Carlos Mayette.

Al enterarse de la intromisión de Alzaga en su propiedad, sin perder la compostura, Liniers le dijo, “venero sus disposiciones al mismo tiempo que advierto que ignora el tratamiento que corresponde a un oficial de mi graduación y el conducto por el cual deben dirigir las órdenes.” Lo invitó a volver a inspeccionar su quinta, que no arrojó resultado negativo alguno.

El esclavo que había denunciado a su amo, el panadero León Dumont y al mayordomo de Liniers, reveló que éstos tenían un plan para apoderarse del Fuerte, empleando “palo y chuza”. Harían entrar al mismo el doble de gente que la “que entra de guardia, estaba entonces todo hecho, pues allí había armería, pólvora y balas...” Ante la supuesta amenaza, Bloud y el cocinero Mayette fueron encarcelados, el primero “sin grillos”. También fueron apresados Antonio Gallardo, Manuel Sustaeta, Juan Polonio, la mulata María, Juan Baliño y su negro Pedro.

Fueron defensores de los acusados los doctores Eusebio de Urra y Pedro Medrano. El primero, en un extenso alegato concluyó que “Una revolución intentada, como la que ha atribuido a los presos...entiende el Defensor, que aún en la imaginación de éstos infelices, no ha tenido lugar. Obra tan grande necesitaba grandes cabezas, grandes fuerzas... El cabeza o General de esta empresa imaginaria de revolución se ha creído porque se conoce

de lo actuado, Juan Gallardo, pobre panadero...” Por su parte el segundo solicitó al Alcalde, “se declarase libre de la pena de muerte al infeliz Santiago Antonini...” Muchos de ellos habían sido torturados.

El 15 de enero de 1796 el Virrey dictaminó, “No se ha encontrado cuerpo de delito, de suerte que comprobase la sedición, al menos lo que ha quedado es un recelo que influye en los que son franceses para su separación de estos dominios, comprendiéndose también en ella los Piamonteses ...”¹⁶¹ El fiel criado de los Liniers fue enviado a España el 29 de agosto.

Otro momento doloroso en la vida de Santiago de Liniers, fue cuando falleció su mujer Martina de Sarratea, sepultada en la Iglesia de las Conchas el 29 de abril de 1805. En ese momento desempeñaba el cargo de Gobernador de los pueblos de Misiones.

Cuando aún no se habían acallado los ecos de las jornadas de la Reconquista y Defensa de Buenos Aires, envió el 20 de julio de 1807 a su edecán Juan Bautista Perichon de Vandeuil a Madrid con los despachos de la victoria. Pero lo que pocos sabían es que también llevaba despachos para ser entregados a “Vuestra Majestad (Napoleón Bonaparte) por mi ayuda de campo Mr. Perichon de Vandeuil, criollo de la isla de Francia, joven de una distinguida familia...Yo no lo dudo, Señor, y no me aplaudo tanto de los servicios que en esta ocasión he podido hacer de mi Soberano, como me ensoberbece de pertenecer a la nación que tu gobiernas con una sabiduría y sucesos que solamente pueden igualar a vuestra gloria inmortal.” Beauharnais, hijo de la emperatriz Josefina allanó el camino a Perichon que entregó los despachos a Napoleón en Bayona.

Si bien la Real Audiencia no aprobó el parte dirigido a un soberano extranjero, sostuvo que era “recomendable haberse valido de la ocasión, de participarle la gloriosa defensa de Buenos Aires, como amigo y aliado de la Nación (española), para que se consiguiese armamento...”. Un estudio exhaustivo realizado por Mario Belgrano, refrendado por Antonio de Urbina, marqués de Rozalejo, demuestra que al dirigirse a Napoleón, Liniers “lo hizo en los términos diplomáticamente equilibrados que aparecen en el documento del Archivo del Ministerio de Relaciones Exteriores, en París, y en el de Sevilla.”¹⁶²

El 4 de agosto Liniers escribió al ministro de Carlos IV, Manuel Godoy príncipe de la Paz, diciéndole que no tenía otra ambición que el bien de la patria y las obligaciones sagradas de padre de una numerosa prole. Afirma no tener las cualidades, ni el espíritu propio para los mandos políticos, en otras palabras, solicita no se lo designe Virrey del Plata.¹⁶³

Sin embargo, el 3 de diciembre de 1807, Carlos IV firmó el nombramiento de Virrey.

Pronto los sucesos europeos nuevamente tendrían su eco en Buenos Aires. La primera intención de Bonaparte fue despachar a Buenos Aires una nave –La Créole-, con armas para protegerla de los ingleses. Después de abdicar Carlos IV y Fernando VII en Bayona, Murat que mandaba en España dispuso enviar una escuadra al Río de la Plata desde el Ferrol, con tres mil soldados gallegos. En el ínterin mandó a un diplomático para sondear los ánimos, misión que encomendó a Carlos Enrique Esteban Bernardo, marqués de Sassenay. Al arribar a Buenos Aires, Liniers lo recibió y abrió los papeles que traía, en presencia de los miembros del Cabildo y la Real Audiencia. A pesar de la amistad que tenían, la reunión no fue cordial sino “una verdadera comparencia de un reo ante sus jueces.” El virrey demostraba su inquebrantable fidelidad a la corona española.

La invasión a España y la coronación de José I renovó el hostigamiento a los residentes franceses en el Plata. Para alejar cualquier duda, Liniers llevó adelante con toda pompa la ceremonia de la jura de fidelidad a Fernando VII. Fue el 21 de agosto de 1808.

El 27 de agosto hizo una Proclama expresando la necesidad de recaudar fondos para ayudar a España que se encontraba en guerra con Francia. Decía, “oid un consejo que os

¹⁶¹ A.P.B.A. Criminal Provincial, Legajo 104, “Bloud, Carlos José por sedición popular”.

¹⁶² Mario Belgrano, Napoleón y la Argentina, Buenos Aires, 1947. Antonio de Urbina, marqués de Rozalejo, Liniers y Napoleón, Revista de Estudios Políticos, Madrid.

¹⁶³ La Reconquista y Defensa de Buenos Aires. Comisión Nacional, Doc. 64.

da vuestro mejor amigo, el que jamás os ha engañado...no hemos titubeado un momento entre las ofertas lisonjeras, pero pérfidas, del Emperador de los franceses..."¹⁶⁴

En medio de un temporal político, el 26 de diciembre se celebró con brillo en la Iglesia de la Merced el casamiento de su hija María del Carmen con Juan Bautista Perichon de Vandeuil. Contrariando las leyes, pues debía tener "la competente licencia de Su Majestad." El grupo español reunido en el Cabildo y liderado por Martín de Alzaga, pretendió suspender al Virrey en sus funciones, considerando "la agravante cualidad de haberlo hecho con un francés advenedizo y notoriamente sospechoso."¹⁶⁵ La Real Audiencia perdonó la falta. Liniers dijo que "Las cualidades del joven y las ventajas que proporcionaba a mi hija esta unión, no pudieron hacerme perder de vista los estrechos deberes de padre en lo que pueden influir a la felicidad física y moral de los hijos."¹⁶⁶ En este sentido, el espíritu de familia y los valores que guiaron su vida, quedan a la vista en la carta que envió al deán Gregorio Funes encargándole la educación de sus tres hijos varones, "Juan, Pepe y Santiago...entregando estas tres prendas de mi corazón, recomendándole a V.S. muy particularmente que procure que sus maestros les inspiren sentimientos de sensibilidad repitiéndoles sin cesar que los hombres no son nada, por casualidad del nacimiento ni por lo que han sido sus padres, sino que cada uno es hijo de sus obras..."¹⁶⁷

Sospechado de traidor por su nacionalidad, el 1 de enero de 1809 los airados y soberbios españoles liderados por el alcalde Martín de Alzaga, se amotinaron contra el Virrey con la pretensión de hacerse cargo del gobierno a través de una Junta presidida por él y compuesta por otros Regidores. Cornelio de Saavedra jefe del regimiento de Patricios y cabeza visible de los criollos, junto a algunos tercios de soldados españoles, sofocaron y apresaron a los cabecillas sin disparar un tiro.

Los abogados de los amotinados denunciaron al Rey que los defensores del Virrey hicieron "por primera vez un cabal ensayo de su poder y de la parte que podrían tomar en las disensiones públicas de la ciudad que ocurriesen en lo sucesivo"¹⁶⁸

Su amigo el deán Gregorio Funes escribió en 1817, que Liniers estuvo alerta "a fin de hacer su fidelidad inaccesible a los tiros de la calumnia. Se sabe todo lo que su origen francés sin grandes precauciones podía dar de probabilidad a los juicios más temerarios."

Marcos M. de Estrada

Licenciado en Ciencias de la Educación
Comendador de la Orden del Santo Sepulcro de Jerusalén
Presidente de la Comisión Nacional de la Reconquista y
Defensa de Buenos Aires
Miembro de número de la Academia Nacional Sanmartiniana

¹⁶⁴ Archivo Ciudad de Buenos Aires, Fondo Marcos de Estrada, Doc.470.

¹⁶⁵ Colección de Mayo, Buenos Aires, 1960

¹⁶⁶ Ibidem

¹⁶⁷ Archivo Ciudad de Buenos Aires, Fondo Marcos de Estrada, Doc.595, (Carta de Liniers a Funes, Buenos Aires, 23 de marzo de 1809).

¹⁶⁸ A.G.I. Audiencia de Buenos Aires. Expedientes de Cabildos Seculares del Virreinato (1761-1811)

L'engagement de Jacques de Liniers dans la marine de guerre espagnole

La incorporación de Santiago de Liniers a la marina de guerra española



Javier de Liniers

Descendant de Jacques de Liniers
A collaboré avec L. du Roure à l'édition du livre « Jacques de Liniers par sa correspondance familiale »

Descendiente de Don Santiago de Liniers
Ha colaborado con L. du Roure en la edición del libro « Santiago de Liniers a través de su correspondencia familiar »

Au cours des journées dédiées à la célébration du bicentenaire de la mort de Jacques de Liniers, que l'Association « Mémoire de Jacques de Liniers » a organisées à Niort, au mois d'août, M. Michel Vergé-Franceschi a prononcé une conférence dans laquelle il faisait allusion à des affaires inconnues de la vie du marin et, dans sa quête des raisons qui ont pu le pousser à entrer dans la marine espagnole il faisait quelques suppositions. Sur les bases de la lettre que Liniers envoie à ses parents en 1775 et dont l'épilogue dit :

"Malgré les malheurs de cette campagne j'ai tout lieu d'espérer d'être fait officier. Soyez sûr, mon cher Papa, que je le désire moins pour l'agrément matériel que cela pourrait me procurer que pour l'envie que j'ai de me voir à même de réparer, si je puis, mes fautes passées, »

le professeur enchaîne quelques conclusions qui visent à expliquer son entrée dans la marine espagnole.

Dans ce sens, M. Vergé-Franceschi pense qu'il existe une relation de cause à effet entre la conduite de Liniers et son incorporation à la marine et il écarte la possibilité qu'il puisse s'agir de petites fautes propres à un fils rebelle ou désobéissant. Et en plus, il se fie à la simple qualification de « appliqué et capable de devenir un bon officier » qu'il reçoit lors de son admission dans la cavalerie, pour conclure qu'on peut y lire la mauvaise opinion que ses

supérieurs avaient de lui. Plus loin, il compare son cas avec celui d'autres officiers qui quittent l'armée française, et il énumère trois raisons possibles qui ont pu justifier son passage à la péninsule ibérique : le jeu, les femmes ou le duel.

À mon avis, M. Vergé fait là une interprétation erronée aussi bien des paroles de Liniers que de la qualification de ses supérieurs et il va plus loin quand il change le concept de faute en celui de péché ou même de délit. Nous ne devons pas oublier qu'à cette époque-là le duel constituait un grave délit.

Comme le général Millet a dit au moment de la clôture des conférences, Liniers n'était pas un saint ; je voudrais simplement le défendre de l'accusation de vicieux et personne indésirable qui part en exil pour fuir son passé.

Dans ces lignes, je vais essayer de décrire le cadre dans lequel se produit l'entrée de JdL dans l'armée espagnole et de trouver les raisons d'une décision qui aujourd'hui nous semblerait incompréhensible mais qui ne l'était pas à l'époque. On ne doit pas oublier que l'Espagne de 1775, bien qu'au début de sa décadence, était encore une puissance militaire qui dominait une partie importante du globe.

Tout d'abord, je dois dire que le XVIII^e siècle se caractérise, à quelques exceptions près, par une alliance permanente entre la France et l'Espagne. La proclamation de Philippe V comme roi d'Espagne, après la guerre de Succession, donne lieu à des pactes de famille qui seront en vigueur jusqu'à la Révolution Française en 1789.

Ces pactes contenaient une clause d'après laquelle les officiers des deux armées jouiraient d'un pareil traitement dans les deux royaumes. Cette norme a rendu possible le fait qu'une grande quantité de Français participent aux affaires militaires d'Espagne. Le plus grand exemple de cette réalité est le Duc de Crillon qui a commandé les expéditions de Minorque et Gibraltar en 1781-1782 et qui est devenu capitaine général de la région de Murcie.

Outre cette réalité indiscutable, il faut considérer une autre qui a, à mon avis, incité notre protagoniste à prendre une décision finale. Cette raison n'est autre que son appartenance à l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, Rhodes et Malte.

L'ordre de Malte s'était chargé pendant plusieurs siècles de tenir à distance les avances des Turcs et Barbaresques dans la Méditerranée. Les royaumes et principautés catholiques (l'Espagne et la France entre autres) avaient aidé cette institution dans sa mission en apportant des troupes lorsque c'était nécessaire. Également, les galères de Malte soutenaient ces derniers lors des campagnes contre l'ennemi commun.

En Espagne et très probablement en France, comme on verra plus tard, il était courant que les officiers appartenant à l'Ordre de Malte, demandent une dispense pour pouvoir quitter leurs affectations lorsque le Grand Maître avait besoin d'eux pour combattre les Mauresques sous le commandement du général des galères. Cette licence ne leur faisait nullement perdre de l'ancienneté. En fait, on peut lire sur les états de service de beaucoup d'officiers de l'époque : « Absent pour cause d'incorporation à l'Ordre de Malte » ou « Faisant les caravanes à Malte », ce qui faisait allusion aux poursuites que les galères menaient contre les galiotes mauresques dans le but de mettre fin à la piraterie qui infectait les eaux de la Méditerranée.

Une autre question extrêmement importante quand on étudie l'entrée de JdL dans la marine espagnole, est sa condition de noble. En effet, à cette époque-là, et pendant plusieurs années après, pour y appartenir il fallait faire ses preuves de noblesse. Le fait d'être membre de l'Ordre de Malte a rendu cette exigence superflue car, ne l'oublions pas, l'Ordre était une institution encore plus stricte.

Allons maintenant vers le moment où notre protagoniste se destine à la marine pour analyser les circonstances et observer si elles étaient cohérentes avec sa décision finale.

C'est l'été de 1775. Don Julián Arriaga était alors ministre de marine et des Indes. Il était entré dans la marine justement par le fait d'être chevalier de Malte et comme Liniers le fera quelques années plus tard, il a demandé l'autorisation de le demeurer après son mariage. Au moment de la préparation de l'expédition contre la place d'Alger, le ministre a sans doute demandé de l'aide à l'Ordre, qui a apporté ses propres moyens comme il était de rigueur. Il a au moins envoyé une frégate avec l'enseigne. Le Grand Maître, Francisco Jiménez de Tejada, a sans doute aussi fait appel à ses milices. Liniers, qui se trouvait affecté à Carcassonne comme officier

de chevalerie, a entendu cette requête. Comme dans nombre d'appels précédents il n'a pas hésité à le seconder. Nous savons par ses lettres qu'il était chevalier avant toute chose.

L'incorporation de Liniers à l'expédition a eu lieu à Cartagena d'où il est parti vers Alger le 23 juin à bord du vaisseau San José qui portait 70 canons. Le prince Camille de Rohan, Français aussi, et membre de l'Ordre, y avait été assigné comme aide de camp et il avait le commandement d'un des six vaisseaux principaux de l'armée. Ceci démontre qu'il existait un traitement d'égalité entre officiers que les pactes de famille avaient rendu possible.

Ce qui semblait être une participation ponctuelle dérivant de sa condition de chevalier devient une décision définitive due à l'intervention de quelques personnes d'une grande importance. Dans la lettre qu'il envoie à son père d'Alicante, le 23 juillet, on peut lire :

"Je me transporte apres le Combat sur le Vaisseau Commandant avec Mr le Prince de Rohan de qui javes été nommé Aide de Camp pour nous joindre au General avec qui nous devons débarquer".

Liniers reste au moins deux jours à bord du vaisseau commandant avant qu'on décide le débarquement. Le chef de l'expédition, le général Don Pedro González de Castejón, y était aussi avec son état major. Nous savons que le jeune chevalier était bel homme et qu'il jouissait du don de plaire, ce qui a pu éveiller de l'intérêt chez ses supérieurs. Outre le général et le prince de Rohan, le brigadier Don Vicente Tofiño, chargé de réformer l'école des gardes marines de San Fernando et de créer deux autres, à Cartagena et Ferrol, s'y trouvait aussi.

Il est important de signaler que le rapport envoyé par Gicquel Destouches au ministre de la marine français en 1807, lors de la reconquête de Buenos Aires, dit :

« Il est né à Poitiers et appartient à la famille de Monsieur de NIEUL. Il fit des caravanes comme officier de dragons et se trouvant en cette qualité au camp de Saint Roch pendant la guerre de 1778, un ministre de Sa Majesté Catholique avec lequel il fit connaissance le fit entrer dans la marine espagnole et eut soin de son avancement."

Les erreurs et les imprécisions de Gicquel sont évidentes. Cependant, il dévoile quelques détails issus des confidences faites par Liniers et qui vont être fondamentales.

La première chose que nous apprenons c'est que pendant les six années passées à Carcassonne, il s'était absenté pour « faire les caravanes » dans la Méditerranée en tant qu'officier aux ordres de quelque général de galères. Il ne serait pas étonnant qu'il s'agisse d'Emmanuel de Rohan, prince français né en Espagne, devenu Grand Maître en novembre 1775. Cette information vient démentir l'idée que les années passées à Carcassonne sont des années d'oisiveté et de nonchalance.

La deuxième révélation nous mène vers la personne qui a poussé définitivement Liniers à faire partie de la marine espagnole et cette personne n'est autre que le général González de Castejón, ministre de la marine de janvier 1776 (après la mort d'Arriaga) à mars 1783. Comme nous avons dit plus haut, ils se sont connus à bord du vaisseau enseigne, sur les côtes d'Alger l'été 1775. Il ne s'agissait pas d'Arriaga car il n'était pas à Alger et il n'a pas pu s'occuper de sa promotion car il est mort peu après la campagne.

Effectivement notre marin a fait une carrière fulgurante sous le mandat du ministre González de Castejón et il a réussi à être promu de garde marine à capitaine de frégate en sept ans. C'est aussi après sa mort en 1783 que la carrière de Liniers stagne et il faudra attendre jusqu'en 1792 pour sa promotion comme capitaine de vaisseau. Ce n'est qu'après les victoires sur les Britanniques en 1806 et 1807 qu'il arrivera à brigadier et chef d'escadre respectivement.

On peut donc conclure que Liniers entre en contact avec la marine espagnole à travers l'Ordre de Malte ; il fait connaissance avec le ministre face aux côtes d'Alger et celui-ci le pousse à faire partie de l'armée espagnole. On comprend l'importance du parrainage que personne n'oserait refuser. Certes, on pourrait trouver critiquable que Liniers ait fait sa carrière grâce à une forte recommandation mais on est loin des suppositions du professeur Vergé. Et surtout, n'oublions pas que les faits qui ont élevé le marin au plus haut de sa gloire sont dus exclusivement à sa valeur et se sont produits bien des années après la mort de son protecteur.

Je crois sincèrement que chercher des raisons différentes à celles que j'ai exposées plus haut n'a pas de sens, mais il y aura toujours des gens qui, préférant une interprétation plus romanesque de la réalité, essaieront de reconstruire l'histoire en imaginant des secrets inavouables.

Décembre 2010

Javier de Liniers Bernabeu

Bibliographie

-**Michel Vergé-Franceschi** : Jacques de Liniers, une figure de marin à l'étonnant destin. Conférence à Niort 2010. Bulletin SHSDS 4ème série, n°4 – Niort 2011

-**Louis du Roure**: Santiago de Liniers, vice-roi du Río de la Plata par sa correspondance à sa famille. Jerez de la Frontera 2010.

-**Carlos Martinez Valverde** : Biographie de D. Pedro Gonzalez de Castejón, Lieutenant General de l'Armée. "Todo a babor", revue d'histoire navale. 2010.

-**Marqués de Velamazán**: D. Pedro González de Castejón y Salazar, marquis de González de Castejón, ministre de Carlos III. Centro de estudios borjanos. Zaragoza 2002.

-**Gaëtan de Raucourt**: Pierre Gicquel Destouches au Ministre de la Marine et des Colonies à Paris, Février 1807. Documents du Service Historique de la Marine française publiés par l'auteur sur la web: Jacques-de-Liniers en 2008.

- **María Baudot Monroy**: Julián de Arriaga y Rivera. Une vie au service de la marine (1700-1776). UNED. Madrid 2005.

Dentro las jornadas dedicadas a celebrar el bicentenario de la muerte de Santiago de Liniers que ha organizado la asociación “Mémoire de Jacques de Liniers” en la ciudad de Niort el pasado mes de agosto, tuvo lugar la intervención del profesor de la universidad de Tours Michel-Vergé Franceschi. En dicha intervención, habla el conferenciante de asuntos desconocidos de la vida del marino y hace algunas suposiciones en la búsqueda de las razones que le impulsaron en su día a incorporarse a la real marina española.

Basándose en el texto de la carta que Liniers envía a su padre en 1775 y en cuyo epílogo le dice que *“A pesar de los sinsabores de esta campaña, tengo la confianza de esperar que me nombren oficial. Puede estar seguro, mi querido papá, que no lo deseo tanto por los beneficios materiales que me pueda procurar, como por las ganas que tengo de reparar, si es posible, mis faltas pasadas”*, el profesor encadena una serie de suposiciones dirigidas a explicar su entrada en la marina española.

En este sentido, piensa el Sr. Vergé-Franceschi que existe una relación causa-efecto entre las faltas de Liniers y su incorporación a la marina y descarta de antemano la posibilidad de que en realidad se tratara de simples faltas menores propias de un hijo rebelde o desobediente. A mayor abundamiento, se basa en su simple calificación como *“Aplicado y capaz de llegar a ser un buen oficial”* que recibe en su ingreso en la caballería francesa, para deducir que se averigua entre líneas una mala opinión de sus superiores. A continuación, comparando su caso con el de otros oficiales que causan baja en el ejército francés, enumera tres posibles razones para justificar su salto a la península ibérica: El juego, las mujeres o el duelo.

A mi entender, el Sr. Vergé malinterpreta tanto las palabras de Liniers como la calificación de sus superiores y va mas lejos de lo escrito cambiando el concepto de falta por el de gran pecado e incluso delito. No olvidemos que en aquellos tiempos en Francia la participación en un duelo constituía un importante delito.

Como dijo el general Millet en la clausura de la convención, Liniers no era un santo ni yo quiero tratarlo como tal en este trabajo, pero eso es una cosa y otra bien diferente es considerarle un vicioso o un indeseable que se exilia en país extranjero huyendo de su pasado.

Voy a intentar relatar en estas líneas el escenario en el que se produce la entrada de Santiago de Liniers en la armada española y las justificaciones razonadas de una decisión que hoy parecería difícil de explicar, pero que en aquellos tiempos resultaba fácilmente entendible. No olvidemos que en 1775 España, aunque empezaba su decadencia, era todavía una potencia militar de primerísimo orden y mantenía su dominio en una parte importante del globo.

En primer lugar debo decir que el siglo XVIII, salvo pequeños paréntesis, se caracteriza por una alianza permanente entre Francia y España. La proclamación de Felipe V como rey de España, tras la guerra de sucesión, da lugar a la firma de los llamados pactos de familia que se mantendrán vigentes hasta la revolución francesa de 1789.

Una de las cláusulas de dichos pactos consistía en que los oficiales de ambos ejércitos gozarían del mismo trato en los dos reinos. Esta normativa propició que una gran cantidad de franceses participaran en el entramado militar de España. El máximo exponente de esta realidad fue el caso del duque de Crillon, caballero del toisón de oro que comandó las expediciones de Menorca y Gibraltar de 1781-1782 y que acabó siendo capitán general de la región de Murcia.

Pero además de esta realidad incuestionable hay que considerar otra de gran peso y que, a mí entender, se decanta como auténtica espoleta en la decisión final de nuestro protagonista. Esta razón no es otra que su pertenencia a la orden de San Juan de Jerusalén, Rodas y Malta.

La orden de Malta se había encargado durante varios siglos de mantener a raya el avance de los turcos y berberiscos en el mar Mediterráneo. Los reinos y principados católicos (Francia y España entre ellos) habían ayudado a la institución en su cometido, aportando tropas cuando eran requeridos para ello. De la misma manera, las *galeras de Malta* acudían en apoyo de las campañas que emprendían aquellos contra el enemigo común.

En España y muy probablemente, como veremos mas tarde, también en Francia, los oficiales que pertenecían a la orden solían pedir la dispensa real para abandonar sus destinos cuando el Gran Maestre requería de sus servicios para combatir contra los moriscos a las órdenes del general de galeras. Su licencia se aprobaba sin la pérdida de antigüedad. De hecho, existen multitud de anotaciones en las hojas de servicio de los oficiales de la época en las que se puede leer: “Ausente *por incorporación a la orden de Malta*” o “*Corriendo carabanas en Malta*”. Se llamaba “correr carabanas” a las persecuciones que hacían las galeras de Malta sobre los cárabos o galeotes moros con la intención de atajar la abundante piratería que infectaba las aguas del Mediterráneo.

Otra cuestión de suma importancia a tener en cuenta en la entrada de Liniers en la marina real española es su condición de noble. En efecto, para formar parte de ella era preceptivo en aquella época (y lo siguió siendo durante bastantes años después) acreditar pruebas de nobleza. El hecho de pertenecer a la orden de Malta le permitió pasar sin problemas esta exigencia pues resultaba evidente que para entrar en ella ya había superado con creces este requisito. No olvidemos que la orden de Malta era la institución más estricta en cuestiones de nobleza ya que se requerían pruebas de los ocho primeros apellidos del aspirante.

Vamos a centrarnos ahora en el momento en que se produce la aproximación de nuestro protagonista a la marina para analizar sus circunstancias y poder observar si resultaban también propicias para su decisión final.

Nos encontramos en verano de 1775. Era ministro de marina y de Indias D. Julián Arriaga que había entrado en la armada por el solo hecho de pertenecer a la orden de Malta y, como le ocurriría años mas tarde a Liniers, pidió permiso a la institución para conservar la condición de caballero después de casado. Al preparar la expedición contra la plaza de Argel el ministro pidió sin duda colaboración a su orden que, como era preceptivo, aportó medios propios. Sabemos que al menos envió al asedio una fragata con su enseña. También se produjo con seguridad la llamada del gran maestre, Francisco Jiménez de Tejada, a sus milicias. Este requerimiento llegó a los oídos de Liniers que se encontraba destinado en Carasona como oficial de Caballería. Al igual que en llamamientos anteriores, no dudó en secundarlo. Sabemos por su correspondencia personal que su condición de caballero estaba por delante de todo lo demás.

La incorporación de Liniers a la expedición tuvo lugar en Cartagena de donde partió hacia Argel el día 23 de Junio a bordo del navío *San José* de 70 cañones al que había sido asignado como edecán del príncipe Camilo de Rohan, también francés que, al igual que él, había sido movilizado como miembro de la orden maltesa entregándosele el mando de uno de los 6 buques principales de la armada. Se pone así de manifiesto lo que antes comentamos respecto a la igualdad de trato entre militares derivada de los pactos de familia.

Lo que en principio era una actuación puntual de nuestro marino derivada de su condición de caballero se torna durante la campaña en una decisión que resultaría a la postre definitiva por la intervención de algunas personas muy relevantes de aquellos momentos. En la carta que envía a su padre desde Alicante el 23 de Julio dice en uno de sus párrafos: “*Después del combate me trasladé al navío principal con el príncipe Camilo de Rohan, del que había sido nombrado edecán, para reunirnos con el general con el que debíamos desembarcar*”.

Liniers permanece al menos dos días en el navío principal mientras se decide dar la orden de desembarco. En aquel buque se encuentra el jefe de la expedición, general D. Pedro Gonzalez de Castejón, con su estado mayor. Sabemos que el joven caballero tenía un excelente aspecto físico y un magnífico don de gentes y seguramente despertó interés entre los mandos. Además del general y el príncipe Camilo de Rohan, estaba presente el brigadier D. Vicente Tofiño que habría sido el encargado de impulsar la academia de Guardiamarinas de San Fernando y de crear otras dos en Cartagena y Ferrol.

Es muy importante señalar que en el informe que, con motivo de la reconquista de Buenos Aires, manda Gicquel Destouches al ministro de marina francés en 1807, al referirse al reconquistador de la ciudad dice: *“Nació en Poitiers y pertenece a la familia del señor de Nieul. Corrió carabanas como oficial de dragones y encontrándose en esta situación en el campamento de Saint Roch durante la guerra de 1778, un ministro de SMC al que conoció le hizo entrar en la marina española y se ocupó de sus ascensos”*. Los errores en las fechas y las imprecisiones de Gicquel son evidentes. Sin embargo nos descubre, por confidencias recibidas de Liniers, dos cuestiones claves en la vida de éste que vamos a intentar desarrollar a continuación.

La primera de ellas es que durante los seis años que permaneció en Carasona se había ausentado en alguna ocasión de la guarnición para “correr carabanas” en el Mediterráneo como oficial a las órdenes de algún general de galeras. No me extrañaría que bajo el mando del propio Emmanuel de Rohan, príncipe francés nacido en España que accedió al puesto de gran maestro en Noviembre de 1775. Esta revelación viene a desmentir la idea generalizada de que los años que pasa Liniers en Carasona se caracterizan por la inactividad y la desidia.

La segunda y mas importante es que nos desvela el nombre de la persona que indujo definitivamente a Liniers a formar parte de la marina española y este no pudo ser otro que el propio general González de Castejón, ministro de marina desde enero de 1776 (tras la muerte de Arriaga) hasta marzo de 1783 que, como hemos dicho, le conoció en el buque insignia frente a las costas de Argel en el verano de 1775. No pudo ser Arriaga porque no estaba en Argel y, además, tampoco pudo ocuparse de sus ascensos ya que murió poco después de la campaña.

Efectivamente, la progresión en la carrera de nuestro marino se produce de una manera fulgurante durante el mandato del ministro González de Castejón, consiguiendo escalar en el cuerpo desde el grado de guardiamarina hasta el de capitán de fragata en tan solo siete años y es a partir de su muerte en 1783 cuando Liniers queda bloqueado en su carrera, ascendiendo a capitán de navío en 1792 y teniendo que esperar a que se produjeran las victorias ante los británicos en 1806 y 1807 para escalar a los grados de brigadier y jefe de escuadra respectivamente.

Se puede concluir después de lo dicho que Liniers toma contacto con la marina española a través de la orden de Malta y, frente a las costas de Argel, conoce al futuro ministro de marina que le empuja a formar parte de la armada. Ante un padrino de semejante nivel nadie se atrevería a rechazar la oferta recibida. Alguien podría comentar que tampoco dice mucho en su favor justificar la entrada en la armada y sus primeros ascensos gracias a una buena recomendación, pero esta justificación se encuentra a años luz de la que esgrime el profesor Vergé. Tampoco podemos olvidar que las acciones que encumbran al marino a lo más alto de la gloria se deben exclusivamente a su valía personal y se producen muchos años después de que su “padrino” falleciera.

Creo sinceramente que no tiene sentido buscar otras razones ocultas diferentes a las expuestas, aunque siempre habrá personas que en aras de una interpretación mas novelesca de la realidad intenten descubrir entresijos inconfesables en la historia.

Diciembre de 2010

Javier de Liniers Bernabeu

Bibliografía

-**Michel Vergé-Franceschi** : Jacques de Liniers, une figure de marin à l'étonnant destin. Conferencia en Niort 2010. Bulletin SHSDS 4ème série, n°4 – Niort 2011

-**Louis du Roure** : Santiago de Liniers, virrey del Río de la Plata a través de su correspondencia familiar. Jerez de la Frontera 2010.

-**Carlos Martínez Valverde** : Biografía de D. Pedro Gonzalez de Castejón, Teniente General de la Armada. Todo a babor, revista divulgativa de historia naval 2010.

-**Marqués de Velamazán** : D. Pedro González de Castejón y Salazar, marqués de González de Castejón, ministro de Carlos III. Centro de estudios borjanos. Zaragoza 2002.

-**Gaëtan de Raucourt** : Pierre Gicquel Destouches au Ministre de la Marine et des Colonies a Paris, Febrier 1807. Documentos del Servicio Histórico de la Marina francesa publicados por el autor en la web: Jacques-de-liniers en 2008.

- **María Baudot Monroy** : Julián de Arriaga y Rivera- Una vida al servicio de la marina (1700-1776). Universidad Nacional de Educación a Distancia. Madrid 2005.



Général Louis du Roure

Cérémonie officielle devant la stèle	1
Allocution du Général MILLET Président de l'Association « Mémoire de Jacques de Liniers ».....	2
Allocution de M. Pascal DUFORESTEL, 1 ^{er} adjoint au maire de Niort et conseiller régional, représentant madame la Présidente du Conseil Régional et madame la Députée-Maire de Niort.....	6
Allocution du Capitaine de Frégate Enrique LINIERS représentant de la Marine espagnole.....	9
Allocution de madame Paula MAC LOUGHLIN, Attachée Culturelle de l'ambassade d'Argentine au nom de Son Excellence M. Luis URETA SAENZ PEÑA, Ambassadeur de la République Argentine en France.....	14
Allocution de M. Jean-Jacques BOYER, Secrétaire Général de la Préfecture des Deux-Sèvres.....	17
Déjeuner au Parc des Expositions	21
Allocution de M. Daniel COURANT Président de la Société historique des Deux-Sèvres.....	21
Journée d'étude :	24
Michel de LANNOY. - Ouverture.....	27
Colonel Gaëtan de RAUCOURT. - État des sources et biographie de Jacques de Liniers.....	35
Michel VERGÉ-FRANCESCHI. - Jacques de Liniers, une figure de marin à l'étonnant destin.....	52
Philippe BONNICHON. - Implications françaises au Río de la Plata, de Louis XV à Napoléon.....	65
Michèle BATTISTI. - Les batailles de La Plata : histoire militaire et histoire maritime.....	83
Marcos ESTRADA. - Le contexte des relations internationales à la fin du 18 ^{ème} siècle : la présence britannique.....	117
Manuel BUSTOS RODRIGUEZ. - Les origines politiques et socio-économique de l'Argentine (fin XVIII ^e s. début XIX ^e s.).....	130
Philippe BONNICHON. - Conclusion des travaux.....	149
Général Jérôme MILLET. - Allocution de clôture de la journée d'études.....	153
Contributions historiques complémentaires	159
Gladys SÁNCHEZ de FERRONI. - « El camino real » dernier parcours de Jacques de Liniers.....	161
Marcos ESTRADA. - Les vicissitudes Jacques de Liniers dans le Río de la Plata.....	174
Javier de LINIERS. - L'engagement de Jacques de Liniers dans la marine de guerre espagnole	187

Índice por capítulos

Homenaje ante el monumento a Santiago de Liniers	1
Alocución del General MILLET Presidente de la asociación "Mémoire Jacques de Liniers"	2
Discurso del señor Pascal DUFORESTEL, teniente alcalde de Niort y consejero regional	1
Alocución del Capitán de Fragata Enrique de LINIERS representante de la marina española.....	9
Alocución de la señora Paula Mac Loughlin, agregada cultural de la embajada de Argentina en nombre del Excmo. Sr. D. M. Luis Ureta Saenz Peña, embajador de la República Argentina en Francia.....	14
Alocución del Sr. Jean-Jacques BOYER, Secretario General de la Prefectura de Deux-Sèvres.....	17
Himnos nacionales francés, español y argentino.....	17
Almuerzo en el Parque de Exposiciones	21
Alocución del Sr. Daniel COURANT Presidente de la Société Historique et Scientifique des Deux-Sèvres.....	21
Jornada de estudios	24
Michel de LANNOY. - Introducción.....	27
Colonel Gaëtan de RAUCOURT. - Estado de las fuentes documentales y biografía de Santiago de Liniers (SdL).....	35
Michel VERGÉ-FRANCESCHI. - Santiago de Liniers, figura del marino y de su destino asombroso.....	52
Philippe BONNICHON. - Implicaciones francesas en el Río de la Plata, de Louis XV a Napoleón.....	65
Michèle BATTISTI. - Las batallas del Río de la Plata: historia militar e historia marítima	83
Marcos ESTRADA. - El contexto de las relaciones internacionales a finales del XVIII: La presencia británica	117
Manuel BUSTOS RODRIGUEZ. - Los orígenes políticos y socio-económicos de la Argentina (finales del siglo XVIII-principios del siglo XIX).....	130
Philippe BONNICHON. - Conclusión de los trabajos.....	149
Général Jérôme MILLET. - Conclusiones de la Jornada de estudio.....	153
Contribución histórica adicional	159
Gladys SÁNCHEZ de FERRONI. - « El camino real » , Última Ruta de Don Santiago de Liniers.....	161
Marcos ESTRADA. - Santiago de Liniers, vicisitudes en el Río de la Plata.....	174
Javier de LINIERS. - La incorporación de Santiago de Liniers en la marina de guerra española	187

ÉLABORATION DE CET OUVRAGE / PRODUCCIÓN DE ESTA OBRA

Directeur de la publication / Director de la publicación: Daniel Courant

Collaboration / Entidad colaboradora:

Association “Mémoire de Jacques de Liniers”

<http://jacques-de-liniers.wifeo.com/contact.php>

Instituto Histórico Santiago de Liniers

E-mail: Instituto_sdeliniers@yahoo.com.ar

Traduction et révision des textes / Traducción y revisión de textos:

Lola de Liniers, Lola Sanchez, Alicia Sangro Blasco, Carola Fernandez Moujan,
Hélène de Préville, Christine de Ruffray, Sylvie Grandjean, Christine Delalande,
Michel de Lannoy, Hélène Foucard, Javier de Liniers

Coordination et montage / Coordinación y montaje:

Gonzague de Raucourt, Henri Foucard